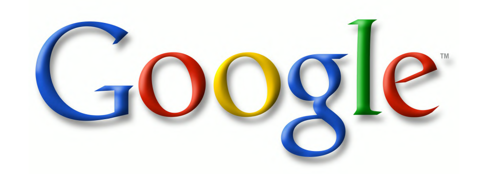


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

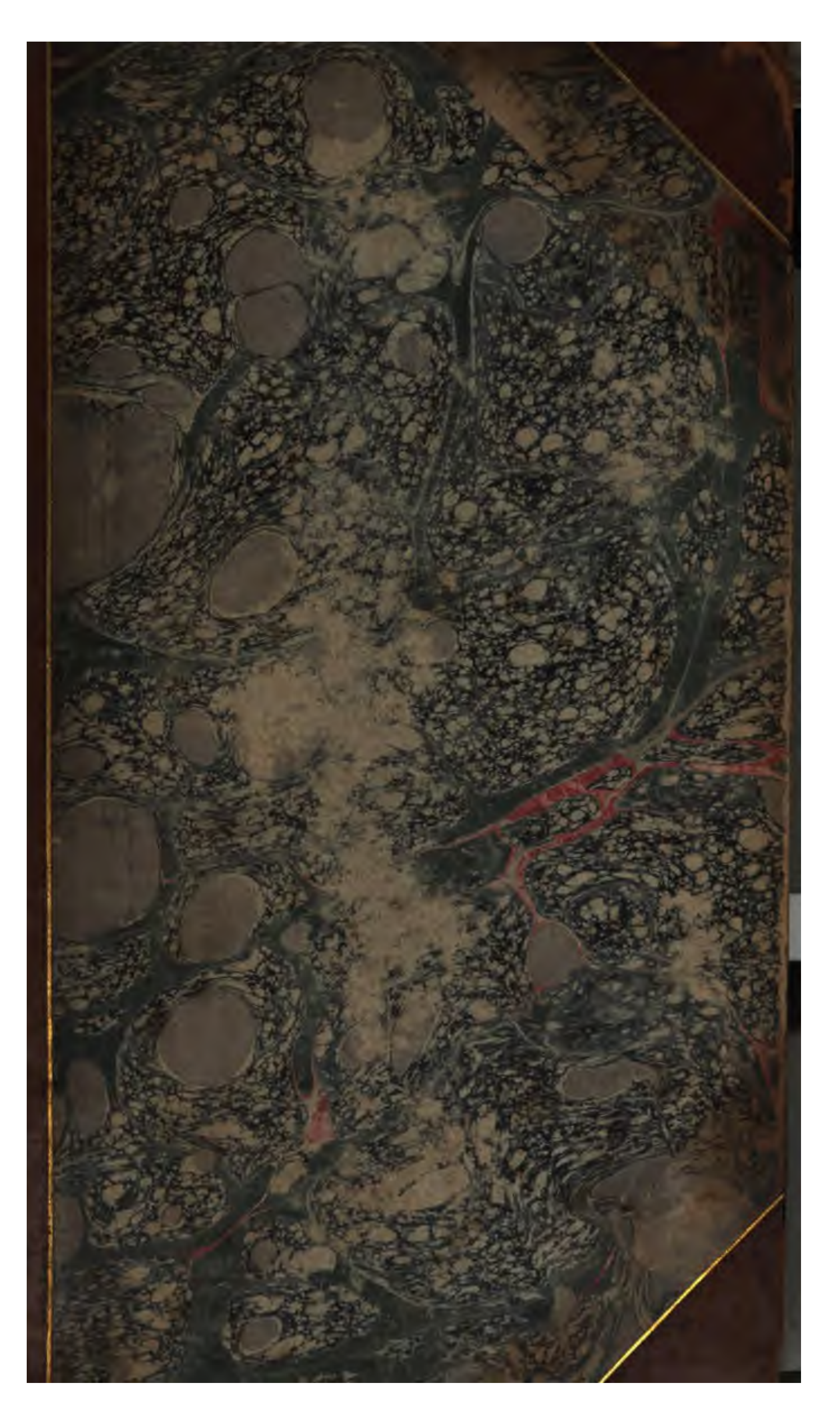
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

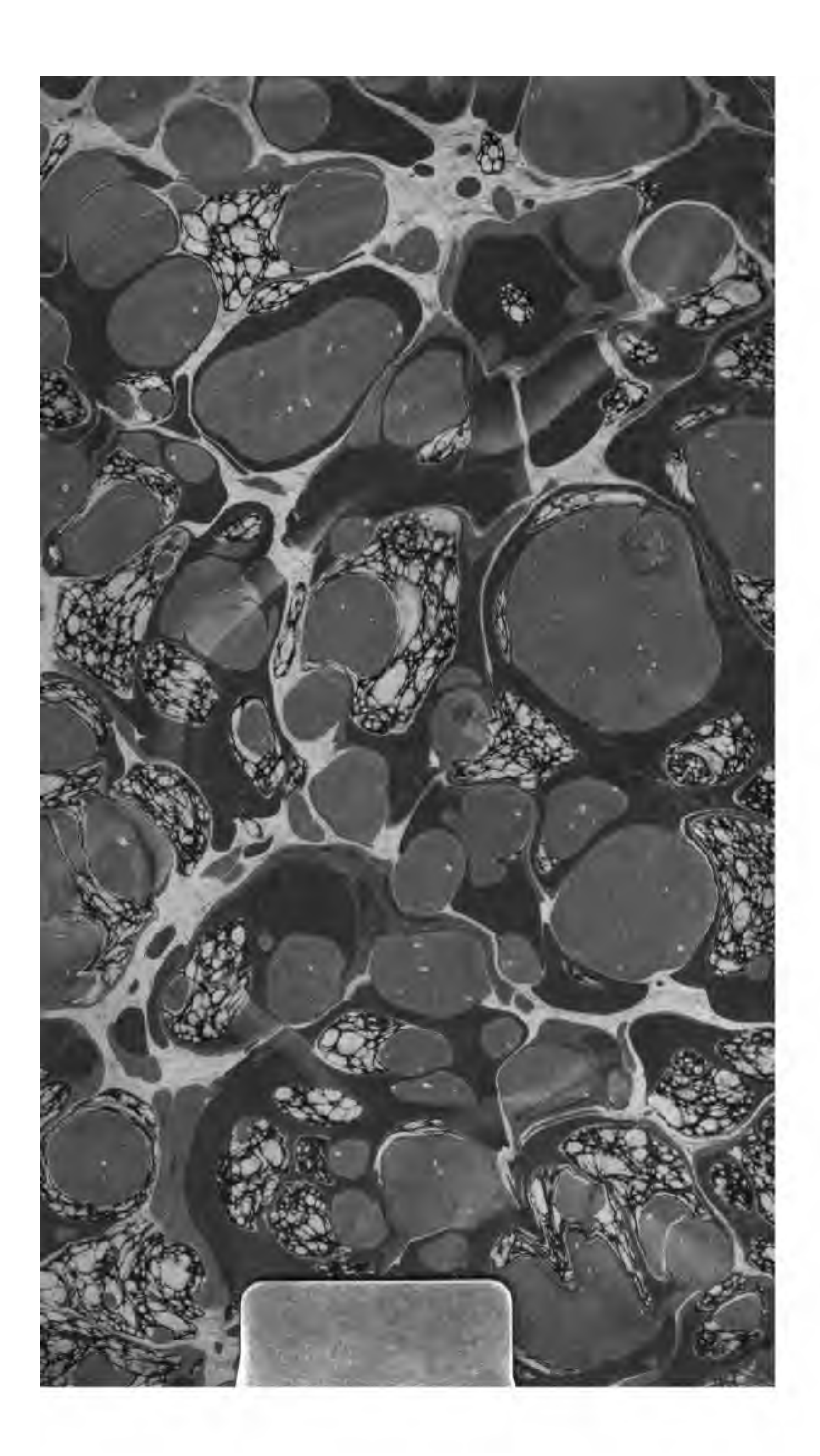
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/







1. 6. 99.

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & l'un des quarante de l'Académie Françoise.

TOME VI.

CONTENANT la première Partie des Sermons de Morale, & Discours de Piété.

ŒUVRES COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

EVEQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

REVUES ſur les Manuſcrits de l'Auteur, augmentées de pluſieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnées de Préfaces, d'Obſervations & de Notes ſur tous les endroits qui ont paru en avoir beſoin.

TOME III. PARTIE II.

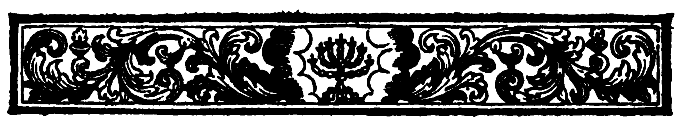




A NISMES,
Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR

Pour les Sermons de Morale & les Discours de Piété de M. Fléchier.

Mr. Fléchier s'étoit occupé, pendant les dernières années de sa vie, à revoir tous les Ouvrages de sa composition qu'il n'avoit pas encore fait imprimer, & plus particulièrement les Sermons de morale & les Discours de piété qu'il avoit prononcés en différentes occasions. Il y avoit fait des corrections & des changemens dans les endroits où il avoit remarqué qu'il falloit étendre ses idées, rectifier ou perfectionner sa diction. Ensuite il s'étoit donné la peine de les transcrire avec tout le soin possible. Aussi a-t-on trouvé ses manuscrits dans un arrangement & une netteté qui prouvent combien le goût de l'ordre étoit naturel en lui. Il se proposoit de faire un voyage à Paris, & d'y séjourner, autant qu'il le faudroit, pour diriger lui-même l'Edition de cette portion de ses écrits qu'il n'avoit pas donnés au Public. Il étoit plein de cette idée, lorsqu'il fut enlevé par la mort, dans un temps où sa santé, comme nous l'avons dit ailleurs, robuste & florissante, n'annonçoit pas qu'on dût le perdre sitôt, quoiqu'il fût déjà plus avancé dans la carrière de la vie, qu'il n'est ordinaire à la plupart des hommes qui ont passé leurs jours dans les travaux de l'esprit.

Il avoit légué ses manuscrits à un de ses neveux, M. Balthazar-Antoine Fléchier, second Archidiacre de l'Eglise de Nîmes, qui les confia, pour en procu-

rer l'Edition, à l'Abbé Juillard du Jarry, Prédicateur qui n'étoit pas ſans mérite, quoique les productions oratoires que l'on a de lui ſoient foibles & peu recherchées à préſent. Cet Abbé avoit eu des liaiſons particulières avec M. l'Evêque de Nîmes, & ſe faiſoit gloire d'être ſon diſciple; ſes mœurs étoient douces & ſon caractère honnête. Chargé d'un dépôt ſi précieux en lui-même, & ſi cher à ſon cœur, il ſaiſit avec ardeur l'occaſion qu'on lui préſentoit d'acquitter ſa reconnoiſſance envers l'éloquent Prélat qu'il appeloit ſon Maître. Il fit une Préface pour les Sermons de M. Fléchier, où l'on auroit dû s'attendre à trouver la juſteſſe de la raiſon, & le langage exact de la vérité, joint à la chaleur du ſentiment. Mais, entraîné par cette même chaleur, il ſe répandit en louanges exceſſives, enſorte qu'au lieu de donner une idée préciſe des Diſcours qu'il faiſoit paroître, & de les apprécier en Éditeur judicieux, il ſe guinda ſur le ton de l'admiration, comme ſi le monde littéraire n'avoit encore rien vu de plus parfait & de plus merveilleux que ces productions oratoires de M. Fléchier.

En retranchant ce que l'enthouſiaſme, vrai ou factice, de l'Abbé du Jarry lui a fait dire d'outré dans cette Préface, & en réduiſant au niveau de la vérité les éloges qu'il donne aux Sermons de morale de l'Evêque de Nîmes; éloges trop emphatiques pour être adoptés par les bons juges, on peut convenir qu'ils ne ſont pas indignes de cet illuſtre Prélat. Cependant nous ne faiſons pas difficulté d'avouer qu'il y en a pluſieurs, où l'on chercheroit en vain cette riche ordonnance, ces images frappantes, ces réflexions tantôt ingénieuſes & tantôt profondes, cette abondance de choſes & cette diction noble & ſoutenue qu'on admirera toujours dans les chefs-d'œuvres ſur leſquels la réputation & la gloire de ce grand Orateur ſont principalement fondées. Ce n'eſt pas que nous voulions dire qu'il n'y ait des beautés réelles & en grand nombre dans les Diſcours dont nous par-

lons, ſans excepter ceux qui paroiſſent moins travaillés & moins propres à ſoutenir le grand nom de l'Auteur. Mais quand un homme s'eſt élevé comme Fléchier à la perfection de ſon art, quand on a l'eſprit tout rempli des belles choſes qui s'offrent à chaque page dans un ſi grand nombre de pièces achevées qu'on ne ſe laſſe jamais de lire, on a peine à le reconnoître lorſque ſon talent paroît ſe dédire, que ſes crayons n'ont pas leur vigueur ordinaire & que ſon coloris devient foible. Nous ne pouvons nier qu'on ne ſoit quelquefois dans le cas de faire cette remarque, en liſant les Sermons de Morale du célèbre Evêque de Nîmes. Mais comme ce jugement ne ſeroit pas exact, s'il s'étendoit à toutes les compoſitions réunies dans ces trois volumes, & que d'ailleurs les Diſcours dont il s'agit, n'ayant pas tous la même deſtination, ils n'ont pas dû être écrits du même ſtyle, ni avoir le même degré d'élévation; il faut, pour en bien juger, les ſéparer en pluſieurs claſſes, ſuivant le but que l'Orateur s'eſt propoſé. C'eſt ce que nous avons fait dans l'ordre que voici; 1°. Sermons qui compoſent l'Avent prêchés devant le Roi en 1682; 2°. Diſcours prononcés aux États de Languedoc; 3°. Diſcours ſur divers ſujets de Morale & de Piété; 4°. Exhortations faites dans quelques aſſemblées de charité; 5°. Diſcours prononcés dans le ſynode du diocèſe de Nîmes; 6°. Diſcours adreſſés aux Chanoines de l'Egliſe cathédrale de Nîmes, & prononcés dans l'Aſſemblée de leurs Chapitres généraux. Parcourons en peu de mots ces différentes claſſes, & fixons, autant qu'il ſera poſſible, l'idée qu'on doit ſe faire des Diſcours que chacune d'elles embraſſe.

1°. *Sermons de l'Avent prêchés devant le Roi en* 1682. Si l'on en croit l'Abbé du Jarry, *il n'eſt rien ſorti de plus beau & de plus achevé de la plume de M. Fléchier* que les huit Diſcours qui compoſent cet Avent. Il eſt vrai que l'Orateur remplit cette ſtation de la manière la plus brillante, & qu'il ob-

tint l'applaudiſſement général de la Cour de Louis XIV, qui réuniſſoit alors tout ce que la Nation avoit de plus poli & de plus éclairé dans les deux ſexes. Il eſt encore vrai que les Diſcours de cet Avent ſont les plus travaillés, les plus ſolides, les plus nourris du ſuc de l'Ecriture & des Pères, de tous ceux qu'il a compoſés ſur des ſujets de morale. Il s'y montre avec tout l'éclat de ſon talent & toute la nobleſſe de ſon éloquence. Ses plans ſont juſtes & préſentés avec clarté; ſes preuves ſont ſolides & développées d'une manière convenable au ſujet; les détails qui appartiennent aux mœurs ſont riches, intéreſſans & bien préſentés; les principes empruntés de la Théologie ſont d'une exactitude qui ne laiſſe rien à redire, & l'application en eſt faite avec tant de préciſion, les conſéquences en ſont tirées avec tant de juſteſſe, qu'il eſt difficile de ſe refuſer à la force des raiſonnemens qui en réſultent. Ce qu'on remarque ſur-tout dans ces Diſcours, & dans les autres du même genre, c'eſt que l'Orateur n'y fait jamais entrer que des manières de parler conſacrées au ſtyle de la chaire & au langage de la Religion, de ſorte que ſa diction eſt auſſi ſage & auſſi réglée qu'elle eſt douce, coulante & harmonieuſe.

2°. *Diſcours prononcés à l'ouverture des Etats de Languedoc.* Ils ſont au nombre de quatre; dans le premier, l'Orateur expoſe avec beaucoup de prudence & de ſagacité, l'eſprit qui doit régner dans ces Aſſemblées où les repréſentans des trois Ordres d'une grande Province, ſe réuniſſent pour délibérer ſur les intérêts communs, & concilier, autant qu'on le peut, les demandes de la Cour avec les beſoins du peuple. Le ſecond a pour objet les calamités publiques, qui ſont les guerres, les ſtérilités, les maladies populaires, fléaux dont le Ciel afflige toute une Nation quand il veut la punir. L'Orateur en recherche la cauſe & le remède; il trouve l'une dans les péchés & la dépravation des mœurs, l'autre dans le bon

usage qu'on doit faire des maux que Dieu envoie sur la terre, en les adoucissant par la soumission, & en les détournant par la prière. Il examine dans le troisième cette maxime du Sage, que la justice fait fleurir les Nations, mais que le péché rend les peuples misérables; elle lui fournit ses divisions & tout le fond de ses preuves qu'il developpe d'une manière très-noble & très-touchante; enfin le quatrième fut prononcé au milieu de la guerre juste & malheureuse que Louis XIV eut à soutenir contre toutes les Puissances de l'Europe, à l'occasion de la succession d'Espagne; il est destiné à consoler le citoyen de ses pertes, en rectifiant les idées & les sentimens qu'on a trop ordinairement sur la nature & l'usage des biens temporels. Tous ces Discours sont d'un ton d'éloquence assorti à la dignité de l'auditoire, devant lequel ils ont été prononcés. On y remarque sur-tout une attention bien louable de l'Orateur & bien digne de la sainteté de son ministère, c'est l'art admirable qu'il emploie pour ramener sans effort à la Religion, les vues d'une assemblée qui paroît n'avoir d'autre objet que des intérêts politiques, & des soins d'économie.

3°. *Discours sur divers sujets de Piété.* Toutes ces pièces ne sont pas égales; il y en a plusieurs qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que M. Fléchier a fait de mieux; mais il y en a quelques autres auxquelles on s'aperçoit qu'il n'a pas mis la dernière main, quoiqu'on y rencontre des morceaux où la touche du grand maître se fait sentir. Il nous seroit aisé d'en donner la preuve; & si nous voulions montrer combien ceux qui lui ont refusé le talent du pathétique, ont mal étudié ses ouvrages du genre oratoire, nous transcririons ici la belle peroraison du Sermon prêché à la clôture d'une Mission, depuis ces mots: « Mais, enfin, direz-vous, la Mission n'a pas » laissé de faire du fruit. Plusieurs ont résolu de chan- » ger de vie. Plusieurs, MESSIEURS, & que préten-

» dent faire les autres? &c. » jufqu'à la fin, & nous demanderions enfuite, s'il y a beaucoup de Prédicateurs qui aïent porté plus loin la force & la véhémence du Difcours. Qu'on life tout cet endroit qui eft de plufieurs pages, fi l'on veut favoir quel eft le vrai caractère & le vrai ton du pathétique qui convient à la tribune évangélique.

4°. *Exhortations faites dans quelques affemblées de charité.* C'eft le langage du cœur qu'il faut dans ces fortes d'occafions. Il s'agit d'exciter les fentimens de la compaffion & de l'humanité dans des ames qui font déjà bien difpofées. L'Orateur n'a donc pas befoin de mettre en ufage de grands moyens pour les émouvoir; il lui fuffit de leur préfenter des motifs propres à déterminer leur bienfaifance fur l'objet qu'on leur propofe, des règles pour la diriger & des vues de Religion pour la fanctifier. Une piété douce & attendriffante, une fenfibilité qui fe communique & s'infinue par la peinture, des befoins de ceux dont l'on veut foulager la misère, font les qualités qui doivent dominer dans ces difcours. Elles règnent dans les quatre exhortations de M. Fléchier, & dans le Sermon plus étendu qu'il a compofé fur l'obligation de l'aumône, pour une affemblée de perfonnes charitables.

5°. *Difcours prononcés dans le Synode du diocèfe de Nîmes.* Ces Difcours font dans le genre fimple. On y fent une forte de négligence, ou plutôt d'abandon, qui fied bien à un père, lorfqu'il raffemble auprès de lui fes enfans, pour leur rappeler des devoirs importans, & s'entretenir avec eux fur les befoins des diverfes portions de la famille confiées à leur vigilance. Dans ces occafions, un Evêque ne doit pas chercher à faire preuve de talens. Ceux de M. Fléchier étoient connus, & l'on favoit bien que s'il ne les déployoit pas comme il l'auroit pu, c'étoit pour s'accommoder aux circonftances du lieu, du temps & des perfonnes. D'ailleurs, en parlant à fes

coopérateurs dans le miniſtère, c'étoit leur donner une marque d'eſtime, que de leur préſenter la vérité preſque nue & ſans ornement. Par-là il leur faiſoit ſentir qu'elle n'avoit beſoin que de ſe montrer à eux pour les convaincre & les perſuader.

6°. *Diſcours adreſſés aux Chanoines de l'Egliſe Cathédrale de Nîmes, & prononcés dans l'aſſemblée de leurs Chapitres Généraux.* Ceux-ci, quoiqu'un peu plus ſoignés quant au ſtyle, ſont du même genre que ceux de la claſſe précédente. M. l'Evêque de Nîmes, zélé pour la gloire du Clergé en général, & plus particulièrement encore, de celui qui compoſoit ſon Egliſe, ſaiſiſſoit avec empreſſement l'occaſion de ces aſſemblées, pour remettre ſous les yeux de ſes Chanoines, & les obligations de leur état, & les règles que les Conciles ont établies pour le maintien de la diſcipline dans les Compagnies eccléſiaſtiques. Les ſages conſeils qu'il leur donne ont pour objet d'abord de leur rappeler le but d'utilité qu'on s'eſt propoſé dans l'inſtitution de ces aſſemblées où le Clergé qui repréſente l'ancien Presbytère, & que les Evêques doivent regarder comme leur ſénat & leur conſeil, réunit ſes lumières & ranime ſon zèle pour le maintien de la diſcipline : enſuite le Prélat traite en particulier les ſujets qui ont le plus de rapport aux obligations des Chanoines & à la manière dont ils doivent les remplir ; tels que ſont, la dignité du Sacerdoce, la célébration de l'Office divin, fonction propre des Chapitres ; l'eſprit dont l'Egliſe veut que ſoient animés les Chanoines qu'elle a chargé du miniſtère ſublime de la prière publique ; l'utile emploi qu'ils doivent faire du temps qui leur reſte après que leurs devoirs eſſentiels ſont remplis ; enfin les règles de prudence & d'honnêteté chrétienne que les canons preſcrivent aux Eccléſiaſtiques pour diriger leur conduite dans le commerce de la vie, ſoit entre eux, ſoit avec les ſéculiers. Il n'oublie pas de leur rappeler le rang que tiennent dans l'ordre Hiérarchique les

Chanoines des Eglises Cathédrales, & cette prééminence honorable, est un des motifs dont il se sert pour exciter en eux l'émulation des vertus & des talens. Tout cela est assaisonné de cette aménité, de cette douceur touchante, dont le principe étoit dans son ame, & qui n'a jamais dû manquer son effet sur les cœurs de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

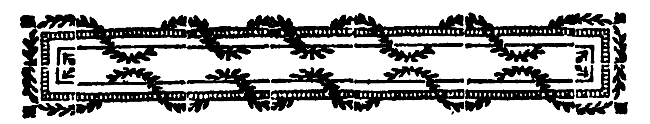
Il y a dans la Préface de l'Abbé du Jarry des observations qui nous paroissent importantes, sur l'extérieur de M. Fléchier & sur son action oratoire; nous nous sommes fait un devoir de les recueillir ici, d'autant plus que le témoignage de cet Abbé, est préférable en tout point, à celui de quelques Ecrivains plus modernes, qui n'ont pas parlé aussi favorablement que lui sur le même objet. Il avoit connu particulièrement l'Evêque de Nîmes, il l'avoit entendu prêcher, & n'étant pas lui-même sans talent pour la Chaire, il avoit plus qu'un autre ce qu'il faut pour bien apprécier la manière de dire d'un Orateur. L'extérieur de M. Fléchier, dit-il, lorsqu'il parloit en public, n'avoit rien de trop imposant, quoiqu'il fût grave, sérieux, & qu'il inspirât le respect. On l'a vu se faisant révérer dans les assemblées les plus augustes, soit par ce sentiment naturel que fait naître la présence d'un homme célèbre, soit par l'effet de cette impression de l'ame qui se peint dans les traits d'un Orateur vivement pénétré de ce qu'il dit. Dès qu'il paroissoit en Chaire son esprit se recueilloit en lui-même, il étoit fortement occupé des vérités qu'il venoit annoncer; son extérieur sembloit changer & se revêtir, pour ainsi dire, de la majesté de son ministère. Sa prononciation, que quelques-uns ont trouvée lente & peu animée, étoit assortie au genre de son style & au caractère de ses compositions. Sa manière de dire, presque toujours égale & peu variée, n'avoit pas le désagrément de la monotonie; elle étoit même nécessaire pour donner du poids à une diction nombreuse & cadencée comme la sienne. Sa voix, sans être forte, avoit

assez d'étendue pour remplir un lieu qui ne fût point trop vaste, & arriver aux derniers rangs d'un Auditoire, où régnoit le silence & le recueillement. Elle étoit d'ailleurs nette, sonore & flatteuse à l'oreille. Sa mémoire étoit ferme, assurée, & jamais il n'a fait craindre pour lui ces accidens auxquels un préjugé bisarre attache une espèce d'affront. La fin de ses périodes étoit si heureuse, & leur chute si bien ménagée, que l'Auditeur le moins sensible aux charmes de l'harmonie, ne pouvoit s'empêcher d'en être frappé. Son geste n'avoit rien d'apprêté, mais il étoit naturel, facile, plein de noblesse, & répondoit parfaitement à tout l'ensemble de son action. Tels étoient les dehors de l'Orateur dans M. Fléchier. On connoît trop ses autres talens, pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici; & d'ailleurs, après les détails où nous sommes entrés à cet égard, dans le Discours préliminaire, nous ne pourrions que nous répéter, si nous revenions sur le même sujet.

Quoique l'Abbé du Jarry ait prétendu que les Sermons de M. Fléchier ne sont pas, comme ceux des autres Prédicateurs, susceptibles d'être réduits en extraits, nous n'avons pas laissé de nous imposer cette tâche. Nous ne l'avons entreprise que dant la vue de nous rendre plus utiles aux jeunes Ecclésiastiques qui se destinent au ministère de la parole sainte, & qui ne peuvent trop s'attacher à l'étude des bons modèles pour éviter les défauts, trop communs aujourd'hui, que le mauvais goût & la frivolité ont introduits dans l'éloquence de la Chaire, comme dans les autres parties de la Littérature. Il est vrai que nous avons rencontré quelques difficultés dans ce travail. Mais ce n'est pas, comme il le dit, parce que toutes les parties des discours de M. Fléchier sont des beautés, & que ces beautés sont tellement liées entre elles qu'on ne peut les séparer sans leur nuire. Au contraire, c'est parce qu'il y a quelques-uns des Sermons de cet Orateur, dont les différentes parties n'ont pas

entre elles cette liaiſon étroite que preſcrivent les maîtres de l'art, & que les preuves n'y ont pas toujours la juſte étendue & le parfait développement qu'il étoit ſi capable de leur donner. Car on n'ignore pas que plus une compoſition oratoire eſt régulière dans ſon plan, riche dans ſes détails, ſubſtantielle & pleine de choſes dans l'expoſition de ſes moyens, plus il eſt aiſé d'en faire une Analyſe méthodique & ſuivie. Mais quand elle pèche, ſoit du côté de l'ordre & de l'enſemble, ſoit du côté des parties acceſſoires qui doivent former la chaîne continue des vérités, des mouvemens, des peintures & des applications morales, alors il eſt difficile de trouver le fil des idées, & de les réunir dans un extrait raiſonné. Quoi qu'il en ſoit de cette obſervation, que nous ſommes bien éloignés d'appliquer ſans reſtriction aux Sermons de morale de M. Fléchier, nous les avons analyſés tous, & nous eſpérons que cette partie de notre travail ne ſera pas inutile à ceux qui voudront en faire uſage.





SERMON

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINTS,

Prononcé devant le Roi, dans la Chapelle de Verſailles, en 1682.

Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam.

Bienheureux ſont ceux qui ont faim, & qui ont ſoif de la juſtice; c'eſt-à-dire, qui déſirent ardemment de devenir Saints. En S. Matth. ch. 5.

SIRE,

Si je n'avois qu'à établir ici les avantages d'un bonheur humain, & l'éclat d'une gloire mondaine, je n'irois pas loin chercher ces idées pompeuſes de grandeur & de félicité, & j'en trouverois bientôt la riche matière dans votre Majeſté même. Je ferois avec joie le portrait d'un Roi, que la juſtice règle, que la ſageſſe conduit, que la fortune accompagne, que la valeur anime, que la victoire couronne, que la terre admire, que le Ciel protège. Je le décrirois tel qu'il eſt, je veux dire, ſi puiſſant, que l'Europe entière, jalouſe & liguée, ne peut ſoutenir ni ſes forces, ni ſon courage : ſi modéré, qu'il offre volontiers la paix quand il eſt maître de la guerre : ſi ſage, qu'il reçoit ſans émotion la proſpérité comme s'il s'y étoit attendu, l'adverſité, comme s'il y étoit accoutumé : ſi bienfaiſant, que dans la diſtribution de ſes grâces, on doute ſouvent lequel des deux on

doit le plus estimer, de ce qu'il dit, ou de ce qu'il donne; du bienfait, ou de l'honnêteté qui l'accompagne: si heureux, qu'il semble ordinairement que les saisons & les élémens se règlent sur le cours de ses entreprises:

A ces traits, SIRE, chacun reconnoîtroit Votre Majesté. Je mettrois à vos pieds la Couronne, comme la moindre marque de votre gloire. Je peindrois en éloignement des Provinces conquises, même dans les plus rudes hivers: des fleuves forcés de s'entr'ouvrir malgré la rapidité de leurs eaux: une mer où l'on verroit les débris encore fumans de deux flottes confédérées errer au gré des flots & des vents, & porter la terreur de vos armes sur toutes les côtes de la Sicile effrayée. Je marquerois vos campagnes par la prise de plusieurs villes, & celles de vos ennemis par quelques mouvemens d'armée, & par la levée de quelque siége. Je représenterois leurs Chefs, tristes, confus, fuyant devant Mastrict, aux approches de votre armée, & reconnoissant, mais trop tard, que le Ciel ne favorise pas également tous les Princes, que les actions ordinaires des uns sont des témérités pour d'autres; qu'ils pouvoient difficilement avancer en deux mois ce que vous achevez en treize jours, & que venant de forcer Condé & Bouchain à leur vue, vous leur aviez appris à la vérité l'art d'attaquer les places, mais vous vous étiez réservé celui de les prendre. Je tracerois du côté du Rhin quelques traits plus sombres & plus obscurs, qui ne défigureroient pas pourtant mon tableau, & je me souviendrois de ce Roi de Macédoine, qui après une longue suite d'heureux succès, demandoit à ses Dieux quelque petite disgrace qui le fit souvenir qu'il étoit homme, & qui lui donnât lieu d'exercer cette partie de son courage, qu'il n'avoit pas encore bien éprouvée.

Mais, SIRE, je m'élève aujourd'hui au-dessus de toutes les félicités humaines, j'oublie pour un temps la gloire que vous vous êtes acquise. Je ne pense qu'à celle que vous devez acquérir, non sur la terre, mais dans le Ciel: non par des ennemis vaincus, mais par des passions domptées; non par vos propres forces, ou par les suffrages des hommes, mais par la grâce de Jesus-Christ & par la libéralité de Dieu même.

C'est dans ce dessein, MESSIEURS, que l'Eglise tire aujourd'hui tous les voiles du Paradis, & nous fait voir tous les

les Saints ensemble avec toute la pompe & la magnificence de Dieu qui les environne. Elle se réjouit de voir que ses enfans, qu'elle a portés dans son sein vierge, qu'elle a arrosés des eaux sacrées du baptême, qu'elle a consacrés de ses plus saintes onctions, qu'elle a nourris du sang & de la substance de Jesus-Christ, & qu'elle a tendrement élevés à l'ombre de sa Croix, jouissent en paix de l'héritage éternel qui leur avoit été préparé dès le commencement du monde. Elle se réjouit de voir qu'on loue le Seigneur en ses Saints, que leur mémoire soit encore vivante après le cours de tant d'années; que dans des siècles corrompus, on rende encore justice au mérite des gens de bien qui nous ont précédés, & qu'en un temps où l'on trouve si peu de Saints, on révère encore la sainteté. Mais son grand intérêt n'est pas en ces bienheureux morts. Ils sont dans un parfait repos, & n'y seront jamais troublés. Ses soins & ses inquiétudes sont pour les vivans; qui ont encore à fournir une pénible carrière, & qui se trouvent exposés à mille dangers. Je suivrai l'intention de cette Mère commune des fidelles, je ranimerai, si je puis, votre foi & vos espérances; je vous montrerai le chemin du Ciel où vous aspirez : & si l'esprit de Dieu donne de la force & de l'efficace à sa parole que je vous annonce, vous serez convaincus, que pour être saints, il ne faut que le vouloir & le désirer; mais le vouloir & le désirer comme il faut. Adressons-nous à cet Esprit qui fait les Saints, par l'intercession de celle que l'Ange reconnut pour la plus sainte, & la plus heureuse des femmes, quand il lui dit : *Ave Maria*, *&c.*

SIRE,

On diroit d'abord qu'il y a de la contradiction dans les paroles de mon Texte. Bienheureux sont ceux qui désirent la justice; car si la béatitude, selon saint Ambroise, est la possession paisible de tous les biens qui sont désirables, comment peut-on désirer si l'on est heureux? & comment peut-on être heureux si l'on désire? Mais il faut distinguer deux sortes de félicités; l'une consiste dans une plénitude de charité, & dans une union parfaite & consommée avec Dieu; l'autre consiste dans une plénitude de désir de s'avancer dans la perfection & dans la justice; l'une voit & posséde le souverain bien, l'autre le croit & l'espère. L'une

eſt une récompenſe qui fait les bienheureux dans le Ciel ; l'autre eſt une grâce qui fait les ſaints ſur la terre. L'une eſt occupée à jouir de Dieu, & c'eſt la vie éternelle ; l'autre eſt occupée à le chercher, & c'eſt la vie ſpirituelle de l'homme. Vie déjà bienheureuſe, parce que Dieu étant un être infini, peut remplir lui ſeul toute l'étendue, & toute la capacité de notre cœur, que tous les biens crées ne peuvent jamais ſatisfaire ; & que de plus étant un être très-ſimple de ſa nature, il ſuffit de le déſirer, de l'aimer, de le reconoître pour le poſſéder. Ainſi, MESSIEURS, ſi vous me demandez ce qu'il faut faire pour ſe ſauver, pour être bienheureux ? je vous répondrai ſans détour, qu'il faut le déſirer & le vouloir. Mais parce que chacun ſe flatte ſur des volontés ſuperficielles, & des déſirs imaginaires de ſon ſalut, je prétends vous montrer que cette volonté doit avoir trois conditions : elle doit être forte, pour ſurmonter les difficultés, & les obſtacles qu'elle rencontre ; elle doit être pleine & entière, pour répondre à la dignité du bonheur qu'elle attend : elle doit être effective & agiſſante, pour mériter les récompenſes qui lui ſont deſtinées. Ce ſont les trois réflexions qui compoſeront tout ce diſcours, & qui feront le ſujet de vos attentions.

I. POINT. On ſe forme ordinairement deux fauſſes idées de la perfection & du ſalut. Les uns le regardent comme facile ; les autres le regardent comme impoſſible. Les premiers le réduiſent à quelques pratiques de dévotion extérieure. Une meſſe où l'on aſſiſte par bienſéance, & quelquefois même par néceſſité. Un Sermon qu'on entend ſouvent avec dégoût, & dont on craint toujours la longueur : une prière qu'on récite par coutume, & ſans aucune réflexion : une aumône qu'on donne par haſard, & peut-être par vanité : une communion qu'on fait négligemment, à l'occaſion d'une bonne fête : un peu de réforme dans les habits, qui ne paſſe pas juſqu'au cœur : quelques tendreſſes de dévotion, qui viennent plutôt d'un tempérament affectueux, que du fond d'une piété ſolide. Sans s'incommoder autrement, & ſans ſe contraindre dans le cours de leurs paſſions, ils croient qu'ils ont accompli la loi, que toutes les portes du Ciel leur ſont ouvertes, & que Dieu trop content de leurs bonnes œuvres, n'attend plus que le moment qu'il a deſtiné pour les couronner. Cependant Jeſus-Chriſt nous ap-

prend qu'il ne suffit pas d'entendre la parole de Dieu, si l'on ne la pratique ; que tous ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans son royaume : qu'il y a des aumônes infructueuses, qui n'auront que quelques louanges ici bas pour récompense : qu'il faut interrompre & quitter même le sacrifice, pour se reconcilier avec son frère ; & qu'enfin, pour être disciple de Jesus-Christ, il faut renoncer à soi-même, & emporter le royaume des cieux avec violence.

Les autres au contraire se rebutent de tout ; de rien se font des difficultés insurmontables. La vertu leur paroît affreuse. Ils sont effrayés de Jesus-Christ, comme ces Disciples dont il est parlé dans l'Evangile, & le prennent pour un fantôme. Ils regardent les vrais Chrétiens comme des hommes d'un naturel austère & insensible, durs à eux-mêmes, durs à autrui, & dont la vie est admirable, si vous voulez, mais nullement imitable. S'ils pensent quelquefois à leur salut ; ils en trouvent les conditions toujours impossibles. Comment être humble dans l'élévation, & dans la grandeur ? Comment s'empêcher dans le monde de songer uniquement à son plaisir, à son intérêt, à sa gloire ? Comment pardonner quand on est blessé dans la partie la plus sensible de son honneur ? Est-on maître de son cœur pour aimer un ennemi ? Dispose-t-on de soi, a-t-on la grâce pour faire tout le bien qu'on veut ? Ainsi rejetant sur la dureté des commandemens ce qui vient de la seule obstination de leur volonté, ils prennent leur paresse pour impuissance, & croient, ou qu'ils ne peuvent faire ce que Dieu commande, ou que Dieu ne commande pas ce qu'ils s'imaginent ne pouvoir faire. Cependant il n'y a nulle répugnance invincible qui les empêche de travailler à leur salut, nulle nécessité qui les emporte, nulle influence étrangère qui les corrompe malgré eux ; & cette impossibilité prétendue, n'est qu'une marque de leur endurcissement, & un prétexte qu'ils donnent à leur lâcheté.

Je condamne d'abord ces deux extrémités également vicieuses. Je ne dis pas qu'il soit aisé de devenir Saints. A Dieu ne plaise que j'élargisse la voie étroite que Jesus-Christ nous a marquée dans son Evangile, & qu'affoiblissant sa vérité, je sois prévaricateur de mon ministère. Je ne dis pas non plus qu'il soit impossible. Malheur à moi si je venois

appesantir le joug du Seigneur, & donner à mon gré des bornes à sa miséricorde & à sa puissance. Mais je dis qu'il est difficile, & que par conséquent il faut un désir ardent, & une volonté ferme pour vaincre tous les obstacles que chacun trouve dans le dessein de son salut.

La première difficulté vient de la corruption de notre nature. Deux choses rendoient la vertu facile à l'homme avant le péché ; la justice & la vérité. La vérité éclairoit son esprit ; la justice régloit ses actions. La vérité lui donnoit une claire connoissance de tous ses devoirs ; la justice lui donnoit une heureuse inclination de les accomplir. Ainsi l'erreur n'obscurcissant pas sa raison, la convoitise ne répugnant pas à sa volonté, il se trouvoit affermi dans la connoissance & dans l'amour du vrai bien, il ne pouvoit que pratiquer avec plaisir ce qu'il connoissoit avec certitude ; & c'est sur ce modèle que saint Paul dit, que l'homme nouveau a été créé selon
Ephes. 4. Dieu dans la justice & dans la sainteté de la vérité : *Qui secundùm Deum creatus est in justitiá & sanctitate veritatis.* Mais dans l'état du péché nous naissons aveugles, nous naissons injustes, l'ignorance nous cache les véritables biens, nos désirs nous portent à de véritables maux, selon les paroles du
Ibid. même Apôtre : *Veterem hominem qui corrumpitur secundùm desideria erroris.* Ainsi notre esprit étant obscurci par nos passions, le mouvement par lequel notre volonté se porte à Dieu, est un mouvement violent, parce qu'il est contraire à nos inclinations corrompues, & que si Dieu ne nous soutient par une grâce extraordinaire, nous retombons vers nous-mêmes par un autre mouvement, qui est comme naturel à notre foiblesse.

De-là vient qu'il n'y a point de vertu qui ne renferme en soi quelque difficulté, & que les Pères & les Théologiens n'ont osé donner le nom de vertus aux perfections de Dieu, parce que sa volonté n'étant qu'une même chose avec sa justice & sa puissance, il ne s'efforce, ni ne se contraint dans le bien qu'il fait. Mais il y a en nous une contradiction intérieure, & un fonds de corruption qui produit sans cesse des mouvemens déréglés qui s'opposent au bien que nous vou-
Psal. 38. drions faire. Ce qui faisoit dire au Roi Prophète : *Domine, vim*
Serm. 3. *patior, responde pro me.* Seigneur je souffre violence, répon-
de divers. dez pour moi ; comme s'il disoit, ajoute saint Bernard : Seigneur, je voudrois contempler votre vérité, mais un nuage,

importun qui s'élève entre le Ciel & moi, me la couvre. Je voudrois courir dans la voie de vos commandemens; mais je ne sai quelle chaîne invisible m'arrête. Mon ame s'échappe quelquefois, & prend l'essor pour aller à vous; mais une infinité d'objets étrangers, comme autant de piéges tendus pour la perdre, ou l'attirent, ou la retiennent. A qui puis-je m'adresser, & qui peut répondre pour moi, que vous, mon Dieu, qui m'avez imposé cette difficulté comme une peine du péché, & qui pouvez me l'ôter par un effet de votre miséricorde & de votre grâce.

Cette difficulté que la nature produit, est fortifiée par l'usage. A peine sommes-nous dans le monde, qu'il semble que tout conspire à pervertir notre jugement. On diroit que tous les hommes nous y attendoient pour surprendre notre raison. La première chose que nous y entendons, ce sont des éloges du luxe & de la vanité. La première dont nous nous apercevons, c'est de l'estime qu'on fait généralement de la grandeur, des plaisirs, des richesses, & du mépris qu'on a pour l'humilité, la pauvreté, & la patience chrétienne. Ainsi environnés de tant de faux principes, & entraînés par cette foule de faux jugemens qu'on nous communique avant que nous puissions juger par nous-mêmes, nous prenons l'usage pour la raison, la coutume pour la vérité. Nous comptons les choses pour ce que le monde les estime, & non pas pour ce qu'elles valent devant Dieu; & ne jugeant que par les impressions que nous avons reçues, nous croyons qu'il faut estimer ce que tant de gens estiment, & mépriser ce que tant de gens méprisent, & nous fondons notre bonheur, ou notre malheur éternel sur la foi d'une erreur publique.

Saint Augustin tire deux conséquences de ce principe. La première, que la concupiscence & la coutume forment en nous une volonté charnelle, qui nous rend prompts à désirer, hardis à entreprendre, fermes à exécuter les œuvres du monde & du péché. La seconde, qu'il faut lui opposer une autre volonté sainte & spirituelle, qui lui résiste, qui l'affoiblisse, & s'il se peut, qui la détruise. Vous commencez à rentrer en vous-mêmes, & vous voulez, dites-vous, mener une vie plus chrétienne, & plus exemplaire. Combattez donc cette volonté de plaire au monde, qui vous tient dans une ridicule circonspection, & qui vous fait

craindre de passer pour inégal, ou pour hypocrite. Vous désirez d'assister les pauvres par vos aumônes; ruinez donc cet autre désir de paroître puissant & magnifique, de soutenir une qualité imaginaire, de dépenser en habits, en meubles, en bâtimens, en équipages, & en autres superfluités. Vous avez dessein de renoncer à la médisance, détruisez donc en vous cette inclination qui vous porte à savoir tout le mal qu'on fait, & à croire tout celui qu'on dit. Cessez de vous attirer de malignes confidences, de recueillir tous les mauvais bruits, & de remplir votre esprit d'un redoutable recueil d'histoires scandaleuses; autrement vous répandrez le poison que vous aurez amassé, & vous débiterez infailliblement les médisances dont votre imagination sera chargée. Enfin vous croyez vouloir vous sauver. Cette volonté prévaut-elle à la volonté de vous divertir, à la volonté de vous élever, à la volonté de paroître plus que vous n'êtes, à la volonté de vous venger, à la volonté de vous enrichir? Sinon, cette proposition, je veux me sauver, est une réflexion de l'esprit, & non pas un mouvement de la volonté. C'est un témoignage qu'on rend qu'il y a une béatitude éternelle, & non pas une assurance qu'on donne de faire ce qu'il faut pour y arriver. C'est une façon de parler, dont on ne peut tirer aucune conséquence. Car comme il y a de vaines protestations d'amitié qu'on se fait mutuellement dans le monde, lors même qu'on est dans la plus grande indifférence; & qui ne sont qu'un commerce de paroles & d'honnêteté extérieure qu'une civilité humaine a établi; il y a de même certaines bienséances qui se sont introduites dans la religion, ce sont des manières de parler qui ne signifient presque plus rien; ce n'est pas l'esprit de la foi, ç'en est seulement une teinture, ç'est un air de religion que l'honnêteté veut qu'on se donne, quand on n'a pas tout-à-fait renoncé à Jesus-Christ ni à sa parole. Mais si l'on n'a une résolution forte & efficace, on a beau dire qu'on veut se sauver, on ne se sauvera jamais; que dis-je? on ne le voudra même jamais?

Ce qui rend cette résolution difficile, c'est notre peu de foi, MESSIEURS. Si elle étoit vive & animée, elle nous feroit voir que pour être heureux, il ne suffit pas de posséder ce qu'on désire, mais qu'il ne faut rien désirer de mal, & qu'il ne faut même désirer que le souverain bien; qu'aussi il

n'y a presque point de véritable félicité parmi les hommes, parce qu'il leur arrive ordinairement, ou de désirer ce qu'ils ne peuvent avoir, ce qui est un tourment; ou d'avoir ce qu'ils ne devroient pas désirer, ce qui est une erreur; ou de n'aimer pas ce qu'il faudroit aimer & souhaiter uniquement, ce qui est le plus grand de tous les malheurs. Cette foi nous apprendroit que les satisfactions qu'on cherche dans les créatures, peuvent occuper notre cœur, mais qu'elles ne le peuvent remplir; que leur courte durée n'est propre qu'à inquiéter l'esprit de l'homme, qui par sa disposition naturelle désire jouir éternellement de ce qu'il aime, & n'est fait que pour un objet permanent. Cette foi nous feroit voir que notre volonté par son état propre & naturel, & par les impressions qu'elle a reçues de son Créateur, tend toujours à ce qui est plus élevé que nous ne sommes, & cherche sa perfection dans son objet: que son ardeur & son activité ne sera pas satisfaite, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la possession de ce bien, qui surpasse tous les autres; & qu'enfin il n'y a que Dieu en qui ce soit une même chose d'être, & d'être souverainement heureux, & qui suffisant à son propre bonheur, puisse faire celui de ses créatures.

C'est le défaut de cette foi, qui nous ôte le discernement & le goût de notre véritable bonheur, qui nous fait paroître solide ce qui est frivole, & frivole ce qui est solide; qui fait que le temps qui nous échappe, nous touche, & que l'éternité qui dure toujours, ne nous touche point. Quelques rayons de la vérité, nous laissent quelquefois entrevoir qu'il y a une fin hors de nous, à laquelle il faut rapporter tout ce que nous faisons, & tout ce que nous sommes; & qu'il y a un souverain bien qui doit être le terme de notre repos; mais ce bien nous paroît dans un si grand éloignement, & les idées que nous en avons sont si sombres & si peu sensibles, que les moindres félicités présentes font plus d'impression sur nous, que cette félicité souveraine. En quoi il nous arrive comme à l'aiguille de la boussolle, elle se meut vers le Nord, où l'on diroit qu'elle est appelée. Elle tourne avec des tremblemens redoublés, & une agitation fréquente, cherchant le lieu de son repos: mais si elle trouve quelques morceaux de fer ou d'aimant, quelque grossiers & mal polis qu'ils puissent être, elle s'y attache, elle s'y repose, & ne se souvient plus du Nord. Telle est la foiblesse & la légéreté de nos désirs. Nous

cessons de chercher Dieu, ce bien infini, pour de petits biens qui se font sentir, & notre imagination diminuant de la grandeur de l'un, & attribuant une fausse grandeur aux autres, il arrive que ce cœur que Dieu même ne pouvoit remplir, se remplit d'un objet vain & périssable.

De-là vient que la volonté étant captive sous le joug des passions, ne peut avoir que des désirs impuissans & foibles pour son salut. On veut, & l'on ne veut pas; on sait à peu près où il faudroit s'arrêter, & l'on s'arrête à tout ce qu'on trouve. Le monde emporte, les affaires occupent, les plaisirs divertissent, le tempérament n'est point tourné au bien. On n'a jamais recours à Dieu; on ne se fait jamais violence à soi-même; & cette négligence produit trois effets funestes. Le premier, que Dieu voyant que vous ne voulez pas comme il faut, ne vous assiste pas comme il vous seroit nécessaire. Le second, que n'ayant ni cette volonté véritable, ni ces secours puissans, la moindre tentation nous emporte. Le troisième, qu'à faute de cette volonté forte, & bien formée, on ne quitte point son péché, parce qu'on ne veut pas le bien avec assez de résolution pour l'exécuter: *Quia non ita vis ut impleas*, dit saint Augustin.

Car, MESSIEURS, examinons ce désir que la plupart des hommes disent qu'ils ont de faire leur salut: nous trouverons qu'ils le désirent en général, & qu'ils n'y travaillent jamais en détail. C'est un projet vague de se corriger, de réformer ses mœurs, de devenir Saints, qui demeure toujours dans l'esprit, & ne descend jamais à l'action. Projet d'autant plus dangereux, qu'il semble être formé contre nos passions, & qu'il s'y trouve une image agréable de la vertu que chacun approuve, que chacun loue, que chacun admire en soi-même. Ce sont de ces désirs meurtriers dont
Prov. c. 21. parle l'Ecriture: *Desideria occidunt pigrum; noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* Le monde est rempli de ces gens bien intentionnés qui n'effectuent jamais leurs bonnes intentions; qui ont l'esprit toujours plein de la vérité, & les mains vides de bonnes œuvres; qui condamnent toutes les passions en gros, & n'en punissent jamais aucune en particulier; qui menacent tous les vices, & n'en attaquent jamais un seul, semblables à ces soldats représentés dans des pièces de tapisserie qui ont toujours le fer haut & le bras levé pour frapper, & ne donnent jamais aucun coup. Ils

disent incessamment, je veux, je veux, la moindre difficulté se présente-t-elle ? ils oublient qu'ils aient voulu. Braves en paroles, lâches dans l'occasion. Humbles quand personne ne les méprise, patiens quand ils n'ont rien à souffrir, chastes quand ils ne sont point tentés, justes quand il ne s'agit pas de leurs intérêts, charitables quand il ne leur en coute rien. Mais faut-il vaincre un mouvement de colère qui les transporte : faut-il relâcher un peu de ses droits, de peur de blesser la charité : faut-il retrancher un peu de ce luxe, qui ruine leur famille : faut-il adoucir cette aigreur, qu'ils nourrissent contre le prochain : faut-il préférer l'amour de la justice à leur intérêt, ou à celui d'un homme qu'ils aiment ; ils n'ont plus ni humilité, ni équité, ni charité, ni patience. Le désir de leur salut s'évanouit comme un nuage, & passe comme le vent, dit l'Ecriture : *Quasi ventus desiderium meum, & velut nubes pertransiit salus mea.* Job. c. 30.

Voilà, MESSIEURS, l'illusion la plus commune & la plus dangereuse : voilà la disposition de presque tous les hommes. Ils aspirent au Ciel, & n'en cherchent pas les voies. Ils se repaissent d'une fausse idée de vertu, sans jamais devenir vertueux ; & s'estimant beaucoup parce qu'ils ont ce désir foible & imparfait, ils vivent & meurent en cet état, sans avoir fait autre chose pour leur salut, que d'avoir désiré en général de se sauver. Cependant il faut combattre ses inclinations vicieuses ; il faut assujettir les sens à la raison ; il faut déraciner le péché, ce qui ne se peut sans une application particulière, continuelle & infatigable, sans une attention profonde, qui descende jusqu'à la source de la corruption, sans une violence qui arrache du fond du cœur des affections qui y ont jeté de profondes racines. En un mot, il faut une volonté forte pour surmonter les difficultés, mais encore une volonté pleine & entière pour répondre à la dignité du bien qu'elle espère ; c'est ma seconde partie.

Le Saint-Esprit, dans le Livre de la Sagesse, voulant tracer le plan de la perfection spirituelle de l'homme, pose pour fondement, que le commencement de la sagesse, est le désir véritable de l'acquérir : *Initium illius verissima est diciplinæ concupiscentia* ; & que ce désir, quand il est plein & entier, le conduit comme par degré à la possession du Royaume éternel, & à la ressemblance de Dieu même : car, ajoute-t-il, on ne peut désirer Dieu, qu'on ne le cherche ; on ne peut

II. PARTIE.

Sap. c. 6.

le chercher, qu'on ne le connoiſſe; on ne peut le connoître, qu'on ne l'aime; on ne peut l'aimer, qu'on ne ſuive ſes commandemens; on ne peut ſuivre ſes commandemens, qu'on ne ſe purifie, & qu'on n'approche de la ſainteté de
Ibid. Dieu : *Cura ergo diſciplinæ dilectio, dilectio cuſtodia legum, cuſtodia legum conſummatio incorruptionis, &c.* C'eſt-là l'heureux enchaînement des voies du ſalut, & le chemin par où l'on arrive au comble du bonheur & de la vertu. La raiſon de cette vérité, c'eſt qu'en matière d'œuvres morales, l'amour & le déſir de la fin, eſt la première cauſe qui meut, & qui pouſſe toutes les autres, & qui applique toutes les puiſſances de l'ame à ſon objet. D'où je conclus deux choſes : la première, que plus l'affection eſt grande, plus exacte eſt la vigilance, plus proche eſt la perfection : la ſeconde, que plus l'objet où l'on aſpire eſt noble & important, plus il faut avoir d'ardeur & d'application à le déſirer.

Or, MESSIEURS, quand je vous propoſe votre ſalut éternel, élevez votre eſprit au-deſſus de cette gloire périſſable du monde, qui finit avec la vie, de ces honneurs paſſagers, dont l'éclat vous ſéduit & vous trompe, de ces vains plaiſirs, dont la douceur eſt empoiſonnée, de ces richeſſes fragiles, que vous quittez, ou qui vous quittent. Le ſalut, c'eſt la béatitude : la béatitude, c'eſt la vérité contemplée ſans voile & ſans nuage : c'eſt la charité ſans aucun mélange d'amour propre; c'eſt la vue de Dieu, non plus par image & en énigme, mais à découvert & face à face. C'est la jouiſſance entière & aſſurée d'un bien éternel & infini, qu'on aime ardemment, & pourtant ſans inquiétude; qu'on poſſède toujours également, & pourtant ſans aucun dégoût; c'eſt la félicité de l'homme, qui en ſa ſubſtance eſt de même ordre, & de même qualité que celle de Dieu; parce que, comme Dieu ſeul peut ſe rendre heureux, & que ſon bonheur ne ſauroit être inférieur à ce qu'il eſt, auſſi il peut lui ſeul faire la félicité, & être tout enſemble la félicité des créatures raiſonnables. Diſons tout, en un mot, c'eſt Dieu même, qui nous rend ſemblables à lui pour nous rendre capables de ſes communications éternelles, & nous faire jouir en notre corps & en notre ame, des biens divins & incompréhenſibles, qu'il a préparés à ſes Elus.

Si l'excellence du bien qu'on prétend, doit donc être la meſure de l'ardeur avec laquelle on ſe porte à l'acquérir,

qu'eſt-ce qu'avoir faim & ſoif de la juſtice ? Qu'eſt-ce que vouloir abſolument ſe ſauver ? C'eſt avoir une grande idée de ſon ſalut, en faire ſon principal ſoin & ſon affaire la plus importante. C'eſt recueillir tous ſes ſouhaits, & réunir en ce ſeul point, toutes les forces & toutes les puiſſances de ſon ame. C'eſt ſonger ſoigneuſement & aſſidûment à tous les moyens qui peuvent nous conduire à cette fin, dût-il nous en coûter tous les plaiſirs & toutes les douceurs de la vie. C'eſt rejeter comme de grandes diſgraces & de grands malheurs, tout ce qui peut avoir quelque oppoſition à ce louable deſſein, quelque apparent & quelque avantageux qu'il puiſſe être ſelon le monde. C'eſt craindre de tomber dans l'oiſiveté & dans la molleſſe, & s'exercer dans les vertus chrétiennes. C'eſt uſer du monde, comme ſi l'on n'en étoit pas, n'avoir rien à ſoi, lors même qu'on poſsède beaucoup, faire tout ce qu'on peut, & croire n'avoir jamais aſſez fait.

Vous croyez peut-être, MESSIEURS, que ce ſont-là de pieuſes exagérations, & que je vous fais une idée du Chriſtianiſme, telle que les philoſophes en faiſoient autrefois de leur vertu, ou de leur République. Mais peut-on aſſez acheter un bonheur qui n'a point de fin ? Quand il s'agit de s'unir à Dieu, peut-on porter ſes devoirs trop loin ; & de quoi ne rend pas capable la force d'un noble déſir, quand il excite une ame fidelle ? Expliquons cette vérité par les principes de la Religion, & par les paroles de Jeſus-Chriſt même, qui doivent être la règle de notre conduite.

C'eſt une loi inviolable & éternelle, ſur laquelle ſe fonde toute la diſcipline chrétienne, que notre principale & unique prétention doit être la poſſeſſion du ſouverain bien ; que toute notre joie doit ſe rapporter aux eſpérances d'un heureux avenir, & nos ſouhaits à l'acquiſition de l'éternité : que tous les biens créés étant d'un ordre inférieur, doivent être regardés comme des moyens dont il faut uſer avec modération, & non pas comme ces félicités abſolues, dont il faille jouir avec attachement. La juſtice conſiſte à donner ainſi le prix & le rang à chaque choſe ſelon qu'elle a éte ordonnée de Dieu, & c'eſt à la ſageſſe à réduire ainſi tout ce qui nous convient à ſa fin, ou à ſon uſage légitime. Or c'eſt troubler cet ordre, que d'arrêter ſon déſir principal à des choſes créées & paſſagères ; c'eſt confondre les moyens avec la fin ; c'eſt établir ſon repos en un endroit

où il ne falloit que passer, & attribuer à la créature, un ordre de supériorité qui n'est dû qu'au Créateur, & mettre un objet de sa cupidité à la place de son salut.

Cependant, MESSIEURS, que font la plupart des hommes? quel est leur désir, & quelle est leur fin? l'un brigue une charge, & ne songe qu'à y parvenir, il cherche tout ce qui peut servir, il écarte tout ce qui peut nuire, il étudie tous les prétendans, diminue le mérite des uns, & grossit les défauts des autres; tantôt il craint, tantôt il espère, & n'a pour toute fin que sa prétention. L'autre poursuit un procès, & ne pense qu'à obtenir un tribunal favorable, à prévenir ses Juges, ou par des raisons apparentes, s'il n'en a pas des solides, ou par des sollicitations puissantes, ou par des invectives contre ses parties. Il suppute ce qu'il peut gagner, il suppute ce qu'il peut perdre. Il se fatigue lui-même de mille chagrins, & de mille soins inutiles? il fatigue tout ce qu'il rencontre d'un long & ennuyeux récit des circonstances ennuyeuses d'une affaire qui ne le touche que lui seul; & s'imagine qu'il n'y a rien d'important, ni rien au-delà de son procès. Celui-ci, & celle-là n'ont pour but que l'établissement de leurs familles; leur vue ne va pas plus loin qu'à la fortune & au mariage d'un de leurs enfans; ils examinent pour cela l'ancienneté de la noblesse, & plus encore la quantité de bien, & le degré de faveur de chaque maison, afin de faire une alliance considérable; destinant les uns à l'Eglise sans discernement & sans vocation, afin de mêler à des richesses d'iniquité le patrimoine de Jesus-Christ; forçant les autres par des dégoûts continuels, & par des persuasions violentes à se jeter par désespoir dans des Monastères, non pas pour s'y consacrer à Dieu, mais pour se sacrifier à l'ambition de leurs parens, & à l'élévation de leurs frères. Que dirai-je de ceux qui bornent tous leurs désirs à acquérir une vaine réputation par des actions éclatantes selon le monde; à conserver une fragile santé par des délicatesses affectées; à remplir un esprit orgueilleux de curiosités inutiles?

Toutes ces fins, & tous ces désirs tiennent dans notre volonté le rang qu'y doit tenir uniquement notre salut. Ainsi ce sont des déréglemens essentiels par lesquels l'homme s'attache au monde, pour qui il n'a pas été fait, au lieu de se porter à Dieu seul, qui l'a créé, & qui seul peut le rendre bon & bienheureux. C'est-là ce que Jesus-Christ nous a sou-

vent appris dans l'Evangile : tantôt qu'on ne peut servir deux Maîtres, & qu'ainsi il faut réduire toutes nos actions à une unité de culte & de service : tantôt qu'une seule chose est nécessaire, & qu'ainsi nous devons rapporter tous nos soins & tous nos désirs à un seul : tantôt qu'il faut chercher sur toutes choses le Royaume du Ciel, c'est-à-dire, qu'il faut nous renfermer dans une unité de dessein, & conduire l'ouvrage de notre salut sans que rien nous en rebute, ou nous en détourne.

Quoi donc, direz-vous, faut-il demeurer dans le monde sans action & sans mouvement ? faut-il renoncer à tout ce qui nous convient, & qui nous est même nécessaire ? n'y-a-t-il point de désir qui ne soit criminel, ni de bien qui ne soit défendu ? faut-il regarder le Ciel incessamment, & s'abandonner au hasard du reste ? Non, MESSIEURS, ce seroit tenter Dieu, dont la Providence nous conduit par les routes mêmes du monde. Les états & les offices de la vie, les talens & les avantages naturels ou acquis, les soins & les biens mêmes temporels, ne sont pas incompatibles avec le salut, si l'on les retient dans leur ordre, & dans leur usage. Il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité ; & comme la cupidité peut demeurer avec la foi, la charité peut subsister avec les biens de la terre, quand on les rapporte à celui qu'on espère dans le Ciel. C'est la règle que Jesus-Christ nous a prescrite : *Quærite primùm regnum Dei, hæc omnia adjicientur vobis.* Comme s'il disoit, dit saint Chrysostome : Je ne veux pas qu'aucun bien vous manque, mais que vous préfériez le plus grand aux moindres. Pourvoyez aux nécessités de cette vie, mais considérez l'importance de l'autre. Recevez les biens qui vous arrivent, mais adorez la main qui vous les donne. Il y auroit de l'orgueil & de l'imprudence à les refuser, il y auroit de l'injustice & de l'ingratitude à les aimer plus que celui qui les distribue. Je ne vous en interdis pas l'usage, je n'en retranche que l'inquiétude & l'attachement. Je consens que vous soyez riche, mais je veux préférablement à tout, que vous soyez saints. Régnez, si je vous ai mis sur le trône, mais que je sois le seul qui règne sur vous. Je veux bien vous combler de prospérités, mais j'en veux être la fin comme j'en suis le principe. Autrement, quel désordre seroit-ce, si vous estimiez plus les bienfaits que le bienfaicteur ? & si dans les grâces que je vous fais & dans les secours que je vous donne, au lieu d'être l'unique objet de

votre reconnoiſſance & de votre amour, je n'étois que le miniſtre de vos paſſions, & l'inſtrument de votre vaine gloire.

Ceux qui connoiſſent ainſi la dignité de leur fin, ne la perdent jamais de vue. Tout ce qui les y conduit, leur eſt agréable. La parole de Dieu ne les ennuie point, parce qu'elle les inſtruit. La vérité ne les choque point, parce qu'elle les corrige. La prière ne les laſſe point, parce qu'ils ſouhaitent ce qu'ils demandent. L'adverſité ne les rebute point, parce qu'elle les détache du monde. La proſpérité ne les enfle point, parce qu'ils attendent une autre gloire. L'humilité ne leur déplaît point, parce qu'elle produit leur élévation. La croix de J. C. ne leur pèſe point, parce qu'elle les ſanctifie, & qu'elle les ſauve. Ils ſont prêts à tout faire & à tout ſouffrir pour celui qui peut leur donner tout ce qu'ils aiment & qu'ils eſpèrent, parce qu'ils ont une volonté pleine & entière de l'obtenir.

Mais que cette ferveur eſt rare ! parlez a la plupart des Chrétiens des vertus néceſſaires, & des devoirs eſſentiels de la religion, ils croient qu'on eſt trop auſtère, qu'on porte tout à l'extrémité, qu'on demande le plus pour gagner le moins. Ils prennent les lois de commandement pour des conſeils de perfection. Ne pouvant ramener le monde au Chriſtianiſme, ils ramènent le Chriſtianiſme au monde, & ſe font une meſure de ſainteté proportionnée à leur foibleſſe. Je ne me pique pas, diſent-ils, d'être ſi grand ſaint, je laiſſe aux dévots à porter la vertu ſi loin. Un peu plus ou moins avant dans le Ciel, il n'importe, pourvu que j'y ſois. Je veux me ſauver à la vérité, mais je ne veux préciſément que me ſauver. Illuſion, MESSIEURS, illuſion; croient-ils que pour gagner le Ciel ce ſoit aſſez de ne faire point de mal ? croient-ils que ce ne ſoit pas déjà un aſſez grand mal que de ne pas faire tout le bien qu'on peut ? croient-ils que dans cet état de tiédeur & de négligence où ils ſont, ils ne demeureront pas au-deſſous même de la foible idée qu'ils ont de leur ſalut ? Ignorent-ils que Dieu ne donne pas ſes grâces à ceux qui ne ſavent pas les eſtimer, que les habitudes chrétiennes comme les autres s'effacent inſenſiblement quand on ne les exerce pas, & qu'on n'eſt pas loin de devenir méchant, quand on craint d'être trop homme de bien.

Quand toutes ces raiſons ne feroient pas conſidérables, je n'aurois qu'à vous dire que tout chrétien eſt obligé de tendre de toutes ſes forces à la perfection. Nous ſommes en

ce monde comme voyageurs, bannis de notre patrie, & dans la néceſſité d'y retourner : *A longè aſpicientes & ſalutantes, & confidentes, quia peregrini, & hoſpites ſunt ſuper terram*, dit l'Apôtre. Or, cet état de voyageur conſiſte à s'avancer dans les voies de Dieu, & rien n'y répugne tant que de demeurer oiſif, & de s'amuſer aux divertiſſemens qui ſe trouvent dans le lieu de notre exil. Outre cela le commandement que Dieu nous a fait de l'aimer de tout notre cœur, l'ordre que nous avons reçu d'être parfaits, comme notre Père céleſte eſt parfait, l'abondance de juſtice que Jeſus-Chriſt exige de nous par-deſſus les Scribes & les Phariſiens, l'attention & la vigilance perpétuelle qu'il recommande à ſes diſciples, ne ſont-ce pas des obligations qu'il nous impoſe? Il eſt néceſſaire que comme il y a une partie de nous-même qui s'attache toujours à la terre, qui fait tous les jours de nouveaux progrès, & qui peut devenir invincible; il eſt néceſſaire, dis-je, que l'ame ſe fortifie, qu'elle s'obſerve, qu'elle agiſſe, qu'elle maintienne ſes avantages & ſes droits, afin que la cupidité diminuant, & l'amour de Dieu venant à s'accroître, la charité du ſecond Adam conſume les impuretés du premier. C'eſt-là avoir une volonté pleine & entière qui réponde à la dignité de l'objet. Il ne reſte plus qu'à la rendre agiſſante & laborieuſe, pour répondre à la récompenſe qui lui eſt deſtinée. J'oſe demander encore un moment d'attention pour cette courte, mais utile partie de mon diſcours, où je recueille en peu de mots des réflexions très-importantes.

III. POINT.

C'eſt un ordre établi de Dieu, que l'on n'arrive à la gloire qu'il a préparée à ſes élus, que par le travail, par l'action, & par les ſouffrances; ſoit parce que la gloire étant le fruit des ſouffrances de Jeſus-Chriſt crucifié, nous devons l'acquérir par les mêmes voies qui nous l'ont méritée : ſoit que nous ne puiſſions entrer après notre mort dans le ſanctuaire du Dieu de la pureté, qu'après nous être purifiés nous-mêmes par les ſaintes pratiques de la pénitence : ſoit que la Providence de Dieu ait voulu nous impoſer la néceſſité de travailler inceſſamment à notre ſalut, & nous exciter à accomplir toutes ſes Lois par l'eſpérance de ſes récompenſes. Auſſi toutes les expreſſions dont l'Ecriture ſe ſert, pour nous marquer cette gloire, renferment ce qu'il faut faire pour y parvenir. Car qu'eſt-ce que la gloire? C'eſt une ré-

compenſe, il faut donc avoir travaillé, avoir ſervi pour y arriver & pour l'obtenir. C'eſt la couronne de juſtice; il faut donc avoir combattu & vaincu des ennemis pour la mériter: c'eſt le royaume des cieux, & Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il faut le conquérir; c'eſt cette terre promiſe, où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel: mais on n'y va que par les tribulations qu'on ſouffre dans le déſert de ce monde. C'eſt enfin la béatitude de l'homme, mais cette béatitude en cette vie s'applique à la pauvreté, à l'humilité, à la patience: *Beati pauperes, beati mites, &c.*

Mais, ô foibleſſe, ô lâcheté du cœur humain, & du cœur chrétien! au lieu que la grandeur de la récompenſe nous devroit obliger au travail, la difficulté du travail nous fait renoncer à la récompenſe; & plus touchés de quelques peines paſſagères, que de l'eſpérance d'une félicité qui eſt éternelle, au lieu de tout entreprendre pour la mériter, nous refuſons de la mériter, de peur d'être obligés à rien entreprendre. Ainſi le déſir que nous avons d'être heureux, n'eſt pas une impreſſion de l'eſprit de Dieu qui nous porte à chercher notre fin & notre bonheur ſouverain; mais un ſimple mouvement de la nature, qui toute corrompue qu'elle eſt, ne laiſſe pas de rechercher ſon repos & ſa félicité. Cependant il n'y a rien de ſi contraire à l'état du chrétien, rien qui intervertiſſe tant l'ordre de la Rédemption.

Pour comprendre cette vérité, MESSIEURS, remarquez avec moi que l'homme étoit tombé dans deux malheurs par le péché. Il avoit déſobéi à Dieu, il étoit déchu de ſon innocence & devenu criminel. Enſuite il étoit tombé dans la misère & dans le tourment, & ſe trouvoit redevable à la juſtice de Dieu d'une punition éternelle. Pour le ſauver de cet état, & le rétablir en celui dont il eſt déchu, Jeſus-Chriſt a ſuivi le même ordre: il l'a ſauvé premièrement du péché en le détournant du mal, le portant au bien, le ſanctifiant, retraçant en lui ſon image; & lui rendant la ſainteté & la juſtice qu'il avoit perdue, il l'a rendu agréable à Dieu: Voilà la première partie du ſalut: la ſeconde eſt une ſuite de celle-ci. C'eſt qu'il l'a rétabli dans tous les droits qu'il avoit eus ſur la béatitude dans l'état de ſon innocence, & lui a mérité cette gloire, qui eſt une ſuite de la ſanctification. De-là il eſt aiſé de comprendre que la première & la principale fin de la Rédemption, c'eſt de nous rendre ſaints & agréables à Dieu.

Dieu. En effet, lorſque l'Ange donne à Jeſus-Chriſt le titre de Sauveur : ce n'eſt pas parce qu'il comblera le peuple de bénédictions temporelles, qu'il lui apportera la paix & l'abondance, qu'il le délivrera des misères ; ſon premier deſſein eſt de le délivrer de ſes péchés : *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

C'eſt à nous à travailler à notre ſalut, par le même ordre que Jeſus-Chriſt y a obſervé. Nous ſommes ſans doute touchés du plaiſir qu'il y a d'être au nombre des bienheureux que l'Egliſe nous repréſente aujourd'hui ; mais avons-nous le courage de les imiter ? Ils n'ont commencé d'être glorieux, qu'après avoir été fermes & conſtans dans leur foi, ardens dans leur charité, patiens dans leurs peines, humbles dans leurs converſations, infatigables dans leur pénitence : en quoi leur reſſemblons-nous, & quelle raiſon avons-nous de ne leur pas reſſembler ?

Nous ne ſommes plus, direz-vous, en ces bienheureux temps, où tous les Chrétiens étoient ſaints. J'avoue que nous ſommes éloignés de la pureté des mœurs de nos pères, & que dix-ſept cents ans écoulés depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous, ſont comme autant de degrés, par leſquels nous ſommes, ce ſemble, deſcendus, & comme tombés de cette première perfection. Mais la main de Dieu eſt-elle accourcie ? la loi divine, malgré la révolution des temps, n'eſt-elle pas immuable & éternelle ? Y a-t-il un Jeſus-Chriſt d'hier & d'aujourd'hui, diſoit l'Apotre, & n'eſt-il pas le même dans tous les ſiècles. Ne nous juſtifions pas aux dépens du public, & ne rejetons pas notre malice ſur celle du ſiècle ! il reſte encore des ames fidelles que le monde n'a point corrompues : pourquoi ne ſommes-nous pas de ce nombre ? pourquoi ne réſiſtons-nous pas au torrent comme elles ? Ecoutez cette ſentence de l'Ecriture : *Ne dicas, quare priora tempora meliora fuerunt quàm nunc ſunt, ſtulta enim eſt hujuſmodi interrogatio.* Gardez-vous de dire d'où vient que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ? Cette demande eſt déraiſonnable : car c'eſt jeter ſur la conduite de Dieu, ce qui n'eſt cauſé que par le déréglement de l'homme : les temps ne ſont bons ou mauvais qu'à proportion que les hommes ſont juſtes ou injuſtes. Ce ſont leurs péchés ou leurs vertus qui font les bons ou les mauvais jours, diſoit ſaint Jerôme : ainſi ne demandons pas pour-

Ex.

Hebr. 13.

Eccleſ. c. 17.

quoi les premiers temps ont été meilleurs que les nôtres ; demandons-nous plutôt à nous-mêmes, pourquoi nous ne sommes pas aussi bons que ceux qui ont vécu dans les premiers temps, puisque le même Dieu qui les a rendus Saints, est encore prêt à nous sanctifier, & qu'il a été & sera vrai en tout temps, que notre salut vient de Dieu, & notre perte de nous-mêmes.

Il est vrai, direz-vous ; mais j'ai beau vouloir être Saint comme eux, si Dieu ne me donne la même grâce qu'il leur a faite. Jugez-vous vous-mêmes : vous mettez-vous en état de l'obtenir cette grâce ? la désirez-vous avec ardeur ? l'espérez-vous avec confiance ? l'attendez-vous avec humilité ? la demandez-vous avez persévérance, la recevriez-vous avec joie ? la conserveriez-vous avec fidélité ? vous ne travaillez pas à l'obtenir, & il n'est pas juste que la paresse recueille, ce qui doit être le fruit du travail, & qu'elle soit récompensée, au lieu qu'elle mérite d'être punie.

Si vous me dites que ce travail est difficile, qu'il vous faudroit faire trop d'efforts sur vous-même, & passer par une longue suite d'actions peu conformes à votre état, ou à votre humeur : je reconnois de bonne foi que les difficultés sont grandes ; mais les secours que vous avez, sont-ils moindres ? Dieu vous promet tant de fois dans ses Ecritures, qu'il vous conduira lui-même par la main, qu'il applanira les chemins difficiles, qu'il vous donnera un esprit & un cœur nouveau. Doutez-vous ou de la vérité de sa parole, ou de la puissance de sa grâce ? Pourquoi J. C. a-t-il répandu son sang ? pourquoi a-t-il institué les Sacremens ? pourquoi a-t-il envoyé le Saint-Esprit ?

Mais je veux que ces peines soient aussi grandes que vous les imaginez, j'atteste votre conscience, n'en souffrez-vous pas autant pour satisfaire vos passions, qu'il en faudroit pour faire votre salut ? Que n'entreprend-on pas pour s'avancer dans la fortune ? il faut veiller continuellement à ses intérêts, se rendre complaisant jusqu'à la bassesse, essuyer tous les chagrins qui accompagnent ordinairement les espérances & les fortunes douteuses. Il faut supporter les attaques, de ses ennemis, les trahisons secrètes de ses envieux, les jalousies de ses égaux, les railleries de ses inférieurs, les caprices de ses maîtres ; encore leurs projets ne laissent pas d'être renversés par des révolutions imprévues, & par des jugemens secrets

de la providence de Dieu, qu'ils nomment deſtin ou fortune, qui les éloigne pour jamais de leurs fins. Que ne fait-on pas pour la ſanté du corps ? On emploie toutes les forces de la nature, on achète tous les ſecrets de l'art. On ſe prive de tous les plaiſirs, on ſouffre des inciſions & des martyres, on abandonne une partie du corps pour ſauver l'autre, & l'on perd ſa vie, s'il faut ainſi dire, pour la conſerver; & cela pour vivre quelques jours de plus, pour voir, pour ſouffrir, & pour faire un peu plus de mal : & pour une vie ſolide dans ſa puiſſance, éternelle dans ſa durée, infinie dans ſes biens, on ſe rebute d'un peu d'humiliation ou de pénitence.

Seigneur, vous qui changez les cœurs, & qui donnez, quand il vous plaît, le pouvoir & la volonté de vivre chrétiennement, faites en nous un changement qui ſoit digne de votre miſéricorde. Rendez-nous dociles à votre vérité, flexibles à votre grâce, obéiſſans à votre loi, & dignes de vos récompenſes. Formez en nous cette volonté forte qui fait mépriſer les biens préſens, & fait chercher les biens à venir. Formez en nous cette volonté pleine & entière qui fait qu'on s'attache conſtamment à vous, & qu'on ne déſire rien au lieu de vous, ni rien hors de vous. Faites que nous devenions juſtes pour obtenir la couronne de juſtice, & que nous ſoyons inſenſibles aux charmes du monde, afin que nous puiſſions être raſſaſiez de vos douceurs ſpirituelles & céleſtes. Vous nous avez appris à vous faire cette prière : vous êtes mon Père, vous êtes mon Dieu, vous êtes le dépoſitaire de mon ſalut : *Ipſe invocabit me, Pater meus es tu, Deus meus, & ſuſceptor ſalutis meæ.* Vous êtes mon Père, que ne dois-je pas eſpérer de votre bonté ? Vous voulez me ſauver. Vous êtes mon Dieu, qu'eſt-ce qui réſiſte à vos volontés ? Vous pouvez me ſauver. Vous êtes le dépoſitaire de mon ſalut; mon ame eſt entre vos mains; j'oſe dire vous devez me ſauver...... Vous n'avez pas commencé votre ouvrage pour le laiſſer imparfait. Si je ſuis fidelle à votre loi, vous ſerez fidelle à votre parole. Je ne me défie pas de vous, mais je me défie de moi-même; je ne crains pas que votre grâce me manque, mais je crains de manquer à votre grâce. Je vous demande donc, Seigneur, cette fidélité que vous demandez de moi, ce n'eſt que par vous que je puis être ſaint ſur la terre, pour mériter d'être heureux dans le Ciel, que je vous ſouhaite, &c.

moindres impuretés dans nos ames. L'Ecriture eſt pleine de témoignages de cette vérité ; tantôt elle nous avertit qu'il n'y aura pas un péché ſecret, qui ne devienne public, eût-il été caché ſous les voiles les plus épais de la diſſimulation, eût-il été enveloppé dans les replis les plus ſombres d'un cœur hypocrite, eût-il échappé à la vue de tous les hommes, & de celui-là même qui l'a commis : *Nihil occultum, quod non revelabitur.* Tantôt elle nous exhorte à ne point juger des actions d'autrui, juſqu'à ce que le Seigneur vienne, qui éclairera les ténèbres les plus épaiſſes, & rendra viſibles les plus ſecrètes intentions des cœurs, afin que chacun reçoive de lui, ou l'approbation que ſa vertu aura méritée, ou le blâme qu'il doit attendre de ſon vice : *Qui revelabit abſcondita tenebrarum, & manifeſtabit conſilia cordium.* Elle nous aſſure que nos péchés ſont comptés, & que ce tas d'iniquités eſt réſervé & ſcellé devant Dieu, pour le jour de ſa vengeance : *Nonne hæc condita ſunt & ſignata* ; enſorte que de tant de diſcours frivoles, de regards impurs, de penſées extravagantes, de négligences affectées, de médiſances mordantes, d'avarices ſordides, d'impiétés ſecrètes ou manifeſtes, ſelon la dureté & l'impénitence du cœur des hommes : il ſe fait devant Dieu comme un tréſor & un amas de colère, pour être découvert au jour de la vengeance, & de la révélation du juſte jugement de Dieu : *Secundùm duritiam tuam, & impœnitens cor, theſauriſas tibi iram in die iræ, & revelationis juſti judicii Dei*, dit l'Apôtre.

Cette vérité eſt fondée ſur ce que Dieu, qui voit tout, révélera tout, & qu'il ſera par conſéquent juge & témoin tout enſemble. Il y a cette différence entre les jugemens des hommes & ceux de Dieu, que les premiers ſont bornés dans leur connoiſſance, & longs dans leur diſcuſſion. La connoiſſance des hommes ne s'étend qu'aux actions extérieures, & aux péchés conſommés, & ne va tout au plus qu'aux crimes qui troublent l'ordre viſible de la ſociété ; au lieu que Dieu pénètre dans le fond de nos actions, qu'il diſcerne non-ſeulement le péché, mais encore l'intention du pécheur ; & que découvrant le crime dans ſa ſource & dans ſon principe, avant même qu'il ſoit accompli, il voit tous les déréglemens du cœur dans le cœur, & les malices de l'ame, dans l'ame même, & juge les volontés criminelles, comme les crimes effectifs. 1°. La juſtice humaine a des ré-

gles qui la contraignent dans ses fonctions, parce qu'elle a ses préventions, ses intérêts & ses foiblesses ; elle a des usages, & certain ordre qu'on lui a imposés pour la redresser. De-là viennent les plaintes, les accusations, les tourmens & ces autres formalités qui sont la voie ordinaire des connoissances humaines. Mais Dieu est lui-même sa loi & sa règle ; & comme il ne peut ni se tromper dans ses pensées, ni excéder dans ses jugemens, ni ignorer la vérité, ni la dissimuler ; il sera lui seul l'accusateur & le témoin, le Juge & le vengeur de tous les crimes.

C'est pour cela que Jesus-Christ aura tous les droits & tout le pouvoir de juger, parce qu'il est par une attribution particulière la sagesse, la lumière & la vérité. Sagesse qui découvrira tous les détours de la dissimulation & de la fraude. Alors on verra ces calomnies conduites avec tant d'art pour opprimer un innocent ; ces moyens de parvenir par des injustices secrètes ; toutes les finesses de la prudence de la chair, ingénieuse à les inventer, ingénieuse à les couvrir : lumière qui se répandra sur le pécheur & sur le péché, pour confondre l'un & découvrir l'autre. A cet éclat, on verra les actions les plus humiliantes, ces bassesses qu'on auroit voulu se pouvoir cacher à soi-même, ces coups sourdement donnés pour ruiner la réputation ou la fortune d'un honnête homme : vérité qui séparera les réalités des apparences, & qui montrera le fond de nos actions, sans s'arrêter à la surface. Alors il n'y aura rien que de vrai ; ces vices dont les flatteurs faisoient des vertus, dépouillés d'une enveloppe de réputation & de louange, reprendront leur forme, redeviendront vices. Ces richesses acquises si finement, l'industrie à part, ne seront plus qu'un amas de larcins & d'injustices. Ces amitiés qu'on croit si pures, quand on leur ôtera cette apparence d'honnêteté qui les couvre, paroîtront telles qu'elles sont, un vil commerce d'intérêt ou d'impureté. Ces aumônes, quand on effacera cette couleur de la charité qu'on leur donne, ne seront plus que de vaines ostentations, ou des compassions naturelles. Ces humilités qu'on admire, quand on aura levé le masque qui les couvre, ne seront peut-être que des vanités déguisées. Ces confessions & ces communions dénuées des formes extérieures de la pénitence & de la piété, ne seront plus que ce qu'elles ont été, des coutumes sans réflexion & des bienséances

ſacriléges. Soit que le péché ait laiſſé en nous une impreſſion, ou, comme parle Tertullien, une flétriſſure, comme une marque d'infamie gravée dans le fond de nos conſciences, & qu'une lumière divine rendra toutes ces marques viſibles & reconnoiſſables: ſoit que Dieu ſerrant le cœur des pécheurs, les obligera par la force de la vérité à manifeſter devant lui, toutes leurs penſées, & tirera de leurs bouches criminelles des confeſſions forcées de leur vie & de leur conduite. Soit enfin que Dieu déclarera à chacun ſa conſcience & celle des autres, & imprimera dans leur imagination, leurs fautes publiques ou ſecrètes. Quoi qu'il en ſoit, quelque obſcurité que vous ayez répandue ſur vos actions, Dieu deviendra lumière pour les éclairer: *Quaſcumque factis tuis umbras ſubſtruxeris, Deus lumen eſt.*

La raiſon de cette conduite de Dieu dans cette dernière action de jugement, c'eſt qu'il eſt de l'accompliſſement & de la perfection de ſa juſtice de faire connoître à chacun le ſujet de ſon ſalut ou de ſa perte, & de juſtifier devant tout le monde, la ſentence qu'il ſera prêt de prononcer. Je ſai, MESSIEURS, que les jugemens de Dieu ſont toujours véritables, & qu'ils portent leur juſtification avec eux: *Judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa;* parce qu'il ne cherche pas dans le punition des hommes, une vaine oſtentation de ſa grandeur, mais des preuves de ſon équité ſuprême. Je ſai que la volonté de Dieu & ſa juſtice, c'eſt la même choſe; qu'il a une puiſſance de force, par laquelle rien ne peut lui réſiſter, ni dans le ciel, ni ſur la terre, ni dans les enfers; & une puiſſance de droit & d'autorité, par laquelle tout ce qu'il fait eſt rendu juſte; & qu'ainſi, ſoit qu'il puniſſe, ſoit qu'il récompenſe, quoique les cauſes de ſa bonté ou de ſa rigueur ſoient obſcures, elles ne laiſſent pas d'être équitables. Il n'a qu'à s'en rendre compte à lui-même. *Quis dicet tibi, quod feciſti? aut quis ſtabit contra judicium tuum? quis imputabit tibi ſi perierint omnes nationes?* Qui eſt-ce, mon Dieu, qui vous dira pourquoi jugez-vous ainſi? Qui eſt-ce qui prendra la défenſe de ceux que vous condamnerez? Qui eſt-ce qui vous imputera la perte des nations que vous avez faites? Qui eſt-ce qui entreprendra de vous contredire, & de réformer vos jugemens? Toutefois, il veut par une conviction publique fermer la bouche aux impies, faiſant voir à chacun les péchés de tous, & à tous les péchés de chacun en

particulier ; il veut que sa justice soit reconnue, & que ceux qui la ressentiront, ne puissent en disconvenir eux-mêmes, quand ils se verront tels qu'ils sont.

Car la plupart des hommes ou diminuent leurs péchés, ou les ignorent, ou les cachent. Quelles excuses, quelles justifications ne trouvent-ils pas ? S'ils sont puissans, ils croient qu'ils sont au-dessus des lois, & qu'on doit respecter leur autorité aux dépens même de la Religion. S'ils sont obscurs, ils croient qu'il importe peu quelle vie ils menent. S'ils commencent à pécher, ils prétendent que les premières fautes sont pardonnables ; s'ils continuent depuis long-temps, ils accusent la force de leurs mauvaises habitudes, dont ils n'ont pas voulu se rendre les maîtres. S'ils sont délicats, ils veulent qu'on les épargne & qu'on les ménage; ainsi, affoiblissant dans leurs esprits leurs péchés, ils les regardent au-dehors, ils les commettent sans crainte, & s'en accusent sans repentir : ils vont tête levée aux pieds d'un Prêtre. La moindre sévérité les offense. Il faut qu'un Confesseur choisisse ses termes de peur de blesser leur délicatesse; & dans un tribunal aussi sévère & aussi absolu qu'est celui de la pénitence, on diroit que le Juge tremble devant le criminel, & qu'il lui demande comme une grâce de vouloir prendre quelque soin de son salut : telle est l'indulgence des pécheurs pour eux-mêmes : on se flatte, on se déguise; qui est-ce qui n'a pas une apologie toujours prête pour son péché dominant ? & qui est-ce qui ne se fait pas une espèce d'innocence par la comparaison de ceux qu'il veut croire plus méchans que lui ? Qui est-ce qui ne tâche pas de s'aveugler soi-même & de corrompre sa propre conscience. Il est donc juste qu'il y ait un jour de reconnoissance & de révélation, comme parle l'Ecriture : *In die agnitionis, in die revelationis*, où chacun soit représenté à lui-même dans son état naturel, où la vérité, qui est la forme & la règle des jugemens irréprochables, soit la seule qui préside, où toutes les fausses règles que nous avons appliquées à nos actions soient produites & redressées sur la règle infaillible & immuable de la loi divine, & où cette lumière que nous avons tant de fois étouffée, en nous justifiant à nos propres yeux, nous découvre tout entiers à nous-mêmes, afin que Dieu soit justifié, & que ses jugemens soient hors d'atteinte : *Ut justificeris in sermonibus, & vincas cùm judicaris* ; & que

l'homme reconnoiſſe, & la grandeur de ſes péchés, & la vanité des excuſes qu'il recherche pour les affoiblir.

Ce feroit peu s'il ne faiſoit qu'excuſer ſes fautes; mais malheureuſement il les ignore. Il y a deux ſortes d'ignorance, l'une eſt preſque néceſſaire & inévitable, l'autre eſt volontaire & affectée : la première eſt la ſuite & la peine du premier péché. Ce ſont ces nuages qui s'élèvent dans nous, qui nous cachent ordinairement certains endroits de nous-mêmes, quelque ſoin que nous prenions de nous connoître: certains déſirs cachés dans le fond de l'ame, qui ſont auſſi inviſibles & auſſi imperceptibles que l'ame même, qui les cache & les retient ſans qu'elle s'en aperçoive. Ce ſont ces myſtères d'iniquité qui ſe paſſent en nous, que nous ne découvrirons jamais, ſi l'eſprit de Dieu n'y entre & n'y porte ſa lumière. C'eſt pour cela que l'Ecriture, après avoir dit que les voies de Dieu ſont impénétrables, nous avertit que celles de l'homme le ſont auſſi, parce que comme il y a en Dieu une profondeur de lumière & de ſageſſe, qui eſt impénétrable aux hommes & aux Anges, il y a auſſi dans l'homme, depuis qu'il s'eſt déréglé, une profondeur de ténèbres & d'égarement, qui le fait agir d'une manière incompréhenſible aux autres & à lui-même. C'eſt ce qui faiſoit dire au Roi Prophète : Seigneur, ne vous ſouvenez pas de mes ignorances: *Ignorantias meas ne memineris* : comme s'il eût dit : Je travaille, Seigneur, à détruire en moi ces grandes paſſions qui m'agitent; comme elles ſe font ſentir, elles ſe font pleurer; auſſi je m'en défends, & je les combats; mais pour ces paſſions inconnues que j'entretiens en moi ſans le ſavoir, c'eſt à votre miſéricorde à les pardonner; c'eſt à votre grâce & puiſſance à détruire ces ennemis cachés qui me peuvent nuire, & dont je ne puis me défendre.

L'Ecriture-Sainte nous enſeigne qu'il faut gémir dans la vue de ces ignorances, & le Saint-Eſprit, dans les Livres de l'ancienne Loi, a preſcrit les règles & la forme des ſacrifices pour expier ces fautes inconnues avant que Dieu les montre & les puniſſe dans ſon jugement. Mais il y a une ignorance affectée & volontaire, qui ne vient pas d'un défaut de lumière, mais d'un défaut de ſoin & de réflexion. C'eſt cet aveuglement que nous faiſons nous-mêmes, quand nous négligeons de connoître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous aurons de les accomplir, ne nous

presse trop quand ils seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions; ou que nous ne tombions dans un remords incommode qui trouble notre repos & notre plaisir, comme s'il n'y avoit point de jugement, & s'il étoit permis de vivre au hasard.

En effet, qui sont ceux qui font réflexion sur leur conduite? Qui sont ceux qui ont l'intelligence de leurs péchés: *Delicta quis intelligit?* Les uns nous échappent, dit saint Augustin, ou par le peu de précaution que nous avons à les éviter, ou par la facilité que nous avons à les commettre: nous échappons aux autres, en résistant, pour contenter nos passions, à nos lumières, ou en nous faisant de faux principes, ou pour en diminuer l'injustice, ou pour en effacer le souvenir. Quelqu'un songe-t-il aux péchés d'usage & d'emploi? profite-t-on du temps qu'on a pour gagner une éternité? Quelle partie en donne-t-on à son salut? le jeu, la conversation, les affaires ne sont-ils pas l'occupation de la plupart, je dis des honnêtes gens selon le monde? Toute leur vie se réduit à des spectacles quon a vus, à des complimens qu'on a faits, à des visites qu'on a rendues, à des nouvelles qu'on a, ou apprises, ou débitées; ils passent sans scrupule ces années d'amusement qu'interrompent à peine quelques bienséances de Religion, que le monde même demande, quelques remords qu'une réflexion importune aura tirés d'un cœur lassé peut-être de ses plaisirs, & quelques soupirs que le danger d'une mort prochaine arrachera de leur esprit affoibli, & de leur conscience effrayée. Cependant on rendra compte à Dieu de tant de vains & inutiles momens: & si Jesus-Christ dans son Evangile, nous assure qu'une parole oiseuse, sera rigoureusement condamnée & punie; que sera-ce d'une vie qui n'aura été qu'une longue & stérile oisiveté? Quel usage fait-on des biens du monde? on s'en sert pour entretenir la vanité, par des dépenses excessives, ou pour satisfaire son avarice, par des épargnes accumulées. On ne s'informe ni des malheurs du temps, ni de la misère des pauvres. On croit n'être grand & n'être riche que pour soi. Pourvu qu'on ne prenne pas le bien d'autrui, on croit pouvoir innocemment abuser du sien. Tantôt il faut soutenir sa qualité, tantôt il faut amasser pour ses enfans; ainsi on se fait de son avarice une vertu de sa condition, & l'on veut être prudent, quand il faut être charitable. Cepen-

dant tout le jugement semble se réduire à cela : *Esurivi, & non dedistis mihi manducare.* Personne n'y fait réflexion : *Delicta quis intelligit ?* Y a-t-il quelqu'un qui s'examine sur ses péchés de conversation ? à quoi aboutissent tous les entretiens d'aujourd'hui, sinon à s'amuser aux dépens d'autrui, & à se jouer de la réputation les uns des autres. C'est l'agrément de ceux qui parlent, c'est le plaisir de ceux qui écoutent ; sans cela les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit, avec cela chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement ; ce vice est devenu si commun, qu'on est parvenu à ne s'en apercevoir presque plus : on s'est fait un point de sincérité & de bonne foi, de ne se rien dissimuler de ce qui est désavantageux à ceux dont ont parle. Les oreilles se sont accoutumées à cette espèce de langage si peu charitable & si peu chrétien ; tout consiste aux manières, car encore veut-on dans les péchés même les plus cruels, garder quelque apparence de politesse. Une médisance grossière & insupportable, c'est déchirer sans pitié la réputation du prochain, c'est assassiner son frère inhumainement. Un honnête homme sait mieux vivre, il empoisonne avec art tous les traits de sa médisance, il commence un discours sanglant par une préface flatteuse, & disant d'abord du bien, pour faire mieux valoir le mal qu'il va dire, il pare la victime qu'il veut égorger, & croit qu'il est plus innocent, quand il jette quelques poignées de fleurs sur l'autel qu'il veut ensanglanter de son sacrifice.

Ceux mêmes qui se piquent de piété ne sont pas exempts de ce vice. Et cependant l'injure qu'on fait au prochain, la difficulté de la réparer, l'impression & le progrès que fait d'ordinaire une médisance, qui sert d'instrument à la passion des uns ou de nourriture à la malice des autres, & toutes les conséquences dont on est responsable, devroient faire trembler : *Delicta quis intelligit ?* Qui est-ce, dit saint Chrysostome, qui connoît ou qui veut connoître les péchés de son état, & de sa profession ? soit parce qu'étant plus conformes à nos inclinations, ils nous deviennent plus familiers, soit parce qu'étant plus souvent réitérés, ils ne se font presque plus sentir ; soit parce qu'ils ont plus de proportion avec nous, nous les prenons souvent pour des droits, & pour des dépendances de notre emploi. Les magistrats qui ont la justice entre les mains, lorsqu'ils la font pencher du côté du

ſang, de l'amitié, de la faveur, ou de la brigue, lorſqu'ils donnent un tour favorable, ou pernicieux aux affaires, en les montrant du bon ou du mauvais côté, lorſque par des longueurs infinies, ils laſſent la patience des malheureux, ils croient que c'eſt un droit de leur état, & qu'ils ſont maîtres de la juſtice; ils paroîtront devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, & leurs injuſtes jugemens retomberont un jour ſur eux-mêmes. Combien les perſonnes qui ſont conſacrées à Dieu, font elles de fautes ſans qu'elles s'en aperçoivent! Combien d'infidélités à Dieu, combien de déréglemens dans leurs paroles! combien de fois bleſſent-ils la conſcience des foibles, par les mauvais exemples qu'ils leur donnent? à quels uſages deſtinent-ils les biens dont ils ne ſont que les diſpenſateurs & les économes? quel ſoin ont-ils d'inſtruire les ignorans, & de ramener à Dieu ceux qui s'égarent? ils voient le crédit que leur donne leur dignité, & ne connoiſſent pas les devoirs, ni les dangers de leur miniſtère: *Delicta quis intelligit?*

Pour confondre tant de ſortes de pécheurs, & pour leur faire voir ce qu'ils ont ignoré, Dieu deſcendra lui-même, dit le Prophète: *Ecce vigil, & ſanctus de cælo deſcendit*, attribuant au ſouverain Juge deux qualités, la vigilance, & la ſainteté, pour marquer que ni l'éloignement, ni les ténèbres, ni le ſilence, ni le ſecret n'auront rien pu dérober à ſa connoiſſance, & que rien de profane, rien de mondain, rien d'injuſte n'aura pu être ſupportable à ſa ſainteté; & qu'ainſi il couvrira les impies de confuſion, en devenant leur Juge, & les obligeant eux-mêmes à devenir leurs accuſateurs; ce qui ſera une des plus rigoureuſes peines du jugement.

Il n'y a rien de ſi triſte que la vue de nos péchés, quand ce n'eſt pas la miſéricorde de Dieu qui nous les montre, pour nous exciter à l'humilité & à la pénitence. Jeſus-Chriſt nous apprend que tous ceux qui font le mal ne peuvent ſouffrir la lumière, parce qu'elle les humilie, & qu'elle leur découvre ce que leur amour propre leur veut cacher: *Omnis qui malè agit odit lucem, & non venit ad lucem, ut non manifeſtentur opera ejus.* Le Roi Prophète proteſte qu'il ne peut avoir ni paix ni repos dans ſon ame, tant que ſes péchés, comme des ſpectres importuns, lui apparoîtront au milieu même de ſes plaiſirs: *Non ex pax oſſibus meis à facie peccatorum meorum*; & la plus grande menace que Dieu faſſe au pécheur,

c'eſt de le repréſenter à lui-même : *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam.* Auſſi qui eſt-ce qui ne cherche pas à ſe répandre au dehors, & à perdre le ſouvenir de ſoi-même par une vaine application aux choſes extérieures ? D'où vient que les hommes vivent dans une agitation perpétuelle, qu'ils s'occupent d'affaires, de ſciences, de jeux, de déſirs, d'eſpérances ? d'où viennent ces ſoins qu'on a, ou qu'on ſe fait, quand on n'en a pas, ces vues qu'on porte toujours hors de ſoi, de peur de tomber dans la connoiſſance de ſes défauts, cette avidité de divertiſſemens qui diſſipent l'imagination, & qui la détournent ſur des objets étrangers ? D'où vient cette horreur qu'on a de la ſolitude, parce que n'étant plus frappés de cette grande diverſité d'objets, on ſe trouve réduit à vivre avec ſoi & à penſer à ſoi ? Ces amuſemens qu'on cherche, non pas tant pour le plaiſir qu'on y trouve, que parce qu'on y perd le chagrin de réfléchir ſur ſes actions. Enfin, ſoit que l'ame qui n'eſt pas attachée à Dieu ne trouve rien en elle qui la contente, ſoit qu'elle craigne de perdre ſes plaiſirs, ſi elle ſe donne le temps d'en apercevoir le vide, ſoit qu'ennuyée de ſa condition depuis le péché, elle évite le dégoût & l'amertume que lui donneroit l'attention qu'elle feroit ſur elle-même : il arrive qu'on ſe fait un art de s'oublier, au lieu de ſe faire une étude de ſe connoître. On croit avoir gagné les jours & les momens qu'on ſe dérobe à ſoi-même, & par une contradiction difficile à comprendre, l'homme qui s'aime tant, ne ſe peut ſouffrir, lui qui rapporte tout à ſoi, ne fait aucun retour ſur lui-même, il ſe cherche & ſe fuit, il veut tout ſavoir, & ne craint rien tant que de ſe connoître.

Que ſi on a tant de peine à s'examiner quand on peut ſe corriger, & quand on jouit toujours du plaiſir du péché, quel ſupplice ſera-ce donc pour les pécheurs, quand ils ſe verront tels qu'ils ſont, lorſqu'une lumière importune leur repréſentera une idée effrayante d'eux-mêmes, idée qui formera, non pas une humilité de pénitence, mais une humiliation de déſeſpoir. Ils verront leurs péchés, non pas comme la matière de leurs plaiſirs, mais comme le ſujet de leur damnation. La flatterie ne les colorera plus, l'amour propre ne les diſſimulera plus, l'impunité ne les aſſurera plus, l'autorité ne les ſoutiendra plus, les ténèbres ne les couvriront plus, la pénitence ne les réparera plus, le ſang de Jeſus-

Christ ne les effacera plus; Il n'y aura plus que la vérité qui les découvrira, la Loi de Dieu qui les condamnera, la justice qui les vengera, & l'endurcissement qui les entretiendra jusqu'à la fin.

Que nous reste-t-il à conclure? sinon qu'il faut vous épargner cette honte. Dieu vous connoîtra tel que vous êtes pour vous punir, connoissez-vous tel que vous êtes pour vous corriger. Faites vous-même aujourd'hui par sa miséricorde, ce qu'il vous menace de faire un jour par sa justice. Travaillez à vous guérir, & non pas à vous cacher; & si vous ne pouvez voir sans chagrin le misérable état où vous êtes, ne cherchez pas de vaines consolations à vos maux, cherchez plutôt de véritables remèdes. Mais ce n'est pas assez d'appréhender cette honte, il faut craindre la justice de Dieu dans son jugement, si nous abusons en ce monde de sa miséricorde; c'est ma seconde proposition.

L'Ecriture-Sainte, ne recommande rien tant, que de craindre Dieu, & d'appréhender ses jugemens. Elle nous apprend que c'est-là le commencement de la sagesse, parce que le pécheur qui s'est éloigné de Dieu pour avoir été trop sensible au plaisir du péché, n'y retourne d'ordinaire que par un vif ressentiment de la peine qu'il a méritée, & que comme le mépris de sa bonté, ou la fausse confiance en sa miséricorde, est souvent le principe du déréglement, l'appréhension de sa justice, est aussi la première partie du repentir. Tantôt elle nous assure que nous ne pouvons être justifiés sans la crainte : *Nam qui sine timore est, non poterit justificari*; car la crainte introduit la charité, qui est la véritable justice, & après avoir dompté l'orgueil de l'homme par les menaces, le soumet volontairement à la loi de Dieu, par l'espérance, & par l'amour des promesses. Tantôt elle nous déclare qu'il n'y a que les ames craintives qui aient sujet d'espérer dans les derniers jours : *Timenti Dominum benè erit in extremis*, parce qu'ayant été vivement frappées du malheur qu'elles devoient craindre, elles auront pris soin de le prévenir, & de l'éviter.

II. POINT.

Ne nous flattons pas, MESSIEURS, c'est-là la voie du salut qui nous est marquée. Les pécheurs n'aiment pas à songer à ce qui les inquiète; ils éloignent de leur esprit, tout ce qui peut troubler leur repos & leur confiance : la considération de la mort, de l'enfer, & du jugement dernier,

font pour eux des méditations trop mélancoliques, & jugeant bien qu'ils ne pourroient attendre de la justice de Dieu, que des châtimens & des supplices, ils ne le regardent que du côté de sa miséricorde, dont ils se promettent toujours les grâces qu'ils ne se mettent pas en état de recevoir; ainsi ils secouent le joug de la crainte; c'est même le défaut de certains dévots, qui se croyant plus spirituels qu'ils ne sont, s'imaginent qu'il ne convient qu'aux grands pécheurs, ou aux ames basses & grossières, de s'appliquer à ces objets de frayeur. Ils ne veulent nourrir leur dévotion que d'amour & de confiance, ils s'entretiennent dans une fausse paix, dans la poursuite d'une perfection imaginaire. Ils sont d'autant plus foibles, qu'ils veulent faire les magnanimes, & sous prétexte de charité, satisfaisant leur amour propre, ils ne parviennent pas à aimer Dieu, & se dispensent de le craindre.

Cependant toute l'Ecriture travaille à nous remettre ces pensées terribles devant les yeux, & les Saints ne les ont pas trouvées trop grossières ni trop rebutantes pour eux, mais très-salutaires & très-efficaces. Je sai bien que le premier dessein de Dieu, est d'aimer ses créatures, & d'en être aimé, & que ce n'est que par accident qu'il les punit, & qu'il s'en fait craindre. Depuis que nous sommes pécheurs, il nous menace comme criminels. Il a pour nous, dit Tertullien, la bonté de père & l'autorité de maître, & veut être aimé par religion, & craint par nécessité; en quoi nous devons adorer sa Providence, qui dans les occasions, & dans le penchant du péché où nous sommes, veut bien opposer ses jugemens comme une digue à nos passions; il nous fait une vertu de l'appréhension de nos peines, & exerce sur nous une espèce de miséricorde, par la crainte même de sa justice.

Or cette justice ne paroîtra jamais plus terrible qu'en son dernier jugement; toutes les qualités divines de Jesus-Christ se manifesteront; toute sa grandeur accompagnera, pour ainsi dire, sa justice; tous ses attributs éclateront: sa puissance, il ressuscitera tous les hommes: son immensité, il se rendra présent en tous les lieux: son éternité, il rappelera tous les temps: sa sainteté, il séparera les bons d'avec les méchans: sa colère, il se vengera des impies: sa sagesse & sa vérité, il ouvrira tous les cœurs, & pénétrera toutes les consciences: & comme son intelligence infinie ne laissera rien
d-

le caché, sa sévérité inflexible ne laissera rien d'impuni. Alors on verra un juge incorruptible, impitoyable, qui jugera sans exception, qui condamnera sans miséricorde, & qui jugera sans ressource. Expliquons ces vérités en peu de mots.

Une des principales règles que le Sage donne pour l'intégrité des jugemens, c'est de considérer l'action, non pas la personne qu'on doit juger : *Cognoscere personam in judicio, non est bonum.* Parce que si le Juge ne met sous ses yeux ce voile mystérieux qu'on donne à la justice, il peut se laisser affoiblir, ou par la crainte de ceux dont l'autorité lui peut nuire, ou par la considération de ceux dont l'amitié lui peut être utile ; & ainsi préférer ces personnes à la vérité, abandonner la vertu quand elle n'est soutenue que par elle-même, & absoudre l'injustice pour flatter l'injuste qui la commet ou qui la protège. Or, qui ne sait que Dieu est exempt de ces foiblesses ? On ne peut, ni le préoccuper, ni le surprendre. Il ne peut être ni gagné par les persuasions, ni fléchi par des prières étudiées, ni étonné par la puissance, ni touché par l'amitié ; tous les hommes également & sans distinction, sont soumis à son pouvoir & à sa justice : *Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam, quia pusillum & magnum ipse fecit.* Où l'on peut remarquer trois causes de cette sévérité générale. La première est, *l'équité souveraine de Dieu*, qui fait que l'injustice lui déplaît en quelque sujet qu'elle se rencontre, & que son indignation tombe toujours sur le péché, de quelque qualité que soit le pécheur. Pour nous, qui ne connoissons ni le péché ni l'injustice, il nous arrive souvent, dit saint Augustin, *de haïr les hommes à cause des vices, ou d'aimer les vices à cause des hommes.* Il prend souvent des zèles indiscrets, & des aversions capricieuses ; on se choque, on se scandalise, un rapport, un intérêt, une incivilité, une défiance nous font passer de la haine des mœurs à celle de la personne, ce n'est pas tant l'intérêt de Dieu que nous regardons que le nôtre. Souvent si nous nous examinons bien, ce que nous croyons zèle est une vengeance, & sous une apparence de justice nous couvrons un défaut de patience ou de charité. Au contraire, souvent nous aimons les vices à cause des hommes ; il prend des inclinations aveugles, on se prévient, on s'attache, on a des yeux indulgens

pour ceux qu'on aime ; quelque critique qu'on soit d'ailleurs ; quand on ne peut leur donner la perfection qu'on voudroit, on leur ôte du moins les défauts autant qu'on peut, on veut justifier l'attachement qu'on a pour eux, en justifiant toute leur conduite. On se fait un point d'honneur de ne pas montrer & de ne pas connoître soi-même qu'on soit trompé ; & de peur qu'on ne fasse tort à la personne, on aime mieux faire grâce à son péché. De-là viennent ces condescendances qu'on a pour les volontés injustes des pécheurs, ces timidités qui empêchent les bons avis, les sages conseils & les autres offices de la charité chrétienne ; ces flatteries qui entretiennent la vanité ou qui la produisent ; ces partis qu'on prend sans raison, & souvent même contre la raison. C'est que nous n'avons pas l'idée qu'il faut du péché, & que nous sommes attachés par nos passions aux personnes qui le commettent : mais il n'y a point auprès de Dieu d'acception de personnes, il n'agit que par sa justice, il ne haïra que le péché.

La seconde raison, qui fait que Dieu ne fera aucune distinction ; c'est sa souveraineté & son indépendance, qui le mettant au-dessus de toute crainte & de toute espérance, le rendent inflexible & inexorable à toute injustice : *Nec verebitur magnitudinem cujusquam.* La troisième, c'est cette égalité de droit & de puissance qu'il a sur les créatures, par laquelle il jugera les foibles & les puissans, parce qu'il a créé les uns & les autres, & qu'il brisera d'une même main, ces vases qu'il a faits d'or ou d'argile, quand ils auront été profanés. Tous les pécheurs donc paroîtront devant son Tribunal : ces riches qui méprisèrent les pauvres ; ces pauvres qui attentèrent contre les riches ; ces Pasteurs qui ne veillèrent pas sur leurs troupeaux ; ces troupeaux qui n'écoutèrent pas la voix de leurs Pasteurs, ces ames vaines & curieuses qui inventèrent les erreurs ; ces ames simples & crédules qui les suivirent. Tous ces criminels seront jugés sur la même règle, & se trouveront enveloppés dans la même sentence de condamnation, chacun selon la proportion de ses crimes.

Comme il n'y a qu'une loi, une foi, un baptême ; il n'y aura qu'un même jugement, une même récompense, un même supplice. Malheur à ceux qui se seront fait en ce monde des titres vains & imaginaires de distinction dans la poursuite de leur salut ! Malheur à ceux qui auront vécu comme

s'il y eût eu pour eux un Evangile plus doux & plus relâché ! malheur à ceux qui, parce qu'ils commandoient aux autres hommes, auront fait, comme s'ils étoient moins obligés d'obéir à Dieu ! S'il y a quelque distinction, ce sera qu'ils seront jugés plus sévérement. L'Ecriture-Sainte ne s'est jamais exprimée avec plus de force, que sur cette partie du jugement qui regarde les grands du monde : tantôt que les anathèmes & les malédictions du ciel seront lancées sur les montagnes, que le jour du Seigneur tombera sur les tours de Samarie, que sa voix brisera les cédres du Liban : tantôt elle s'explique sans figure, que ce jugement sera terrible pour ceux qui ont quelque intendance sur les autres : *Judicium durissimum his qui præsunt, fiet* ; qu'il aura de la miséricorde pour les pauvres, mais qu'il punira les puissans de toute sa justice, & de toute sa puissance : *Exiguo conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur.*

Il vous jugera, MESSIEURS, selon vos qualités & selon vos charges. Vous lui répondrez de sa grandeur, dont vous avez été la représentation & l'image ; de sa puissance, dont vous étiez les dépositaires ; de sa justice, dont il vous avoit fait les ministres ; de sa religion, dont vous deviez être les protecteurs. Vous rendrez compte des passions qu'on vous inspirera, de celles que vous fîtes naître ; des péchés que vous avez faits, & des grâces qu'il vous a faites ; des soins que vous avez eus pour vous, de l'indifférence & du mépris que vous avez pour les autres ; de ce que vous fîtes aimer, de ce que vous fîtes souffrir ; de ce que vous accordâtes à la faveur, de ce que vous refusâtes au mérite ; de la dissipation de vos biens & des charités qui s'en pouvoient faire ; des vices que vous pouviez arrêter par votre autorité, des vertus que vous pouviez produire par vos exemples. Votre chute sera plus grande, parce que vous avez été plus élevés : vous aurez moins d'excuses, parce que vous aviez plus de connoissance : vous avez eu plus de devoirs à accomplir, & vous aurez plus de sujets & plus de peine à vous justifier : vous avez eu plus d'occasions de faire du mal, & vous serez plus tourmentés : vous avez eu plus de moyens de faire du bien, & vous serez moins excusables : vous étiez plus accoutumés à vos aises, & à vos plaisirs, les peines du châtiment seront plus sensibles : vous avez reçu plus de bienfaits, & votre ingratitude sera plus grande. L'excellence de votre condition,

ne fera que vous rendre plus puniſſable. Les flatteries qu'ont vous dit & que vous cherchez, ne feront qu'augmenter votre confuſion, & l'impunité dont vous jouiſſez, ne fera que renforcer vos ſupplices. Ne prétendez donc pas de diſtinction, ni de faveur du ſouverain Juge.

Non-ſeulement ce jugement ſe fera ſans diſtinction, mais encore ſans miſéricorde. Il n'y a point de Religion qui ne reconnoiſſe que l'homme eſt pécheur, & qu'il eſt ſujet à la colère du ciel; l'un naît du ſentiment perpétuel de la conſcience, l'autre vient de l'expérience de tous les ſiècles. Il eſt difficile de n'être pas convaincu de ces deux vérités. Mais pluſieurs ont abuſé de cette connoiſſance, en ſéparant ces deux choſes qui doivent être inſéparables : car les uns ont regardé les châtimens de la juſtice de Dieu, détachés des crimes des hommes, & ſe ſont formé l'idée d'une divinité cruelle & impitoyable, qui ſe plaît à faire des malheureux, & à montrer ſa puiſſance en détruiſant ſes propres ouvrages. Les autres au contraire, ont regardé les péchés des hommes ſeuls & détachés des châtimens de la juſtice divine, & ſe ſont formé l'idée d'une divinité molle & négligente, qui n'ayant pas la force ou le ſoin de punir les méchans, abandonne tout au haſard, & demeure dans une foible indifférence pour le bien & pour le mal. La religion Chrétienne, qui ſeule donne une parfaite connoiſſance de Dieu, nous apprend à joindre ces deux objets, à ne regarder le châtiment que par rapport au péché qui l'a précédé, & à ne conſidérer le péché, que par rapport au châtiment qui le ſuit infailliblement, & nous fait concevoir un Dieu bon & miſéricordieux, qui aime ſes créatures; mais pourtant juſte, ennemi du péché & de l'injuſtice. Ce ſont les idées qu'il faut avoir de Dieu ſouverainement bon & ſouverainement juſte; & parce qu'une juſtice ſans bonté, cauſeroit notre déſeſpoir, qu'une bonté ſans juſtice, attireroit notre mépris; il eſt convenable qu'il tempère ſa juſtice par les effets de ſa bonté, & qu'il faſſe reſpecter ſa bonté par les effets de ſa juſtice.

Cependant il ſemble, MESSIEURS, que Dieu ſépare l'exercice de ces deux attributs dans ſa conduite à l'égard des pécheurs. En cette vie, il les ſouffre, il les appelle, il les attend, quoiqu'ils ne le méritent pas, quoiqu'ils ſoient ſes ennemis, quoiqu'ils continuent de l'offenſer; il déploie

ſur eux, dit l'Apôtre, les richeſſes de ſa bonté, & de ſa longue patience, *divitias bonitatis, patientiæ & longanimitatis.* Sa miſéricorde agit toujours & ſans relâche, & ſa juſtice tout au plus par repriſe & par intervalle ; l'une eſt comme le ſoleil, qui nous fait tous les jours reſſentir ſes influences ; l'autre eſt comme la foudre, qui ne tombe que rarement : la juſtice punit quelques méchans en ce monde, afin qu'il paroiſſe que ſa providence gouverne tout. Elle laiſſe plusieurs crimes impunis, afin qu'on ſache qu'il y a un jugement à venir, auquel il réſerve la punition. On peut dire même avec ſaint Auguſtin, que la miſéricorde agit toute ſeule ; que s'il nous châtie, s'il nous envoie des afflictions, & des ſouffrances ; c'eſt une eſpèce de miſéricorde qu'il exerce ſur nous, pour nous détacher du monde, pour nous ramener à lui, & pour faire de ces peines, une partie de notre pénitence. Mais quand la mort ſurprend les pécheurs dans leur endurciſſement, Dieu n'exerce plus que ſa juſtice ſur eux, en les privant par une dernière condamnation de toute eſpérance des grâces dont ils auront ſi long-temps, & ſi indignement abuſé.

Ne vous flattez donc pas, vous qui dites toujours que Dieu pardonne facilement, & qu'il eſt plus miſéricordieux qu'on ne penſe : vous croirez-vous alors bien juſtifiés, en diſant : nous avions cru que Dieu étoit bon. Vous ne vous trompiez pas, il falloit bien qu'il fût bon, quand ſous une feinte réconciliation vous entreteniez ces inimitiés, & que vous alliez préſenter juſqu'aux pieds des autels, où ce Dieu de la paix réſide, un cœur plein d'aigreur, & de ſentimens de vengeance. Il falloit bien qu'il fût bon, quand par des maximes impies, & des railleries profanes, portant par-tout la froideur & le dégoût de la piété, vous étouffiez dans le fond des ames crédules, les ſemences de religion, qu'une bonne éducation y avoit miſes. Il falloit bien qu'il fût bon, quand vous paſſiez votre vie à recueillir ou à ſemer des bruits ſcandaleux, ſans épargner ceux que leur piété devoit vous faire reſpecter, & que leur caractère au moins devoit vous rendre vénérables. Mais deviez-vous être méchant, parce que Dieu étoit bon ; parce qu'il étoit patient, falloit-il vous opiniâtrer à laſſer ſa patience ? Non, non, s'il étoit bon, il falloit l'aimer & le ſervir, il falloit craindre de lui déplaire, il falloit l'imiter, & devenir bon

comme lui, il falloit se garder de l'obliger à devenir févére & impitoyable. Sa bonté n'étoit pas une permission pour faire le mal, mais un secours pour faire le bien; ce n'étoit pas un sujet de libertinage, mais un motif de conversion. Ignoriez-vous que la patience de Dieu, selon saint Paul, vous invitoit à la pénitence; & qu'au lieu de dire, si Dieu n'étoit pas si miséricordieux, il faudroit le servir plus fidelement; il falloit dire, on ne peut le servir trop fidellement parce qu'il est miséricordieux.

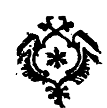
La justice alors prendra le soin de venger la miséricorde offensée. Dieu ne verra plus le pécheur comme un malheureux, que sa misère aura rendu l'objet de ses compassions; mais comme un criminel que son crime aura rendu l'objet éternel de sa haine. Il invoquera Dieu, & Dieu ne l'exaucera plus; il souffrira, & Dieu ne le soulagera plus; il cherchera Dieu, & il ne le trouvera plus. Ce qui pourroit, ce semble, diminuer la terreur de cette justice, c'est que l'Evangile nous apprend qu'elle sera exercée par Jesus-Christ: & Jesus-Christ n'est-il pas le Sauveur des hommes? Mais, j'ose dire, que c'est-là l'endroit le plus terrible du jugement: quelle sera la crainte des impies, quand ils verront en Jesus-Christ tous les moyens de se sauver, toutes les causes de leur condamnation; son salut qu'ils ont refusé, ses lois qu'ils ont violées, ses bienfaits qu'ils ont méprisés, ses exemples qu'ils ont rejetés, son alliance qu'ils ont déshonorée. Rien ne leur sera si sensible que d'avoir pour Juge, celui qu'ils ont tant offensé, & qui leur a fait tant de bien. Rien ne leur fera tant connoître la grandeur de leurs péchés, que de voir celui qui les a tant aimés, que de vouloir mourir pour eux, qui les jugera lui-même indignes de tout pardon.

Ils seront donc condamnés sans miséricorde; mais encore ils seront punis sans ressource. Dieu exerce sur nous deux sortes de jugemens, l'un est un jugement d'épreuve, l'autre est un jugement de décision. Le premier se fait, lorsque Dieu descend dans nos consciences, & qu'il y dresse son tribunal, & nous cite devant lui, pour y rendre compte de nos actions; alors une ame s'ouvre à lui toute entière; ses lois lui servent de règle, nos propres pensées sont nos accusateurs, & nos œuvres sont nos témoins, qui déposent contre nous-mêmes; il nous montre nos fau-

tes, & il nous condamne. Mais l'arrêt qu'il y prononce contre nous, eſt un arrêt conditionnel & révocable, l'exécution en eſt ſuſpendue. Toute la vie de l'homme à l'égard de Dieu, eſt un temps de vocation & de patience : il lui tend les bras de ſa miſéricorde, & il eſt prêt à le recevoir dès qu'il retournera vers lui... Ce n'eſt pas qu'il y ait en Dieu du changement, ou de l'inconſtance ; car il demeure toujours dans ſa première volonté de pardonner à l'homme, s'il ſe convertit : ainſi il eſt toujours égal à lui-même, le droit de ſa juſtice, eſt toujours qu'il punira le pécheur, s'il ne ſe repent ; mais il reſte toujours un droit de ſa miſéricorde, qui eſt, qu'il lui pardonnera, s'il rentre en lui-même, & s'il ſe convertit. Mais il y a un jugement de déciſion que Dieu exerce en ſecret au jour de notre mort, & qui ſe manifeſtera au jour de la vengeance univerſelle : la ſentence eſt irrévocable, & l'exécution en eſt prompte & infaillible. Les voies de la pénitence ſont fermées : car le péché étant de ſa nature une privation de vie ſpirituelle, l'homme qui y demeure, demeure en la mort, ſelon les termes de l'Ecriture : & quand il manque à réparer ſes fautes dans le temps de la rémiſſion & de la grâce, elles deviennent irréparables dans le temps de la vengeance ; enſorte qu'étant jointes à la juſtice de Dieu, & enveloppées dans la ſentence de leur condamnation, elles peuvent être toujours punies ; mais elles ne peuvent jamais être expiées.

Ce jugement étant donc ſi redoutable, d'où vient qu'il fait ſi peu d'impreſſion dans nos eſprits ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas certain ? toutes les Ecritures l'annoncent, Jeſus-Chriſt lui-même en a marqué toutes les circonſtances, & s'il vous reſte un peu de foi, vous ſavez bien que c'eſt un myſtère où il y va de votre éternité, ſur la recherche de votre vie. Pouvez-vous déſavouer vos péchés ? pouvez-vous douter de la puiſſance & de la juſtice de Dieu ? & quelle conſéquence tirez-vous de ces choſes jointes enſemble ? Eſt-ce que vous le croyez ce jugement éloigné ? Le Père céleſte nous a caché les momens pour nous tenir dans une ſollicitude continuelle ; mais après tout le monde finit pour nous, quand nous finiſſons pour le monde ; il n'y a qu'un moment entre la mort & nous, & il n'y a rien entre la mort du pécheur & une éternité malheureuſe. Y a-t-il donc de la ſageſſe à vivre ſans précaution ? Jeſus-Chriſt nous apprend

qu'il viendra de nuit & subitement pour nous surprendre ; en quel état voulez-vous qu'il vous trouve ? Voudriez, vous que ce fût dans le moment que vous méditez cette vengeance ? voudriez-vous que ce fût en ce temps, où occupée du désir de voir & d'être vue, vous nuisez par-tout au salut d'autrui, & vous hasardez du moins le vôtre ? voudriez-vous que ce fût au milieu de ces divertissemens qui vous détournent de la crainte de Dieu, & qui vous remplissant des idées de la vanité, & des folies mondaines, ne vous laissent pas même la liberté de penser à lui. Songeons à prévenir la colère de Dieu, par une pénitence sincère : Ce n'est pas son jugement qui est à craindre, c'est le péché : ôtez les vapeurs & les exhalaisons qui s'élèvent de la terre, le ciel sera toujours serein, il ne s'y formera point d'orage, la foudre n'en tombera pas ; faites cesser vos péchés, & la colère de Dieu s'apaisera : toutes les portes de la miséricorde vous sont encore ouvertes, les larmes, la prière, le repentir, la conversion : N'attendons pas que la mort & le désespoir nous les ferment. Punissons-nous nous-mêmes, afin qu'il ne nous punisse pas, & qu'ayant redouté ses jugemens, nous n'ayons qu'à jouir un jour de ses récompenses.





SERMON
POUR LE SECOND
DIMANCHE DE L'AVENT.

Prononcé devant la Reine, dans la Chapelle de Saint Germain.

Beatus qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Matth. 11.

QUELLE eſpèce de terrible béatitude Jeſus-Chriſt annonce-t-il aujourd'hui aux hommes, ou plutôt quelle ſentence prononce-t-il, aujourd'hui contr'eux ? Il eſt venu leur enſeigner lui-même la vérité, la confirmer par la ſainteté de ſa vie, la ſoutenir par des marques viſibles de ſa puiſſance ; la perſuader par la force intérieure de ſa grâce. Cependant ils ont écouté ſans reſpect les oracles de ſa bouche ſacrée ; ils ont vu ſans admiration l'éclat de ſes vertus, & de ſes exemples, ils ont ſoupçonné ſans raiſon la vérité de ſes miracles, ils ont reçu ſes bienfaits, ſans amour ni reconnoiſſance : rien n'a pu les inſtruire : rien n'a pu les toucher. Tels étoient autrefois les Juifs. Tels ſont aujourd'hui les Chrétiens, & c'eſt à bon droit que Jeſus-Chriſt voyant le peu de connoiſſance des uns, le peu de foi des autres, la préſomption de ceux-ci, la timidité de ceux-là, peut redire ces mêmes paroles : Heureux, je ne dis pas qui m'aime : où trouve-t-on de la charité ? ni qui croit en moi ? il n'y a preſque plus de foi en Iſraël : ni qui m'écoute, l'endurciſſement eſt venu juſqu'à fermer l'oreille à la vérité : ni qui me ſuit, perſonne ne veut plus porter ſa croix ; heureux donc celui qui ne ſe ſcandaliſe pas de moi ! c'eſt beaucoup pour moi, de n'être pas mépriſé d'eux, & c'eſt beaucoup pour eux, de me ne pas déſavouer.

Mais quel zèle m'emporte, MADAME? grâces à Jesus-Christ de qui je parle, & que j'ai fait parler ainsi, Votre Majesté attentive à sa parole, sensible à ses exemples, soumise à ses volontés, fidelle à sa grâce, nous fait assez voir tous les jours, qu'il reste encore des ames chrétiennes, & que le monde, tout perverti qu'il est, tient encore à Dieu par quelques-unes de ses plus nobles parties. La gloire d'une auguste naissance, l'éclat d'une brillante couronne attirent moins sur vous les yeux & la vénération des peuples, que les pratiques édifiantes d'une piété constante & solide; élevée sur le trône, & plus souvent prosternée aux pieds des Autels, vous rendez à Jesus-Christ, que vous adorez, de grands hommages, & vous donnez aux hommes, qui vous admirent, de grands exemples. La grandeur, qui ne sert d'ordinaire qu'à entretenir le faste, & à donner plus de liberté aux passions, ne vous sert que pour donner plus d'étendue à la vertu, & plus de crédit à la Religion: les jours entiers suffisent à peine à la ferveur de vos oraisons, & toujours occupée du désir d'être humble & fidelle chrétienne, vous n'avez presque pas le temps de penser que vous êtes Reine. Dans les Temples sacrés, où vous demeurez plus long-temps que dans vos Palais, quelles grâces n'attirez-vous pas sur vous, quelles prospérités n'attirez-vous pas tous les ans sur les armes triomphantes du Roi votre Epoux, lorsque la gloire vous l'enlève & le conduit à ses expéditions militaires? Ces larmes que vous versez aux pieds des Autels, font croître ces lauriers si frais, dont Dieu le couronne. Vous préparez, par vos prières, les victoires qu'il gagne par sa valeur & par sa prudence, & le ciel bénissant, & vos souhaits, & ses desseins au même temps, vous avez à peine achevé de former vos vœux, qu'il vous oblige à lui rendre vos actions de grâces. Ces considérations ne me font pas quitter le sujet où l'Evangile m'engage aujourd'hui, & je viens devant Votre Majesté, qui se loue & se glorifie de Jesus-Christ, apprendre à mes Auditeurs qui sont ceux qui s'en scandalisent. J'ai besoin des puissantes intercessions de cette Vierge qui le conçut dans son sein, par l'opération du Saint-Esprit, lorsqu'elle ouit ces paroles de l'Ange: *Ave Maria, &c.*

Il y a trois sortes de personnes qui se scandalisent de Jesus-Christ: c'est-à-dire, qui meconnoissent, qui désavouent,

qui abandonnent Jesus-Christ, ou par défaut de lumière, ou par dépravation de mœurs, & se font une occasion de chute & de réprobation de ce qui devoit être la cause ou la matière de leur salut. Les uns s'offensent de sa foi & de sa doctrine, & la regardent ou comme fausse, ou comme incommode. Les autres s'offensent de ses exemples, & n'osent les imiter : plusieurs s'offensent de sa mort & de sa croix, & ne veulent avoir aucune part à ses souffrances. Je veux vous faire connoître aujourd'hui qui sont ces hommes incrédules, ces hommes timides, ces hommes délicats, qui ne croient pas la vérité de Jesus-Christ & de sa parole : qui craignent de suivre la pureté de sa Religion, parce qu'elle est contraire aux règles du monde, & qui négligent sa rédemption, parce qu'il leur en coûteroit quelques peines. Voilà tout le sujet de ce discours, si vous m'honorez de vos attentions.

Les Juifs ont été les premiers qui se sont scandalisés de Jesus-Christ : du mépris de sa Personne, ils sont tombés dans le mépris de sa doctrine, & ils n'ont pas voulu recevoir pour maître, celui qu'ils n'étoient pas résolus de reconnoître pour le Messie. Accoutumés à des miracles éclatans, & remplis des magnifiques idées d'une grandeur extérieure, ils attendoient un libérateur, qui par la force des armes s'assujettît les nations étrangères, qui mît aux fers les tyrans d'Israël, & les fit gémir à leur tour, sous une dure servitude, & qui régnât enfin après ces grands évènemens, dans la paix & dans l'abondance, comblé de gloire & de prospérités mondaines. Cette vaine espérance dont ils étoient si prévènus, leur faisoit demander à Jesus-Christ même quand le règne de Dieu viendroit ? *Quando venit regnum Dei ?* & quoiqu'il leur eût répondu que le règne de Dieu ne viendroit point avec apparence ; *Non venit regnum Dei cum observatione ;* ils cherchoient le Messie dans le Messie, l'obscurité de sa naissance, & l'humilité de sa vie leur étoit comme un voile impénétrable, qui leur cachoit sa sagesse & sa vérité : *Scandalisabantur in eo*, dit l'Evangile : ainsi s'accomplissoit ce terrible mystère de la réprobation des Juifs, dont parle saint Paul ; le plus grand de tous les moyens leur devenoit le plus grand de tous les obstacles ; le Médiateur étoit lui-même la cause innocente de leur perte ; sa réconciliation étoit d'autant plus méprisée qu'elle étoit abondante, & l'ignominie

Marginal notes: I. POINT. — *Luc.* 17. — *Math.* 13.

de sa mort achevant de les rebuter, ils aimèrent mieux renoncer au Père, que de croire au Fils, & se révolter contre toutes les lumières de la loi, que de se soumettre à l'Evangile. Alors s'accomplit ce qu'avoit prédit un de leurs
Is. 8. Prophètes : *Qui erit vobis in sanctificationem, & in petram scandali, & in ruinam habitantibus Jerusalem*; que celui qui seroit leur sanctification seroit aussi une pierre de scandale pour eux, & une occasion de ruine à tous les habitans de Jérusalem.

La source de leur erreur, fut qu'ils ne comprirent pas la différence de la loi nouvelle d'avec l'ancienne : l'une est une loi de chair, l'autre est une loi d'esprit : dans l'ancienne, Dieu s'étoit fait comme Roi temporel de son peuple : il demeuroit dans ses villes, il marchoit à la tête de ses armées, il leur avoit donné des lois politiques, il recevoit de lui un tribut pour marque de sujétion & de dépendance : en un mot, il avoit pris tous les droits, & s'étoit chargé de tous les soins visibles de la royauté. Mais le Royaume de la loi nouvelle est un gouvernement de Religion, non de politique : les ordonnances en sont toutes saintes : les armes, spirituelles : les victoires, intérieures : les récompenses, célestes : les châtimens, invisibles & éternels. Ainsi cette nation orgueilleuse, s'arrêtant à une bassesse extérieure, & ne pénétrant pas dans la grandeur cachée de Jesus-Christ, n'a pas été capable de le connoître, & a persévéré dans son erreur & dans son incrédulité.

Si j'avois à instruire ceux-ci, je leur dirois qu'il faut distinguer la vérité d'avec les figures ; qu'il y a un ordre de grandeur que les yeux charnels n'aperçoivent pas. Que les mêmes Prophètes qui représentoient le Messie comme le Maître & le Juge des Nations, le représentoient aussi comme pauvre & méprisable aux yeux des hommes. Contrariétés que Jesus-Christ a accordées en sa personne : que la perfection de la nouvelle alliance demandoit que Dieu formât un peuple Saint, & non pas puissant ; qu'il le comblât des biens de la grâce & de la gloire, & non pas de ceux de la nature, & de la fortune, & le délivrât, non plus de la captivité de Babylone ; mais de la servitude du péché, qui est son plus dangereux & plus cruel ennemi. Mais laissons-là ces incrédules : comme ils se sont scandalisés de Jesus-Christ, ils sont devenus, par un juste jugement de Dieu, le scandale

de tous les peuples, & le feront jufqu'à ce que Dieu, fur la fin des temps, felon les promeffes de l'Ecriture, r'affemble les debris d'Ifraël, & fauve les reftes épars d'une malheureufe nation qu'il avoit autrefois aimée.

Les impies & les libertins ne s'offenfent pas moins de Jefus-Chrift & de fa doctrine : je parle de ces hommes fans foi & fans difcipline, dont un Apôtre dit, qu'ils ne croient point en Jefus-Chrift & qui regardent Dieu comme menteur. Ils ne veulent ni lois qui les retiennent, ni Juge qui les condamne, ni vérité qui les convainque, ni remords qui les inquiète. S'ils difent un bon mot, c'eft aux dépens de la Religion. S'ils ont de l'efprit, ce n'eft que pour donner aux chofes, même les plus faintes, un tour ridicule. Ils ne reconnoiffent de Providence, que lorfqu'ils en murmurent dans leur adverfité; ils ne parlent de Dieu que lorfqu'ils le blafphèment dans leur colère : dites-leur que vous croyez ce que croit l'Eglife; ils s'imaginent que c'eft ou par fimplicité, ou par bienféance: prouvez-leur la Religion, ils attribuent ce qu'il y a de fort, à votre raifon, & à votre efprit; ce qu'il y a de foible, ils l'imputent à la caufe que vous foutenez: s'ils remarquent quelque impureté dans les pratiques du Chriftianifme, ils fe font, du relâchement qu'ils voient dans la difcipline, un fujet de douter de la doctrine. Tantôt ils penfent qu'on ne croit pas ce qu'on enfeigne, quand on ne fait pas ce qu'on dit; tantôt qu'on eft bien aife d'enfeigner aux autres, ce qu'on eft réfolu de ne pas faire foi-même, & toujours Jefus-Chrift eft méprifé & fa Religion offenfée.

Vous croyez peut-être qu'ils allèguent de fortes raifons? Quelle raifon peut-il y avoir contre Jefus-Chrift & contre fa foi? tout leur favoir ne confifte qu'à donner de mauvais noms à de bonnes chofes. Ils croient être plaifans & habiles, quand ils ont appelé la foi, crédulité; les lois de Dieu, politique humaine; l'humilité, baffeffe; la patience, lâcheté; la révélation, artifice; la mortification, mélancolie. Y a-t-il rien de fi foible? Cependant on fe fait bon gré d'avoir dit de pareilles chofes. On eft applaudi dans les compagnies: ceux-mêmes qui ont encore de la foi & de la Religion dans le cœur fe contrefont, & croient que pour avoir l'air du monde, il faut paroître auffi profanes que d'autres. Cela s'appelle être habile, & favoir à propos fecouer le joug. Duffai-je me tromper, MESSIEURS, je dois ce refpect

à mes Auditeurs, de croire qu'il n'y en a point de ce caractère : que ne puis-je même ſuppoſer qu'il ne s'en trouve ni dans les cours des Rois, ni dans leurs armées ?

Si j'avois à les convaincre, je leur dirois avec ſaint Auguſtin : ames extravagantes non moins qu'incrédules, croyez-vous nous avoir bien réjouis, quand vous avez dit que notre ame n'eſt que du vent & de la fumée ? Ce ſeroit un malheur qu'il faudroit pleurer durant tout le cours de la vie ? Pourquoi préférez-vous votre propre ſens à l'autorité de Dieu même ? pourquoi mettez-vous au haſard ce qui vous eſt d'une ſi grande conſéquence, je veux dire votre ſalut ? il viendra ce temps fatal où le charme étant diſſipé, vous verrez de près les portes de l'éternité malheureuſe qui vous attend. Peut-être alors connoiſſant, mais trop tard, le véritable état de l'avenir & du paſſé, vous demanderez vainement cette foi que vous avez éteinte, ces Sacremens que vous avez mépriſés, cette grâce dont vous vous êtes rendus indignes : peut-être remplis des funeſtes idées de votre incrédulité, vous en ſerez touchés, mais vous n'en ſerez pas convertis ; peut-être prendrez-vous entre vos mains ce Jeſus-Chriſt crucifié, qui vous a ſi long-temps ſervi de ſcandale ! endurciſſez-vous tant qu'il vous plaira, formez-vous un cœur de fer & d'airain, ce cœur s'amollira malgré vous, & vous reprochera le mépris que vous aurez fait de la Religion, lorſque vous ne ſerez plus en état de la pratiquer.

Mais j'interromps ce diſcours. Il faut pour eux une voix plus forte que celle de l'exhortation : Dieu, dont la grâce peut les éclairer, puiſſe-t-il prendre ſoin de les convertir ! Puiſſent-ils eux mêmes connoître le malheur d'un homme qui n'a point de part au Royaume de Jeſus-Chriſt ! puiſſent-ils ſe perſuader cette vérité, que c'eſt une folie de ne point penſer à ſa fin dernière, qu'il n'y a entre eux & l'enfer qu'un petit eſpace de vie, & qu'il n'y a que deux ſortes de perſonnes en ce monde, qui puiſſent être raiſonnables, ou ceux qui ſervent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoiſſent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoiſſent pas encore. Je paſſe à une autre ſorte d'eſprits, qui ne ſont pas ſi corrompus, mais qui ne laiſſent pas d'être égarés.

Ici, MESSIEURS, je l'avoue, je parle de vous, de moi & de preſque tous les Chrétiens, qui faiſant profeſſion de con-

noître Jesus-Christ, le renoncent pourtant par leurs œuvres : les uns négligent tous leurs devoirs, les autres les réduisent à quelques pratiques extérieures, & tous presque attachés aux biens de la terre, & dégoûtés de la piété, se contentent d'une foi morte & d'une Religion vaine, comme parle l'Ecriture, & ne croient pas au Fils de Dieu.

Il y a deux sortes d'infidélités à l'égard de Jesus-Christ, l'une est un aveuglement entier, & une infidélité absolue. Telle fut celle des Payens & des Juifs, dont les uns ne pouvant accommoder ni l'état, ni la doctrine de Jesus-Christ aux principes de leur superbe sagesse, prirent le mystère de l'Incarnation pour une folie : les autres ne trouvant pas en lui de quoi satisfaire cet esprit de domination & de gloire qu'ils affectoient sur toutes les nations de la terre, le regardèrent avec mépris & s'en firent un sujet de scandale, rejetant & sa personne & son Evangile ; ce que saint Paul nous enseigne en sa première aux Corinthiens: *Judæi signa petunt, & Græci sapientiam quærunt ; nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam.* Les Juifs demandent des miracles, les Grecs cherchent de la sagesse : pour nous, nous prêchons Jesus-Christ crucifié, & nous regardons comme la sagesse & la force de Dieu, celui dont ils se moquent, ou se scandalisent. Telle étoit encore l'infidélité de ces hérétiques qui nioient la divinité de Jesus-Christ, détruisant par cette erreur, & la grandeur de sa charité, & le mérite de sa rédemption, & la force de ses exemples, & l'autorité de sa doctrine : ce qui fait que saint Jean a commencé, & son Evangile & ses Epîtres par l'existence éternelle du Verbe dans le sein de Dieu, avant que de parler de sa naissance temporelle parmi les hommes.

1. Corint. 1.

Mai il y a une seconde espèce d'infidélité, qui règne au milieu même du Christianisme, qui n'est pas opposée aux mystères, mais aux préceptes de Jesus-Christ, qui ne refuse pas de faire profession publique de sa foi, mais qui ne sauroit s'assujettir à sa loi, ni à sa doctrine, qui aime la vérité qui éclaire, & ne la peut souffrir dès qu'elle incommode dans la pratique. L'Apôtre nous apprend que ce n'est pas connoître Jesus-Christ, & que c'est se tromper dans sa foi : *Qui dicit se nosse eum, & mandata ejus non custodit, mendax est, & veritas in eo non est:* Tels sont aujourd'hui la plupart des Chrétiens, opiniâtrement attachés aux maximes du monde, & en-

1. Jann. 1.

durcis contre la vérité de l'Evangile, peu s'en faut qu'ils ne rougissent d'être Disciples de Jesus-Christ: ils se flattent dans leurs péchés, & s'en font une si forte habitude, qu'ils n'en ont plus aucune honte. Ils ne s'occupent dans leur vie, qu'à chercher les commodités du corps aux dépens de l'ame, & à donner à leurs sens tout ce qu'ils désirent: ils regardent les honneurs & les richesses comme leur souverain bien, qu'ils sont résolus d'acquérir par les bonnes voies, ou par les mauvaises: ils se reposent dans la vaine jouissance des objets qui passent, & ne songent pas à l'éternité: ils préfèrent les contes ridicules, & les faussetés criminelles du siècle à la parole de Dieu, qu'ils ne se soucient ni d'écouter, ni de lire, & ne sont Chrétiens que parce qu'ils se trouvent au nombre de ceux qui le sont, qu'ils sont nés de parens qui l'étoient, & qu'ils ont gardé l'innocence de leur baptême, durant un intervalle de temps, où ils n'étoient pas encore capables de la profaner.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'en vain on les ramène aux principes de la Religion: les préceptes de Jesus-Christ les scandalisent, & ils disent comme ces lâches Disciples qui l'abandonnèrent autrefois après lui avoir oui dire, qu'ils devoient manger son corps & boire son sang, s'ils vou-
Joan. 6. loient avoir la vie: *Durus est hic sermo, & quis potest eum audire?* Cette doctrine est bien dure, & qui pourroit l'écouter? Examinons en détail, les dispositions ordinaires de ces Chrétiens dont je parle: dites à l'un, vous menez une vie molle & sensuelle, divertissement sur divertissement, joie sur joie; souvenez-vous que pour être Disciples de Jesus-Christ,
Matth. 16. il faut porter sa croix & le suivre. Ce langage lui paroîtra dur; il vous répondra qu'il faut vivre dans le monde, comme dans le monde, & vous renvoyera prêcher la Croix dans les Monastères: dites à l'autre, vous vous ruinez en folles dépenses, retranchez une partie de ce luxe, de cette table, de ce train, de ces équipages, pour payer vos créanciers, pour assister les pauvres qui meurent de faim: Jesus-Christ vous défend d'être injuste, & vous commande expressément de faire des aumônes de tout ce qui vous est su-
Luc. 11. perflu: *Quod superest date elemosynam*: il se moquera de ces préceptes; il croira pouvoir abuser de son bien, pourvu qu'il ne vole pas celui d'autrui; il se fera un nécessaire de condition, ou pour mieux dire d'orgueil, auquel tous ses revenus

revenus ne suffiront pas ; il remettra à ses héritiers le soin de payer ce qu'il doit, du debris de ses terres & de ses charges, & ni la charité, ni la justice, ne lui arracheront pas un sou de ces fonds immenses qu'il aura destinés à sa vanité, ou à ses débauches : proposez à celui-ci de purifier son bien, de tout ce qui pourroit être acquis d'une manière illicite, il trouvera la proposition austère & rebutante : quel embarras de savoir à qui, comment & combien il a volé ! quelle peine de rabattre d'un air de grandeur qu'on a pris sur le pied de ses richesses ! il inventera des raisons pour éluder la restitution, & résolu de ne se dépouiller de rien, tant qu'il pourra le retenir, il jouira de tout, & laissera l'affaire à démêler après sa mort aux exécuteurs de son testament : parlez à celui-là de pardonner, & redites-lui ces paroles de Jesus-Christ : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent : il vous répondra que c'est un conseil de perfection, & non pas un précepte de nécessité, qu'il n'est pas maître de son cœur ; qu'il est le malheureux & l'offensé : sur ces raisons, il donnera toute liberté à sa haine & à sa vengeance ; lors même qu'il protestera qu'il ne veut point de mal à son frère, il lui en fera ou lui en souhaitera pour le moins, & l'accablera même, s'il peut, en disant toujours que chrétiennement il lui pardonne. *Matth. 5.*

Quel seroit leur étonnement, si l'on leur enseignoit, qu'il faut toujours prier, renoncer à toutes choses, haïr son ame, entrer par la porte étroite, & être parfaits comme le Père céleste l'est ? ils crieroient avec plus de force : *Durus est hic sermo* : cela est rude, cela est impraticable. Je pourrois leur répondre comme saint Augustin : *Durus est, sed duris, incredibilis est, sed incredulis* : ces paroles sont dures, mais c'est aux personnes endurcies, elles sont incroyables, mais c'est aux personnes incrédules, qui se scandalisent de la doctrine de Jesus-Christ. Passons à ces esprits timides qui s'offensent de sa Religion, & n'osent la pratiquer hautement, par cette raison, que diroit le monde ? *Aug. ser. 2. de verb. Apost.*

II. POINT.

UNE des plus grandes marques de la malignité des hommes qui vivent selon l'esprit du monde ; c'est de ne pouvoir souffrir ceux qui veulent vivre selon l'esprit de Jesus-Christ. La vertu est si noble, & si estimable par elle-même, qu'ils devroient au moins avoir la justice de l'honorer en autrui, s'ils n'ont pas la force de la pratiquer eux-mêmes : cependant,

au lieu d'en connoître l'excellence, d'en imiter la perfection; d'en aimer la bonté, & d'en favoriser les progrès, ils tâchent de l'affoiblir par leurs persuasions, de la corrompre par leurs exemples, de la troubler par la haine qu'ils lui portent, & de l'arrêter par les persécutions qu'ils lui font. Le Roi Prophète avoit éprouvé ces contradictions dans le cours
Psal. 37. de sa pénitence, & s'en plaignoit à Dieu même: *Qui inquirebant mala mihi locuti sunt vanitates, & dolos totâ die meditabantur*: ceux qui recherchoient ma vie passée, & donnoient de mauvaises interprétations à mes humiliations présentes, disoient de moi mille choses vaines, & me tendoient tous les jours des piéges: *Et qui retribuunt mala pro bonis detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem*: ceux mêmes à qui j'avois fait du bien me déchiroient par les traits piquans de leurs langues envenimées, parce que j'entrois dans les voies du Seigneur, & que je commençois à devenir homme de bien. Quand le Prophète ne l'auroit pas dit, saint Paul nous l'auroit appris, lorsqu'écrivant à Timothée, il déclare que tous
2. ad Timot. c. 3. ceux qui veulent vivre dans la piété, conformément aux règles de Jesus-Christ, seront exposés à l'aigreur & à l'injustice du monde: *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur*: & quand saint Paul ne nous auroit pas appris cette vérité, Jesus-Christ lui-même, n'a-t-il pas établi comme un principe de sa Religion cette opposition formelle du monde, & de lui, de son esprit & de sa sagesse, avec l'esprit du siècle, & la prudence de la chair.

Vous entendez, MESSIEURS, que je ne parle point ici d'une persécution violente, ni d'une opposition tyrannique, à la foi, & à la Religion de Jesus-Christ. A Dieu ne plaise: nous vivons sous des Rois, sous qui il est non-seulement libre, mais encore nécessaire d'être Chrétiens; qui mettent avec respect, ou leur couronne au pied de la croix, ou la croix au-dessus de leur couronne, & qui donnant eux-mêmes l'exemple d'un culte sincère & religieux, protègent la Religion quand on l'opprime, & punissent l'impiété quand elle déborde. Je parle d'une persécution moins cruelle en apparence, mais qui n'est pas moins efficace, que le monde fait tous les jours à ceux qui commencent à se convertir à Dieu. Qu'un homme après de longues réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes, où il fait par sa

propre expérience qu'il expose son salut ; qu'il distribue ses biens aux pauvres, & qu'il assiste plus souvent & avec plus d'attention aux sacrés mystères : qu'une Dame encore à la fleur de son âge, renonce au luxe & à la vanité, & se réduise aux règles de la modestie chrétienne : qu'elle visite les Hôpitaux & les Eglises, on cherche les raisons de ce changement, & l'on prend toujours les moins charitables : on donne autant qu'on peut, un tour ridicule à ces conversions, & l'on les décrie, les faisant passer, ou pour des apparences trompeuses, ou pour des excès blâmables, ou pour des contraintes intéressées, ou pour des singularités bizarres : combien d'actions de piété sont demeurées sans effet dans l'esprit de ceux qui les avoient résolues ? combien de pénitences naissantes ont été étouffées ? combien d'ames ont été comme arrachées à Jesus-Christ par ces dégoûts qu'on leur a donnés ! Peut-être, MESSIEURS, n'y faites-vous pas réflexion ; mais rien n'est si indigne d'un Chrétien, que ces reproches inhumains, & ces railleries piquantes qui tombent sur des conversions encore mal assurées, à peu près comme ces froids & ces gêlées hors de saison, qui surprennent des fruits encore tendres & naissans, & leur ôtent toute espérance d'accroissement & de maturité. Dieu vous demandera compte du sang de vos frères, si vous les detournez d'aller à lui : vous vous êtes scandalisés de Jesus-Christ, & Jesus-Christ se scandalisera de vous.

Si la malignité de ceux-là est grande, combien est déraisonnable la foiblesse de ceux, qui sur la crainte des bruits, & des jugemens frivoles des hommes, abandonnent ou n'osent accomplir les desseins qu'ils auroient de servir Dieu. Je veux par des considérations convaincantes vous désabuser, si je puis, de cette fausse pudeur, qui comme ce dragon dont il est parlé dans l'Apocalypse, est toujours prêt à dévorer les *Apoc.* 12.
enfans de lumière ; aussitôt qu'ils commencent à paroître.

Je dis donc, qu'il n'y a rien de si contraire à l'esprit du Christianisme, que de se conduire par les opinions & les jugemens des hommes du monde. Saint Paul déclare qu'il ne les compte pour rien : *Mihi enim pro minimo est, ut à vobis judicer*, & les regarde même comme entièrement opposés à l'esprit de Dieu, croyant qu'il est incompatible d'être serviteur de Jesus-Christ & de plaire aux hommes : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* La raison, c'est que chacun

1. Cor. 4.
Gal. 10.

juge selon ses affections, & que les pécheurs ayant le cœur rempli des funestes ardeurs de leurs convoitises, raisonnent conformément à leurs passions, & non pas selon les règles de la justice. Outre que se trouvant engagés dans la foule & dans le tumulte du monde, & suivant la coutume plutôt que la vérité, ils estiment ou méprisent les choses par l'impression que fait sur eux l'usage & la prévention, & non pas par les lumières surnaturelles, & les raisons supérieures de la foi. Ce n'est donc pas aux discours, ni aux opinions des hommes qu'il faut s'arrêter. S'ils approuvent votre conversion, louez-en Dieu, non pour le plaisir qu'ils vous font de vous approuver, mais pour la grâce qu'il leur fait de juger sainement de sa religion; s'ils l'improuvent, louez-le encore, puisque c'est déjà une grande marque que votre vie est chrétienne, de ce qu'elle ne plaît pas au monde, suivant ces paroles de
Joan. 4. l'Evangile: *Si de mundo effetis, mundus quod suum est, diligeret.*

Mais si vous abandonnez vos devoirs, ou si vous aimez mieux mourir dans vos déréglemens, que de faire parler le public par un changement de conduite, que peut-on penser de vous, sinon que vous n'avez ni foi, ni raison, puisque vous avez plus d'égard à votre repos qu'à votre salut, & que vous aimez mieux être condamné de Dieu, que d'être blâmé des hommes? Combien de Chrétiens se trouvent dans ce malheureux état? appelés par la grâce, retenus par la honte, poussés par les remords de leur conscience, effrayés par le bruit que font les pécheurs, voulant toujours être bons, & n'osant jamais déplaire aux méchans. L'homme du siècle réduit à ces deux extrémités pense en lui-même, que dira-t-on si je fais pénitence? & quelle excuse ai-je pour ne la point faire? que dirai-je à Dieu si je ne me réfugie dans quelque retraite? que diront mes amis, si je les quitte? que dira le monde si je ne me venge? que dira Dieu si je ne pardonne? ils délibèrent, comme si le parti étoit égal, & plus souvent sans délibérer, ils se déterminent à continuer de vivre dans leurs désordres, de peur de s'attirer des reproches, récusant ainsi leur Juge invisible qui peut les sauver ou les perdre pour l'éternité, pour des Juges visibles dont ils ne peuvent attendre que de vaines louanges, ou des railleries encore plus vaines. N'est-ce pas renverser tous les droits, & par une profanation sacrilége, mettre Dieu à la place des hommes, & les hommes à la place de Dieu?

La cauſe de cette perverſité vient du pouvoir que s'eſt acquis la coutume & l'uſage ſur l'eſprit des hommes, & du peu de violence qu'ils ſe font pour ſe dépouiller des préjugés dont ils ſont imbus dès leur enfance. On ſe trouve preſſé de la foule, & comme accablé du nombre de ceux qui ſe trompent. On croit faire injure à tant de gens, de vouloir être plus ſages qu'eux. On ſait ce que l'Ecriture remarque, que la ſeule vue d'un homme de bien, eſt inſupportable aux impies, parce que ſa vie ne reſſemble pas à la leur, & que leurs actions ſont différentes. De-là on conclut qu'il ne faut pas ſortir de la voie large, quoiqu'elle mene à la mort, & qu'il y auroit de l'orgueil à ne pas faire ce que font les autres. Malheur à toi, torrent de la mauvaiſe coutume des hommes, diſoit autrefois ſaint Auguſtin, qui te pourra réſiſter? Juſques à quand auras-tu la liberté de ton cours? Quand ſera-ce que tes eaux ſeront taries? juſques à quand entraîneras-tu les enfans d'Adam dans cette mer vaſte & effroyable du monde, que ceux mêmes qui ſe jettent dans les vaiſſeaux les plus aſſurés & les mieux conduits, ne ſauroient paſſer qu'avec peine, & avec danger? *Lib. 1. Conf. c. 16.*

C'eſt donc une erreur, MESSIEURS, ou pour mieux dire, la ſource de pluſieurs erreurs, de s'abandonner à ce que fait, ou à ce que penſe la multitude. Il faut vivre, dites-vous, comme vivent tant d'autres, pourquoi non pas plutôt comme preſcrit l'Evangile? pourquoi ſelon la coutume, & non pas ſelon la vérité? quelle preſcription peut-il y avoir contre la loi de Jeſus-Chriſt? mais quels autres m'alléguez-vous? gens chancelans dans leur foi, déréglés dans leurs mœurs, injuſtes dans leurs opinions, qui ſont occupés du préſent, & ne font nulle réflexion ſur l'avenir, qui préférent à la vie éternelle des voluptés paſſagères, & qui ſe ſoutiennent par le nombre, par le crédit, & par la hardieſſe, non pas par la raiſon, par la ſageſſe, ou par la vertu. Dans les temps bienheureux où tous les Diſciples de Jeſus-Chriſt n'avoient en lui qu'un cœur & qu'une ame, où c'étoit une ſingularité ſurprenante de voir un Chrétien avare, ſuperbe ou ambitieux, & où l'on ne parloit que de pauvreté, d'abſtinence, de martyre, il étoit raiſonnable de ſe conduire, & de ſe régler ſur les autres. Mais aujourd'hui qu'il ne reſte preſque plus de ferveur, ni de piété, qu'on ne voit par-tout que froideur, qu'infidélité, que paſſions, & que c'eſt une choſe ſingu-

lière dont on s'effraye, que de voir un Chrétien qui veut vivre un peu chrétiennement; il s'agit de ſuivre les Commandemens & les exemples de Jeſus-Chriſt, & de mépriſer la conduite & les jugemens d'une multitude aveugle, qui ne travaille qu'à nous empêcher de faire le bien.

Mais je veux, MESSIEURS, que vous ſongiez à plaire aux hommes. Réglez-vous ſur leurs jugemens, puiſque vous en faites tant de cas, & ne négligez pas une réputation qui vous eſt ſi chère. Ne craignez pas que je veuille accommoder ici Dieu avec le monde, & l'orgueil avec la religion. S'il ſemble que j'accorde quelque choſe à la foibleſſe, c'eſt pour lui inſpirer plus de perfection, & mon deſſein eſt de convaincre votre eſprit, & non pas de flatter la vanité de qui que ce ſoit. Je dis donc que le moyen d'acquérir l'eſtime du monde, c'eſt de la mépriſer; c'eſt de perſévérer dans la piété malgré ſes accuſations, ſes reproches, & ſes railleries. Que votre converſion ſoit ferme & conſtante, que votre vie ſoit réglée & uniforme, & je vous réponds que ceux-là même qui vous blâmoient lorſque votre changement leur étoit ſuſpect, vous loueront, quand votre perſévérance les aura convaincus de la ſincérité & de la fidélité de votre dévotion. Telle eſt la force de la vertu: elle imprime du reſpect dans le cœur même de ſes ennemis, lorſqu'on la reconnoît pour véritable. Si l'on s'en moque, ce n'eſt que lorſqu'on s'en défie; mais elle devient vénérable dès qu'elle eſt éprouvée; ſemblable au ſoleil, dès qu'elle eſt arrivée à un certain point de lumière & d'ardeur, il n'y a point de ténèbres qu'elle n'éclaire, point de nuages qu'elle ne diſſipe, point d'yeux & de cœurs qu'elle n'attire. L'expérience le fait voir tous les jours, un homme qui ſe convertit avec quelque éclat, trouve des oppoſitions de la part des pécheurs, lorſqu'il ſe met à faire des bonnes œuvres; mais s'il ſurmonte leur réſiſtance par ſa fermeté & par ſon courage; ceux qui n'auront pu le corrompre, ſeront forcés de l'admirer; & comme ils diſoient auparavant, c'eſt le dépit, c'eſt le caprice, c'eſt le chagrin, & la néceſſité de ſes affaires, qui l'a réduit à être dévot. L'eſt-il de bonne foi? le ſera-t-il long-temps? ils ſont contraints de dire en voyant ſa perſévérance, c'eſt vraiment un homme de bien, c'eſt un ſaint; heureux ſont ceux à qui Dieu fait de pareilles grâces.

Aug. Ser. 18. de verb. dom.

Mais quand les contradictions devroient durer toute la

vie, faut-il rougir ou se scandaliser de Jesus-Christ ? Saint Paul écrivant aux Romains, proteste qu'il est prêt à leur annoncer la religion de Jesus-Christ, & qu'il ne rougit point de son Evangile : *Non enim erubesco Evangelium.* Il parloit, dit saint Chrysostome, à un peuple orgueilleux, qui n'estimoit que le faste & les grandeurs, & qui égaloit ses Princes aux Dieux, leur donnant même des Temples, des Autels & des Sacrifices. Il prêchoit Jesus-Christ crucifié, en qui on n'avoit rien vu d'éclatant selon le monde, & qui de plus étoit mort comme un criminel. Cependant, rien n'étonne cette ame héroïque ; la terre, la mer, les embûches, les trahisons, rien ne l'arrête ; il annonce un Dieu humble, dans la capitale du monde, dans la Cour d'un Empereur superbe & cruel. Pour nous, nous n'osons pratiquer quelques vertus chrétiennes devant des Chrétiens, ni donner aucun témoignage public de notre foi devant ceux-mêmes qui la professent comme nous. Que devons-nous donc espérer, sinon que Jesus-Christ exécutera sur nous cette terrible menace qu'il a faite, qu'il renoncera devant son Père qui est au Ciel, quiconque l'aura renoncé devant les hommes : *Qui autem negavit me coram hominibus, negabo & ego eum coram Patre meo qui in cœlis est.*

Rom. 1. *Chrif. Ibid.* *Matth.* 10.

Lorsqu'au temps des Dioclétiens, & des Nérons, un Chrétien, traîné devant leurs tribunaux, alloit répondre de sa foi, & que voyant autour de lui d'un côté un tyran furieux, & des bourreaux inhumains, l'un prêt à prononcer, les autres prêts à exécuter la sentence ; de l'autre des lames luisantes & des fers brûlans ; des ruisseaux de sang qui couloient encore, & un tas de corps déchirés pour la même cause, il consultoit son cœur & sa foi. Si le terrible appareil du supplice, & l'affreuse image de la mort ébranloit son courage ; si sa main tremblante laissoit tomber presque malgré lui quelques grains de profane encens au pied d'un idole ; le cœur eût-il désavoué le crime au même temps que sa main le faisoit, eût-il gardé dans sa conscience, la fidélité que la foiblesse de la nature, & la crainte des tourmens lui avoient fait perdre au-dehors, l'Eglise le regardoit avec horreur, & lorsqu'il demandoit grâce, elle le renvoyoit au tyran pour donner des preuves de son repentir, & pour laver de tout son sang la lâcheté qu'il avoit commise. Que mériteroient, donc ceux qui n'ayant à craindre

qu'une parole, ou un mépris étouffent tous les bons desseins qu'ils ont eu, & n'osent faire profession publique de l'humilité, ou de la patience de Jesus-Christ? Quelle injustice! on sert le monde effrontément, sans se soucier des jugemens de Dieu; veut-on servir Dieu? on craint jusqu'aux moindres raisonnemens des hommes: pour satisfaire ses passions, on hasarde sa réputation, & son salut même. S'agit-il de satisfaire Dieu qu'on a offensé? on est retenu par une fausse pudeur & par de lâches timidités.

O vous qui touchés de douleur de votre vie passée, commencez à recourir à Jesus-Christ, imitez, dit saint Augustin, cet aveugle de l'Evangile: il demandoit hautement sa guérison: le peuple avoit beau le gronder & le faire taire, il crioit encore davantage: *Ipse verò multò magis clamabat, Jesu, Fili David, miserere mei*: pour vous apprendre qu'il faut redoubler votre courage, à mesure que la contradiction s'augmente: continuez de dire au Fils de Dieu, ayez pitié de moi: dites-vous à vous-mêmes: Vaut-il mieux déplaire à Dieu, ou aux hommes: dites au monde qui vous insulte: Que trouvez-vous qui vous offense en ma conversion? lorsque je vivois sans aucun sentiment de Dieu, & que je n'étois chrétien que de nom, personne ne se plaignoit des déréglemens de ma vie, dès qu'il me fait la grâce de me convertir, & que je tâche de réparer les injures que je lui ai faites; on me trouve extravagant & insupportable! pourquoi ne m'accusoit on point alors? Pourquoi m'accuse-t-on maintenant? Etois-je innocent lorsque j'étois si criminel? suis-je devenu coupable, lorsque je veux cesser de l'être? mes péchés étoient grands, & personne ne prennoit soin de me corriger & de me reprendre. Ma pénitence est si petite, & l'on la trouve excessive: on se scandalise de l'une, & l'on ne se scandalisoit pas des autres; on a ouï mes médisances, on a vu mon ambition, on a connu mon avarice; & le monde n'en a rien dit. Je fais des prières, des retraites, des aumônes, & le monde s'en offense. C'est ainsi, MESSIEURS, qu'on se fortifie contre les murmures du siècle: c'est ainsi qu'on se tire du nombre de ces lâches Chrétiens qui se scandalisent de la Religion de Jesus-Christ: il reste à combattre ceux qui se scandalisent de sa croix & de ses souffrances, encore un mot de cette troisième partie.

Aug Ser. 18. de verb. Dom.

III. POINT.

Rien n'a tant éloigné les Juifs de la foi, & de la confiance

qu'ils devoient avoir en Jesus-Christ, que l'ignominie de sa croix, & de ses souffrances : ils n'ont pu se persuader que celui qu'ils ont crucifié fût l'auteur de la vie, & ils ont dit au pied de la croix, en lui insultant : S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, & nous croirons en lui : il met sa confiance en Dieu, si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre; puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu, en quoi ils se trompoient grossièrement, dit Tertullien : ils devoient croire tout le contraire : s'il est Dieu, disoient-il, il se défendra; & au contraire, c'est parce qu'il est Dieu qu'il ne se défend point, & qu'il ne veut pas se défendre. Celui qui a bien voulu se cacher pour notre salut, sous la forme de l'homme, n'a rien voulu prendre de l'impatience de l'homme : il est outragé, déchiré de coups, percé d'épines, il meurt sur la croix, & il souffre tout dans le silence; c'est à cela même qu'il étoit aisé de le reconnoître. L'orgueil de l'homme étoit incapable de cette douceur, & il falloit être Dieu, pour souffrir avec tant d'humilité & de patience : ce raisonnement est convaincant.

Matth. 27.

Tertul. de pac. c. 3.

Grâces à la miséricorde du Seigneur, nous rendons à sa croix l'honneur que nous lui devons, nous nous glorifions en elle comme l'Apôtre, parce que c'est l'instrument de notre salut, & de notre bonheur éternel : nous la regardons comme ce trône dont il est parlé dans l'Apocalypse, où Jesus-Christ s'étant assis, a fait toutes choses nouvelles; mettant la vérité à la place des figures, & faisant surabonder la grâce où le péché avoit abondé. Nous reconnoissons que les humiliations & les souffrances du Fils de Dieu ont été des marques précieuses de sa charité pour les hommes, & voyant au travers de son anéantissement des rayons d'une grandeur & d'une sagesse infinie, nous adorons les Mystères de sa passion, parce qu'elle nous a été utile, & qu'elle nous étoit nécessaire.

Mais ceux-là mêmes qui s'en glorifient en Jesus-Christ, s'en scandalisent en eux-mêmes, menant une vie molle & sensuelle; s'en scandalisent dans les gens de bien, les regardant comme maudits de Dieu, & plongés dans une tristesse continuelle, sans repos & sans consolation en ce monde, & tout au plus comme des malheureux volontaires, qui, par mélancolie, s'interdisent les plaisirs présens pour des espérances de l'avenir, & gémissant sous le joug pesant de la

loi & de la crainte de Dieu, traînent leurs croix en tristesse, & tout au plus en patience, ennemis de leur propre joie & de celle d'autrui, esclaves de Jesus-Christ crucifié, & souvent homicides d'eux-mêmes, par des austérités excessives. Voilà, MESSIEURS, l'idée que se forment les hommes délicats & sensuels, de ceux qui vivent chrétiennement: cette vie leur fait horreur, & ils se croient heureux d'être dans les prospérités, & dans les délices du siècle.

Que n'ai-je le temps de désabuser ceux qui pourroient être ici dans cette erreur? je leur dirois avec toute l'autorité que donne la parole de Dieu, ce que disoit autrefois un Prophète élevé dans la Cour du Roi de Juda: *Non est gaudere impiis, dicit Dominus*: Il n'y a point de véritable joie pour les impies; qu'ils donnent toute l'étendue qu'ils voudront à leurs passions, qu'ils se mettent s'ils peuvent au-dessus des lois, & qu'ils n'aient pour toute justice, & toute raison que leur volonté & leur libertinage, & qu'ils se fassent une étude & un art de la volupté, & qu'ils ne refusent rien à leurs sens; c'est Dieu qui le dit, non pas moi, ils ne peuvent être contens, & s'ils le sont, il n'y a point de plus grand malheur, que de ne connoître pas qu'on est malheureux, & de ne savoir pas qu'une fausse félicité est une véritable misère. L'Apôtre nous apprend au contraire que les justes paroissent tristes; mais qu'ils ont dans le cœur une paix solide, & une joie continuelle, qui est inséparable de la justice: *Quasi tristes, semper autem gaudentes*. La pénitence, la retraite, les oraisons, les jeûnes, la mortification, le recueillement, la pauvreté volontaire, toutes ces vertus & ces exercices de la piété chrétienne ne leur ôtent pas cette modestie, & cette attention qui paroît tristesse, mais ils répandent dans leur ame une joie intérieure & secrète dont ils ne voudroient pas perdre un seul jour, pour un siècle de félicité sensuelle.

Isai. c. 48. & 57.

1. Cor. 6.

Comparons, MESSIEURS, sans prévention, l'éclat d'un de ces Chrétiens, avec celui d'un homme du monde: l'un met sa confiance en Dieu seul, auquel il n'y a ni changement, ni vicissitude; l'autre la met en des biens passagers, qu'une révolution continuelle de fortune lui donne & lui ôte; l'un s'établit un repos solide, en assujettissant ses passions, & posséde son ame comme un pays conquis, dont il a réduit les habitans à vivre en paix; l'autre est toujours agi-

té : que de désirs ! que d'espérances ! que de craintes ! que de jalousies ! que d'intérêts ! que de remords déchirent son ame ! l'un trouve son bonheur dans lui-même : la connoissance de la vérité, l'intégrité de sa conscience, les grâces qu'il reçoit de Dieu, & les services qu'il lui rend, le comblent de consolations spirituelles, & le mépris même des plaisirs lui est un plaisir très-sensible ; l'autre n'a de bonheur qu'hors de lui-même ; il lui faut des divertissemens, des spectacles, encore faut-il qu'ils soient tumultueux, & souvent même diversifiés, de crainte qu'il ne s'en ennuie.

Je sai qu'ils ont leurs peines l'un & l'autre, & qu'il y a des croix, & pour les sectateurs du monde, & pour les disciples de Jesus-Christ ; mais avec cette différence, que les uns souffrent comme des malfaicteurs, les autres comme des martyrs ; ceux-là abandonnés à eux-mêmes, sentent toute la pesanteur de leur croix, ceux-ci ne la sentent qu'à demi, le poids n'en tombe pas tout sur eux. Jesus-Christ qui habite en eux & qui souffre en eux, en porte lui-même une partie, & sa grâce, qui les soutient, adoucit tous leurs déplaisirs, & rend le joug, sinon agréable & doux, du moins léger & supportable. La première raison, c'est que leurs peines sont volontaires : leur ôte-t-on leurs biens ? ils étoient prêts de les donner eux-mêmes. Les persécute-t-on pour la justice ? c'est pour eux une des béatitudes évangéliques. Perdent-ils ce qu'ils avoient de plus cher dans leur famille ? ils l'offroient tous les jours à Dieu, & lui en faisoient un sacrifice dans leurs prières. Secondement, ils aiment Dieu, & rien de ce qu'ils font pour lui ne leur paroît difficile. La charité adoucit tout ce que le travail peut avoir de rude, assister les pauvres, consoler les affligés, défendre les foibles, renoncer aux honneurs, aux plaisirs, à soi-même ; céder aux uns, pardonner aux autres, être utile à tous, ce seroient des fatigues insupportables à des ames tièdes, ce sont les délices des ames fidelles & ferventes. Troisièmement, ils trouvent des secours & des ressources dans les grâces qu'ils ont reçues de Dieu, & dans l'habitude des vertus qu'ils ont pratiquées, comme lorsque le cœur est en quelque oppression violente, tout le sang coule à son secours, de peur qu'il ne tombe en défaillance ; ainsi quand l'ame d'un homme de bien est dans quelque affliction pressante, toute sa force se recueille, toutes ses vertus s'unissent ensemble. La

S. Bern.

ſoi lui fait connoître quels ſont les véritables biens & les véritables maux : l'eſpérance adoucit ſes peines, en lui repréſentant les récompenſes éternelles ; la charité lui fait adorer la main de Dieu, lors même qu'il frappe : l'humilité lui perſuade qu'il n'y a point de châtiment qu'il ne mérite : l'obéiſſance le ſoumet, la patience le conſole, & Jeſus-Chriſt le fortifie. Mais les méchans ſont ſans appui & ſans aſſiſtance dans leurs peines : ils ſont humiliés, dit ſaint Bernard, & ils n'ont point d'humilité : ils ſouffrent, & ils ne ſont pas accoutumés à la patience : les volontés de Dieu leur paroiſſent dures, parce qu'ils n'ont point de ſoumiſſion, ni d'obéiſſance : leurs croix leur ſont inſupportables, parce qu'elles n'ont point d'onction ; enfin ils ne voient que la diſgrace ou la douleur qui les accable ; & ce feu de la tribulation qui affine & purifie les juſtes, comme des métaux précieux, fond & conſume les gens du monde, comme des métaux impurs & groſſiers.

S. Bern.

Cependant ils ſe ſcandaliſent des croix & des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & ne ſe rebutent pas de celles du monde ; ils ſurmontent tous les obſtacles, quand il s'agit de ſatisfaire leurs paſſions, & la moindre difficulté les arrête quand il les faut combattre ; le joug de la convoitiſe leur paroît doux, celui de Jeſus-Chriſt leur eſt inſupportable. Faites, Seigneur, faites tomber de leurs yeux le bandeau qui les aveugle ; changez ces martyrs infortunés du monde en victimes de la pénitence, jettez une portion de votre croix, dans ces eaux amères du ſiècle, qui ſanctifient leurs peines, & mêlez une goutte de votre calice à l'amertume de leurs ſouffrances, faites-leur mériter le torrent de joie dont vous enivrez vos Elus dans le Ciel, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Prononcé devant le Roi, dans la Chapelle de Saint Germain.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis Sacerdotes & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ? & confessus est, & non negavit, & confessus est quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des Prêtres & des Lévites vers Jean pour lui demander qui il étoit, il confessa, & ne le nia point. Je ne suis point le Christ. Joan. chap. I.

LORSQUE je me représente sur les rives désertes du Jourdain, d'un côté des Prêtres & des Lévites chargés des vœux & des suffrages de tout un peuple, & prêts à décider le point le plus important de la Religion, se jeter aux pieds du Précurseur de Jesus-Christ, & lui dire d'un air flatteur & dévot tout ensemble : Etes-vous le Christ ? Etes-vous du moins un Prophète ? Faut-il vous adorer & vous reconnoître pour le Messie ? Faites vous-même votre sort, & soyez aujourd'hui tout ce que vous désirez d'être. A quelle épreuve, pensai-je en moi-même, est exposée la vertu des Saints, & jusqu'où va la malignité, ou la flatterie des pécheurs ? Lorsque d'autre côté je me figure saint Jean animé du zèle de la vérité, joignant un humble dépit à son austérité accoutumée, rebuter de la main ces députés avec leurs profanes louanges, & sortant comme hors de lui-même, faire retentir tout le rivage de ces paroles : Ne confondez

pas le serviteur avec le maître, le Précurseur avec le Messie. C'est assez & trop pour moi, d'être la voie de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur. Qu'il est difficile, m'écriai-je avec saint Bernard, de refuser un honneur qui se présente de lui-même, de ne vouloir de réputation qu'autant qu'on se sent de vertu & de mérite, & de se connoître tel qu'on est, quand on peut se faire estimer & paroître ce qu'on n'est pas ?

Saint Jean n'a pas cette vanité ridicule, de vouloir cacher ce qu'il est, & paroître ce qu'il n'est pas. Il arrête sa vue sur ses devoirs, & non pas sur ses vertus ; tout grand qu'il est devant Dieu, il devient petit à soi-même ; & s'appliquant à remplir fidellement le ministère de la parole que la Providence divine lui a commis, il renonce à tous les avantages que l'opinion des hommes lui offre ou lui attribue ; & pouvant s'élever jusqu'à la dignité de Messie, il se renferme dans les bornes de sa vocation, & se contente de reconnoître & de montrer aux autres celui qui l'est. Que cette humilité soit la condamnation de notre orgueil. Puisse l'Esprit de Dieu qui fait les humbles, répandre aujourd'hui sur nous ces grâces fortes & pénétrantes qu'il répand sur ses Elus, lorsqu'il veut leur découvrir le vide & le néant des grandeurs humaines ; demandons-les lui par l'intercession de celle qui étant destinée à être la mère de Dieu, s'appela la plus humble de ses servantes, lorsque l'Ange lui dit : *Ave Maria*, *&c.*

Il y a deux sortes de péchés parmi les hommes, MESSIEURS : les uns portent avec eux un caractère de honte & d'infamie, qui déshonore ceux qui les commettent. Tels sont les vols, les assassinats, les trahisons & les parjures ; soit parce qu'ils marquent un déréglement de cœur, dont les honnêtes gens, selon le monde, ne sont pas capables ; soit parce qu'ils rompent les nœuds de la société, & que les lois humaines & divines s'unissent ensemble pour les punir ; soit que les hommes, par une horreur naturelle du vice, ou par des égards & des bienséances humaines, n'aient osé s'y accoutumer, & n'ayant pu les établir, se font honneur de les décrier. Quoi qu'il en soit, ce sont des crimes grossiers, quelque corrompu qu'on soit, on ne les commet qu'en tremblant, & il n'y a point de ténèbres assez épaisses pour les couvrir quand on les a commis malheureusement. Mais il y a certains

pêchés qui sont entrés dans le commerce du monde, & que l'usage a autorisés, & parce qu'ils flattent l'orgueil & la cupidité des hommes, parce qu'ils n'offensent que Dieu, dont les intérêts nous touchent peu quand ils se trouvent séparés des nôtres; & parce qu'ils sont établis par la corruption commune de la nature, & par la force de la coutume, chacun les pardonne, parce que chacun s'y trouve engagé. Ils sont non-seulement impunis, mais encore honnêtes; qui veut en juger autrement, passe pour févère, pour scrupuleux ou pour mal habile. Tels sont ces désirs de s'avancer dans les honneurs & dans la fortune; de s'ennuyer incessamment d'être ce qu'on est, & de vouloir être ce qu'on n'est pas; de gagner l'estime des hommes par des actions purement mondaines, & de s'attribuer une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul. Telle est l'ambition qui renferme tous ces désirs; ambition que chacun nourrit dans son cœur & que personne ne se reproche; ambition qui, pour être commune, paroît être moins criminelle. Je veux vous en montrer aujourd'hui la perversité, & vous faire voir dans ma première partie combien elle est contraire aux maximes de l'Evangile; & dans la seconde, combien elle est contraire aux ordres de la Providence de Dieu; il n'y a peut-être point dans la morale chrétienne de matière plus importante, ni qui soit plus digne de vos attentions.

I. POINT.

L'ambition est un désir déréglé des honneurs & des dignités du monde; c'est une des principales parties de la convoitise, qui portant l'homme à s'agrandir par ses propres soins, fait qu'il devient à soi-même en quelque sorte, son principe & sa fin. C'est une des tentations que Jesus-Christ a voulu vaincre en sa personne, lorsque le démon lui offrit toute la gloire & tous les royaumes du monde, afin de nous laisser l'exemple de la combattre & de la vaincre par sa grâce: c'est cette sollicitude du siècle dont parle Jesus-Christ dans l'Evangile, qui remplissant l'esprit de vaines idées de grandeur & de gloire, étouffe toutes les semences de la parole de Dieu: *Sollicitudo hujus sæculi, & fallacia divitiarum suffocant verbum.* C'est enfin cette amitié de ce monde, qui nous fait négliger Dieu, & qui nous fait haïr de Dieu, selon les termes de l'Apôtre: *Amicitia hujus mundi inimica est Dei:* Rien n'est si opposé à l'esprit de Jesus-Christ que cette passion demesurée de biens & d'honneurs mondains; & rien

S. Tho. 22. q. 131. art. 1.

ne doit être si honteux au Chrétien que de s'y abandonner. S'il se regarde comme homme, peut-il rechercher avec tant de soin des biens qu'il peut perdre malgré lui pendant sa vie, & dont il ne jouira plus après sa mort ? S'il se considère comme pécheur, prétend-il pouvoir s'élever & s'agrandir devant les hommes au même temps qu'il doit s'humilier & se confondre devant Dieu ? S'il est pénitent, comment peut-il accorder cette douleur & cette tristesse salutaires qui accompagnent la pénitence, avec cette joie profane qui suit le faste & la pompe de la grandeur ? & s'il se regarde comme justifié par la grâce, comment peut-il s'attacher à des biens auxquels il est mort, qu'il doit mépriser & qui peuvent lui faire perdre ceux qu'il possède.

Ces raisons ont engagé Tertullien à conclure, que les dignités temporelles étoient incompatibles avec les vertus évangéliques, qu'il convenoit au Disciple de Jesus-Christ d'obéir avec soumission, & non pas de commander avec autorité ; qu'il n'y devoit avoir entre nous qu'une émulation de nous surpasser les uns les autres en humilité, & qu'il n'y avoit nulle proportion d'un Chrétien qui gouvernoit, qui jugeoit & qui précédoit les autres, avec Jesus-Christ, qui avoit toujours vécu dans l'abaissement & la pauvreté, qui n'avoit voulu s'établir juge d'aucun différent temporel, & qui avoit refusé la royauté que les peuples lui avoient offerte. J'avoue que ce grand homme s'est trompé, & qu'il n'a pas assez distingué dans les dignités, ce qui est de Dieu d'avec ce qui est de l'homme. L'Ecriture autorise cette différence de conditions, & nous apprend qu'il y a des hommes établis & appelés pour être au-dessus des autres, qu'ils peuvent être élevés sans être orgueilleux, que Dieu qui leur communique une partie de sa puissance, peut leur communiquer, quand il lui plaît, une partie de sa sainteté, & les soutenir par sa grâce dans l'ordre où il les a placés par sa Providence ; qu'enfin la grandeur n'est pas incompatible avec la Religion, & que si l'on y remarque ordinairement de la présomption, du faste, de la dureté & de l'injustice, ce n'est pas la faute de la grandeur, mais la faute des grands qui en abusent.

Tertul. de Idololat.

Mais comme c'est une erreur de croire qu'un Chrétien ne peut être légitimement dans les rangs & dans les charges honorables, lorsque la Providence divine l'y fait naître ou

l'y élève, c'eſt une vérité fondée ſur tous les principes de la Religion, qu'il ne lui eſt pas permis de s'y pouſſer par orgueil ou par ambition, & qu'il ne peut s'y maintenir dans l'état de ſa vocation, ſans un grand détachement du monde & ſans une grande humilité. C'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous enſeigne, lorſque voyant ſes Apôtres prévenus d'une vaine imagination de gloire, il fait venir un petit enfant au milieu d'eux, & leur prononce cette ſentence : *Niſi converſi fueritis, & efficiamini ſicut parvuli, non intrabitis in regno cœlorum.* Math. 18.
Si vous ne vous convertiſſez, & ſi vous ne devenez petits comme cet enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux. Il y a donc une petiteſſe évangélique à laquelle toute ſorte de grandeur ſe doit réduire. Ceux qui par leur naiſſance, ou par leurs emplois ſe trouvent élevés au-deſſus des autres, doivent deſcendre en eſprit dans leur néant, & craindre inceſſamment que les dignités qu'ils poſſèdent ne ſoient plutôt un poids qui les accable, qu'une qualité qui les honore. Ceux qui par les lumières de leur eſprit ſe diſtinguent des autres, ſont obligés d'avoir autant de docilité & de ſoumiſſion, qu'ils ont de raiſon & de connoiſſance, de peur que s'arrêtant à la ſcience qui enfle, ils ne perdent la charité qui édifie, & que leur ſageſſe mêlée de préſomption ne devienne folie devant Dieu. Ceux qui ſe voient au milieu des joies & des proſpérités du monde doivent reconnoître l'état dangereux où ils ſont, & trembler qu'ils ne ſoient du nombre de ceux de qui Jeſus-Chriſt a dit qu'ils ont reçu leur récompenſe. Si donc ceux qui ſont montés dans les honneurs, doivent deſcendre, au moins dans leur cœur, au-deſſous de ceux qui ſont dans les conditions les plus médiocres, quel aveuglement à ceux qui ſont dans une condition médiocre de vouloir monter à un rang plus élevé, où ils n'arriveront qu'avec peine, & dont ils doivent deſcendre au moins intérieurement, dès qu'ils y ſont arrivés, s'il leur reſte encore un peu de foi & de déſir de ſe ſauver ?

Cet aveuglement vient de ce que l'homme créé pour commander à toutes les créatures, & à ſes propres paſſions, S. Aug. étant tombé par le péché dans l'abaiſſement, & devenu eſclave des unes & des autres, cherche à rentrer dans cet empire qu'il a perdu, & à remplir par ſon ambition ce vide qu'il trouve en lui-même. Vous le voyez, dit ſaint Bernard, toujours occupé du monde & de ſa fortune, prêt à eſſuyer des

périls, à susciter des scandales, à soutenir des haines, à dissimuler des affronts, à négliger des mépris, pourvu qu'il s'avance; il laisse ce qui est bon pour courir après ce qui lui est utile, & ne distingue ni vice ni vertu que par rapport à ses intérêts. S'il ne peut s'élever par son mérite, il s'élève par ses intrigues, & sacrifie tout au désir qu'il a de s'agrandir, sans avoir égard, ni aux lois humaines, ni aux divines, ni à l'honneur, ni à l'amitié, ni aux bienséances. Malheur à tous ceux qui se rencontrent sur ses voies, il leur impose de faux crimes, il leur en souhaite de véritables, & toujours naturellement amoureux de ses talens, & jaloux de ceux des autres, il ne peut souffrir que les autres prétendent aux mêmes honneurs que lui, non pas même qu'ils en soient dignes. Vouloir ainsi étendre une domination sur les hommes, au lieu d'établir dans nous-mêmes le règne de Jesus-Christ, c'est manquer contre tout l'ordre & toute la disposition évangélique, c'est renouveler le péché du premier homme, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, à qui seul appartient l'honneur & la gloire de s'assujettir ses créatures.

Bern. de Converſ. ad Cleric. cap. 31.

Pſal. 144. L'Ecriture nous apprend que Dieu exerce deux sortes d'empires: l'un intérieur & éternel, par lequel il se possède lui-même comme son unique & souverain bien, suffisant lui seul à sa perfection & à son bonheur, & régnant, s'il faut ainsi dire, au-dedans de lui par une paisible, invariable & éternelle jouissance de lui-même. Vous régnez, disoit le Prophète, vous régnez, Seigneur, vous êtes vous-même votre souverain, & l'éternité est le temps & la mesure de votre règne: *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum.* L'autre est un empire extérieur & temporel, par lequel il préside hors de lui à tous ses ouvrages, les réduisant aux fins qu'il leur a marquées, & les tenant soumis aux ordres de sa Providence, par cette sagesse souveraine, qui sait se faire obéir avec douceur & avec force tout ensemble par ses créatures: *Attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter,* dit le Sage. Or, l'homme ambitieux, autant qu'il est en son pouvoir, usurpe ces deux sortes de dominations & de souverainetés. Il veut se rendre indépendant, & faire dépendre de lui tout ce qu'il peut, & devenir maître de lui-même en devenant celui des autres. L'expérience ne nous apprend que trop ce que je dis. Combien voit-on de grands du monde, qui vivent comme s'il n'y avoit point de juge à qui ils

Sap. 8.

dussent rendre compte de leurs actions ? Ils croient que l'autorité ne leur est donnée que pour en jouir & pour s'y plaire ; que les hommes ne sont faits que pour contribuer à leurs plaisirs & à leur puissance ; que tout doit servir à leur gloire & à leur grandeur ; ils se regardent comme les maîtres de leurs volontés, & non pas comme les ministres & les interprètes de celles de Dieu. Ils exigent l'obéissance comme une justice qu'on doit à leurs personnes, & non pas à Dieu qu'ils représentent, & se font eux-mêmes la règle, le centre & la fin des autres hommes qu'ils tiennent dans une triste dépendance. C'est à quoi tendent tacitement tous ceux qui se poussent dans les charges, & je puis leur dire aujourd'hui ce que saint Augustin disoit autrefois à leurs semblables : Laissez à Dieu tout le pouvoir qu'il a sur vous : ne devenez pas esclaves du monde à force de vouloir y dominer. Cherchez au-dedans de vous de quoi exercer un empire tout spirituel, étouffez dans votre cœur cette vengeance & cette haine qui vous ronge, rompez cet attachement qui vous lie ; modérez cette colère qui vous emporte. Réglez vos paroles sur la vérité, & vos actions sur la justice : il ne s'agit pas de monter de dignité en dignité, mais de croître de vertu en vertu : ce n'est pas le soin d'un Chrétien de s'élever sur les ruines des autres, mais plutôt de se faire de ses propres passions, comme autant de degrés pour arriver à la perfection de son état. *S. Aug.*

Mais quoi ? je parle à un ambitieux de réprimer ses passions ? ne sai-je pas qu'il ne cherche qu'à les renforcer & à les satisfaire : car, MESSIEURS, quelle pensez-vous que soit la vue & la fin de ceux qui courent après les biens & après les honneurs du monde ? demandez-leur pourquoi ils briguent cette charge, pourquoi ils sollicitent cet emploi, pourquoi ils veulent avoir du crédit & de la faveur ? ils vous répondront, l'un, qu'il veut se donner une occupation, & se rendre la vie moins ennuyeuse ; l'autre, qu'il suit le conseil de ses amis, ou le plan qu'on lui a dressé dans sa famille : celui-ci, qu'il veut sortir d'un état de médiocrité, & se mettre en quelque considération dans le monde, par le poste qu'il y occupera : celui-là prétend servir le public, & faire valoir les talens qu'il a, ou qu'il croit avoir : chacun a sa raison honnête pour acquérir & pour s'avancer ; mais il y a une raison commune pour tous, qu'aucun ne dit, & que chacun a dans son cœur ; c'est qu'on veut se donner plus de liberté

& plus de moyens de satisfaire ses passions : on veut sortir de cette voie étroite, dont parle Jesus-Christ dans l'Evangile ; c'est-à-dire, de cette pureté de Religion qui resserre la
Mat. 7. cupidité des hommes, & les réduit, autant qu'elle peut, à la charité de Dieu, & l'on veut entrer dans cette voie large qui mène à la mort & à la perdition, en donnant aux pécheurs les occasions & les facilités de pécher ; ainsi, quand vous travaillez à vous agrandir, à devenir puissans, à faire fortune, j'en appelle à votre conscience, vous travaillez même sans y penser à vous donner une malheureuse commodité de faire le mal, & à étendre cette inclination naturelle que vous avez à le commettre : vos passions sont trop resserrées dans votre cœur, vous voulez les élargir au-dehors, avoir de quoi fournir amplement à votre luxe & à vos délicatesses : attirer les yeux du public par le nombre de vos valets, & par la magnificence de vos équipages, avoir autour de vous quelques flatteurs de plus qui rendent hommage à votre fortune ; appuyer de votre crédit les passions de vos amis, comme si ce n'étoit pas assez des vôtres, & faire sentir quand il vous plaira, le poids de votre colère, lorsque vous vous croirez offensé ; c'est ce que vous prétendez, du moins c'est à quoi vous vous exposez, quand vous aspirez aux grandeurs humaines ; & quand vous y arrivez par vos soins & par vos poursuites.

Si la fin qu'on se propose dans une élévation mondaine, est si peu conforme aux règles de l'Evangile ; la manière de s'élever, ne l'est pas moins ; car y a-t-il rien de plus indigne d'un Chrétien, qui doit être par sa condition, indépendant de tous les biens passagers & périssables, & n'avoir que Dieu seul au-dessus de lui ; qui doit connoître par la foi, que tout ce que le monde a de grand, de glorieux & d'agréable, n'est pas seulement l'ombre des grandeurs, de la gloire & des délices que Dieu lui prépare dans le ciel ? y a-t-il rien, dis-je, de plus indigne de la générosité d'un Chrétien, que de s'attacher à des biens, & à des honneurs qui ne sont rien, quelque grands qu'ils paroissent, qui ne durent rien, quelque longue qu'en soit la jouissance, & qui font périr pour une éternité ceux qui les possèdent, quelque fausse & folle volupté qu'ils leur donnent pour un temps. Que le monde tienne tant qu'il voudra, pour maxime, que l'ambition est le caractère d'une belle ame, que

c'est la passion des grands hommes ; que c'est le principe de toutes les actions héroïques ; la Religion chrétienne m'apprend, que c'est la marque d'une ame basse, & le principe de toutes les mauvaises actions qui se commettent : Car y a-t-il rien de plus bas pour l'homme, que d'aimer ce qui est au-dessous de lui, & de renoncer à son héritage qui est céleste. Or toutes les dignités du monde, sont des biens créés, & par conséquent au-dessous du bien incréé, pour la possession duquel il est destiné : quand donc il renonce à celui-là, pour s'attacher à ceux-ci, il se dégrade lui-même, & témoigne la même bassesse de cœur, qu'un Capitaine qui pouvant être Empereur, ne voudroit être qu'un misérable soldat.

L'expérience même du monde, n'apprend-elle pas que la lâcheté est inséparable de l'ambition ? Quelle complaisance n'a-t-on pas pour ceux qui peuvent servir, ou qui peuvent nuire ? quels égards pour ceux qu'on veut engager dans les mêmes intérêts ? que ne souffre-t-on pas de ceux de qui l'on dépend ? & quelque grand qu'on soit, combien devient-on petit devant une grandeur supérieure ? Le saint-Esprit nous fait un admirable portrait de cet état, lorsque, par la bouche d'un de ses Prophètes, il ordonne aux Ministres de sa parole, de s'adresser à une espèce de gens fiers & redoutables, qui néanmoins attendent toujours, & qui se laissent fouler aux pieds : *Ite angeli veloces, ad populum terribilem, ad gentem expectantem & conculcatam* : allez & voyez ces ambitieux, terribles à ceux à qui ils commandent, rampans devant ceux de qui ils espèrent ; maîtres impérieux des uns, & vils esclaves des autres ; flattés, & flatteurs à leur tour ; recevant l'encens d'une main, pour le rendre de l'autre à leurs Idoles ; voyez-les, dis-je, s'abaisser aux ministères les plus méprisables, sacrifier tout l'honneur qu'ils ont pour en acquérir un qu'ils n'ont pas, après avoir passé leurs caprices, aller essuyer eux-mêmes celui des autres ; semblables à ces flots, qui après avoir troublé la mer & causé de tristes naufrages, viennent s'abaisser & se briser au pied des rochers.

Isai. 8.

Mais plût à Dieu qu'il n'y eût dans l'ambition que de la bassesse ! ce seroit une peine qui suivroit le péché, & ceux qui ne veulent pas être humbles méritent bien d'être humiliés. Mais hélas ! l'ambition est la source de tous les cri-

mes; car l'homme qui en est possédé se trouve dans une préparation de cœur à les commettre tous, s'il les juge utiles à l'accomplissement de ses desseins. Tous les péchés sont à craindre, parce qu'ils offensent tous la majesté souveraine de Dieu, & qu'ils précipitent à leur ruine des ames que Jesus-Christ a rachetées de son sang; mais il y en a qui s'arrêtent dans le cœur de celui qui les a commis, & qui n'ayant que leur propre malice, finissent sans aucune suite au moment qu'ils sont achevés, & meurent pour ainsi dire, dans la plaie mortelle qu'ils viennent de faire: les autres, au contraire, traînent avec eux une longue suite de vices, & sont presque plus redoutables, par ce qu'ils font faire, que par ce qu'ils font. Telle est l'ambition dont les funestes effets causent tant de désordres: Un Prophète la représente comme une Reine suivie d'une foule de crimes qui l'accompagnent, & qui se rend maîtresse de toutes les puissances de l'ame, *væ coronæ superbiæ*; & le Sage nous avertit que comme la crainte de Dieu & l'humilité, sont le commencement de toutes les vertus, l'orgueil & l'ambition sont le commencement de tous les crimes.

C'est Dieu même qui nous confirme cette vérité dans ses écritures: *Si videris calumnias egenorum, & violenta judicia, & subverti justitiam in provincia, ne mireris super hoc negotio.* Si vous voyez l'oppression des pauvres, la violence qui règne dans les jugemens, & le renversement de la justice dans une Province, ne vous en étonnez pas; il en donne d'abord la raison: *Quia excelso excelsior est alius, & super hos quoque eminentiores sunt alii*: C'est parce que l'un est plus élevé que l'autre, & que d'autres sont plus élevés que celui-ci; comme s'il disoit: C'est parce qu'on se pousse dans les charges, & que la ruine de l'un sert à l'élévation des autres, qu'on veut se distinguer à quelque prix que ce soit: en un mot, c'est parce qu'il y a de l'ambition. C'est de-là que naissent les médisances atroces, les cruelles jalousies, les infidélités secrètes, les haines mortelles, les guerres sanglantes: c'est de-là que viennent l'envie contre les puissans, la défiance de ses égaux, l'abandonnement des pauvres, & souvent l'oppression des foibles: que dirai-je de cette agitation perpétuelle de désirs, de ces joies immodérées dans les prospérités, de ces grandes inquiétudes dans les espérances, de ces chagrins & de ces murmures

fréquens contre la Providence dans les mauvais succès ?

Non-seulement elle fait naître les vices, mais encore elle abuse de toutes les vertus : elle se sert d'une patience intéressée, qui souffre tout de ceux de qui elle espère, d'une humilité contrefaite, qui s'abaisse pour s'élever plus surement, d'une honnêteté contrainte qui veut plaire à tous, pour avoir moins d'opposition à sa fortune, d'une modestie simulée pour exciter moins d'envie, & donner moins d'ombrage à ses concurrens, & d'une charité affectée, pour gagner les uns par des services recherchés, les autres par des complaisances étudiées. La Religion même, je dis, cette Religion dont toutes les maximes tendent à l'humilité, à la soumission, à l'obéissance, par une profanation sacrilége, est souvent employée pour donner du crédit à l'imposture, & pour servir à l'ambition qu'elle condamne. Qui ne sait qu'il y a un art de s'approcher des dignités en faisant semblant de s'en éloigner, de couvrir l'esprit du monde sous des apparences trompeuses de piété, & sous un air extérieur de réforme, afin d'arriver plus facilement au but qu'on s'est proposé, & de surprendre l'approbation des hommes, en leur faisant accroire qu'on a déjà celle de Dieu : ce qui est le comble de l'impiété. Après cela, MESSIEURS, regarderez-vous ce péché comme pardonnable, comme honnête ? Comment l'accommoderez-vous avec les règles de l'Evangile ? quelle couleur donnerez-vous à tous les excès où il porte ceux qui s'y abandonnent.

Je n'ai pas de ces grandes ambitions, direz-vous ; il me suffit de monter de quelques degrés ; je ne suis pas encore au rang où je puis raisonnablement prétendre, & j'y veux arriver sans faire tous ces grands crimes : tirez-moi de cette ennuyeuse médiocrité où je suis, & je vous quitte de tous les empires du monde. Vous ne connoissez donc pour ambitieux que ces faiseurs de grands desseins, qui n'imaginent rien que de vaste, qui voudroient forcer la nature & les élemens, & qui chargés de couronnes usurpées, & portés par l'ardeur de vaincre jusqu'aux extrémités de la terre, demandent s'il n'y a point d'autres mondes à conquérir : vous pardonnez l'ambition, si elle n'allume des guerres civiles, ou étrangères, si elle ne fait couler des rivières de sang, & si elle ne porte le fer & le feu par-tout où elle passe. Vous vous trompez ; il n'y a pas de petit orgueil,

il eſt égal par-tout, quoique les objets ſoient différens, & que la fortune des orgueilleux ne ſoit pas égale : vous ne voulez monter qu'un degré, vous en voudrez monter un autre, & la cupidité croiſſant à meſure que vous croirez l'avoir ſatisfaite, vous voudrez vous pouſſer auſſi loin que l'on peut aller ; croyez-moi, chacun prévenu de l'amour & de l'eſtime qu'il a pour lui-même, ſe croit toujours digne d'un plus haut rang à meſure qu'il en approche ; & donnez-moi le plus petit orgueilleux du monde, s'il n'a ſoin de ſe modérer, il ſe fera ſouverain, s'il peut. Mais quand vous donneriez de juſtes bornes à vos déſirs, les moyens que vous prendrez, ſeront-ils toujours légitimes ? vous ne feriez peut-être pas un meurtre ; mais ne haſarderiez-vous pas une médiſance pour décréditer un de vos concurrens ? vous n'exciteriez pas une révolte ; mais ne rompriez-vous pas avec votre meilleur ami, s'il ſe trouvoit contraire à vos intérêts ? vous ne vous porteriez pas aux dernières violences pour empêcher qu'on ne pût vous nuire ; mais ne diſſimuleriez-vous pas une vérité ? ne rendriez-vous pas un mauvais office ? ne corrompriez-vous pas un Juge, s'il convenoit à votre fortune, & à vos affaires ? Mais je veux que vous ayez bonne intention, & que vous prétendiez peu de choſe ; ſi vous avez autant d'ardeur, d'empreſſement, & d'inquiétude qu'un autre en a pour les grandes, vous êtes d'autant plus coupables, que l'intérêt qui vous anime eſt plus léger. D'où je conclus, que l'ambition eſt abſolument contraire aux règles de l'Evangile. Il me reſte à vous montrer quelle eſt encore contraire à tous les ordres de la Providence de Dieu.

II. POINT. UN des principaux déſordres que produit l'ambition dans le cœur de l'homme, c'eſt de le mettre en inquiétude perpétuelle, de lui faire mépriſer ce qu'il a, pour chercher ce qu'il n'a pas, & de le dégoûter preſque toujours de l'état où il ſe trouve, pour lui en faire ſouhaiter un autre plus commode, ou plus honorable ; en quoi il déplaît à Dieu, & péche contre ſa Providence, ſuivant cette parole du Prophète : *Dilexit movere pedes ſuos, & non quievit, & Domino non placuit* ; il s'eſt agité, il a voulu quitter la condition où il étoit, & il a déplu au Seigneur. Car, MESSIEURS, chacun de nous ſe doit conſidérer, ou comme un homme que Dieu conduit à ſes fins en particulier, ou comme une

Jerem. 14.

partie de la société qui se trouvant mêlée dans le commerce du monde, peut servir à l'exécution des desseins de la Providence. Ainsi il faut regarder tout ce qui nous arrive, ou comme nécessaire pour nous, ou comme utile pour l'ordre de l'Univers, & ne point sortir de la ligne que la main de Dieu nous a tracée, puisqu'elle aboutit, ou à notre salut, ou à sa gloire. Or il est certain que lorsque nous désirons de sortir de l'état où il nous a mis, par notre seule vanité, nous entreprenons de confondre cet ordre, comme si nous avions plus de bonté, & plus de sagesse que lui, comme s'il devoit interrompre le cours de ses volontés pour les régler sur nos caprices, comme s'il devoit réformer ses décrets éternels pour les ajuster à nos intérêts, & créer un nouveau monde, pour nous y donner le rang & la situation que nous y voudrions pour notre fortune.

Non, non, mon Dieu, il n'est pas juste que vous accommodiez vos desseins à nos passions, c'est à nous à soumettre nos passions à vos desseins. Bien loin de pervertir votre volonté, qui est sainte, redressez la nôtre qui est dépravée; retenez-nous par votre grâce, où votre Providence nous souhaite, & accomplissez en nous votre volonté même malgré nous. Cette volonté qui doit être une source de paix pour les ames humbles, est un joug insupportable pour les superbes, parce qu'elle force leurs inclinations, & qu'elle contraint leurs désirs; de-là vient que sans regarder ce que Dieu veut, ou ne veut pas, on pense toujours à se contenter, & l'on ne pense pas à suivre ses ordres. On vient à croire qu'il ne nous a pas mis en notre place. On veut se donner le rang qu'on croit mériter. On se scandalise des jugemens de Dieu; sa conduite devient à charge, & l'on tâche d'échapper à sa Providence. Il faut donc donner à ses désirs les bornes qui leur sont prescrites, & nous en tenir à notre état, pour nous y perfectionner, sans en désirer de plus élevé.

Je sai bien que ce n'est pas en vain que Dieu distribue ses dons; qu'il y peut avoir une louable émulation de s'employer pour le bien du prochain, & que celui qui souhaiteroit une dignité proportionnée à son esprit & à sa naissance, qu'il seroit capable d'exercer pour le bien de l'état & de l'Eglise, qui ne se serviroit que de moyens honnêtes & justes pour l'obtenir, qui n'auroit en vue que de s'oc-

cupper par charité, & non pas de dominer avec empire; & qui souhaiteroit sans empressement & sans inquiétude, & n'omettroit aucun de ses devoirs pour satisfaire sa prétention; celui-là, dis-je, ne seroit ni injuste ni ambitieux, & quand il parviendroit au rang où il auroit désiré de monter, on pourroit croire vraisemblablement que Dieu l'y auroit destiné. Mais outre qu'il est difficile de trouver ces dispositions, il est à craindre qu'il n'y entre insensiblement un peu de présomption, de distinction & de préférence, & qu'on n'aille un peu au-delà des limites que la charité, la justice, & la loi de Dieu ont marquées. Ainsi l'homme sage ne s'élève point dans ses pensées, & connoissant que ses passions le peuvent rendre malheureux en quelque état qu'il soit, & que sa cupidité se déborderoit davantage, si elle avoit plus de moyen de se satisfaire, dans l'incertitude où il est si ce seroit un bien ou un mal pour lui, il conclut à se tenir dans la place où il se trouve.

Pour réduire cette matière en son ordre, remarquez, MESSIEURS, que, selon la doctrine de saint Thomas, pour être légitimement dans les charges, & dans les emplois, il y a trois conditions nécessaires; la vocation de Dieu, la proportion, & la mesure de l'honneur & du mérite de la personne qui l'acquiert, & l'utilité publique qui en revient, c'est-à-dire, qu'il faut que Dieu en soit le principe & la fin; que celui qui les possède en soit capable, & que le prochain en profite. Ceux qui y entrent sans y être appelés, ceux qui s'y maintiennent sans en être dignes, ceux qui en jouissent pour eux-mêmes sans faire du bien aux autres, n'accomplissent pas les desseins de la Providence, & pèchent par ambition.

S. Tho. 2. 2. q. 131. art. 10.

Je dis donc que sans une vocation particulière, personne ne doit quitter son état pour en prendre un autre plus important, & l'on se trompe quand on dit qu'il faut que ce soit un noble courage qui nous pousse où tant d'autres sont arrivés; que la carrière de l'honneur & de la fortune est ouverte à tous ceux qui ont de l'esprit & du talent; que Dieu ne se mêle point de ces légers intérêts mondains, & qu'il les abandonne à qui a plus de mérite, plus de bonheur & plus d'industrie. De-là vient cette erreur commune, qu'il est libre d'acquérir les biens & les honneurs du monde par importunité, par faveur & par intrigue, & qu'il n'est besoin d'être appelé

de Dieu, que dans les charges & les honneurs eccléſiaſtiques; comme s'il n'avoit pas la même puiſſance ſur tous les hommes, & ſi ſa Providence ne ſuffiſoit pas à régler tous les états différens. Il eſt vrai qu'on ne ſauroit aſſez examiner ſa vocation, lorſqu'on s'engage dans les dignités eccléſiaſtiques. Qui ne ſait que ſaint Paul recommande que perſonne n'entre par lui-même dans cet honneur & dans cette charge, mais ſeulement celui qui eſt appelé de Dieu comme Aaron; quelque vertu qu'on ait, il faut un ordre & un commandement de Dieu même, & Jeſus-Chriſt, tout ſaint, tout innocent, tout Dieu qu'il étoit, ne s'eſt point élevé lui-même en gloire, pour devenir Pontife, mais ſon Père l'a élevé à cet honneur, en lui diſant : Vous êtes mon Prêtre éternel. Mais il n'eſt pas moins vrai de dire, que chacun par ſon mouvement, doit demeurer dans la condition où il eſt dans le ſiècle, ſoit eſclave, ſoit affranchi : *Unuſquiſque in qua vocatione vocatus eſt in ea permaneat ; ſervus vocatus es, ſi potes fieri liber, magis utere*, & le reſte ; & qu'au contraire perſonne ne doit s'avancer que ſelon le mouvement que Dieu lui donne, & ſelon les grâces qu'il lui fait : *Unicuique ſicut diviſit Deus, unumquemque ſicut vocavit Deus, ita ambulet.*

Ep. ad Hebr. c. 5.

1. Cor. c. 7.

Cette vérité eſt fondée premièrement, ſur ce que Dieu étant la fin & le principe de toutes choſes, tout doit procéder de lui par la puiſſance de ſa grâce, tout doit retourner à lui par un hommage dû à ſa ſouveraine Majeſté. Secondement, ſur ce que connoiſſant lui ſeul, & peſant les cœurs des hommes, ſelon les termes de l'Ecrirure, il eſt lui ſeul en droit de leur aſſigner les places proportionnées à leur force, & aux deſſeins qu'il a ſur eux. Cependant, ſans attendre que Dieu choiſiſſe, chacun veut faire ſon choix à part, ſans ſonger à ce qu'il peut, ou ne peut pas, à ce qu'il doit, ou ne doit pas : tel n'étoit né que pour obéir, qui veut commander ; tel veut enſeigner, qui n'eſt propre que pour apprendre. On ne conſulte que l'eſprit du monde. On rejette ceux qui conviendroient, parce qu'ils ne flattent pas aſſez la cupidité. On s'applique à ceux qui ne conviennent pas, parce qu'ils ſont plus conformes à l'orgueil. Dieu dont on a mépriſé les ordres dans les commencemens, refuſe ſes grâces dans la ſuite. Comme on s'eſt mal engagé, on s'acquitte mal de tous ſes devoirs. Voilà la ſource des déſordres des parti-

culiers, des maux de l'Eglise, des révolutions des états & des déréglemens de tout le monde.

Si l'usurpation des charges & des emplois est si contraire à la Providence, l'incapacité de ceux qui les possèdent ne l'est pas moins. C'est une maxime constante dans la religion, que Dieu, selon sa sagesse infinie, partage ses grâces différemment; & que chacun doit agir selon la mesure qu'il en a reçue. C'est ce que J. C. nous apprend, sous la parabole d'un Maître qui assemble ses serviteurs, donne à l'un cinq talens, à l'autre deux, à l'autre un, pour les faire profiter, & distribuant à chacun un emploi proportionné à ses forces & à sa portée : *Unicuique secundùm propriam virtutem*, n'exige aussi qu'une fidélité proportionnée à cet emploi qu'il lui a donné. C'est ce que saint Paul établit dans son Epître aux Corinthiens, lorsqu'il enseigne qu'il y a diverses distributions de grâces, encore que ce soit un même esprit qui les distribue; qu'il y a diversité d'offices, encore qu'il n'y ait qu'un Seigneur qui les donne, & qu'il y a plusieurs sortes de ministères & de fonctions, encore que ce soit Dieu qui fait tout en tous : & dans son Epître aux Ephésiens, traitant de la diversité des grâces & des dons de Jesus-Christ, après avoir montré que chacun en a reçu le partage qui lui convient selon la destination qui en a été faite, il conclut que chacun aussi est obligé dans l'opération, c'est-à-dire dans la conduite de sa vie, de se tenir à la partie qu'il a reçue : *Secundùm operationem in mensuram uniuscujusque.* De-là je conclus qu'il y a des états proportionnés au talent des uns, qui ne le sont pas à celui des autres; que chacun doit s'appliquer à se connoître & à s'étudier soi-même, pour découvrir jusqu'où vont ses forces & ses lumières, de peur qu'il ne s'engage témérairement, & que s'avançant au-delà des dispositions que Dieu a mises en lui, il ne commette mille fautes.

Matt. 25.

1. Cor. 12.

Eph. 4.

Jugez-vous sur cete règle, MESSIEURS. Vous prétendez aux Magistratures, vous sentez-vous un cœur capable de résister à la surprise de la prévention, à la sollicitation des amis, à la corruption des présens, & à tous les efforts de l'injustice? sinon, ne vous mêlez pas d'être Juge : *Noli fieri judex, nisi valeas perrumpere iniquitatem.* Vous aspirez à la conduite & au gouvernement des peuples, avez-vous une assurance raisonnable que vous aurez pour eux une tendresse de père, & non pas une dureté de persécuteur; que vous

Eccl. 17.

ôterez les ſcandales, & que vous n'en commettrez point; que vous punirez les oppreſſeurs, & que vous n'opprimerez perſonne? ſinon, ſuivez le conſeil du Sage, ne rendez pas vos péchés plus publics & moins excuſables: *Ne pecces in multitudine civitatis, nec te immittas in populum.* Vous voulez vous élever aux premiers rangs de l'Egliſe. Sans vous flatter, avez-vous les qualités que ſaint Paul demande? Conduirez-vous les ames avec charité, & non pas avec empire? Répandrez-vous ſur les pauvres le patrimoine de Jeſus-Chriſt? Ne le retiendrez-vous pas pour vous-même? Serez-vous le modèle du troupeau par une vie apoſtolique, ou le ſcandale par une conduite irrégulière? Si vous ne ſentez en vous-même ces diſpoſitions: *Noli quærere ducatum à Domino*, dit l'Ecriture, *neque à Rege cathedram honoris.* Ne demandez ni à Dieu, ni au Roi, une dignité qui ne vous convient pas. Mais quoique ce ſoit pécher contre la providence de Dieu, que de s'élever ſans mérite, & de former des deſſeins de vie, ſans avoir auparavant, ſelon l'Evangile, ſupputé les frais, c'eſt-à-dire, examiné ce que Dieu nous a donné de force, & de bonne volonté. On ne ſe détermine plus par la connoiſſance de ſes vertus, ou de ſes défauts, ni par la meſure des dons de Dieu, ni par les conſeils ſages & déſintéreſſés des perſonnes éclairées; mais par certaines lois d'opinion que la vanité des hommes a établies: parce qu'on eſt de telle ou telle naiſſance, parce qu'on a certaine quantité de biens de fortune, parce qu'on eſt bien ou mal fait du corps. Celui-là court après les charges militaires, par cette ſeule raiſon que ſon père s'y eſt avancé. Celui-ci achète une charge dans la robe, ſeulement parce qu'il a de quoi l'acheter. Cette fille ſe fait religieuſe, parce qu'elle ne trouve pas de parti ſelon ſa condition, ou ſon caprice, & ſouvent, hélas! parce qu'elle déplaît à ſes parens, ou qu'elle n'eſt pas aſſez belle pour le monde, ou qu'elle a le malheur de n'être pas l'aînée de ſa famille; on la force tantôt par douceur, & tantôt par crainte, d'aller dans un cloître, ſans piété & ſans vocation, pleurer toute ſa vie la perte involontaire de ſa liberté, & porter la peine de l'âge ou de la beauté d'une ſœur, de l'ambition ou de l'avarice d'une mère.

Ibid.

Ibid.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'être appelés; ce n'eſt pas aſſez d'être capables, il faut être utiles au prochain, quand on s'élève au-deſſus de lui. Jeſus-Chriſt nous a enſeigné cette

vérité, lorsque pour répondre à deux de ses Apôtres qui demandoient les premières places de son Royaume, il leur dit : Pouvez-vous boire le Calice que je boirai, comme s'il eût dit, ainsi que remarque saint Augustin, vous voulez être grands, & vous ne considérez pas les conditions attachées à la grandeur. Vous regardez où vous avez dessein d'aller, & non pas où il est nécessaire que vous passiez ; il faut pour être au-dessus de tous, que vous deveniez comme moi, les serviteurs de tous, & que par un plus grand travail, vous parveniez à un plus doux repos. Ce qui fait voir que les dignités sont des fonctions & des ministères laborieux, & non pas de simples marques d'honneur, ou des prétextes pour vivre dans la mollesse. Saint Paul pose comme un principe de la morale chrétienne, que la diversité des charges est ordonnée de Dieu, non pas pour l'honneur de ceux qui les possèdent, mais pour l'utilité de ceux qui en dépendent, & que s'il se trouve divers emplois dans les desseins de sa Providence c'est pour nous secourir mutuellement par la variété de nos services, & non pas pour nous préférer les uns aux autres par l'inégalité de nos talens. L'esprit de Dieu, dit-il, se manifeste diversement, & nous fait pourtant toujours agir pour le bien du prochain : *Unicuique datur manifestatio spiritûs ad utilitatem.* La raison qu'en donnent les Pères, c'est que celui qui est supérieur aux autres, & qui par conséquent doit être dans une plus grande perfection, est obligé de travailler à celle des autres par ses discours, par ses soins & par ses exemples. Secondement, parce qu'il y a plus de devoirs où il a plus d'élévation. Troisièmement, parce que celui qui gouverne les autres, se dépouille en partie de lui-même, & que comme il acquiert sur ses inférieurs des droits de respect, d'amour & d'obéissance, il s'impose aussi réciproquement des devoirs de charité, de protection & de secours. S'il amasse du bien, ce ne doit pas être pour en jouir, mais pour en faire part aux pauvres. S'il est habile, ce n'est pas pour s'en glorifier, c'est pour conduire ceux qui ne le sont pas. S'il est puissant, ce n'est pas pour son intérêt, mais pour celui des foibles qu'il assiste ; & s'il est vertueux, il n'a presque de vertus pour lui, que celles qui servent aux autres. S'il n'est dans ces sentimens, qu'il quitte les dignités, elles ne sont pas faites pour lui. Que diront ici ceux qui après s'être agités pour arriver aux premières places, s'y tiennent en repos & sans action, & ne sont

Math. 20.

Corint. c. 12.

que recevoir l'encens qu'on leur donne comme à des idoles ? Que diront ceux qui s'y tourmentent sans relâche, mais pour acquérir de la réputation, pour avoir le plaisir de dominer, pour augmenter leurs revenus, & laissent le reste au hasard ?

En voilà assez, MESSIEURS, pour vous convaincre de l'opposition qu'il y a de l'ambition avec les maximes de l'Evangile & avec les ordres de la Providence. Mais comme ce n'est pas assez de vous avoir découvert le mal, si je ne vous donne aussi les moyens de l'éviter, je vous remets devant les yeux la vanité des choses humaines, la brièveté de la vie, la sévérité des Jugemens de Dieu. Quelle ame, fût-elle encore plus ambitieuse que je ne vous ai représenté, ne se détromperoit par ces réflexions, si elle les faisoit sérieusement ? En qualité d'images de Dieu, nous sommes faits pour être heureux par une possession & une jouissance permanente, immuable, éternelle ; de sorte qu'il est absolument nécessaire à notre bonheur, comme remarque saint Augustin, que notre objet soit incapable de périr, & que nous soyons aussi assurés de son éternité que de sa perfection. Il est donc manifeste que la plus ridicule & la plus basse prétention dont les hommes soient capables, c'est de chercher leur plaisir & leur joie dans la jouissance des choses du monde ; qu'on est assuré de ne pouvoir conserver, dont la durée n'est que de quelques momens, & dont l'amour & l'attachement ferme notre cœur à la possession, & à l'amour du vrai bien, & nous est un obstacle invincible à le posséder & à le prétendre. Je sens ici de l'indignation, & je crois pouvoir faire aujourd'hui le même reproche aux gens du monde, que leur faisoit autrefois un Prophète : *O qui lætamini in nihilo!* O vous *Amos c. 6.*
qui vous réjouissez & qui vous repaissez de rien. Un peu de train, & quelques serviteurs autour de vous, quelques titres qui serviront à vos épitaphes. Faire un peu de bruit dans le monde, être un peu plus regardé par des hommes vains comme vous, avoir un peu plus de facilité d'agir. Voilà à quoi aboutit toute votre ambition. Quelle solidité y trouvez-vous, & que vous en restera-t-il pour l'Eternité ?

Mais je pardonne, si vous voulez, à votre imagination, & je veux que ces choses soient estimables ; mais sur quoi sont-elles fondées ? sur une vie de quelques jours. Quand on voit ces ambitieux qui entassent entreprises sur entrepri-



SECOND

SERMON

POUR LE TROISIÈME

DIMANCHE DE L'AVENT.

Tu quis es ..... quid dicis de te ipso?

Qui êtes-vous donc? Que dites-vous de vou même? Jean, chap. 1. ℣. 19. 22.

JE viens aujourd'hui, MESSIEURS, comme envoyé Jesus-Christ, en vertu du ministère de sa parole, faire chacun de mes Auditeurs, la même demande qu'on fit à Jean : Qui êtes-vous, que dites-vous de vous-même? n pas pour vous inspirer de l'orgueil, & pour vous donn lieu de faire votre propre éloge; car qui est-ce qui ne choi pas ses beaux endroits, quand il s'agit de se faire voir? Q est-ce qui étant interrogé, ou qui s'interrogeant de soi, se répond pas à son avantage? Qui est-ce qui ne se trouva pas tel qu'il voudroit, après s'être examiné, ne cherche p à se flatter ou à se prendre pour un autre? Qui est-ce en qui n'a pas un portrait de soi, fait sur un original souve imaginaire, où il trouve moyen de cacher ses défauts, & relever ses vertus? Mon dessein est de vous ramener à vo mêmes par la connoissance de ce que vous êtes, & de gr ver dans vos ames de profonds sentimens d'une humilité r sonnable & chrétienne, en tirant de vous une confessi intérieure de vos défauts, de vos foiblesses, de votre néa Esprit-Saint, qui nous apprenez dans vos écritures, que cœur de l'homme est impénétrable, portez dans les plus so bres replis de nos cœurs votre lumière & votre grâce; lev ce voile que notre amour propre étend sur nos consciencе & découvrez-nous ces mystères d'iniquité qui s'y passe

Vous qui êtes venu enseigner toute vérité, enseignez-nous aujourd'hui celles qui nous sont propres, dissipez ces mensonges de nous-mêmes à nous-mêmes, & cette ignorance affectée de nos fautes, qui est la source de nos désordres. Nous implorons votre secours par l'intercession de celle qui reconnut qu'elle étoit la servante du Seigneur, lorsque l'Ange lui annonça qu'elle en devoit être la mère. *Ave*...

Les foiblesses qu'on éprouve, les devoirs auxquels on manque, les fautes que l'on commet, sont des sujets d'humiliation que chacun peut trouver en soi, & que chacun se cache & se dissimule. Il n'y a rien qui se fasse sentir plus vivement que les misères & les infirmités du corps & de l'esprit dans l'ordre de la nature; mais la foiblesse de l'homme a cela de propre, dit S. Grégoire, qu'elle lui fait détourner les yeux de tout ce qui peut lui déplaire; ne pouvant trouver de quoi se satisfaire au-dedans de lui, il cherche de quoi s'amuser au-dehors; & au lieu de songer à sa guérison par la connoissance de ses maux, & des remèdes qu'il y doit apporter, il songe seulement à s'en consoler en s'efforçant de les ignorer. Il n'y a rien de si convenable au Chrétien dans sa religion, que de s'instruire de ses devoirs, & de se connoître, & se juger sur les obligations de son état: cependant on n'en veut savoir qu'autant qu'on est résolu d'en faire; on se pardonne certains défauts, du reste on s'endort sur la foi d'une innocence prétendue, & l'on se croit homme de bien, parce qu'on s'empêche de faire réflexion sur le mal qu'on fait. Il n'y a rien de si nécessaire au pécheur que d'avoir un ami fidelle, qui lui mette devant les yeux ce qu'il y a de défectueux & de déréglé dans sa conduite: Mais qui est-ce qui aime la vérité quand elle est contraire à ses passions? & qui sont ceux qui ne sont pas compris dans ces paroles du Prophète: *Odio habuerunt corripientem, & loquentem perfectè abominati sunt*? Ils ont haï celui qui reprenoit, & ils ont eu en abomination celui qui parloit dans la vérité & dans la droiture. *Amos c. 5.*

Or, MESSIEURS, pour vous aider à vous connoître, & pour rendre l'ignorance de nous-mêmes inexcusable, Dieu nous a donné trois principes de connoissance à notre égard: *La raison, la loi, la conscience.* La raison représente l'homme, tel qu'il est; la loi, le Chrétien, tel qu'il doit être; la conscience, tel qu'il est devenu par son péché. La raison lui

dit : voilà ce que tu es ; la loi : voilà ce que tu dois faire ; la conscience : voilà ce que tu as fait. Ce sont trois miroirs où l'on peut se regarder à toute heure, & quand vous vous y serez reconnus, je pourrai dire sans crainte à chacun de vous : *Tu quis es ? quid dicis de te ipso?* Qui êtes-vous ? & que dites-vous de vous-même ?

I. POINT. Le précepte le plus recommandé dans la Philosophie & païenne & chrétienne, est celui qui ordonne de se connoître soi-même. Les sages du monde ont recueilli en ce seul point toute leur morale ; ils ont cru que le premier usage que nous devions faire de notre raison, étoit de raisonner sur ce que nous sommes ; que l'étude la plus noble & la plus propre à l'homme, étoit l'homme même ; que toute autre science étoit une vaine curiosité : mais que celle du cœur étoit une occupation vertueuse ; que l'ignorance la plus honteuse, étoit celle de soi-même, & que pour peu de disposition qu'on eût à la sagesse, il falloit commencer à être sage pour soi. Ils sont tous convenus de l'importance de cette maxime : *Connois-toi toi-même* ; ils l'ont gravée unanimement sur le portail des Temples, & l'ont enseignée dans leurs écoles ; & quelque divisés qu'ils fussent dans leurs opinions, ils se sont tous réunis en ce point.

Les Pères de l'Eglise n'ont pas moins recommandé ce devoir à tous les Chrétiens ; ils en ont parlé comme d'un acheminement à la perfection, & comme d'un abrégé de la vie spirituelle, & les raisons qu'ils en apportent sont dignes de votre attention. Comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus chrétiennes, la réflexion sur soi est le fondement de l'humilité. Comment sera-t-on humble, si l'on ne se connoît ? car l'humilité chrétienne n'est pas une bassesse d'ame, ni une vertu aveugle ; elle doit être éclairée & lumineuse, dit S. Grégoire, c'est-à-dire fondée sur la connoissance qu'on a de soi-même, de laquelle elle dépend, & dont elle reçoit tout son prix & tout son mérite. 2°. Parce que cette vue de nous-mêmes nous porte insensiblement à celle de Dieu, que nous ne saurions voir sans le louer & sans l'aimer. Les Bienheureux le connoissent d'une connoissance directe, & sans s'arrêter en eux-mêmes : mais dans cette vie mortelle, dit S. Augustin, il faut s'élever du néant de la créature, à la grandeur du Créateur : il faut chercher Dieu en soi-même, & se chercher soi-même en Dieu ; se rappor-

ter à lui, tantôt comme un être abjet & dépendant à un Etre infini & souverain, tantôt comme l'ouvrage à son ouvrier, ou l'image à son original, & arriver ainsi à sa connoissance par les disproportions, ou par les ressemblances que nous avons avec lui. 3°. Parce que cette étude de soi-même sert comme de motif universel pour tous les exercices de la piété chrétienne; la vue de nos misères nous fait recourir à la miséricorde; celle de nos besoins produit les bons désirs & la prière; celle de nos dangers nous tient dans une attention & dans une crainte salutaire; celle de nos péchés nous inspire la pénitence; celle de nos foiblesses nous porte à la vigilance & à la précaution; celle de nos vertus produit la reconnoissance & l'action de grâces. Ainsi le soin de se connoître soi-même est un principe & un moyen de satisfaire à tous les devoirs de la religion. Y a-t-il donc rien de si juste & de si raisonnable, que de s'y appliquer?

Pour entendre cette vérité, remarquez qu'il y a des choses qu'il est nécessaire d'ignorer; d'autres qu'il est seulement permis d'étudier & de savoir; & d'autres qu'il est nécessaire de savoir & de connoître.

Il y a des choses que Dieu s'est réservées à lui-même qu'il n'est pas permis de savoir, & où la foi seule peut servir de guide; les desseins de Dieu dans l'ordre de la Providence, la profondeur de ses jugemens, la conduite de sa grâce, l'unité de la nature divine, la trinité des personnes, & tous ces mystères que S. Paul nomme incompréhensibles. Ils sont sous le sceau de la sagesse & de la science de Dieu, la raison n'y peut pénétrer, l'on n'a pu voir sans indignation dans ces derniers temps, la licence avec laquelle chacun se mêle de raisonner, & de disputer sur la religion; de quelque profession & de quelque sexe qu'on soit, on veut discourir à titre de bel esprit; on se fait honneur d'être de l'opinion de celui-ci, ou de celui-là, sans savoir le plus souvent ce qu'ont pensé ni l'un ni l'autre. On parle indiscrétement & sans retenue de ces matières dont les Papes & les Conciles, quoiqu'assistés du Saint-Esprit, n'ont jamais parlé qu'en tremblant; on perd la simplicité de sa foi, & l'on tombe souvent dans les absurdités qui sont inévitables à un esprit qui n'est soutenu ni par la piété, ni par la science, & qui joint l'ignorance à la vanité.

Il y a des connoissances naturelles, & une curiosité per-

mise, mais difficile, & même quelquefois dangereuse. L'homme est entouré de tant d'objets qui se présentent à son esprit, & qui réveillent en lui cette passion de savoir, gravée dans son ame, qu'il se porte, autant qu'il peut, par l'étude & par le travail, à pénétrer les principes, les causes, & les secrets de la nature. Il n'est pas nécessaire qu'il se mette un voile sur les yeux, & qu'il prenne le parti de l'ignorance ou du doute, pourvu qu'il rapporte ce qu'il sait à celui qui s'appelle dans ses Ecritures, le Seigneur & le Maître des Sciences, & qu'il fasse de ses connoissances le bon usage qu'il en doit faire : mais comme il est à craindre qu'il ne soit téméraire en voulant savoir ce qu'il ne doit que croire, ou trop dissipé, en ne s'appliquant qu'à ce qui lui est indifférent. La Providence de Dieu le propose à lui-même comme un objet de ses connoissances plus nobles, parce qu'il se doit préférer à toutes les choses inférieures; plus utiles, parce que c'est ce qui le regarde personnellement; plus aisée, parce qu'il n'a qu'à se considérer lui-même.

Cependant, MESSIEURS, soit négligence, soit orgueil, personne n'a le courage de s'observer. Il faudroit perdre un peu de la bonne opinion qu'on a de soi, si l'on venoit à se connoître. On aime mieux s'estimer sur la foi de son amour propre, que de laisser à sa raison la peine de s'examiner. On a plutôt fait de se représenter comme on veut être, que de rechercher soigneusement comme on est. Les réflexions sur soi-même coûtent trop à un esprit prévenu de son mérite on se juge à tout hasard à son avantage, & l'on ne veut pas avoir l'embarras de se détromper ; ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces gens qui trouvent tant de difficulté à réfléchir sur leur propre cœur, passent leur vie à vouloir pénétrer le cœur des autres ; ils s'endorment sur ce qui les touche, & se tourmentent sur ce qu'ils n'ont ni intérêt de savoir, ni droit de comprendre, ni pouvoir de corriger ; ils se mettent à part, pour ainsi dire, & se tiennent en repos dans leur aveuglement volontaire, & se servent de toutes les lumières de l'esprit, & de tout l'art des conjectures, pour découvrir & pour deviner même les défauts d'autrui, afin d'exercer au gré de leurs passions une impitoyable censure. Il y a un certain Peuple, dit le Seigneur, par la bouche d'un de ses Prophètes, qui ne voit pas, & qui pourtant a des
Is. 43. yeux, éloignez-le de moi : *Educ foras populum cæcum & ocu-*

los habitem. Ces hommes qui voient tout ce qui se passe dans la conscience d'autrui, & qui ne voient rien dans la leur propre, indifférens pour eux, curieux & vigilans pour les autres, faciles approbateurs de leurs actions, sévères censeurs de celles de leurs frères, espions perpétuels de la maison d'autrui, aveugles habitans de la leur, attachés a la conduite du prochain, & fugitifs de leur propre cœur.

Comment vous excuserez-vous, dit S. Chrysostome, & qu'aurez-vous à répondre à Dieu, lorsqu'il descendra en jugement avec vous? Direz-vous que vous n'avez pas connu la vertu? N'aviez-vous pas dans l'esprit une idée de perfection où vous vouliez réduire tout le monde, & dont vous croyiez seul avoir droit de vous dispenser? Manquiez-vous d'intelligence & de discernement pour vos actions? Vous aperceviez la moindre imperfection dans les autres, & vous cherchiez même dans leurs intentions à voir leurs défauts. Vous ont-ils paru petits? Vous saviez si bien l'art de grossir & d'amplifier ceux du prochain, que ne donniez-vous au moins aux vôtres la difformité qu'ils avoient? Vous voyiez une paille dans l'œil de vos frères, que ne voyiez-vous au moins la poutre dans les vôtres? Peut-être n'aviez-vous point d'ami fidelle pour vous avertir de vos fautes? Aviez-vous besoin de conseil, & cherchiez-vous d'autres avis que ceux que vous aviez pris vous-même pour juger des fautes d'autrui? Falloit-il que votre malice fût plus éclairée que votre raison, & que vous eussiez trop de curiosité pour les autres, & pour vous trop peu de soin & de réflexion?

La raison nous est donnée pour trois usages, 1°. pour connoître & pour chercher la vérité; c'est cet œil de l'ame, dit un Père de l'Eglise, & ce regard de l'esprit, qui voit par lui-même ce qui est véritable & réel, & qui se sert du raisonnement pour le discerner d'avec ce qui est faux & apparent, la raison étant nécessaire pour contempler la vérité, & le raisonnement pour la chercher. 2°. Je dis que cette raison doit être employée à connoître les vérités des mœurs, parce que cette lumière intérieure étant destinée pour conduire l'homme à sa fin & à sa félicité, elle doit lui faire voir les principes de la discipline & les voies de la conduite qu'il doit tenir pour y arriver. 3°. Que la principale fonction de l'esprit doit être de découvrir à chacun les vérités qui lui sont propres; car comme le soleil éclaire les parties les plus

In facie prudentis lucet sapientia, oculi stultorum in finibus terræ. *Prov.* 17.

voisines avant que de répandre sa lumière sur les plus éloignées, nous devons ramasser dans notre raison tout ce que nous avons de connoissance pour nous considérer nous-mêmes. Ce que l'Ecriture nous a voulu marquer quand elle a dit, que les yeux du sage sont dans sa tête, & que les yeux de l'insensé s'égarent dans les extrémités de la terre, parce qu'il dissipe en imaginations vagues & en curiosités inutiles, cette lumière qu'il devroit recueillir & réserver toute entière pour lui-même.

Or, MESSIEURS, consulte-t-on cette raison? Je parle d'une raison assistée de la foi & fondée sur la conscience; la plupart des hommes se jugent, non pas par ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils aiment, par ce qu'ils estiment, par ce qu'ils possèdent. *Tu quis es?*

On se connoît par ses richesses, par sa puissance, par ses titres, non pas par sa nature, ou par ses inclinations, par ses habitudes, par sa réputation. On se regarde comme grand Seigneur, non pas comme homme mortel, ni comme un homme pécheur. Pourquoi vous enorgueillissez-vous, cendre & poussière que vous êtes. De quoi pouvez-vous vous glorifier? d'une noblesse que vos pères ont acquise par leur ambition & par leur orgueil, & que vos enfans perdront peut-être par leurs bassesses; d'un nom qu'on se fait souvent sans mérite, & qu'on perd aussi sans sa faute: des louanges que le mensonge donne à la vanité, & que la vanité paye au mensonge: d'un esprit qui s'use par le repos, qui s'appesantit par le travail: d'une beauté que l'Ecriture appelle vaine & trompeuse: d'une fortune qui s'établit avec peine, & qui se renverse & tombe souvent de son propre poids: d'une protection qu'on vous donne par hasard, & qu'on ôtera par caprice: des richesses que vous perdrez, & qui peut-être vous perdront: des amis à qui vous deviendrez indifférens dès que vous serez moins heureux. Voilà sur quoi vous fondez une opinion que vous avez de vous-même. Mais quand vous auriez tous ces biens ensemble, & que tous ces biens seroient solides, est-il raisonnable d'aller chercher hors de vous, l'idée & la connoissance de vous-même? n'ai-je pas droit de vous réduire à mon principe, & de vous demander: *Tu quis es?*

Les autres se jugent non pas par les sentimens de leur conscience, mais par les complaisances qu'on a pour eux;

ils se connoissent par ce qu'on leur dit, plutôt que par les vérités qu'ils pourroient se dire à eux-mêmes : personne ne nous aide à nous faire connoître ce que nous sommes, on n'a ni zèle ni charité pour le salut de son prochain. Dans les conversations on s'entretient de choses vaines : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum*; & chacun conspire à nous cacher nos défauts pour contribuer à entretenir ou à produire la vanité. Il n'y a homme, si misérable puisse-t-il être, qui ne trouve son flatteur, s'il peut se rendre utile à quelqu'un. Le monde est plein de nuages que la flatterie a formés, & dont elle couvre ce qui pourroit nous humilier. On a des voiles toujours prêts à jeter sur la vérité, pour peu qu'elle soit austère, & qu'elle puisse blesser ceux à qui l'on parle : on l'altère par le mensonge, on la dissimule par le silence, on la tempère, on l'affoiblit par les expressions. La société n'est proprement qu'un commerce de mensonge & de fausses louanges, où les hommes se flattent, où l'on s'entête mutuellement de l'encens qu'on se donne les uns aux autres ; l'on traite souvent de vertus les vices d'autrui, pour mettre à couvert les siens, & se faire un art de tromper & d'être trompé : c'est l'honnêteté, c'est la politesse du monde.

Ce n'est pas, MESSIEURS, qu'on en soit dans le fonds pour cela, plus doux & plus indulgens ; la malignité n'y perd rien, & après le bien qu'on a dit, on va souvent se moquer de la simplicité de ceux qui l'ont cru. Après avoir fait en présence le portrait flatteur, on va montrer en secret le portrait ridicule aux autres. On se dédommage des louanges qu'on a dites par les railleries mêmes qu'on en fait ; & contre tous les droits de la charité chrétienne, on se joue de ceux qu'on a révérés, & l'on renverse en particulier l'idole qu'on vient d'encenser en public.

Est-ce donc sur ces jugemens si trompeurs, que vous fondez la connoissance de vous-mêmes, cherchez-là au-dedans de vous : *Humiliatio tua in medio tui*, dit un Prophète : retirez-vous au fond de votre cœur, de-là jetez vos yeux sur ce que vous êtes, vous ne trouverez qu'illusion dans les sens, qu'égarement dans l'imagination, que corruption dans vos volontés, qu'inconstance dans vos désirs, qu'incertitude dans vos résolutions, qu'impuissance dans vos actions. Votre raison assistée de votre foi, vous donnera ces connoissan-

ces, & la loi de Dieu, qui est la vraie justice, la perfectionnera ; c'est ma deuxième proposition.

II. POINT. Quand je parle de la loi de Dieu, MESSIEURS, je parle de ce que la miséricorde divine nous a laissé de plus sensible pour l'instruction de nos esprits, & pour la réformation de nos mœurs ; de ces saintes Ecritures qui sont les instrumens de notre foi, la consolation de nos espérances, les règles & les motifs de notre charité, dans lesquels il n'y a rien qui ne nous instruise, si nous manquons de lumière ; rien qui ne nous reprenne, si nous manquons de fidélité & de droiture ; rien qui ne nous encourage, si nous entrons dans les voies de Dieu ; qui ne nous effraie, si nous avons besoin de crainte ; qui ne nous attendrisse, si nous sommes sensibles à l'amour de Dieu ; qui ne nous montre la vertu avec ses récompenses, si nous avons dessein de la suivre, ou le péché avec ses châtimens, si nous avons résolu de la quitter. En un mot, c'est la parole de Dieu dont je parle, & cette parole de Dieu c'est sa loi.

Or, MESSIEURS, c'est cette loi qui nous fait connoître à nous-mêmes, & sur laquelle nous devons nous juger. 1°. Elle nous donne la connoissance du péché par les défenses & les réprimandes qu'elle fait. Comment aurois-je remarqué, dit saint Paul, les mauvais désirs de la concupiscence, si la loi ne me disoit : Tu n'auras point de mauvais désirs ? sans cette lumière l'esprit ne pourroit distinguer le mal d'avec le bien, & le cœur suivroit aveuglément ses inclinations ; Dieu nous l'a donc donnée comme un principe de connoissance & de discernement entre le vice & la vertu. 2°. Elle nous montre nos devoirs, parce qu'elle nous expose les volontés de Dieu & les obligations que nous avons de les accomplir, non-seulement ces devoirs communs & ces volontés générales qui maintiennent l'ordre & la justice du monde, mais encore ces règles particulières de notre état & de la justice qui nous est propre, afin que chacun passe sa vie à suivre la volonté de Dieu : *Ut jam non desideriis hominum, sed voluntate Dei quod reliquum est in carne vivat temporis*, dit l'Apôtre saint Pierre. 3°. Elle nous fait voir les peines ou les récompenses, afin de nous retenir par les unes, & de nous exciter par les autres, & de nous montrer ce que nous sommes par ce que nous méritons.

Enfin, toute l'intention de la loi tend à nous donner une

connoiſſance parfaite de nous-mêmes; auſſi elle eſt appelée tantôt juſtice, parce qu'elle contient les règles de la droiture & de l'équité, que nous devons obſerver en nous; tantôt jugement, parce que c'eſt ſur elle que nous devons fonder l'opinion que nous avons de nous-mêmes; tantôt juſtification, parce que c'eſt d'elle que nous devons prendre les principes de nos connoiſſances; tantôt témoignage, parce que c'eſt par elle que nous pouvons répondre à Dieu de la ſoumiſſion que nous avons à ſes volontés; tantôt commandement & ordonnance, parce qu'elle nous preſcrit ce qu'il faut faire; quelquefois lumière, parce qu'on eſt éclairé quand on la ſuit, & quand on la pratique. Auſſi Dieu commande de méditer jour & nuit cette loi, de l'avoir ſans ceſſe devant nos yeux, de la conſerver & de la lier dans notre cœur : *Liga ea in corde tuo jugiter*, de la conſulter dès le point du jour : *Evigilans loquere cum eis*; de nous mettre ſous ſa garde & ſous ſa protection pendant notre ſommeil : *Cùm dormieris, cuſtodiant te*; pour nous apprendre que ce doit être-là notre ſérieuſe application & notre étude continuelle.

Cependant, MESSIEURS, quelqu'un y fait-il réflexion? fait-on & veut-on ſavoir par ſoi-même les vérités que la parole de Dieu renferme dans ſes écritures? voudroit-on avoir donné à une lecture ſi ſainte & ſi néceſſaire, quelques momens de ce temps qu'on paſſe ſi triſtement dans une molle & ennuyeuſe oiſiveté? n'aime-t-on pas mieux lire ces curioſités inutiles, qu'un homme revenu des pays éloignés aura peut-être débitées pour ſe moquer de la ſimplicité du ſien, & pour ſe délaſſer des travaux de ſes voyages par le plaiſir qu'il a de faire croire qu'il a vu ce qu'il n'a fait qu'imaginer? n'a-t-on pas plutôt entre les mains ces fables amoureuſes, que les paſſions ont produites, & qui produiſent les paſſions, dont la compoſition & la lecture ſont ſouvent la corruption de l'eſprit & du cœur, & toujours l'occupation des perſonnes qui n'en ont point? Nous ſommes les enfans & les diſciples de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il nous a régénérés par ſon ſang, & qu'il nous eſt venu enſeigner la doctrine céleſte qu'il avoit appriſe de ſon père. Si nous faiſons de ces deux grandes qualités notre dignité & notre gloire; pourquoi n'avons-nous pas toujours devant nos yeux le recueil des enſeignemens de notre Maître, & le teſtament qui nous aſſure l'héritage de notre Père? Un re-

ligieux qui n'auroit jamais lu les constitutions de son Ordre; & les règles de son fondateur; un savant qui n'auroit pas vu certains livres originaux, où sont les fondemens de la doctrine qu'il professe, vous sembleroient-ils raisonnables? Comment pouvons-nous donc négliger de lire la loi de Jesus-Christ, dont les paroles sont esprit & vie, puisqu'étant entrés par le baptême dans la religion dont Jesus-Christ est le fondateur, nous devons regarder l'Evangile comme notre règle, qui nous fait connoître sa volonté, qui nous propose ses exemples, qui nous assure de ses promesses, qui est notre lumière en ce monde, & qui, selon l'expression même de Jesus-Christ, nous doit un jour juger en l'autre: *Sermo quem locutus sum ipse vos judicabit in novissimo die.*

C'est de ce peu de soin de lire ces saintes instructions, que vient l'ignorance de nous-mêmes & de nos devoirs. On ne sait ni ce qu'on doit aimer, ni ce qu'on doit haïr, ni ce qu'on doit pratiquer, ni ce qu'on doit omettre dans la religion; un terme de l'Ecriture est une espèce de langage inconnu. On ne sait ni ce qu'on est, ni ce qu'on n'est pas. On ne fait aucune application sur soi des devoirs de la piété. On entend des Sermons, & l'on n'en est ni plus humble, ni plus éclairé.

La parole de Dieu ne produit presque aucun effet. On prêche, on parle, on discourt, toutes les Chaires retentissent d'invectives contre les vices; & cependant voyons-nous moins de luxe dans les habits, moins d'injustices dans les jugemens, moins de licence dans les conversations, moins d'infidélité dans le commerce de la vie? D'où vient qu'il y a si peu d'amendement dans les mœurs, & si peu de conversions parmi les fidelles?

C'est à la vérité la faute des Prédicateurs, si par une vaine & indiscrète passion de paroître ils se produisent dans les fonctions évangéliques, & se mêlent de parler de Dieu avant que de l'avoir écouté dans la retraite & dans la prière: si abusant de leurs talens pour gagner l'estime du monde, ils se prêchent eux-mêmes, au lieu de prêcher Jesus-Christ; s'ils se proposent la prédication comme un moyen de se distinguer, ou comme un chemin pour arriver aux dignités de l'Eglise; s'ils briguent les suffrages des Auditeurs, pour appuyer une douteuse réputation par l'intrigue & par la cabale; s'ils démentent par leurs mauvaises mœurs

la sainteté de leurs paroles, ils sont coupables du peu de fruit que produit leur ministère, & Dieu leur fait ce reproche dans ses écritures : Pourquoi te mêles-tu de débiter mes vérités, & de distribuer ma sainte parole ? *Quare tu enarras justitias meas.*

Mais aussi les Auditeurs ne contribuent-ils pas à rendre tant de bons discours inutiles? avec quelles dispositions y viennent-ils ? les uns par occasion, les autres par curiosité, plusieurs par coutume : est-ce pour s'instruire ? est-ce pour se régler? ils considèrent le Sermon comme une simple déclamation dont ils se font eux-mêmes les juges, non pas comme une exhortation qu'ils doivent écouter avec respect. Leur dessein n'est pas de corriger leurs défauts, mais de remarquer ceux des autres. Ils veulent voir s'il est touchant, s'il est moral ; car aujourd'hui on ne veut presque plus ouïr parler des mystères ; la doctrine paroît trop sèche : il faut des moralités qui touchent le cœur, dit-on, & qui ne font souvent qu'égayer l'esprit. On ignore sans peine la conduite de Dieu sur nous, qui est le fond de la religion, pourvu qu'on connoisse la conduite des hommes entre eux : on veut avoir le plaisir de voir un péché bien représenté, afin de juger tantôt celui-ci, tantôt celle-là. On demande des images des mœurs & des vices du temps, où chacun cherche les passions d'autrui, au lieu de découvrir les siennes propres ; l'on se fait un plaisir d'éloigner de soi son péché, par de malignes applications qu'on fait sur celui des autres, & de tourner les remontrances de celui qui prêche en médisances secrètes, & en satyres contre le prochain. Les Prédicateurs sont obligés d'accommoder ainsi le pain de la parole de Dieu au goût de ceux à qui ils la distribuent, & ils tireroient de grands avantages de ces moralités chrétiennes, si les Auditeurs en faisoient l'application sérieuse sur eux-mêmes ; mais ils ne veulent pas s'y reconnoître.

C'est pourtant le propre de la loi de nous montrer nos défauts, & de nous donner les moyens de les corriger. Moyse avoit ordonné dans l'ancienne loi, qu'on mît à l'entrée du Tabernacle un grand bassin rempli d'eau, composé de plusieurs miroirs rassemblés, afin que les Prêtres qui entroient dans les fonctions de leur Sacerdoce, trouvassent en même-temps de quoi découvrir leurs taches, & de quoi les laver & effacer : Image, dit saint Grégoire, dans laquelle les Chré-

tiens, qui ſont le peuple ſaint, & le royal ſacerdoce, doivent ſe conſidérer attentivement, afin de ſe laver de leurs péchés, & de ſe rendre dignes de la pureté de Dieu. Il faut donc méditer cette loi, il faut ſe l'appliquer, il faut la pratiquer.

Mais combien d'illuſions ſe fait-on pour ſe mettre à couvert de la loi de Dieu, & pour éviter ſes lumières? *on l'altère : on la diviſe : on en abuſe.*

On n'oſeroit choquer ouvertement la parole de Dieu, mais on l'interprète, on la prêche, on la tourne à ſon avantage; on raiſonne ſelon ſes déſirs, on s'aide de toutes les circonſtances qui peuvent diminuer le péché; on conſulte des perſonnes foibles, ou prévenues, ou intéreſſées, & l'on fait tout dire à l'Evangile par les détours & par les fauſſes couleurs qu'on lui donne. Dieu commande dans ſes écritures de pardonner les injures : *Niſi remiſeritis unuſquiſque.* Cependant chacun ſe croit le malheureux & l'offenſé. On ſe fait un zele de juſtice, de ſon reſſentiment & de ſa paſſion; on croit que c'eſt aſſez de reſſerrer ſa haine & de ſauver les apparences : on proteſte qu'on ne veut point de mal à ſon frère, on en penſe de lui, on lui en procure, on lui en fait ſi l'on peut, en diſant toujours que chrétiennement on lui pardonne. Dieu dit dans ſes écritures, que ſi notre œil, notre pied, ou notre main nous ſcandaliſe, nous devons les arracher & les couper; c'eſt-à-dire que ſi les choſes mêmes qui nous ſont les plus chères, nous ſont occaſion de chute & de péché, il faut nous en ſéparer, quelque peine & quelque violence que nous ayons à ſouffrir en le faiſant. Cependant on ſe flatte qu'on n'aura pas tant de foibleſſe, on ſe fonde ſur une réſolution qu'on aura tant de fois priſe inutilement, ſur une confeſſion qu'on aura faite ſans beaucoup de diſpoſition; ſur quelques jours de trève que le remords de la conſcience, quelque reſpect humain, ou le dépit auront fait faire. C'eſt ainſi qu'on déguiſe les uſures, les ſimonies; chacun a ſes ſubtilités, & l'on ne reconnoît preſque plus de coupables, que ceux qui ſont aſſez ſimples & aſſez groſſiers pour ne pas ſavoir donner la couleur qu'il faut à leurs péchés.

Les autres diviſent la loi. Il regardent comme ce Phariſien de l'Evangile les endroits qu'ils en obſervent, & ne voient pas ceux où ils manquent, prenant occaſion non pas

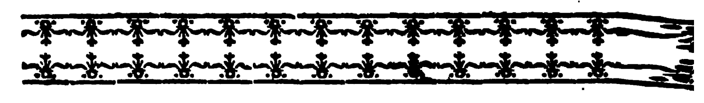
de s'humilier de ce qu'ils n'en font pas, mais de se justifier de ce qu'ils s'imaginent en faire. Combien voit-on de riches qui sous ombre de quelques aumônes qu'ils donnent, croient que tous leurs péchés d'ailleurs sont effacés. Ils considèrent, non pas les pauvres qu'ils ont faits, mais quelques pauvres qu'ils assistent. Ils couvrent leurs injustices sous un peu de charité; ils ne s'accusent pas du bien qu'ils retiennent, mais ils se glorifient de celui qu'ils donnent, & se font une dévotion de ce qu'ils retranchent à leur injustice.

Combien voit-on de personnes se pardonner leur luxe, leur orgueil, leur envie, à la faveur d'un peu de pudeur qu'elles ont; pourvu qu'elles soient chastes, elles croient pouvoir être malfaisantes, s'imaginant que de n'avoir pas un vice, c'est avoir toutes les vertus; qu'à la faveur d'une bonne réputation qu'elles ont, elles ont acquis le droit de faire ce qu'il leur plaît dans tout le reste, & qu'elles peuvent médire de tout le monde impunément, parce qu'elles sont à couvert d'une espèce de médisance.

Voilà, MESSIEURS, les illusions qu'on se fait sur la loi de Dieu. Elle est faite pour nous donner la connoissance de nous-mêmes, & pourquoi ne nous en servons-nous pas de miroir pour nous y regarder, non pas d'une vue passagère, mais fixe & constante? Cette loi est sainte, dit David; pourquoi ne nous réglons-nous pas sur elle pour le devenir? cette loi convertit les ames; pourquoi sur ces lumières ne commençons-nous pas à changer de vie? Cette loi est un témoignage fidelle, pourquoi cherchons-nous à l'altérer & à la corrompre? Cette loi donne de la sagesse aux humbles, pourquoi ne nous voyons-nous pas en elle toujours petits, toujours imparfaits, tels que nous sommes? Prions que Dieu la répande dans nos esprits comme lumière, afin qu'elle nous éclaire; que Dieu l'imprime dans nos cœurs comme charité, afin qu'elle nous sanctifie, & qu'elle soit la source des grâces qui produiront la gloire que je vous souhaite.

Lex Domini immaculata, convertens animas: testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.





SERMON

POUR LE QUATRIÈMÉ

DIMANCHE DE L'AVENT,

Prêché devant le Roi, dans sa Chapelle à Versailles.

Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ ... jam enim securis ad radicem arboris posita est. *Luc, ch.* 3.

Faites donc des fruits dignes de pénitence, car déjà la cognée est au pied de l'arbre. Evangile selon Saint Luc, chap. 3.

SIRE,

Je croirois manquer aujourd'hui à mon ministère, si je ne joignois ma foible voix à celle du Précurseur de Jesus-Christ, premier interprète de l'Evangile, & premier modèle des Prédicateurs Evangéliques. Les Peuples sortis en foule de leur Villes, l'alloient trouver dans son désert pour s'instruire de leurs devoirs; au lieu qu'il faut aller trouver les riches & les grands du monde pour les instruire & pour les avertir des leurs. Ceux-là résolus de changer de vie, & touchés du désir d'accomplir la loi, écoutoient avec soumission & avec crainte, les exhortations & les menaces qu'on leur faisoit, & disoient en tremblant: Que faut-il donc que nous fassions? *Quid ergo faciemus?* Ceux-ci charmés des plaisirs & des vanités du siècle, écoutent souvent sans fruit & sans réflexion les vérités les plus importantes quand elles blessent leur délicatesse, & qu'elles s'opposent à leurs passions, & diroient volontiers

volontiers comme ses enfans de mensonge & de désobéissance dont parle un Prophète : Prêchez-nous des choses qui plaisent, voyez nos erreurs, & laissez-les-nous : *Dicite nobis placentia, & videte nobis errores.*

Je sai, MESSIEURS, je sai, que la sainteté du Prédicateur contribuoit à la docilité & à la conversion des Auditeurs ; que l'austérité de sa vie confirmoit celle de sa doctrine, & que rien ne pouvoit résister à un célèbre pénitent qui avoit pratiqué la pénitence avant que de l'enseigner, & qui toujours admirable & par ses mœurs & par ses discours, soutenoit la grandeur de ses instructions par la force de ses exemples. Mais l'Evangile ne dépend pas des œuvres de ceux qui le prêchent, pourvu que Jesus-Christ soit annoncé, il n'importe qui est le Ministre qui l'annonce. La vérité, par quelque canal qu'elle coule, retient toujours sa pureté, & soit saint, soit pécheur qui l'enseigne, comme elle est toujours également pure en elle-même, elle doit toujours être également vénérable à ceux qui l'écoutent. Ne vous étonnez donc pas, si tout indigne que je suis, prenant la voix d'un Prophète, & plus que Prophète, je vous dis comme lui, changez de mœurs, corrigez-vous, faites des fruits dignes de Pénitence.

Mais en vain parlerois-je de la pénitence comme S. Jean, si je n'étois animé de ce même esprit qui le fit parler : *Factum est Verbum Domini super Joannem, ut exiret de deserto.* Faites, Seigneur, que je sente en moi cette impression vive & efficace de votre parole, qui me fasse comme sortir hors de moi-même pour aller imprimer dans l'esprit de mes Auditeurs la crainte de vos jugemens, que je leur découvre les conséquences du présent & de l'avenir, dont ils abusent, que je leur montre les portes de la mort ouvertes, & les portes du ciel fermées pour eux, s'ils n'apaisent la justice de Dieu qui les menace, & qu'enfin je leur inspire, non pas des désirs lents & vains, d'une conversion foible & mal assurée, mais des fruits solides d'une prompte & véritable pénitence : c'est par l'intercession de la Mère de Jesus-Christ que j'espère obtenir cette grâce, & c'est pour cela que je lui dis les paroles de l'Ange : *Ave, &c.*

SIRE,

Ce seroit ignorer tous les principes de la Religion, & toutes les règles de l'équité & de la justice, que de douter de la

néceſſité indiſpenſable de la pénitence. Qui ne ſait que tout homme eſt pécheur, & que tout pécheur doit être puni, ou par les peines qu'il s'eſt lui-même impoſées pendant ſa vie, ou par celles qui lui ſont deſtinées après ſa mort? La juſtice de Dieu peut être adoucie, mais elle ne peut être fraudée, l'ordre doit être rétabli, ou par la réparation volontaire, ou par la peine forcée de celui qui l'a violé. Jeſus-Chriſt a prêché ces vérités, l'Evangile eſt compoſé de ces maximes; Faites pénitence, car le Royaume des cieux approche : ſi vous ne faites pénitence vous périrez tous. Mais quoique tout le monde convienne de la néceſſité de la pénitence, tout le monde en éloigne la pratique. On ne croit pas pouvoir s'en défendre, mais on croit pouvoir la différer, & chacun perſuadé du fond de ſa converſion, ſe retranche ſur le temps de l'exécuter. L'un dit, je ſuis jeune, rien ne me preſſe : l'autre dit, je péche, il eſt vrai, mais je me convertirai à la fin. Je m'arrête à ces deux prétextes, je prétends combattre cette fauſſe raiſon de l'âge ou de la ſanté, cette fauſſe eſpérance de ſe convertir dans une extrême maladie, & vous montrer ſi bien la vanité de ces pénitences éloignées, que ſi vous n'en êtes convertis, du moins vous en demeurerez convaincus.

I. POINT. Il n'y a rien de plus injuſte ni de plus déraiſonnable que cette penſée. Je ſuis jeune, & je ne ſuis pas preſſé d'être homme de bien. Les Philoſophes payens ne l'ont pu ſouffrir, & l'un d'eux s'écrie ſur ce ſujet : Inſenſés que vous êtes, vous voulez donc donner à vos paſſions la fleur de vos ans, & ne réſerver à la ſageſſe qu'un reſte de vie qui ne ſera plus bonne à rien! eſt-il temps de commencer à bien vivre lorſqu'il eſt temps de mourir? Ne pouvez-vous concevoir de bons deſſeins que pour un âge où vous n'aurez plus la force de les accomplir? Quelle erreur de ne vouloir être raiſonnable qu'en un âge où peu de gens ſont arrivés, & où vous n'arriverez peut-être jamais.... Qu'eût-il dit, s'il eût connu par la foi, que chaque portion de notre vie appartient à Dieu, par qui nous vivons; que Jeſus-Chriſt ne peut ſouffrir de ſerviteurs, non-ſeulement méchans, mais même inutiles, & que tous les momens que nous paſſons en ce monde, ſont des ſemences de l'éternité? Qu'eût-il dit, s'il eût ſu le prix de la ſageſſe divine que nous profeſſons, de la gloire infinie où nous eſpérons arriver; du ſang de Jeſus-

Christ dont nous devons faire un fidelle usage ? Qu'eût-il dit s'il eût appris de l'Evangile, que Dieu nous ayant choisis pour être à lui, s'est hâté, pour ainsi dire, de nous aimer dès l'éternité, que nous ayant depuis adoptés pour être ses enfans & ses héritiers, il n'a pas interrompu le cours de ses bienfaits & de ses grâces, & que cependant nous nous lassons où nous cherchons des délais à l'aimer, & lui retranchons la plus grande & la meilleure part d'une vie, qui toute entière ne suffiroit pas à la reconnoissance & aux services que nous lui devons.

Mais cherchons dans les pures sources des Ecritures des preuves touchantes de cette vérité. Le Sage ne donne point de conseil plus précis & plus important que celui d'une prompte conversion : *Ne tardes converti ad Dominum, & ne differas de die in diem.* Il en donne trois raisons différentes dans la suite. La première est tirée de la grandeur des récompenses divines, comme s'il disoit : Faites du bien en tout temps, parce que les récompenses de Dieu durent éternellement. On vous prépare une éternité de gloire, mais il faut employer tous les momens qu'on vous donne pour l'acquérir : vous êtes destinés à être heureux autant que Dieu régnera dans le Ciel, mais vous êtes obligés de servir Dieu tout le temps que vous vivrez sur la terre : voilà dans l'inégalité des services & des récompenses, la seule proportion qu'on y peut trouver. La seconde est tirée de l'infirmité de la vieillesse : *Memento Creatoris tui antequam veniant dies afflictionis.* Souviens-toi de ton Créateur pendant que tu es jeune, avant que ces jours de douleur & de travail arrivent, & ces tristes années qui rendent la vie ennuyeuse & insupportable, concluant de-là, qu'il ne faut pas remettre sa pénitence à cet âge, où les forces venant à manquer, on ne peut plus porter sur soi la peine de son péché, & où souvent l'on ne l'interrompt que par l'impuissance où l'on est de continuer à le commettre. La troisième raison qu'il apporte, c'est l'utilité que l'homme retire d'une prompte conversion. Vous louerez le Seigneur votre Dieu, dit-il, étant encore jeune & en santé, & vous serez comblé de ses faveurs & de ses miséricordes, pour nous apprendre que le moyen d'attirer les grâces de Dieu dans tout le cours de la vie, c'est de répondre à ces premiers mouvemens, & que pour guérir de nos maux avec plus de sureté, il faut être dès

premiers à entrer dans la piscine salutaire de la pénitence dès que les eaux en sont agitées.

Le principe de toutes ces raisons est tiré de l'obligation que nous avons de faire un bon usage du temps. S. Paul met en cela toute la prudence, & toute la justice Chrétienne : *Videte fratres quomodo cautè ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes, redimentes tempus.* Prenez garde de ne pas vous conduire comme des insensés, mais comme des gens sages qui rachètent le temps, c'est-à-dire, qui en connoissent le prix, qui en ménagent les instans, qui réparent par leur ferveur ce qu'ils en ont perdu par leur négligence, le retenant comme captif, & le faisant servir aux vanités & aux divertissemens du monde, au lieu de le rapporter à sa fin naturelle qui est l'éternité. Car, comme remarque saint Thomas, Dieu ayant créé les Anges & les hommes pour les rendre heureux, n'a pas voulu pourtant leur donner la béatitude, sans leur laisser quelque temps pour travailler à s'en rendre dignes. Aux Anges il n'a donné qu'un moment, parce qu'étant purement spirituels, & n'ayant besoin ni de succession ni de durée pour agir, un seul acte de charité leur suffisoit pour obtenir la fécilité. Pour les hommes qui sont plus lents dans leurs opérations, il leur falloit un plus long espace, c'est ce cercle de jours & d'années qui composent le cours de notre vie, qui nous est donné pour nous perfectionner, & que saint Jerôme appelle un temps qui conduit à l'éternité : *Tempus æternitatis viaticum.*

Oui, MESSIEURS, il nous est donné ce temps par une bonté infinie de Dieu pour pleurer nos péchés, pour en mériter une réconciliation parfaite, pour acquérir les vertus chrétiennes, pour multiplier nos bonnes œuvres, pour obtenir la grâce de Jesus-Christ, pour éviter les supplices de l'enfer, pour acquérir une gloire qui est éternelle. Par quel droit voulez-vous donc partager ce temps ? Pourquoi en donnez-vous une partie au monde, l'autre à Dieu, l'une au plaisir, l'autre à la pénitence, l'une à l'avidité d'acquérir injustement, l'autre à la peine de réparer vos injustices, l'une à entretenir votre luxe & vos vanités, l'autre à faire des aumônes, & à payer vos dettes ? Quelle idée & quelle monstrueuse opposition de vie vous faites-vous, des années de passions & des années de sagesse ? Une jeunesse payenne, une vieillesse chrétienne, un déréglement par inclination

une converſion par néceſſité, enfin une vie mêlée de mal & de bien, moitié religion, moitié monde; encore le partage n'en eſt-il pas égal, & nous ne donnons à celui à qui tout appartient, que les miſérables reſtes d'un eſprit & d'un cœur uſés; ſemblables en cela à ces Prêtres idolâtres dont parle Tertullien, qui ſe réſervoient les parties bonnes & ſaines de la victime, & n'offroient à leurs Dieux que ce qu'il y avoit d'inutile & de corrompu. Il n'eſt donc pas juſte que vous diſpoſiez du temps comme d'un bien qui vous eſt propre, & ſi Jeſus-Chriſt vous avertit dans l'Evangile, que ce n'eſt pas à vous de connoître les temps & les momens que ſon Père a mis en ſa puiſſance, comment croyez-vous en être les maîtres, & en pouvoir uſer ſelon vos déſirs?

Mais quand vous auriez deſſein de faire un juſte partage; ſavez-vous quelles ſeront les bornes de votre vie? Quel garant avez-vous de l'avenir qui ſoit ſi ſûr & ſi infaillible? Y a-t-il une meſure certaine de vie pour vous? Ecoutez, hommes trompeurs & trompés, diſoit le Prophète Iſaïe: *Audite, viri illuſores.* Vous qui dites, nous avons fait un pacte avec la mort: *Percuſſimus fœdus cum morte.* Nous nous ſommes fait une confiance trompeuſe où le menſonge n'a pas laiſſé de nous protéger: *Poſuimus mendacium ſpem noſtram, & mendacio protecti ſumus.* Dieu rompra cette alliance que vous avez faite: *Delebit fœdus veſtrum.* La grêle détruira l'eſpérance du menſonge: *Subvertet grando ſpem mendacii*; & un déluge d'eaux emportera la protection qu'on en attendoit, *& protectionem aquæ inundabunt.* Ne reconnoiſſez-vous pas en ces paroles l'image du monde, n'y découvrez-vous pas ce qui ſe paſſe tous les jours à vos yeux, & peut-être même dans votre cœur? Ne vous faites-vous pas un traité de menſonge avec la mort, une eſpérance de menſonge, une protection de menſonge. Je m'explique: pour peu de ſentiment de Religion qu'on ait, on a quelque deſſein de ſe convertir, mais on met toujours quelque occupation entre ſa converſion & ſoi. On comprend bien que c'eſt une choſe néceſſaire, mais on s'en fait d'autres qu'on avoue à la vérité moins utiles, mais qu'on veut faire paſſer devant comme plus preſſées. Je renoncerai, dit-on, à mon ambition, ſi je puis une fois parvenir à ce degré de fortune que j'attends, & qui me convient; cependant on met tout ſon eſprit & tout ſon cœur à ce qu'on recherche, on s'inquiète, on ſe trou-

ble, on emploie flatterie, menſonge, injuſtice: on amuſe l'un, on ſupplante l'autre; on perd ſon repos dans l'eſpérance de le retrouver, & l'on redouble ſon ambition, parce qu'on ſe flatte qu'elle finira; un coup mortel & imprévu au milieu de votre pourſuite, vous renverſera vous & vos deſſeins, vous n'aurez, ni le temps de venir à bout de vos affaires, ni le temps d'accomplir votre converſion. Le monde ne me ſera plus rien, dites-vous, ſi je puis établir ma famille & élever mes enfans au rang & à la grandeur que je leur ſouhaite. Sur cela on devient inſenſible à la misère des pauvres, indifférent pour le prochain, avare pour ſoi. On ne penſe qu'à l'alliance qu'on veut faire: on renverſe ſa famille pour l'établir; pour élever un de ſes enfans on devient le tyran des autres, deſtinant ceux-ci à l'Egliſe, ſans diſcernement & ſans vocation, afin de mêler à des richeſſes d'iniquité le patrimoine de Jeſus-Chriſt & de ſes pauvres, forçant celles-là par des dégoûts continuels, & par des perſuaſions violentes, à ſe jeter dans des Religions, non pas pour ſe conſacrer à Dieu par une oblation volontaire, mais pour ſe ſacrificer par déſeſpoir à la paſſion de leurs parens, à l'élévation d'un frère plus chéri, à l'ambition d'un père injuſte ou d'une mère dénaturée, & peut-être après tous ces ſoins, à la veille de ce mariage qui fait le comble de vos ſouhaits, à la vue de ces enfans que vous avez enrichis par votre avarice, que vous avez rendus ambitieux par vos exemples, vous manquerez tout d'un coup à vous, à eux; & de tous ces projets de fortune, il ne vous reſtera que la douleur des biens que vous aurez perdus pour vous, & les châtimens des péchés que vous aurez commis pour eux.

Mais quand on auroit autant de vie qu'on en ſouhaite; quand tous les deſſeins réuſſiroient ſelon les vœux qu'on a faits, croyez-vous qu'on ſuivît vivement la réſolution qu'on auroit faite, & qu'on ne travaillât & qu'on ne penſât plus qu'à la pénitence qu'il faut faire. Hélas! ce repos, ces retraites, ces converſions prétendues ne ſont ſouvent que des eſpérances de menſonge: *Poſuimus mendacium ſpem noſtram.* Où voit-on qu'après une longue ſuite de déſirs mondains, on vienne ſi aiſement à la paix du cœur & à la tranquillité chrétienne; l'ambition ſe reſſerrera, mais elle ne ſe perdra pas. On n'aura pas les mêmes deſſeins, mais on aura les mêmes inquiétudes & les mêmes empreſſemens. On

n'aura plus de grandes espérances, on se retranchera sur les petites. On sera aussi vif & aussi sensible sur de petits intérêts de famille qu'on l'aura été sur les grands. Toute la différence qu'il y aura, c'est qu'on ne croira plus avoir de passions, parce qu'on n'en aura que de médiocres, & qu'au lieu que dans les grandes agitations du monde, on s'imaginoit au moins qu'on feroit un jour pénitence, on se persuadera qu'on est devenu assez homme de bien, & qu'on n'a pas besoin de la faire. Où voit-on des retraites du monde bien sincères; le chagrin, la vanité, la bienséance font une partie des conversions qu'on voit aujourd'hui : car on s'est fait un art de se retirer à propos, quand le crédit commence à diminuer, & qu'on cesse d'être à la mode, quand par les disgraces de la fortune, ou par sa mauvaise conduite, on s'est mis en état de ne pouvoir plus soutenir sa qualité, quand on est rebuté d'une vie souvent fâcheuse par ses accidens, & souvent même laborieuse dans ses plaisirs. Alors on commence à penser que tout ne convient pas à tout temps ni à tout état, que le luxe & les passions ont leurs bornes, qu'il y a un âge à donner à la vanité & un âge à donner à la modéstie; qu'il faut affecter d'être sage, de peur de passer pour ridicule. On s'éloigne du monde, parce que le monde commence lui-même à s'éloigner. On cherche à se venger du mépris que les autres font de soi par le mépris qu'on fait semblant d'avoir pour les autres. On se défait de certains défauts pour avoir droit de critiquer ceux qui les ont. On se jette dans des partis de dévotion pour se consoler en quelque façon de n'être plus propre pour les intrigues du monde. On se fait un mérite de cette espèce de nécessité, comme si c'étoit un désir de réforme, & non pas une règle de bienséance, & changeant de manières sans changer de cœur ni d'inclinations, après avoir eu la vanité de suivre le monde, on veut encore avoir la vanité de le quitter. Voilà les exemples qu'on se propose, voilà les espérances, voilà les ressources imaginaires de dévotion qu'on se fait : *Posuimus mendacium spem nostram.*

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se fait, dit le Prophète, comme une espèce de protection de cette conversion imaginaire : *Mendacio protecti sumus.* Le péché naturellement imprime la crainte de la justice de Dieu; mais on se rassure sur un projet de pénitence qui demeure toujours dans l'esprit, & qui ne descend pas jusqu'au cœur. On

couvre ses vices présens du prétexte d'une résolution qu'on a faite pour l'avenir. On se juge, non pas sur ce qu'on est, mais sur ce qu'on espère qu'on sera ; ainsi souvent l'on se croit vertueux, parce qu'on s'est formé une image de la vertu, & l'on se pardonne sa mauvaise vie, parce qu'on a un désir superficiel de vivre avec plus de règle & plus d'ordre. Voilà, MESSIEURS, les dangers où vous vous mettez, en différant votre conversion, de ne vous convertir jamais.

Plusieurs disent en eux-mêmes, il faut laisser passer cette première fougue de jeunesse, on est à Dieu bien plus paisiblement quand on est lassé de ses passions & de soi-même ; ils donnent ainsi un prétexte à leur lâcheté, vous le savez, mon Dieu, vous qui sondez les consciences & qui lisez dans les cœurs des hommes : ce n'est pas tant une résolution qu'ils font de se corriger, qu'un dessein de s'excuser de leurs fautes. Ils croient que leurs mauvaises habitudes sont trop difficiles à réprimer ; lorsqu'ils seront plus avancés en âge, elles leur paroîtront trop enracinées : ainsi toujours trop jeunes & toujours trop vieux pour aller à vous, manquant tantôt de courage & tantôt de force, ils ne vous laisseront que l'intervalle de quelques soupirs que l'extrémité de la maladie ou la crainte de vos jugemens prochains leur arrachera presque malgré eux, & qui ne seront pas tant des marques d'un cœur repentant, que des remords d'un cœur corrompu & endurci dans ses péchés. Car, MESSIEURS, vous vous trompez si vous croyez que les passions de l'homme finiront avec la jeunesse : écoutez les paroles de l'Ecriture. *Ossa ejus complebuntur vitiis adolescentiæ ejus, & cum eo in pulvere dormient.* Ses os seront remplis des vices de sa jeunesse, & ses vices seront ensevelis avec lui. Combien voit-on de vieillards sujets aux désordres de leurs premières années ? Combien d'ambitieux qui ne tenant plus au monde que par de foibles restes de vie, ne laissent pas de courir âprement après des honneurs qui ne leur serviront qu'à augmenter les frais de leur sépulture, & à graver un titre de plus dans leur épitaphe ? Combien d'hommes violens en qui la froideur du sang & l'affoiblissement de la nature n'ont rien diminué de leurs colères passées ? Combien d'impurs dont l'ame est aussi corrompue par l'impudicité du corps, que le corps par la caducité de l'âge, nourrissent encore un feu secret dans leurs os, qui ne s'éteindra qu'avec la vie ? Ils

sont esclaves des mêmes tyrans, & s'ils ne sont pas si liés, c'est qu'ils ne sont pas en état de se révolter, & qu'ils n'ont plus la force de rompre leurs chaînes & de sortir de leur esclavage. Voilà le temps où vous espérez servir Dieu si tranquillement, & où vous renvoyez votre pénitence.

Hélas, dit saint Bernard, c'est l'erreur capitale des gens du monde, ils pensent diversement à leur vie, & la trouvant tantôt trop courte & tantôt trop longue, ils disent comme ces impies dont il est parlé dans le livre de la Sagesse: Notre vie disparoîtra comme une nuée qui passe, comme un brouillard qui se dissipe, comme une ombre qui s'évanouit, de cette opinion qui est véritable, ils tirent cette conséquence qui est fausse: donc jouissons des biens présens. Ils ne sont pas chagrins d'être pécheurs, mais de ne pouvoir l'être toujours. Ils s'attachent d'autant plus au monde, qu'ils craignent qu'il ne leur échappe; leur vie étant nécessairement courte, ils veulent qu'elle soit au moins agréable & délicieuse; & pour se récompenser du peu de temps qu'ils ont à vivre par la satiété des plaisirs qu'ils cherchent, ils se hâtent d'être méchans, parce qu'ils n'ignorent pas qu'il faudra qu'ils cessent bientôt de l'être. Mais ceux-là même qui craignent tant que la vie ne leur manque pour pécher, quand ils viennent à faire réflexion sur les jugemens de Dieu, car certains remords importuns sortent du fond de la conscience pour les en avertir au milieu même de leurs plaisirs; quand, dis-je, il leur vient dans l'esprit quelque pensée de se convertir, ils prolongent leur vie dans leur imagination, & croient toujours avoir plus de temps qu'il ne leur en faut pour faire pénitence; jamais rien ne les presse. Ils s'endorment dans une fausse paix, & se persuadent qu'il importe peu de mal vivre, parce qu'ils auront toujours assez de temps pour bien finir quand ils le voudront. Je viens combattre cette dernière erreur, & vous montrer que si vous êtes mal fondés de vous confier à votre jeunesse, vous ne l'êtes pas moins de vous confier en l'espérance & en la volonté de vous convertir en vos derniers jours.

Il suffiroit, MESSIEURS, parlant comme je fais à des esprits raisonnables, de leur représenter l'extravagance de cette pensée. J'offense Dieu, mais j'ai dessein de m'en repentir. Examiner le fond de ses actions, en prévoir la fin & II. POINT.

les conséquences, ne rien conseiller & ne rien faire dans des occasions importantes qu'on ne doive approuver & qu'on ne puisse soutenir, c'est la conduite d'un homme sage; mais faire des actions qu'on désavoue soi-même en les faisant, mener une vie qui n'a pour fin que le repentir & le regret qu'on en doit avoir, quand Dieu & le salut n'y seroient pour rien, y a-t-il rien de si déraisonnable ? Ou vous croyez, dit saint Bernard, que Dieu vous doive un jour pardonner ou non. Si vous croyez qu'il ne vous pardonnera pas, quelle folie que de l'offenser sans espérance de pardon; si vous croyez que tout offensé qu'il est, il sera encore assez miséricordieux & assez bon pour vous pardonner, quelle malice de prendre occasion de l'offenser de ce qui devroit vous obliger à l'aimer. Si ce repentir au moins suivoit immédiatement le péché, il y auroit lieu de croire que vous connoîtriez l'importance de l'un & de l'autre, & que Dieu seroit aussi prompt à vous accorder sa grâce, que vous le seriez à la lui demander; mais que peut-on espérer d'une pénitence que vous éloignez, & que vous remettez aux derniers jours de votre vie ?

L'Eglise a toujours fait si peu de cas de ces conversion différées jusqu'à la fin de la vie, que dans les premiers siècles elle les a rejetées, ou comme fausses, ou tout du moins comme suspectes. Saint Cyprien déclare indignes de la paix & de la communion des Fidelles, ceux qui ne la demandent qu'à l'extrémité d'une maladie. Ont-ils donné, dit-il, des marques visibles de leur pénitence ? Ont-ils expié leurs péchés par un ressentiment véritable ? Qui sait si c'est la mort qui les effraye, ou si c'est la grâce qui les attire ? Si c'est une compassion naturelle qu'ils ont d'eux-mêmes, ou une componction solide & une douleur sincère de leurs fautes ? Quoi qu'il en soit, on peut juger que c'est la crainte du péril qui les étonne, & non pas la charité de Jesus-Christ qui les presse, & ils ne méritent pas les consolations qu'on donne aux mourans, puisqu'ils ont vécu comme s'ils ne devoient jamais mourir : *Nec dignus est in morte accipere solatium, qui se non cogitavit esse moriturum.* L'Eglise a depuis usé d'une conduite plus indulgente, mais elle n'a pas perdu cette inquiétude qu'elle avoit dans les premiers temps; elle ne refuse pas la réconciliation aux pécheurs mourans, mais elle craint qu'elle ne soit vaine; elle ne leur ôte pas l'espéranc

du pardon, mais elle n'oseroit leur donner aucune assurance de salut; elle fait ce qu'elle peut, mais elle laisse à la miséricorde de Dieu d'en ordonner comme il lui plaît, ce sont les termes de saint Augustin.

Mais pourquoi, direz-vous, tant de défiance? Le bras du Seigneur est-il accourci? Soit que je vive, soit que je meure, sa grâce est-elle plus ou moins forte selon les temps, & par quel droit m'excluez-vous de la promesse générale qu'il a faite aux hommes de les recevoir toutes les fois qu'ils retourneront à lui? A Dieu ne plaise que je donne des bornes à la miséricorde de Dieu, ou que je m'érige en censeur & en juge des conversions de mes frères. La vérité m'oblige d'adorer la bonté infinie de l'un, la charité m'oblige d'avoir bonne opinion du salut des autres. Mais j'offenserois cette bonté, si je l'assujettissois au temps & aux volontés du pécheur, & je tromperois le pécheur, si je lui promettois cette bonté sans qu'il se disposât à la mériter. Je dis donc, fondé sur les principes de la Religion & de l'Ecriture, qu'il n'y a rien de si difficile, rien de si incertain que ces pénitences différées jusqu'à la fin de la vie.

Il faut trois choses pour une véritable pénitence, les œuvres, le motif & la résolution; les œuvres qui la composent, le motif qui la sanctifie, la résolution qui l'affermit; en un mot, qu'elle soit effective, qu'elle soit sincère, qu'elle soit constante; conditions qui d'ordinaire ne conviennent pas à ces pénitences tardives. 1°. Elle doit être effective, la voix seule du pénitent ne suffit pas pour effacer des crimes, & la satisfaction qu'on doit pour ses péchés, ne consiste pas en paroles, mais en œuvres. L'Evangile ne dit pas, recevez la pénitence, mais faites pénitence; pour marquer qu'il faut du cœur & de l'action: & Jesus-Christ nous enseigne lui-même, que pour entrer dans le royaume des Cieux, il ne suffit pas de dire: Seigneur, Seigneur; mais qu'il faut faire la volonté de son père, pour nous apprendre qu'il ne se contente pas d'une volonté vaine & infructueuse, qu'il lui faut des services effectifs & des satisfactions réelles. Or quels fruits de pénitence a fait un homme qui a vécu sans réflexion au gré de ses passions & de ses désirs? Quels fruits de pénitence peut-il faire, lorsqu'accablé de la douleur de ses maux, plutôt que touché de celle de ses péchés, il n'a plus de force d'esprit & de corps

qu'autant qu'il en faut pour reconnoître la justice de Dieu ; & non pas pour y satisfaire. Quand on voit de ces pécheurs publics donner en mourant quelques signes extérieurs de repentir, demander eux-mêmes le Prêtre, baiser la Croix de Jesus-Christ, dire quelques paroles touchantes & recevoir les Sacremens, chacun admire, on fait l'histoire de ces belles morts, & l'on dit : il avoit vécu comme un impie, grâces à Dieu, il est mort comme un saint ; il a pleuré, il a soupiré, tous les assistans étoient attendris, le Confesseur qui l'exhortoit a souhaité de mourir ainsi. Ces spectacles touchent le monde, on a pitié d'un homme qui meurt, on juge favorablement de sa pénitence, non pas par cette charité, qui, selon saint Paul, croit tout & espère tout, mais par une compassion intéressée, qui fait qu'on se promet pour autrui une indulgence dont on sent bien qu'on a besoin pour soi-même. Je ne dis pas qu'il faille désespérer ou mal juger de qui que ce soit. Je sai quelle est l'efficace du sang de Jesus-Christ, quand Dieu exerce quand il veut ses grandes miséricordes sur le pécheur ; qu'il a des grâces vives & pénétrantes, qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce du monde a répandu dans les cœurs, & qu'il y a des momens de charité qui valent des années de pénitence ; mais je dis que suivant toutes les règles de la foi, ces conversions qui n'ont été ni précédées, ni soutenues par les œuvres, sont ou fausses ou miraculeuses, & qu'on a tort de se régler sur des exemples qui trompent, ou de s'attendre à des miracles que Dieu ne fait que pour peu de gens.

C'est une maxime constante dans la morale, qu'on ne devient ni bon ni méchant tout d'un coup, il y a des degrés pour arriver à l'un & à l'autre de ces états. Le cœur ne change pas si subitement d'objet & de fin, & dans la révolution des passions humaines, il faut que l'une s'affoiblisse, & que l'autre s'introduise & prenne sa place. Dieu dans les opérations de sa grâce suit ordinairement le même ordre, il ébranle le cœur par la crainte de ses jugemens, avant que de le toucher de son amour ; il y forme de bons désirs, & des commencemens de charité, qui le font agir avec ferveur & avec soin ; il dénoue insensiblement tous les liens qui l'attachoient aux créatures, afin de s'en rendre le maître par un amour dominant qui le tourne vers lui

comme vers sa dernière fin. Voilà comme se forme l'homme justifié par la voie commune; c'est dans cette vue que l'Eglise avoit autrefois établi ces degrés & ces états différens de la pénitence, obligeant les pécheurs à gémir, à écouter, à demeurer prosternés durant le cours de plusieurs années, afin de leur donner le temps de déraciner leurs péchés par la pratique des vertus contraires, & de s'affermir dans la bonne vie. Un pécheur mourant ne sauroit passer par ces degrés, ni par ces dispositions successives. Les fruits de sa pénitence ne peuvent par un secours ordinaire parvenir à leur point de maturité; je veux dire, qu'il est à craindre qu'en cet état leurs sentimens & leurs désirs ne soient que des commencemens de crainte ou d'amour, qui ne suffisent pas pour une conversion parfaite. Il leur faudroit une grâce extraordinaire qui brisât leur cœur d'un seul coup, & qui ramassant tous ses effets successifs en un seul, les convertît sans intervalle, les purifiât sans disposition, & les couronnât sans travail. Mais par quel titre osent-ils prétendre à tant de faveur? Est-ce parce qu'ils ont tant de fois contrevenu à la loi de Dieu, qu'ils croient qu'il sera pour eux, est-ce parce qu'ils ont si longtemps abusé de sa miséricorde, qu'il la leur réservera toute entière à la première demande qu'ils lui en feront? Je vous ai appelés, dit-il, dans l'Ecriture, & vous ne m'avez point voulu écouter. J'ai étendu ma main, & il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé. Vous avez méprisé mes conseils, & vous avez négligé mes réprimandes; & moi, je me rirai de vous à votre mort: *Et ego in interitu vestro ridebo.*

Pour une conversion véritable, il faut que le motif en soit pur, & l'intention sincère; c'est-à-dire la haine pour son péché, & l'amour pour Dieu que le péché a offensé, dit saint Augustin; la crainte seule ne produit ces deux effets qu'imparfaitement. On s'abstient de faire le mal, mais ce n'est que pour le mal qui en doit arriver. On ne veut pas déplaire à Dieu, mais c'est qu'on craint d'en être puni; la cupidité s'arrête au-dehors, mais elle s'entretient encore au-dedans. Ces conversions de contrainte & d'amour propre, sont des bienséances qui amusent le pécheur, mais qui ne le sauvent pas, parce que Dieu veut être adoré en esprit & en vérité, & qu'il ne se contente pas d'un culte ex-

térieur, ni d'un motif naturel dans les actes de religion que nous lui adressons. Jugeons suivant cette vérité de l'état des hommes mourans, près de ce point fatal où se rassemblent le passé & l'avenir pour ne faire plus qu'une éternité, où l'on est affligé de la vie qui finit, & où l'on craint celle qui commence, où la mort anéantit les plaisirs & va redoubler les misères, se voyant près d'entrer dans le tombeau, & touchant déjà aux portes de l'enfer, où toute leur vie passée les conduit, ils prient, ils confessent, ils s'affligent, mais ce n'est peut-être que parce qu'ils craignent. Il est probable que le danger où ils sont les réveille de l'assoupissement où ils étoient; ils ont un peu de foi dans l'esprit, mais ils n'ont pas peut-être de charité dans le cœur. Le passé leur déplaît, mais ils voient un redoutable avenir; ils tremblent comme des esclaves fugitifs, que leur maître a rencontrés, & qu'il a saisis lorsqu'ils croyoient aller plus loin; non comme des enfans respectueux, qui sont touchés d'avoir déplu à leur père.

Pourquoi en jugez-vous ainsi, direz-vous, & pourquoi en jugerois-je autrement? Ne voit-on pas tous les jours dans de pressantes maladies les funestes effets de cette crainte? On se trouble au souvenir de la mort, lorsqu'on en est proche, on s'effraye à la vue d'un Confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer le dernier arrêt; on éloigne les derniers Sacremens, comme si c'étoient des mystères de mauvais augure; on rejette les vœux & les prières que l'Eglise a institués pour les mourans, comme si c'étoient des vœux meurtriers & des prières homicides. La Croix de Jesus-Christ qui devroit être un objet de confiance, leur devient un objet de terreur, & pour toute disposition à la mort, on n'a que l'appréhension & la peine de mourir. Quels égards & quels ménagemens n'a-t-on pas pour eux? Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger, & ils meurent, ou ils sont morts avant qu'on ait bien concerté le biais qu'il faut prendre pour les avertir qu'ils doivent mourir. Toute une famille alarmée ne sait plus à quoi s'en tenir, chacun cache sa tristesse, de peur de les attrister, on pèse toutes les paroles qu'on leur dit, on compose même le silence qu'on garde. Ainsi, par un terrible jugement de Dieu, on leur garde un secret qui les rend insensibles à leur salut, on ne

les porte pas à se reconnoître, & par une cruelle pitié on les perd souvent, de peur de les effrayer; mais quand même ces hommes s'acquitteroient des derniers devoirs de la Religion, quand ils restitueroient leur bien mal acquis, quand ils se réconcilieroient avec leurs ennemis, quand ils renonceroient à tous les engagemens qu'ils avoient au péché; Hélas! leur salut est encore bien hasardé. Ce pécheur n'eut jamais ces bons sentimens durant sa santé; tirez-le du danger où il est, il rentrera dans ses liens avec le même attachement; il rallumera ses passions; il renouvelera ses intrigues, & vivra comme auparavant, sans crainte, sans retenue, sans religion. Quand on ne quitte le péché que lorsqu'on ne peut plus le commettre, quand on l'a commis autant qu'on a pu, on donne sujet de penser que la volonté resteroit, mais que le pouvoir ne reste plus, & que les protestations extérieures ne sont que l'effet d'une impression passagère que la frayeur de la mort avoit causé. Hé! voilà pourtant sur quoi vous remettez les espérances de votre salut; jugez si c'est une conduite raisonnable?

Enfin, outre les œuvres & le motif, il faut la résolution & la force dans la pratique de la pénitence, sur-tout lorsqu'il s'agit de vaincre l'habitude du péché, ce qui, selon saint Jerôme est la plus difficile de toutes les victoires. Cette difficulté vient, 1°. De la puissance que le démon, ce fort armé dont il est parlé dans l'Evangile, qui garde avec plus de soin ce qu'il tient sous son empire, s'est établie dans une ame, 2°. De l'éloignement de Dieu que cause une longue suite de péchés, source d'une infinité de misères. 3°. De l'altération & de la corruption des facultés que le péché cause, non pas dans leur substance, mais dans leurs effets & leurs opérations, obscurcissant l'esprit, affoiblissant la volonté, déréglant les sens, diminuant la liberté, & rendant la conversion plus difficile. Les difficultés étant donc si grandes, croyez-vous qu'il soit possible de vaincre en peu de jours des habitudes contractées durant tout le cours de la vie, de défaire tant de nœuds, tant de plis & de replis qui vous serrent? & vous imaginez-vous que quelques protestations de bien vivre, faites dans l'extrémité d'une maladie, quelques prières interrompues, quelques messes ordonnées, quelques legs pieux insérés par honneur dans un testament, soient capables de vous justifier devant Dieu

de tant de péchés que vous aurez commis si long-temps ?

Que faut-il donc faire ? Se repentir de ses péchés, entrer dans les voies de la pénitence, dès aujourd'hui, dès ce moment : *Ego dixi, nunc cœpi.* Vous avez encore assez de temps, l'importance est d'en profiter. Commencez à combattre vos passions, afin qu'elles vous soient un jour plus faciles à vaincre ; accoutumez-vous à demander grâce, afin que vous la demandiez efficacement la dernière fois ; prenez du temps pour vous disposer à cette dernière pénitence, afin qu'elle consomme votre salut, & qu'elle vous procure la gloire ; que je vous souhaite, &c.



SERMON



SERMON

POUR LE JOUR

DE NOEL,

Prononcé devant le Roi dans sa Chapelle de Saint Germain.

Ecce evangeliso vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous annoncer une grande joie, c'est qu'il vous est né un Sauveur qui est Notre Seigneur Jesus-Christ. Luc. 2.

TEL qu'après une longue suite de sombres jours, & de tristes nuits, le soleil s'approchant de nous, dissipe cet amas de nuages qui cachoit le ciel à nos yeux, & réveille toute la nature, auparavant languissante & comme ensevelie en elle-même : Tel, après tant de siècles d'infidélité & d'ignorance, s'avance du plus haut des cieux, dit le Prophète, Jesus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, & vient éclairer des lumières de sa foi les esprits aveuglés des hommes, & réchauffer leurs cœurs insensibles, du feu divin de sa charité : *A summo cœlo egressio ejus, nec est qui se abscondat à calore ejus.* Il descend jusqu'à nous, non-seulement par la compassion de nos misères, mais encore par la participation de notre nature, enveloppant sa grandeur éternelle sous les voiles d'un corps mortel, quoiqu'il pût demeurer dans sa gloire, & nous abandonner à nos péchés & à sa justice; sa bonté lui fait entreprendre ce que notre nécessité nous a dû faire souhaiter. Il prend dans nos propres maux les remèdes de nos maux mêmes, & par un artifice digne de sa sagesse & de son amour, il tempère si bien en lui & ses richesses, & nos besoins, & ses forces & nos foiblesses, qu'en se chargeant de nos misères, par cette union ineffable de notre nature avec la divine, il nous rend capables de jouir & de ses grâces & de sa gloire.

Mais n'entreprenons pas de pénétrer dans ce mystère que saint Paul appelle impénétrable; & comme les Géographes,

après avoir tracé des mers & des terres qui leur sont connues par les navigations & les voyages, marquent dans l'extrémité de leurs cartes, ce sont ici des pays perdus, des terres inconnues, des déserts vastes & inhabitables, des mers sans fond & sans rive, & sauvent ainsi leur jugement en avouant leur ignorance; ainsi, après avoir tiré du mystère de l'Incarnation & de la naissance de Jesus-Christ, ce qui peut contribuer à notre instruction & à notre exemple, confessons que notre esprit est arrivé aux dernières limites de ses connoissances. Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, & sans autre détour, je prétends vous faire voir dans ma première partie, que Jesus-Christ naissant pour être le Sauveur des hommes, en a exercé toutes les fonctions, & qu'il a rempli sans défaut, sans inégalité, sans interruption, tous les devoirs de son ministère, & dans la seconde partie, que les hommes destinés à être sauvés par Jesus-Christ, soit ignorance, soit foiblesse, soit dureté, ou peut-être tous les trois ensemble, n'ont pour la plupart aucun soin de profiter de ce salut. Demandons à l'Esprit de Dieu les lumières qui nous sont nécessaires, & prions-le qu'il nous découvre ce qu'il faut savoir de la naissance de Jesus-Christ, par l'intercession de celle qui l'a conçu par sa grâce, lorsque l'Ange lui dit: *Ave Maria*, &c.

I. POINT. Il n'y eut jamais entreprise plus glorieuse, ni plus digne de la grandeur & de la puissance du Fils de Dieu, si vous en regardez la fin & le principe, que celle de sauver les hommes coupables. Sa fin étoit de réduire tous les peuples dispersés sous l'unité de sa loi, d'abattre toutes les idoles du siècle au pied de la véritable Divinité, de dompter toutes les forces de l'enfer, de réconcilier la terre avec le ciel, & d'être le médiateur entre Dieu & les hommes; quoi de plus grand? son principe étoit son infinie charité. L'homme avoit pu se blesser, mais il ne pouvoit se guérir, il s'étoit lui-même formé ses chaînes, mais il n'avoit pas la force de les rompre. Il s'étoit jeté dans les ténèbres, dont il étoit incapable de sortir sans le secours d'une lumière surnaturelle. Jesus-Christ vient pour guérir cet infirme, pour délivrer cet esclave, pour éclairer cet aveugle, & pour réparer tous les maux que le péché avoit faits, & qui devoient durer éternellement, si une bonté & une force divine les avoit fait cesser. Quoi de plus noble? Mais si vous c

ſidèrez les moyens dont il s'eſt ſervi, & les devoirs qu'il s'eſt impoſés, rien ne paroît ſi peu proportionné à la dignité de ſa perſonne. Qui dit Sauveur, dit un Dieu revêtu de nos foibleſſes, dit un homme de douleur, conſacré par les afflictions pour être la victime publique du genre humain; un homme qui vient combattre la rebellion par l'obéiſſance, l'orgueil par l'humilité, & le plaiſir par la ſouffrance, & qui emploie tous les momens de ſa vie à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & ſe ſacrifie depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort. Voilà l'emploi de Jeſus-Chriſt, il s'anéantit prenant la forme d'un homme, & la reſſemblance d'un pécheur. Il eſt prêt à tout ſouffrir pour des pécheurs, il ne penſe & ne travaille qu'au ſalut des pécheurs.

Pour vous prouver la profondeur de l'abaiſſement de Jeſus-Chriſt, je n'ai qu'à vous faire ſouvenir que c'eſt un Dieu qui ſe fait homme, c'eſt-à-dire une des trois perſonnes de la Trinité divine, infinie, immenſe, qui ſe réduit à prendre un corps fragile, qui ſe rétrécit ſous une petite figure viſible, qui ſe rend ſujette à l'ordre des temps, des lieux, des événemens, & de la volonté des hommes; qui deſcend dans un état inférieur à toutes les ſubſtances ſpirituelles, & ſe précipite, pour ainſi dire, du haut de ſa grandeur, par des eſpaces infinis juſqu'au rang d'une créature mortelle. Nous liſons quelquefois dans les écritures, que Dieu s'élève & s'abaiſſe, qu'il deſcend ou qu'il monte; ce n'eſt pas par des mouvemens groſſiers, ni par des changemens imparfaits, tels que ſont ceux des corps & de la matière. Il s'élève, quand il veut donner quelque idée éclatante de ſa grandeur & de ſa majeſté, ou quand il veut faire comprendre combien il eſt au-deſſus de la capacité de notre eſprit, & de la fragilité de notre nature. Il s'abaiſſe, quand il veut s'accommoder à notre infirmité, & compatir à notre foibleſſe. Il falloit autrefois expliquer ainſi ſelon l'eſprit, les paroles de l'Ecriture; mais aujourd'hui il faut les réduire à la lettre, & dire dans le ſens propre & ſans figure, il s'eſt anéanti lui-même en prenant la forme de l'homme: *Exinanivit ſemetipſum.*

Mais lorſque je conſidère un Dieu enfant qui pleure & qui tremble dans une crêche, expoſé à toutes les rigueurs du temps, & à toutes les infirmités de l'âge, j'avoue que c'eſt une humiliation bien profonde: car enfin y a-t-il rien de plus infirme qu'un enfant? Dans l'état de la nature, il

imaginent qu'ils le ſont peu, parce que d'autres le ſont plus qu'eux. L'amour propre qui fait qu'on ſe pardonne toujours, & qu'on s'excuſe aux dépens d'autrui, les flatte d'une eſpèce d'innocence imaginaire, qui n'eſt fondée que ſur la malice des autres. Une médiſance groſſière leur paroît un étrange crime; c'eſt ſe jeter avec violence ſur la réputation du prochain; c'eſt le déchirer ſans pitié, c'eſt aſſaſſiner ſon frère inhumainement: pour lui, parce qu'il commence un diſcours ſanglant par une préface flatteuſe, & qu'il fait empoiſonner finement tous les traits de ſa médiſance, il ſe croit beaucoup moins coupable, parce qu'il bleſſe plus délicatement, & qu'il tue de meilleure grâce. De-là vient qu'ils ne travaillent point à leur guériſon, parce qu'ils ne croient pas être malades. Qui ſe jugera tel qu'il eſt, n'aura pas ſujet d'être ſi content de lui-même: hé! que c'eſt peu de choſe qu'une vertu qu'on ne ſauve que par la comparaiſon du vice, & qu'on eſt peu homme de bien, quand on ne l'eſt que parce que d'autres le ſont moins? Ce n'eſt point là l'eſprit de Jeſus-Chriſt, il cache ſa grandeur ſous les voiles de nos infirmités, il cache ſa ſainteté même ſous la reſſemblance de la chair du péché, & ne ſe diſtingue en naiſſant, & dans tout le cours de ſa vie, ni des hommes ni des pécheurs.

Il s'impoſe même un pénible devoir de tout ſouffrir pour le ſalut des pécheurs. La Théologie m'apprend qu'il n'étoit pas d'une néceſſité abſolue que Jeſus-Chriſt ſouffrît pour les hommes. Dieu pouvoit laiſſer périr dans leurs péchés ceux qui avoient abuſé de ſes grâces. La nature n'étoit qu'une maſſe corrompue, qu'il pouvoit abandonner à ſa corruption: *Quis tibi imputabit, ſi perierint omnes nationes terræ*, dit le Sage? Quand il auroit abandonné toutes les nations de la terre, ſes jugemens auroient été très-ſévères, mais ils n'auroient pas été moins équitables. L'homme en péchant avoit mérité de perdre les avantages de la nature, & les eſpérances de la gloire. Que ſi Dieu vouloit ſauver les hommes, il n'étoit pas néceſſaire qu'il en coutât la mort d'un innocent ou des coupables, il pouvoit par un pur mouvement de miſéricorde extraordinaire, délivrer tant de criminels, ſe contenter d'une parole, d'un déſir, d'une goutte du ſang de ſon Fils. Il diſpoſe comme il veut de la vie & de la mort de ſes créatures, & il eſt le maître de ſes grâces. Ainſi parlant abſolument, il étoit libre à Dieu de choiſir d'autres mo-

que ceux qu'il a choisis ; il étoit libre à Jesus-Christ de mourir ou ne mourir pas ; il n'y avoit point de nécessité de contrainte. Mais Dieu ayant déterminé la fin de l'Incarnation, il étoit nécessaire de suivre les moyens les plus convenables à cette fin, & l'Ecriture nous enseigne, tantôt qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé sur une Croix, afin que ceux qui croient en lui ne périssent pas ; tantôt que comme dans la loi il ne se fait point de rémission sans effusion de sang, il falloit qu'un Dieu homme répandît le sien, & en plusieurs endroits, que sa gloire devoit être une récompense de ses humiliations, & de ses travaux ; qu'il devoit accomplir tous les oracles des Prophètes & toutes les figures de la loi, fonder une Religion toute pure, laisser aux hommes des exemples des vertus chrétiennes, leur faire connoître l'importance de leur salut par le prix qu'il coûte, nous mériter en souffrant la justification & la gloire, & remplir depuis sa naissance jusqu'à sa mort tous les devoirs de son ministère.

C'est ce qu'il entreprend aujourd'hui en qualité de Sauveur, se rendant l'unique victime, pour satisfaire à la justice de son Père, & pour réconcilier avec lui tous les pécheurs : c'est pourquoi, dit saint Chrysostome, les sacrifices de la loi que Dieu avoit institués, non comme de vraies satisfactions, mais comme des ombres & des figures de l'oblation de Jesus-Christ, furent abolis à sa naissance ; & saint Paul dans son dixième Chapitre de l'Epître aux Hébreux, nous représente Jesus-Christ entrant au monde avec une disposition absolue d'obéir à tout, & de tout souffrir : *Ingrediens in mundum dixit, oblationem & hostiam noluisti, corpus autem aptasti mihi..... Tunc dixi, ecce venio.* Vous n'avez voulu, Seigneur, ni hostie ni sacrifice, mais vous m'avez formé un corps pour mettre en leur place. Dieu étant esprit, c'est-à-dire amour, charité, sainteté, justice ; il lui falloit une victime pleine d'obéissance, d'amour, de sainteté, & de charité. Il falloit qu'elle fût tirée de la nature qui avoit péché, & qu'elle fût pourtant d'un prix infini, afin que sa souffrance fût proportionnée à la souffrance éternelle qu'avoient méritée tous les hommes. Jesus-Christ seul ayant ces conditions, entre dans le monde comme dans le sanctuaire de Dieu, pour offrir son sang & sa mort, & pour rendre à son père un culte & un hommage infini dans l'accomplissement de notre réconciliation : *Tunc dixi, ecce venio.* Alors il déclare,

Chrysost.

térieur, ni d'un motif naturel dans les actes de religion que nous lui adressons. Jugeons suivant cette vérité de l'état des hommes mourans, près de ce point fatal où se rassemblent le passé & l'avenir pour ne faire plus qu'une éternité, où l'on est affligé de la vie qui finit, & où l'on craint celle qui commence, où la mort anéantit les plaisirs & va redoubler les misères, se voyant près d'entrer dans le tombeau, & touchant déjà aux portes de l'enfer, où toute leur vie passée les conduit, ils prient, ils confessent, ils s'affligent, mais ce n'est peut-être que parce qu'ils craignent. Il est probable que le danger où ils sont les réveille de l'assoupissement où ils étoient; ils ont un peu de foi dans l'esprit, mais ils n'ont pas peut-être de charité dans le cœur. Le passé leur déplaît, mais ils voient un redoutable avenir; ils tremblent comme des esclaves fugitifs, que leur maître a rencontrés, & qu'il a saisis lorsqu'ils croyoient aller plus loin; non comme des enfans respectueux, qui sont touchés d'avoir déplu à leur père.

Pourquoi en jugez-vous ainsi, direz-vous, & pourquoi en jugerois-je autrement? Ne voit-on pas tous les jours dans de pressantes maladies les funestes effets de cette crainte? On se trouble au souvenir de la mort, lorsqu'on en est proche, on s'effraye à la vue d'un Confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer le dernier arrêt; on éloigne les derniers Sacremens, comme si c'étoient des mystères de mauvais augure; on rejette les vœux & les prières que l'Eglise a institués pour les mourans, comme si c'étoient des vœux meurtriers & des prières homicides. La Croix de Jesus-Christ qui devroit être un objet de confiance, leur devient un objet de terreur, & pour toute disposition à la mort, on n'a que l'appréhension & la peine de mourir. Quels égards & quels ménagemens n'a-t-on pas pour eux? Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger, & ils meurent, ou ils sont morts avant qu'on ait bien concerté le biais qu'il faut prendre pour les avertir qu'ils doivent mourir. Toute une famille alarmée ne sait plus à quoi s'en tenir, chacun cache sa tristesse, de peur de les attrister, on pèse toutes les paroles qu'on leur dit, on compose même le silence qu'on garde. Ainsi, par un terrible jugement de Dieu, on leur garde un secret qui les rend insensibles à leur salut, on ne

les porte pas à se reconnoître, & par une cruelle pitié on les perd souvent, de peur de les effrayer; mais quand même ces hommes s'acquitteroient des derniers devoirs de la Religion, quand ils restitueroient leur bien mal acquis, quand ils se réconcilieroient avec leurs ennemis, quand ils renonceroient à tous les engagemens qu'ils avoient au péché; Hélas! leur salut est encore bien hasardé. Ce pécheur n'eut jamais ces bons sentimens durant sa santé; tirez-le du danger où il est, il rentrera dans ses liens avec le même attachement; il rallumera ses passions; il renouvelera ses intrigues, & vivra comme auparavant, sans crainte, sans retenue, sans religion. Quand on ne quitte le péché que lorsqu'on ne peut plus le commettre, quand on l'a commis autant qu'on a pu, on donne sujet de penser que la volonté resteroit, mais que le pouvoir ne reste plus, & que les protestations extérieures ne sont que l'effet d'une impression passagère que la frayeur de la mort avoit causé. Hé! voilà pourtant sur quoi vous remettez les espérances de votre salut; jugez si c'est une conduite raisonnable?

Enfin, outre les œuvres & le motif, il faut la résolution & la force dans la pratique de la pénitence, sur-tout lorsqu'il s'agit de vaincre l'habitude du péché, ce qui, selon saint Jerôme est la plus difficile de toutes les victoires. Cette difficulté vient, 1°. De la puissance que le démon, ce fort armé dont il est parlé dans l'Evangile, qui garde avec plus de soin ce qu'il tient sous son empire, s'est établie dans une ame, 2°. De l'éloignement de Dieu que cause une longue suite de péchés, source d'une infinité de misères. 3°. De l'altération & de la corruption des facultés que le péché cause, non pas dans leur substance, mais dans leurs effets & leurs opérations, obscurcissant l'esprit, affoiblissant la volonté, déréglant les sens, diminuant la liberté, & rendant la conversion plus difficile. Les difficultés étant donc si grandes, croyez-vous qu'il soit possible de vaincre en peu de jours des habitudes contractées durant tout le cours de la vie, de défaire tant de nœuds, tant de plis & de replis qui vous serrent? & vous imaginez-vous que quelques protestations de bien vivre, faites dans l'extrémité d'une maladie, quelques prières interrompues, quelques messes ordonnées, quelques legs pieux insérés par honneur dans un testament, soient capables de vous justifier devant Dieu

de tant de péchés que vous aurez commis si long-temps ?

Que faut-il donc faire ? Se repentir de ses péchés, entrer dans les voies de la pénitence, dès aujourd'hui, dès ce moment : *Ego dixi, nunc cœpi.* Vous avez encore assez de temps, l'importance est d'en profiter. Commencez à combattre vos passions, afin qu'elles vous soient un jour plus faciles à vaincre ; accoutumez-vous à demander grâce, afin que vous la demandiez efficacement la dernière fois ; prenez du temps pour vous disposer à cette dernière pénitence, afin qu'elle consomme votre salut, & qu'elle vous procure la gloire ; que je vous souhaite, &c.



SERMON

vit, parce qu'il y a une opposition formelle entre leurs lois & leurs maximes. Car, MESSIEURS, qu'est-ce que le monde ennemi de J. C. & du salut, dont l'Ecriture parle si souvent?

C'est cette société & ce commerce de gens qui sont animés par cet esprit corrompu & déréglé, qui est naturel à tous les hommes, tant qu'ils vivent selon la première génération qu'ils ont reçue d'Adam, & non pas selon la seconde qu'ils ont reçue de Jesus-Christ: c'est une secte presque universelle d'esprits trompeurs ou trompés, qui suivant les mouvemens de leur propre cœur, & ne s'accommodant pas des règles de l'Evangile, ne reconnoissent pour biens que les plaisirs, les honneurs, les richesses, la curiosité & l'indépendance, & ne craignent d'autres maux que la pauvreté, l'obéissance, la douleur & la soumission, & qui tantôt transportés d'une fausse joie, tantôt accablés d'un chagrin imaginaire, passent leur vie au hasard à se réjouir ou à s'affliger, comme s'ils ne croyoient rien par-delà, & si la religion qu'ils font semblant de professer n'étoit qu'une fable.

Quoique l'orgueil, l'intérêt, la malice soient les principales parties qui composent cette masse de corruption, le Sage nous avertit en plusieurs endroits, que l'esprit du monde, n'est qu'un esprit de niaiserie qui nous fait voir les choses vaines comme importantes, & les importantes comme vaines. C'est une foule d'esprits remuans, qui s'entrechoquent les uns les autres; les simples servent de jouet aux plus fins; ceux-ci avec tout leur esprit se laissent entraîner aux modes & aux coutumes, les doctes sont ceux qui donnent plus de poids à leurs rêveries, & qui les débitent plus gravement. Le peuple s'abandonne, & ne juge de rien par lui-même. Les plus polis sont ceux qui se font une occupation d'un amusement, qui négligent leurs véritables devoirs pour de vaines cérémonies, qui savent déguiser leurs passions & flatter celles des autres, & qui perdant un solide repos pour des bienséances imaginaires, s'occupent de rien, se mêlent de tout, travaillent sans fruit, vivent sans règle, & meurent sans préparation.

Cette sorte de vie vous étonne, MESSIEURS, craignez que ce ne soit la vôtre. Je dis donc que ces hommes ne connoissent pas Jesus-Christ. Premièrement, parce que les habitudes qu'ils ont au vice, ont épaissi les ténèbres de leur esprit, & augmenté leur aveuglement, suivant cette parole de l'Evangile: *Dilexerunt magis tenebras quàm lucem, erant enim eorum*

mala opera. Secondement, parce qu'ils n'écoutent pas la parole de vie, ou que s'ils l'écoutent, ils ne peuvent l'entendre, puisque l'homme animal & charnel n'est pas capable d'entendre les vérités qu'enseigne l'Esprit de Dieu. Troisièmement, parce que le Dieu de ce siècle, qui préside aux passions, aux intérêts & aux convoitises, aveugle leur entendement : *In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium*, dit l'Apôtre, leur faisant rejeter une doctrine qui combattoit leur orgueil, leur injustice & leur volupté ; & dont la profession les engageoit à la haine du monde, & troubloit leur fausse tranquillité.

D'où l'on peut conclure le malheur de cet état. Tout a connu Jesus-Christ, dit saint Gregoire, le Ciel a fait naître des étoiles pour être un témoignage visible & éclatant de sa naissance. La mer a baissé ses flots sous ses pieds, & pour le soutenir, elle a rendu ses eaux solides & fermes. La terre, cette masse pesante & immobile, soumise à sa voix, ou sensible à ses peines, ouvrit le sein des tombeaux sur l'une de ses paroles, & s'ébranla jusqu'aux fondemens à la vue de ses souffrances. Les pierres mêmes ont amolli leur dureté naturelle, & par une impression secrète de la puissance de Jesus-Christ, se sont brisées d'elles-mêmes, pendant que les impies incrédules à sa doctrine, ingrats à sa bonté, infidelles à sa grâce, rebelles à sa vérité, insensibles à ses douleurs ne le connoissent pas, & ne veulent pas même le connoître.

Les seconds connoissent Jesus-Christ, mais il ne croient pas en Jesus-Christ, du moins d'une foi vive & agissante. Car, MESSIEURS, il y a deux sortes de créance ; l'une est une créance de consentement, l'autre est une créance de persuasion intérieure, l'une soumet notre raison aux mystères de la Religion ; l'autre soumet notre volonté à l'obéissance de l'Evangile. La première est une lumière qui nous fait connoître la vérité, la seconde est une charité répandue dans le cœur, qui nous fait accomplir nos devoirs. Or la plupart des Chrétiens n'ont que cette première sorte de foi. Ils croient la naissance de Jesus Christ, ils admirent les secrets de la provi dence de Dieu dans toute la disposition de ce mystère ; i adorent, si vous voulez, dans leur esprit toutes les vert que Jesus-Christ y a pratiquées ; mais ils en font des c jets de leur opinion, & non pas des objets de leur imitati Ils en sont mieux instruits, mais ils n'en deviennent pas m

leurs; ces vertus mêmes qu'ils révèrent en Jesus-Christ leur paroissent rudes & insupportables dès qu'elles les regardent en particulier; la vérité les choque, l'humilité les effraye, la patience les rebute, la soumission leur paroît rude; ils honorent Jesus-Christ des lèvres, mais ils en sont éloignés du cœur. Jesus-Christ ne demeure pas en eux, quoiqu'il semble qu'ils demeurent en Jesus-Christ; semblables à ces greffes malheureux qui n'ont point repris, qui touchent bien le tronc de l'arbre qui les soutient, mais qui n'en sont pas vivifiés.

S. Paul dans sa première aux Corinthiens, nous apprend que Jesus-Christ nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification & notre rédemption : *Qui factus est nobis sapientia à Deo, & justitia, & sanctificatio, & redemptio.* Comme sagesse il nous instruit, & il est l'objet de notre connoissance. Comme justice, il nous fait sentir nos péchés, & il est la cause de notre justification. Comme sanctification, il nous purifie, & il est la règle de notre conduite. Comme rédemption, il nous délivre de nos misères, & nous remet dans l'espérance des biens éternels. Or, MESSIEURS, selon la remarque de saint Chrysostome, pour être véritable disciple de Jesus-Christ, il faut croire en lui & le recevoir selon ces quatre états différens: comme sagesse, en connoissant sa vérité, comme justice, en recourant à sa grâce, comme rédemption, en attendant de lui la félicité, & comme sanctification, en vivant de son esprit & selon ses lois. Mais nous divisons Jesus-Christ, nous voulons bien qu'il soit notre Rédempteur, mais non pas notre maître; qu'il nous donne son sang, qui efface nos péchés, & non pas son esprit, qui détruit nos passions. Nous voudrions qu'il nous ôtât les peines de nos péchés, & qu'il nous laissât les péchés mêmes; qu'il nous donnât le prix de son sang, & qu'il nous ôtât le joug de sa loi; qu'il fit de nous tout ce qu'il voudroit pour notre salut, & qu'il nous laisât faire tout ce que nous voudrions pour nos plaisirs; & qu'enfin il nous fit heureux, mais qu'il nous dispensât d'être justes. Ce n'est pas croire en Jesus-Christ, c'est le rejeter.

Ainsi plusieurs désirent d'être Saints, ils sont même persuadés qu'il faut y travailler; ils voudroient qu'on pût aller au Ciel plus commodément. Les moyens leur en paroissent un peu trop difficiles. Qui leur donneroit droit d'impunité pour quelqu'une de leurs passions! Qui leur sauveroit un

plaisir illégitime, une vengeance défendue ! peut-être se soumettroient-ils d'ailleurs à la loi ; mais ils regardent le Ciel d'un côté, & la terre de l'autre, selon les termes du Prophète : *Suspiciet sursum, & ad terram intuebitur.* En quoi ils ressemblent à ces peuples que le roi des Assyriens avoit envoyés pour peupler la Samarie, qui d'une main donnoient de l'encens au vrai Dieu, & de l'autre à leurs idoles, & qui alloient égorger des victimes devant l'Autel de leurs fausses divinités, après en avoir immolé sur les Autels du Tout-puissant : *Qui cùm Dominum colerent, Diis quoque suis serviebant.*

Les troisièmes enfin, sont ceux qui connoissant Jesus-Christ, & croyant en lui en apparence, ne tâchent pas de le suivre & de l'imiter. Le Sauveur, par son Incarnation, acquiert trois sortes de pouvoir sur les hommes. Le premier est une puissance de rédemption : en naissant il prend possession de tous les hommes, il les regarde comme des esclaves dont il va briser les chaînes, & par son humilité même il acquiert une souveraineté de miséricorde, & s'assujettit toute la nature par un nouveau droit de protection & de seçours. Le second est un droit de Religion, parce qu'étant Fils de Dieu, il rend à son Père un hommage infini, remplissant le vide qui se trouve dans le cœur & dans le culte des hommes, & lui rendant un culte parfait & une Religion proportionnée à sa Majesté divine, par une capacité infinie qu'il a de l'aimer & de l'adorer infiniment. Le troisième, est un droit & une puissance d'instruction, par laquelle, non-seulement il exerce sur les hommes le ministère souverain de la vérité, mais encore il devient leur chef & leur modèle, en leur imposant une heureuse nécessité de se conformer à son image, & de se régler sur ses exemples.

C'est un principe de saint Augustin, il est certain, & l'Ecriture nous l'enseigne en plusieurs endroits, que le dessein de l'Incarnation est de nous donner les moyens d'arriver à Dieu, qui est notre unique & souverain bien : *Ut a Deum esset iter homini per hominem Deum.* De quoi nous ser viroit de savoir le terme où nous aspirons ? Où aboutiroie ces espérances, ces mouvemens intérieurs, ces inclin tions naturelles que nous sentons, si nous n'avions le moy d'y parvenir ? Toute notre foi se recueille en la persor de Jesus-Christ : admirez la divine Providence, Jesus-Ch homme, Jesus-Christ Dieu ; il est Dieu, voilà notre f

Il est homme, voilà nos moyens ; il est Dieu, & c'est à lui qu'il faut aller ; il est homme, & c'est par lui qu'il faut aller : *Deus est quò itur, homo est quà itur.* Formez-vous toutes les idées du christianisme qu'il vous plaira ; établissez votre salut sur les fondemens que votre raison peut vous inspirer : cherchez dans votre esprit toutes les voies de devenir Saints, c'est un article de foi qu'il ne peut y avoir ni christianisme, ni sainteté, ni espérance de salut que par l'imitation de J. C. en vain se seroit-il rendu visible, en vain auroit-il fondé une Religion, en vain auroit-il mené une vie si sainte devant les hommes, s'il n'avoit voulu nous servir d'exemple.

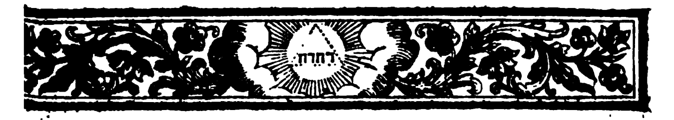
Cependant où trouve-t-on des Chrétiens qui portent le caractère de Jesus-Christ ? Où trouve-t-on de la conformité avec sa vie ? Jesus-Christ depuis sa Crèche jusqu'a sa Croix a senti & porté la peine de nos péchés, & nos péchés ne nous pèsent point. La médisance nous paroît un jeu d'esprit, un enjouement de conversation, une raillerie agréable, qui fait à la vérité un peu de tort à celui de qui on parle ; mais qui en récompense divertit ceux qu'on entretient. Le mensonge est devenu un commerce officieux de parole que l'usage du monde autorise, sans lequel la vérité seroit trop austère, & la sincérité trop rebutante. La flatterie & la facilité à se laisser corrompre, passent pour des moyens honnêtes d'union & d'intelligence avec le prochain, pour des complaisances nécessaires, & des civilités indispensables. Le Fils de Dieu n'a travaillé toute sa vie qu'à gagner des ames à Dieu par ses discours, par ses exemples, par sa grâce ; & ne travaille-t-on pas tous les jours à les perdre, ou par des scandales qui les blessent, ou par des condescendances qui les amolissent, ou par des duretés qui les désespèrent. Jesus-Christ à peine a trouvé de quoi se couvrir pauvrement dans sa Crèche, & l'on recherche curieusement toutes les modes que la vanité ingénieuse, & le luxe prodigue ont inventées. On ne se contente pas des étoffes les plus précieuses, si l'esprit & la main des ouvriers ne se sont lassés à les embellir ; l'or & la soie ne paroissent pas assez riches, si l'art n'enchérit sur la nature, & si la façon ne relève le prix de la matière... Enfin Jesus-Christ commence une vie dont tous les momens sont marqués par un renoncement entier aux biens, aux plaisirs, & aux commodités du monde, & trouvera-t-on dans ceux qui suivent sa foi, un seul moment de vie qui lui

reſſemble ? A peine ſont-ils nés, qu'on les accoutume à l'orgueil & à la molleſſe, on les élève ſans aucun principe de religion. A peine ont-ils atteint l'uſage de la raiſon, on ne leur parle point de l'eſprit de Dieu, on ne leur ſouhaite que l'eſprit du monde ; on y réuſſit, & tout le reſte de leur temps ſe partage entre des paſſions ſouvent différentes, mais toutes également criminelles, parce qu'elles ſont contraires à l'eſprit de Jeſus-Chriſt.

Voilà, MESSIEURS, ce que j'avois à vous repréſenter ſur le ſujet du Myſtère que nous célébrons. Faſſe le Ciel que vous tiriez de tant de principes de religion les conſéquences néceſſaires pour votre conduite, & que la précieuſe ſemence de la parole de Dieu, arroſée des eaux de ſa grâce, produiſe en vos cœurs des fruits abondans dans l'éternité.

Vous, Seigneur, qui tenez en vos mains le cœur des Rois, & qui, ſelon les termes de vos Ecritures, donnez votre ſalut aux Rois : *Qui das ſalutem Regibus*, comblez aujourd'hui de vos grâces, celui à qui je viens d'annoncer vos vérités ; il aime mieux que je vous adreſſe ici des vœux, que ſi je lui adreſſois des louanges, & il vous renvoie toute ſa gloire, qui ne venant que de vous ſeul, ne doit appartenir auſſi qu'à vous ſeul. S'il eſt éclairé dans ſes conſeils, c'eſt votre ſageſſe qui l'éclaire : s'il eſt heureux dans ſes entrepriſes, c'eſt votre Providence qui le guide : s'il eſt victorieux dans ſes guerres, c'eſt votre bras qui le protège, c'eſt votre main qui le couronne au milieu de tant de proſpérités dont vous avez honoré ſon règne ; il ne nous reſte plus à vous demander pour lui, que ce qu'il vous demande tous les jours lui-même, ſon ſalut. Vous avez affermi ſon trône contre tant d'ennemis ligués qui l'attaquent, affermiſſez ſon ame contre tant d'objets de paſſions qui l'environnent. Il a des victoires à gagner plus glorieuſes que celles qu'il gagne, & vous avez des couronnes à lui donner plus précieuſes que celle qu'il porte. Ce ſeroit peu de cette immortalité que tous les ſiècles lui ſemblent promettre, s'il n'avoit celle que vous ſeul pouvez lui donner au-delà de tous les ſiècles. Conſacrez tant de vertus royales, par autant de vertus chrétiennes, étendez ce fond de religion que vous avez gravé dans ſon ame, & faites-le auſſi ſaint que vous l'avez fait grand, afin qu'après avoir régné long-temps heureuſement par vous, il règne enfin éternellement avec vous.

SERMON



SERMON

PRÊCHÉ

LE JOUR DES ROIS

Au Séminaire des Missions étrangères.

ce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum ? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum. *Matth. chap.* II. ℣. I. 2.

es Mages vinrent aussitôt à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né Roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, & nous sommes venus l'adorer. En S. Matth. ch. II. ℣. I. 2.

'EST aujourd'hui, mes Frères, que la grâce de notre uveur Jesus-Christ commence de paroître aux hommes, que la miséricorde de Dieu se découvre enfin dans toute a étendue. On eût dit avant le mystère de ce jour, que toit un Dieu partial, qui se refusoit aux uns pour se donr tout entier aux autres, & qui laissant presque tout le onde dans l'aveuglement, resserroit toutes ses bontés dans e petite portion de la terre, & ne vouloit se communier qu'à une nation souvent rebelle, & pourtant toujours vorite.

Mais aujourd'hui il fait voir qu'il n'y a auprès de lui ni férence ni acception de personnes; il réunit tout l'univers un seul peuple; il appelle les étrangers comme ses enfans, répand indifféremment ses bénédictions, & sur les uns & r. les autres, & nous pouvons nous dire à nous-mêmes ec l'Apôtre : *An Judæorum Deus tantùm, nonne & gentium ?ò & gentium.* Je vois l'origine de notre foi, l'Orient se dé-

couvre, l'Étoile paroît, les Mages partent, les Anges les regardent, Jesus-Christ même les attend, & c'est à nous à les imiter & à les suivre.

C'est dans ce dessein que je prétends vous faire voir aujourd'hui dans la conduite de ces Princes,

Une foi vive & prompte,

Une foi hardie & généreuse,

Une foi entière & parfaite.

Nous avons besoin aussi-bien qu'eux d'un guide céleste qui nous éclaire. Ce sera l'esprit de Dieu, que nous invoquerons, qui nous conduira à Jesus-Christ par l'intercession de Marie, à qui nous dirons, *Ave*, *&c.*

I. POINT. Ce n'est pas sans raison que le Prophète Isaïe, prévoyant les grands mouvemens que devoit causer dans le monde la naissance du Fils de Dieu, avoit prédit qu'il commenceroit de vaincre dès qu'il auroit commencé de vivre, & que par une prompte défaite de ses ennemis, il se hâteroit de faire voir qu'il étoit le Sauveur des hommes, qu'il prendroit même cette rapidité de conquête pour son nom & pour sa qualité essentielle : *Vocabitur accelera, aufer spolia, festina prædari.* En effet, dit S. Bernard, dès sa naissance, il attire les bons par sa miséricorde, il trouble les méchans par sa justice, il soumet les Grands par sa puissance, il élève les petits par sa grâce. La qualité de Sauveur le presse de mettre en liberté des ames captives, sa qualité de libérateur lui donne une sainte impatience de briser le joug qui les accable. D'une main qui paroît encore infirme, & qui pourtant est toute-puissante, il dépouille des Rois de leur orgueil, des Pasteurs de leur grossiéreté naturelle, des Juifs de leur prévention, des Gentils de leur ignorance : ce sont autant de marques de ses victoires, & comme autant de trophées précipitamment arrachés au démon, qui pendent autour de la crêche d'un Roi enfant & Sauveur : *Manent hæc insignia apud Regem infantem, & salvatorem.*

Que s'il est pressé du désir de sauver les hommes, il se trouve des hommes pressés du désir de chercher & d'adorer leur Sauveur, & quels hommes ! si vous considérez leur état, ce sont des Rois, que la naissance, la fortune, l'honneur du monde, la douceur de la vie, & le plaisir de commander attachent à leur condition, & semblent devoir renfermer en eux-mêmes, & éloigner de tout autre soin que de celui de leur

grandeur & de leur gloire. Si vous regardez leur profession, ce sont des sages du monde, jouissant & faisant jouir leurs sujets d'une tranquillité civile & politique, occupés à des sciences vaines & inutiles ; & vous savez ce que l'Ecriture nous enseigne : que la sagesse du monde est ennemie de Dieu, & que la présomption est naturelle à ces esprits curieux, qui s'arrêtant aux choses visibles de Dieu, sans passer jusqu'aux invisibles, se repaissent de leur orgueil, & s'évanouissent dans leurs propres pensées. Si vous considérez leur religion, ils sont nés dans l'erreur & dans la superstition de leurs pères, & engagés au culte des Dieux de leur pays par les lois & par la coutume. Qu'il est difficile de se défaire de ses anciens préjugés, & de se rendre à la lumière, quand on est assis dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort, ainsi que parle le Prophète.

Cependant, malgré tant d'obstacles, au premier mouvement de l'esprit de Dieu, au premier aspect d'une lumière céleste, ils renoncent à leur grandeur, à leurs sciences, à leurs idoles. Dès qu'ils savent que le Roi des Rois vient de naître dans la Judée, ils joignent l'effet à la connoissance, ils descendent du trône, ils abandonnent leurs Palais. En vain la raison humaine leur représente qu'un voyage entrepris sur un présage incertain, seroit une aventure peu convenable à leur rang, & à leur sagesse ; que c'étoit un triste spectacle de voir des Rois errans se mêler avec des peuples inconnus, & traverser des cours qui pouvoient leur être suspectes ; que les Souverains étoient faits pour recevoir en repos le tribut de leurs sujets, non pas pour en porter eux-mêmes à d'autres ; qu'ils n'avoient qu'à jouir avec justice des droits de la Royauté, sans se mettre en peine d'un Roi enfant que sa propre nation refusoit de reconnoître ; que ce seroit abandonner leurs Etats à des dissensions domestiques, & commettre leur dignité à des jalousies étrangères : *Quomodo ita insipientes facti sunt, viri sapientes*, dit S. Bernard ? Comment des hommes si sages se sont-ils ainsi oubliés ? La foi leur a inspiré que la véritable sagesse à l'égard de Dieu étoit de s'abandonner à sa Providence ; que puisqu'il leur inspiroit le dessein d'aller, il seroit lui-même leur protecteur & leur guide ; que le premier devoir des Rois étoit d'adorer celui de qui relèvent toutes les couronnes ; qu'heureux & très-heureux seroient les étrangers qu'il auroit choisis à la

place de ses sujets pour le reconnoître, & qu'il n'y avoit qu'une raison, qu'une félicité, qu'une gloire de ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent, ou de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

Sur ces principes ils quittent leurs états, leurs possessions, leurs familles, & suivent sans délibérer cette étoile qui les précède. Pourquoi faut-il qu'ils entreprennent ce voyage ? La grâce dépend-elle des temps & des lieux, & ne peut-elle se communiquer qu'à la portée du berceau de Jesus-Christ ? Puisqu'il fait naître de nouveaux astres dans le Ciel, ne peut-il pas créer des cœurs nouveaux dans toutes les parties de la terre ? Ne peut-il recevoir d'hommage que de la main de ceux qui le lui font ? Son pouvoir est-il borné dans l'enceinte d'un village de la Judée ? Oui, MESSIEURS, il faut qu'ils sortent de leurs Etats.

Les Pères en donnent trois raisons différentes, toutes également solides. La première, c'est pour marquer le détachement où doivent être tous ceux que Dieu appelle ; ils devoient laisser à tous les Chrétiens qui sont leur postérité, dit S. Leon, cet exemple d'une prompte & fidelle obéissance ; & comme Abraham qui devoit être la racine & le modèle de la perfection de la loi à l'égard du culte du vrai Dieu, reçut ordre de sortir de son pays & de sa parenté : *Egredere de terra tua* : Ainsi ces Princes d'Orient, que Dieu avoit choisis pour être les introducteurs des Gentils dans la foi de Jesus-Christ, & les premiers modèles de la perfection évangélique, devoient faire voir qu'ils ne tenoient à aucune affection terrestre, quand il s'agissoit d'accomplir la loi de Dieu, & de suivre ses volontés, quand elles leur étoient manifestées. Saint Bernard en donne une autre raison : Il falloit, dit-il, qu'il y eût de la proportion & de la ressemblance entre les adorateurs & le Dieu qu'ils alloient adorer ; puisque Jesus-Christ avoit fait aux hommes comme un sacrifice de toute sa gloire, il étoit juste que les hommes lui sacrifiassent la leur. Quelle apparence y avoit-il qu'ils demeurassent dans leurs Palais, tandis que Jesus-Christ étoit dans sa crêche ? N'étoit-il pas juste qu'ils n'eussent plus de richesses que pour les lui consacrer par un saint usage, & qu'ils renonçassent aux grandeurs mondaines, pour se conformer à celui qui devoit dire que son Royaume n'est pas de ce monde ?

Pour apprendre enfin, dit S. Chryſoſtome, par le prompt départ de ces Mages, que l'action la plus importante que doit faire un Chrétien que Jeſus-Chriſt appelle à lui, c'eſt de ſe ſéparer du monde, je veux dire des objets, & des embarras du monde, des occaſions & des dangers du monde, des amuſemens & des inutilités du monde, des vanités & des paſſions qu'inſpire le monde. Je ne parle pas ici de ces retraites de chagrin, de dégoût, de néceſſité, ou de bienſéance, ſi ordinaires dans les converſions de ce temps-ci. Nos Rois n'eurent aucun de ces motifs; ils n'étoient pas dégoûtés de leur condition, ils étoient Princes; rien ne pouvoit les inquiéter, ils étoient maîtres; ils n'étoient pas rebutés de la rigueur ou de la ſtérilité de leur pays, ils régnoient dans ces doux climats de l'Orient, où il ſeroit heureux de vivre quand on n'y auroit pas le plaiſir de commander. La vieilleſſe, ou l'infirmité ne les obligeoit pas de ſe tourner vers Dieu, puiſqu'ils étoient en état d'entreprendre & de ſupporter les fatigues d'un grand voyage. Il n'entre ni chagrin, ni bienſéance, ni contrainte dans leur retraite. Ils partent, ils vont les premiers offrir à Jeſus-Chriſt un ſacrifice de grandeur & de puiſſance. Ils ſont les premiers qui ont jeté des couronnes au pied de l'Agneau, qui ont abaiſſé ſous lui la pompe & la majeſté du ſiècle, & qui ont montré, non-ſeulement ce qu'on pouvoit faire, mais encore ce qu'on pouvoit quitter pour Dieu.

Il ne leur faut pour cela que l'apparition d'une étoile. Quoiqu'elle pût leur paroître un ſigne douteux, la foi & la révélation intérieure qui les détermine, les fait agir. Il falloit que Jeſus-Chriſt leur marquât dans le Ciel ſa naiſſance. Leur eût-il envoyé des Prophètes? qui les auroit aſſurés de leur miſſion? qui leur auroit été garant de la ſureté de leurs paroles? Leur eût-il annoncé ſa venue par un Ange comme aux Paſteurs? Accoutumés à l'idolâtrie, il étoit dangereux qu'ils ne priſſent l'Ambaſſadeur pour le Maître, la créature pour le Créateur. Eût-il fait retentir des voix céleſtes? il étoit à craindre, dit ſaint Chryſoſtome, qu'ils ne priſſent pour illuſion le ſon de ces organes étrangers. Il étoit de la providence divine de les appeler par les ſignes qui leur étoient les plus familiers & les plus connus, en faiſant voir un nouvel Aſtre dont l'éclat, la grandeur & le mouvement attirent les regards & les réflexions de ces hommes adonnés aux ſpé-

culations des choſes céleſtes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables de s'élever par de plus nobles moyens à des connoiſſances plus ſublimes.

C'eſt ici, dit ſaint Chryſoſtome, qu'il faut admirer, non pas tant la prompte obéiſſance des Mages, que la bonté ſouveraine de Dieu. Il daigne s'accommoder & condeſcendre à leur foibleſſe, & les porte inſenſiblement, & comme par degrés à la perfection. Remarquez, dit ce Père, qu'il ſe manifeſte d'abord à eux ſous la qualité de Roi de Judée. *Ubi eſt qui natus eſt Rex Judæorum* ? Afin de les attirer par cette conformité de condition, & de former avec eux comme une eſpèce d'alliance. Il ſe découvre enfin comme Fils de Dieu, pour recevoir leurs vœux & leurs adorations, & les aſſujettir à ſa puiſſance ſouveraine. Il leur fait voir une étoile qui les éclaire, qui les précède, qui les conduit, qui les attend; il les diſpoſe par ce moyen à écouter, & à croire le témoignage des prophéties, pour recevoir après les avertiſſemens, & les révélations par le miniſtère d'un Ange. Il les mène ainſi par des degrés imperceptibles de la curioſité à l'admiration, de l'admiration à la foi, de la foi à l'obéiſſance, de l'obéiſſance à la ferveur, de la ferveur à l'adoration. Pour apprendre à ceux qui ſont appelés à la conduite des ames, qu'il y a certaines condeſcendances de charité qu'on doit avoir pour des conſciences encore foibles, qu'ils doivent ſe rétrécir en ſe proportionnant à ceux qu'ils veulent animer de l'eſprit de Dieu, ainſi que le Prophète, qu'il faut obſerver un ordre & une ſucceſſion dans la découverte des vérités, & dans la pratique des vertus Chrétiennes; qu'il faut nourrir de lait, & non pas de viandes ſi ſolides ceux qui ſont encore dans les commencemens, & pour ainſi dire, dans l'enfance de la piété, & qu'il vaut mieux les dégager peu à peu du monde avant que de les avancer à des oraiſons & à des méditations ſublimes, & les humilier par la connoiſſance ſincère de leurs foibleſſes & de leurs défauts, que de les porter par une ardeur indiſcrète, & par des déſirs impuiſſans à une perfection précipitée.

C'eſt par cette ſageſſe que Dieu conduit les Rois à ſa crêche; auſſi ſuivent-ils l'étoile qui les y conduit, ſans ſe détourner, & ſans regarder en arrière, marchant dans les voies qu'elle leur traçoit avec une fidélité inviolable. Je ſai bien, MESSIEURS, que cet objet muet, qui ne ſembloit par-

ter qu'à leurs yeux, ne laissoit pas de se faire entendre à leur esprit. Celui qui les avertissoit au-dehors, les instruisoit & les touchoit au-dedans. Une vertu secrète agissoit plus puissamment sur eux que cette lumière visible, & un rayon de la vérité qui les persuadoit intérieurement, leur étoit un guide plus pressant que l'astre qui les éclairoit. Mais n'avons-nous pas les mêmes secours, & voyons-nous les mêmes effets ? Combien parmi nous de lumières inutiles, & d'étoiles qui luisent en vain ? Faisons réflexion sur nous-mêmes. Une ame foible & irrésolue combien de fois a-t-elle dit, connoissant son défaut, l'air du monde m'est contagieux, les passions se réveillent à la vue des objets, les méchans discours corrompent les bonnes mœurs. L'exemple, l'occasion, la coutume, tout fait impression sur moi. Quand je pourrois me sauver de ces foiblesses, j'en serois toujours plus susceptible, & quand je ne reviendrois pas plus coupable de ces communications mondaines, du moins j'en reviens plus triste & plus inquiète. C'est une étoile que Dieu vous envoie pour vous guider vers la solitude : cependant vous recommencez dès le lendemain, & vous vous rejetez dans les compagnies. Lorsqu'un homme riche vient à penser, pourquoi me tourmentai-je à amasser & à acquérir ? ne vaudroit-il pas mieux me faire un trésor pour le Ciel par mes bonnes œuvres & par mes aumônes ? Ne sai-je pas qu'il n'y a proprement que la bénédiction de Dieu qui enrichisse, & que le peu du juste vaut mieux que l'abondance du pécheur ? c'est une étoile que Dieu vous envoie pour vous conduire au détachement des biens du monde. Cependant vous refermez vos entrailles aux nécessités du pauvre, & la convoitise des richesses vous entraîne. Un Ecclésiastique dans sa prière a fait réflexion en lui-même ; que fais-je des talens que Dieu m'a donnés ? la moisson est abondante, & les ouvriers sont en petit nombre ; tout serviteur oisif sera traité comme coupable ; je répondrai des fruits que je pouvois faire ; les Pharisiens couroient la terre & les mers pour aller faire un prosélyte, la charité ne peut-elle faire en moi ce que la vanité faisoit en eux ? c'est une étoile qui les guide à la vigne du Seigneur pour y travailler ; cependant on demeure oisif ; & l'on ne semble tenir à l'Eglise que par l'honneur qu'on en reçoit, ou par le bien qu'on en retire. Tremblons, MESSIEURS, que Dieu n'accomplisse en nous cette terrible me-

nace qu'il faisoit autrefois par un Prophète : *Nigrescere faciam stellas*. J'effacerai toutes ces lumières, je jeterai un voile d'obscurité sur vos connoissances, puisque vous méprisez mes conseils & mes inspirations, prenez garde que je ne vous frappe d'aveuglement, & que votre ignorance ne soit la punition de votre paresse.

Dieu a déjà condamné par cette foi prompte & agissante de ces trois Princes, l'infidélité & l'ingratitude des Juifs. Jesus-Christ, dit saint Chrysostome, venoit mettre fin à l'ancien Testament, & appeler tout le monde à sa connoissance. Il ouvrit la porte aux Gentils, afin d'instruire ses propres sujets, en invitant les étrangers. Les Juifs n'avoient pas assez considéré les prédictions des Prophètes qui leur avoient annoncé sa venue, il fait venir des pays éloignés des Gentils pour les en convaincre, afin que ceux qui seroient bien disposés, eussent occasion de le croire & de le connoître, & que ceux qui résisteroient à une vérité si constante ne pussent trouver aucune excuse à leur incrédulité. Quelle couleur pouvoient-ils donner à leur infidélité, si après tant de témoignages ils refusoient de le recevoir, lorsque des inconnus, à la vue d'une étoile, alloient le chercher? La prompte obéissance confirme l'élection des uns, la paresse & la négligence attire la réprobation des autres.

Voulez-vous en voir la différence : *Vidimus & venimus*, disent les uns ; entre voir & venir, ils ne mettent point d'intervalle, ils ne consument pas le temps en délibérations inutiles ; ils ne consultent pas leurs flatteurs, & ne font pas une affaire d'état, d'une affaire de Religion : connoître & croire, croire & obéir, ce ne fut que la même chose : *Vidimus & venimus*. Leur esprit s'attache & leur volonté se porte presque au même temps à un objet qui sembloit ne les point regarder, & devoir leur être pour le moins indifférent. Quelle est au contraire la disposition des Juifs? Au premier bruit de la naissance du Messie, qui n'eût dit que les rivages du Jourdain alloient retentir de cris d'allégresse, que le peuple accourroit en foule vers Bethléem, que les Prêtres entonneroient les Cantiques de Sion, & qu'Hérode lui-même alloit disputer à ces Princes étrangers la gloire du premier hommage? cependant ils demeurent indifférens & insensibles. Hérode s'amuse à des recherches & à des consultations qui ne vont à rien. Les Scribes & les Pharisiens se con-

sent de produire des Ecritures, & de montrer la vérité sans la suivre. Toute la ville est émue de la crainte du Tyran, non pas de l'amour du Prince légitime, & pas un de ses habitans n'a le courage d'aller l'adorer, non pas même la curiosité d'aller s'informer de la vérité de cette nouvelle; ils s'en remettent à des inconnus: *Ite & renunciate diligenter*, sur un sujet qui avoit fait de tout temps l'attente & la passion de leurs Pères, & sur le point le plus important & le plus essentiel de leur Religion, y a-t-il rien de plus étonnant?

Il étoit déjà bien vrai ce que Jesus-Christ a dit depuis dans son Evangile, qu'il viendroit des hommes d'Orient & d'Occident, qui seroient assis avec Abraham, Isaac & Jacob dans le Royaume des cieux, & que les enfans du Royaume seroient jetés dans les ténèbres extérieures. Quand je regarde la tiédeur & l'insensibilité des Chrétiens, que je crains que cet oracle ne s'accomplisse encore en nous. La foi fut-elle jamais mieux établie, & vit-on jamais moins de bonnes œuvres? Y eut-il jamais tant de Chrétiens, y eut-il jamais si peu de fidelles? les secours sont grands, mais la négligence est extrême; jamais on ne parla tant de réforme, & l'on ne fut jamais plus déréglé. La parole de Dieu ne fut jamais mieux annoncée, & n'eut jamais moins de succès. Il semble qu'abandonnée parmi nous, elle se réfugie dans ce Eglises naissantes, où fructifie abondamment la sémence de l'Evangile, où se renouvelle heureusement dans ces derniers temps, l'innocence & la ferveur des premiers siècles.

Fidelle Ministre de Jesus-Christ, qu'il a choisi pour porter son nom à ces Nations infidelles, & qui voyez avec plaisir les accroissemens que Dieu donne à ces plantes que vous arrosez, vous le savez, & comme vous êtes le témoin de sa vérité, vous pouvez l'être aussi des effets merveilleux de sa grâce. Vous le savez, on leur parle d'un Dieu inconnu, & ils écoutent; on leur prêche sa bonté, & ils l'aiment; sa vérité, & ils la croient; sa puissance, & ils la craignent; ses promesses, & ils y espèrent; sa loi, & ils la pratiquent. Les œuvres s'accordent avec la foi, la persévérance s'y trouve jointe avec la ferveur, & la tranquillité de l'esprit avec la rigueur des persécutions & des martyres. Qu'il est à craindre que le règne de Dieu n'y soit transféré, que la foi ne retourne à son origine, & que par une funeste révolution, comme elle a passé des Juifs aux Gentils, elle ne re-

M. l'Evêque d'Héliopolis présent.

passe des Chrétiens aux Gentils; & que comme elle nous a été apportée de l'Orient par trois Rois, elle ne retourne d'ici en Orient par trois Evêques qui l'y annoncent. D'où viendroit ce malheur ? de ce que nous n'avons pas une foi prompte comme les Mages, ni une foi courageuse comme eux.

II. POINT. On se forme ordinairement dans le monde deux fausses idées de la Religion Chrétienne, & de ses devoirs. Les uns les regardent comme faciles, les autres les regardent comme impossibles. Les premiers réduisent leur piété à quelque pratique de dévotion extérieure, une Messe où l'on assiste par bienséance, un Sermon qu'on entend souvent avec dégoût, une prière qu'on récite par coutume & sans réflexion, une aumône qu'on donne par hasard, & peut-être par vanité; une communion qu'on fait négligemment à l'occasion d'une bonne fête, un peu de réforme dans les habits, qui ne passe pas jusqu'au cœur, quelques tendresses de dévotion, qui viennent plutôt d'un tempérament affectueux, que du fond d'une piété solide; sans s'incommoder autrement, & sans se contraindre dans leurs passions, ils croient qu'ils ont accompli toute la loi, & ils attendent cette couronne de justice que Dieu n'a promise qu'à ceux qui l'aiment. Cependant l'Ecriture Sainte nous enseigne qu'il faut adorer Dieu en esprit & en vérité, que pour être Disciple de Jesus-Christ, il faut porter sa croix, & renoncer à soi-même, & emporter le Royaume des cieux avec violence.

Les autres au contraire trouvent des difficultés par-tout; ou s'en imaginent, toute la Religion leur est à charge. Soumettre aveuglément son esprit à des créances obscures & enveloppées, se réconcilier avec son frère quand on croit en être offensé, restituer une portion de bien mal acquis, quand il y a long-temps qu'on le posséde; ce sont des lois qu'ils regardent comme impraticables. Tout les rebute, la Terre sainte leur paroît une terre qui dévore ses habitans; tous les sentiers de la vertu leur semblent fermés d'une haie d'épines; ils n'osent sortir de leurs passions, à cause des périls qu'ils prévoient, & ils disent comme ces hommes lâches dont parle le Sage: *Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*, & sans considérer les secours du ciel & les adoucissemens de la grâce, dont ils n'ont aucune expérience, ils s'effraient de ce qui devroit les attirer; semblables à ces As-

tronomes qui ont imaginé des formes horribles & des animaux furieux dans ces parties du ciel où il y a des constellations lumineuses, & qui se sont figuré des monstres où il n'y a que des étoiles.

Je ne dis pas qu'il soit si aisé d'être bon Disciple de Jesus-Christ ; à Dieu ne plaise que j'élargisse la voie étroite qu'il nous a marquée dans son Evangile, & qu'affoiblissant sa vérité, je sois prévaricateur de mon ministère ! Je ne dis pas non plus qu'il soit impossible ; malheur à moi si j'appesantissois le joug du Seigneur, & si je donnois à mon gré des bornes à sa miséricorde & à sa puissance. Mais je dis qu'il est difficile, qu'eu égard à la dépravation de notre nature, il n'y a point de vertu qui ne renferme en soi quelque difficulté dans sa pratique, & qu'un Chrétien doit agir par des principes plus forts & plus élevés que ceux du monde, parce que la noblesse de sa profession mérite bien qu'il ait de la résolution & du courage.

Tels furent ces Princes dont l'Evangile nous parle aujourd'hui, & que les Pères de l'Eglise nous représentent comme des exemples d'une vocation constante, d'une foi hardie, & d'une charité magnanime. Examinons la générosité de leur conduite. Ils se mettent premièrement au-dessus de toutes considérations d'intérêt & de gloire humaine, sans lesquelles les grands du monde n'entreprennent jamais rien d'extraordinaire. S'ils recherchent de s'allier les uns aux autres, c'est ou pour se faire honneur de leur amitié, ou pour s'appuyer de leurs forces, ou pour agrandir leurs états, ou pour envahir ceux des autres. Ils règlent tous leurs desseins sur les avantages qui leur en reviennent, & fondent toujours leurs correspondances sur certains intérêts particuliers qu'ils couvrent d'ordinaire du spécieux prétexte du bien commun & d'une utilité publique. Mais ces Princes, dit saint Chrysostome, viennent à Jesus-Christ, non par politique, mais par grandeur d'âme : qu'y avoit-il de commun entre la Perse & la Judée ? que pouvoient-ils prétendre d'un Roi enfant, & d'une Mère pauvre ? y avoit-il aucune marque d'une puissance au-dessus des autres ? avoient-ils besoin de gagner la bienveillance d'un Père régnant, ou d'une maison signalée par son crédit & par ses alliances ? croyoient-ils que cet Enfant dans son berceau leur sauroit gré de leurs présens, & se chargeroit du souvenir de leur adoration prématurée ?

Non, non, ils cherchent Jesus-Christ pour Jesus-Christ même; bien-loin d'aller lui faire des vœux & des prières pour des prospérités temporelles, ils vont lui faire des offrandes de ces mêmes biens que les autres demandent; ils regardent les devoirs, & non pas les récompenses, & ne souhaitent d'autre fruit de leur entreprise que de l'avoir cherché, & de lui avoir rendu une soumission sincère & désintéressée; bien différens de ces Chrétiens mercénaires, qui ne louent Dieu que pour les consolations sensibles, & pour les biens temporels qu'ils en reçoivent, ils ne savent que dire avec l'Apôtre : Béni soit Dieu qui nous console dans nos tribulations, ou avec un Prophète : Béni soit Dieu, parce que nous sommes devenus riches: *Benedictus Dominus, quia divites facti sumus.*

Ils se mettent encore courageusement au-dessus des soupçons, & des jugemens du monde. Il est à croire que ces premiers Chrétiens eurent le sort de tous les autres qui ont depuis voulu vivre religieusement en Jesus-Christ, qu'ils furent exposés aux raisonnemens des politiques, & à la censure des peuples. Combien de fois les prit-on pour des ames basses, qui ne pouvant supporter le poids de la Royauté, alloient se confondre avec le vulgaire ? Combien de fois les regarda-t-on comme des imposteurs déguisés, qui se faisant honneur d'un titre vain & spécieux, cherchent à abuser les sujets des autres, n'en ayant point eux-mêmes à gouverner ? Combien de fois, après avoir su le secret de leur voyage, les accusa-t-on d'une curiosité indiscrète, ou d'une crédulité ridicule ? Combien de fois prit-on pour un entêtement & une vision d'Astrologue, la découverte & l'apparition de cette étoile qu'ils prenoient pour guide ? Telle est la malignité & la contradiction des peuples, sur-tout à l'égard des grands; ils veulent interpréter leurs actions, ils se dressent un tribunal capricieux où ils aiment à décider témérairement de leurs intentions, & à se venger de l'obéissance qu'ils sont forcés de leur rendre, par la liberté qu'ils se donnent de mal parler, & de mal juger d'eux.

Telle est l'injustice du monde. Le Roi Prophète l'avoit éprouvée dans le cours de sa pénitence, & s'en plaignoit à Dieu même : *Qui inquirebant mala mihi locuti sunt vanitates, & dolos totâ die meditabantur.* Ceux qui recherchoient ma vie passée, donnoient de mauvaises interprétations à mes humi-

tations présentes, disoient de moi mille choses vaines, & me tendoient tous les jours des pièges : *Et qui retribuunt mala pro bonis detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem.* Ceux mêmes à qui j'avois fait du bien me déchiroient par les traits piquans de leurs langues envenimées, parce que je commençois à devenir homme de bien. En effet, n'est-ce pas là la contradiction ordinaire des gens du monde : qu'un homme après être entré dans le fond de sa conscience, descende en jugement avec lui-même, & vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes qu'il aura reconnu par une expérience fatale, être contraires à son salut ; qu'il distribue ses biens aux pauvres, & qu'il assiste plus souvent, & avec plus d'attention aux sacrés mystères : qu'une Dame encore à la fleur de son âge renonce au luxe, à la vanité, & se réduise aux règles de la modestie chrétienne, qu'elle visite les Hôpitaux & les Eglises, on cherche les raisons de ce changement, & l'on prend toujours les moins charitables. On donne autant qu'on peut un tour ridicule à ces conversions : tantôt ce sont des apparences trompeuses, tantôt ce sont des contraintes intéressées, tantôt des excès blâmables, tantôt des singularités bizarres. On ne se scandalisoit pas de leurs péchés, & l'on se scandalise de leur pénitence.

Cependant il n'y a rien de plus déplorable que la foiblesse des Chrétiens qui succombent à cette tentation ; appelés par la grâce de Jesus-Christ, retenus par la honte du monde, poussés par les remords de leur conscience, effrayés par le bruit que font les pécheurs, voulant toujours être bons, & n'osant jamais déplaire aux méchans ; ils délibèrent, comme si le parti étoit égal, & souvent ils se déterminent à continuer dans leurs désordres, de peur de s'attirer des reproches, récusant ainsi leur Juge invisible, qui peut les sauver ou les perdre pour l'éternité, pour des Juges visibles dont ils ne peuvent attendre que de vaines louanges ou des railleries encore plus vaines. Qu'ils sachent que saint Paul ne comptoit pour rien d'être jugé des hommes : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer*, & qu'il les regardoit même comme entièrement opposés à ceux de Dieu : croyant incompatible d'être serviteur de Jesus-Christ, & de plaire aux hommes : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Qu'ils se souviennent qu'il n'y a rien de si foible ni de si honteux que de rougir de la foi & de la religion, & que

Jesus-Christ renoncera devant son Père qui est dans le Ciel, quiconque le renoncera devant les hommes.

Lorsqu'au temps des Dioclétien & des Néron, un Chrétien traîné devant leurs tribunaux alloit répondre de sa foi, & que voyant autour de lui, d'un côté un tyran furieux & des bourreaux inhumains, l'un prêt à prononcer la sentence, les autres prêts à l'exécuter; de l'autre des fers brûlans, des épées luisantes, des ruisseaux de sang qui couloient encore, & un tas de corps déchirés pour la même cause. S'il consultoit son cœur & sa foi, si l'appareil terrible du supplice, & l'affreuse image de la mort avoit ébranlé son courage, si sa main tremblante avoit laissé tomber malgré lui quelque grain d'encens aux pieds d'une idole; le cœur eût-il désavoué le crime au même-temps que la main le commettoit, eût-il gardé dans sa conscience la fidélité que la foiblesse de la nature & la crainte des tourmens lui avoit fait perdre au-dehors, l'Eglise le regardoit avec horreur, & lorsqu'il venoit à demander grâce, elle le renvoyoit au tyran pour donner des preuves de son repentir, & pour expier de tout son sang la lâcheté qu'il avoit commise. Que mériteroient donc ceux qui n'ayant à craindre qu'une parole ou un mépris, étouffent les bons desseins qu'ils ont eus, & n'osent faire profession publique de l'humilité, ou de la patience de Jesus-Christ: quelle foiblesse! on sert le monde effrontément, sans se soucier des jugemens de Dieu; veut-on servir Dieu, on craint jusqu'aux moindres raisonnemens du monde, pour satisfaire ses passions, on hasarde sa réputation & son salut même; s'agit-il de satisfaire à Dieu qu'on a offensé, on est retenu par une fausse pudeur, & par une lâche timidité.

Les Mages ne tombent pas dans cette foiblesse, non-seulement ils méprisent les jugemens & les murmures des hommes; ils s'élèvent même par une sainte hardiesse au-dessus des craintes, & des périls mêmes du monde. Ils entrent dans le Royaume, dans la Capitale, dans la Cour même d'Hérode; ils annoncent avec confiance au peuple, aux Prêtres, peu s'en faut qu'ils ne s'adressent au Roi même: *Ubi est qui natus est?* Ils ne laissent aucun doute de la vérité de cette naissance, ils ne sont incertains que du lieu; ils jettent le trouble & la terreur dans Jérusalem, & font trembler le tyran jusques sur son trône. Ne connoissent-ils

pas la flatterie des courtisans ? Ne savent-ils pas qu'il n'y a rien de si délicat ni de si jaloux que l'honneur de la Royauté, qu'un usurpateur est toujours infailliblement cruel & soupçonneux ; qu'il soutiendra son ambition par sa cruauté, & qu'il se maintiendra sur le trône par les mêmes crimes, par lesquels il y est monté. Ces saints Rois ne s'étonnent point, & cherchent Jesus-Christ avec un courage ferme & intrépide. Qu'il est vrai ce qu'a dit saint Augustin, que la cupidité est lâche & timide, parce qu'elle craint, ou qu'on ne lui donne pas ce qu'elle souhaite, ou qu'on ne lui ravisse ce qu'elle possède, & qu'au contraire la foi est hardie, parce que n'ayant rien à gagner ni rien à perdre que Dieu, elle ne s'attache qu'à lui, & n'appréhende rien de la part des hommes ! Voilà la différence de ces Princes.

Hérode à l'arrivée de ces étrangers s'inquiète & se trouble : *Turbatus est.* Quelque effort qu'il se fasse pour dissimuler son chagrin, il le montre & le communique à toute la ville, *& omnis Jerosolyma cum illo.* Il appelle les Mages en secret & à petit bruit : *Clam vocatis Magis* ; pour découvrir adroitement ce qu'ils prétendent ; il leur parle, non pas de la naissance de Jesus-Christ, de peur de les confirmer dans leur opinion ; mais de l'apparition de l'étoile, comme d'une vision chimérique : *Didicit ab eis tempus stellæ.* Il consulte les docteurs ; mais ce n'est, ni sur le pouvoir, ni sur la majesté, ni sur la Royauté du Messie, mais seulement sur le lieu de sa naissance : *Sciscitabatur ubi Christus nasceretur.* Quoique la prophétie qu'on lui expose, paroisse claire & évidente, il ne sait à quoi s'en tenir, il ne la croit pas, & il la craint ; il la croit, & il s'imagine qu'il en arrêtera l'accomplissement ; il demande la vérité, & il voudroit être flatté. Il feint de vouloir adorer celui qu'il a dessein de perdre. Sa politique l'amuse, & sa conscience le tourmente ! quel embarras ! quels détours ! quelle défiance ! Les Mages au contraire, avec une foi vive & une héroïque simplicité, annoncent la venue du Sauveur dans la Judée, occupés de sa grandeur, possédés de sa grâce, poussés par son esprit ; ils ne regardent les hommes que pour savoir d'eux la vérité, ou pour la leur apprendre : *Ubi est qui natus est.* Roi ou sujets, amis ou ennemis, tout leur est égal. Vous diriez qu'ils se multiplient ; ils ne sont que trois, & ils sont partout ; dans le Palais, dans les places, dans toute la ville ;

& omnis Jerosolyma cum illo. Ils ne connoissent pas encore Jesus-Christ, & ils le confessent; ils s'informent de lui, & ils le prêchent, sans embarras, sans finesse, sans détour. Hérode les craint, & ils ne craignent pas Hérode; ils parlent comme s'ils étoient dans leurs états, & Hérode tremble comme s'il étoit étranger dans son propre Royaume. C'est ainsi qu'ils s'acquittent de tous les devoirs de leur vocation, & qu'ils laissent à tous les Prêtres de J. C. l'exemple d'une mission évangélique.

Enfin étant arrivés à la crêche de Jesus-Christ, ils s'élèvent par la foi au-dessus des sentimens de la raison, & des apparences humaines, en reconnoissant un Dieu sous le voile de nos infirmités & de nos foiblesses; & peut-être ne leur falloit-il pas moins de courage, pour n'être pas scandalisés de Jesus-Christ, que pour n'être pas étonnés de la puissance d'Hérode; tout sembloit s'opposer à leur connoissance: *Invenerunt puerum.* Quoi de plus infirme qu'un enfant? dans l'état de la nature, il ne fait que souffrir & se plaindre, & il porte encore sur lui les impressions du néant dont il vient de sortir. Dans l'état de la morale, tous les principes de la raison qui nous élèvent au-dessus du reste des créatures, sont comme liés & sans action, & il n'y a rien en lui de raisonnable que l'espérance qu'on a qu'il le deviendra: dans l'ordre même de la grâce, il entre en ce monde comme un malheureux qui vient payer la peine du premier péché, & qui est débiteur à la justice; & lors même qu'il est régénéré par la grâce, cette grâce qui est un principe agissant, devient en lui un principe oisif & stérile, parce qu'il trouve un sujet incapable de réflexion, & par conséquent de mérite. C'est-là la première condition du Sauveur, c'est l'état où les Rois le trouvent. Cependant ils percent toutes les obscurités qui le cachent, ils pénètrent sa sagesse au travers de cette enfance muette; sous la forme de serviteur, ils aperçoivent la grandeur & la puissance du Maître; il voient sous ces pauvres langes qui l'enveloppent les marques d'une Royauté céleste; des Philosophes adorent un enfant; des Rois adorent un pauvre, leur foi est non-seulement courageuse, mais encore entière.

III. POINT. C'est un effet ordinaire de la grandeur & de la sagesse de Dieu, d'élever à un degré sublime de perfection & de vertu, ceux qu'il a choisis pour être les premiers sujets, &

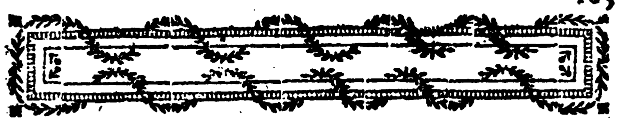
comme les chefs après lui de sa religion. Comme c'est sa providence qui les destine, c'est sa grâce qui les forme, & qui les conduit à ses desseins; & comme il se sert d'eux pour faire connoître ses vérités, & pour annoncer sa gloire parmi les hommes, il veut qu'ils servent aux hommes pour leur instruction & pour leur exemple : car comme dans les arts il y a certains originaux qui sont les chefs-d'œuvres des siècles passés, & les modèles de ceux qui les suivent; il y a de même dans le Christianisme des hommes évangéliques que Dieu semble avoir suscités dans son Eglise naissante pour les animer plus abondamment de son esprit, & pour en faire des modèles d'une foi entière & parfaite.

Il n'y en a point eu, dit saint Léon, qui aient été plus favorisés, & qui aient témoigné plus de foi que ces Mages, que nous devons regarder comme nos Pères, qui nous ont engendrés en Jesus-Christ, & qui nous ont laissé comme une succession précieuse, les exemples d'une conduite tout-à-fait Chrétienne.

Ils ont été éclairés des premiers rayons de la vérité; ils ont senti les premiers mouvemens de la grâce de Jesus-Christ; ils ont recueilli auprès de son berceau les prémices de l'esprit évangélique; aussi ont-ils été les premiers Prédicateurs de l'Evangile, les premiers Prophètes de la loi de grâce, les premiers évangélistes de Jesus-Christ, les premiers témoins de sa naissance, & les premiers Confesseurs de son nom. Aussi nous ont-ils appris comment il faut se comporter dans les prospérités & dans les tribulations, dans les commencemens, & dans les progrès de la pénitence, dans la vie privée, & dans les ministères publics de l'Eglise. Leur foi est éclairée dans les mystères; ils reconnoissent la divinité de Jesus-Christ par l'encens qu'ils lui offrent; ils reconnoissent sa Rédemption par le prix de l'or qu'ils lui donnent; ils témoignent son incorruptibilité & sa résurrection par la myrrhe qu'ils lui présentent. Leur foi est fervente; ils lui consacrent dans l'or la pureté de leurs bonnes œuvres, dans l'encens la bonne odeur de leurs prières, dans la myrrhe l'amertume de leur pénitence. Leur foi est libérale; ils ne viennent pas seulement fléchir les genoux devant sa crêche, mais le combler, s'il faut ainsi dire, de leurs dons Royaux & mystérieux tout ensemble. Leur foi est humble, ils entrent en pénitens, & non pas en Rois;

ils se prosternent pour demander grâce ; ils adorent Jesus-Christ, & au même temps ils l'imitent dans son abaissement & dans son humilité. Ils ne parlent que par leurs actions : Voilà cet or qui servoit à nos vanités. Voilà cet encens & cette myrrhe qui avoient servi à nos superstitions. Enfin, leur foi est persévérante, ils sont retournés par la voie étroite, ils ne veulent plus aucun commerce avec Hérode. Ils vont réparer les mauvais exemples qu'ils ont donnés, faire adorer Jesus-Christ, où ils avoient adoré des idoles, pratiquer la pauvreté, où ils ont abusé des richesses, & étouffer les maximes du siècle sous les lois & sous les maximes de Jesus-Christ.

Pour nous, MESSIEURS, nous partageons souvent notre foi ; nous avons une foi superficielle des mystères de Jesus-Christ, mais non pas une foi vive & agissante en lui & par lui. Il y a une créance de consentement, & une créance de persuasion intérieure ; l'une soumet notre raison aux mystères de la religion ; l'autre soumet notre volonté à l'obéissance de l'Evangile. La première, est une lumière qui nous fait connoître la vérité. La seconde, est une charité répandue dans le cœur, qui nous fait accomplir nos devoirs. Or, la plupart des Chrétiens n'ont que cette foi sans action. Ils croient la naissance de Jesus-Christ. Ils admirent les secrets de sa Providence dans la disposition de ce mystère. Ils adorent, si vous voulez, dans leur esprit, toutes les vertus que le Fils de Dieu y a pratiquées ; mais ils s'en font des objets de leur opinion, & non pas des exemples pour leur imitation. Les moindres difficultés les rebutent, les moindres intérêts les retiennent. Hérode iroit volontiers avec les Mages, mais ce seroit reconnoître un Maître, ce seroit exposer cette autorité qu'il avoit usurpée, il lui en coûteroit son repos, & peut-être sa couronne. Les Scribes & les Pharisiens soutiendroient peut-être la vérité, mais ils craignent de déplaire au tyran qui les consulte. Les peuples iroient volontiers à Bethléem, mais ils voudroient voir le Messie avec un appareil plus pompeux & plus magnifique. Suivons l'exemple de ces Rois. Sacrifions à Dieu tout ce qui lui déplaît en nous. Ne regardons que Jesus-Christ, suivons ses traces. Allons nous humilier avec lui dans sa crèche, afin de régner avec lui dans le Ciel, &c.



SERMON

PRONONCÉ dans l'Eglise des Nouvelles Catholiques à Paris, le premier Vendredi du Carême.

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, & orate pro persequentibus & calumniantibus vos.

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persécutent & vous calomnient. En S. Matthieu, chap. 6.

SI nous vous exhortions, MESSIEURS, de notre autorité privée, ou sur un simple fondement de quelque tradition humaine, à souffrir sans murmurer & sans vous plaindre, à vaincre la malice d'autrui par votre propre patience, à aimer indifféremment ceux qui vous haïssent ou qui vous aiment, à payer même de vos bienfaits l'injure qu'on vous aura faite, & à traiter vos ennemis par charité, comme vous traiteriez vos amis par reconnoissance. Vous nous diriez sans doute, & ce ne seroit pas sans raison, que c'est autoriser l'injustice que de la souffrir; qu'il faut arrêter la licence par des vengeances modérées; qu'il est naturel de réprimer les passions d'autrui par les siennes propres; que c'est pervertir l'amitié que de ménager ceux qui la méprisent; qu'un cœur doit être la récompense d'un autre cœur, & que la charité ne peut être bien employée que pour ceux qui la pratiquent envers les autres. Et comment oserions-nous vous annoncer de nous-mêmes ces vérités en un temps où l'iniquité est accrue, & la charité refroidie; où par de vains raisonnemens & des distinctions imaginaires on a tâché de justifier la plupart des colères & des vengeances, & où bien loin d'avoir des égards pour ses ennemis, on n'épargne pas ses amis mêmes?

Mais nous parlons avec confiance, puisque nous vous portons la parole de Jesus-Christ. N'écoutez donc pas ce que la chair & le sang vous révèlent, ce que le monde vous enseigne, ce que la nature corrompue vous conseille, ce que votre foible raison vous inspire, ce qu'une injuste coutume vous persuade, ce qu'une loi imparfaite semble permettre : Jesus-Christ parle : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos.* Il nous apprend, non-seulement la charité, mais encore la perfection de la charité, en aimant même nos ennemis. C'est son grand précepte, il n'y a rien de plus noble que l'Evangile, & il n'y a rien de plus noble dans l'Evangile que cette loi de dilection; de ce que nous faisons pour eux, il fait la mesure de ce qu'il doit faire pour nous; c'est son grand exemple, puisqu'il nous a aimés & réconciliés avec son Père par l'effusion de son sang, tout pécheurs & ennemis que nous étions : c'est enfin son grand ouvrage qu'il opère dans notre cœur, quand il y demeure par la foi, comme parle l'Apôtre : car ce qu'il nous ordonne par sa parole, il le fait en nous par sa grâce; le même esprit qui nous commande, est le même qui nous touche & nous persuade, puisque le même amour, est l'amour de Dieu qui le donne, & l'amour de l'homme qui le reçoit.

Esprit saint, Dieu de paix & de charité, c'est à vous à graver dans nos cœurs de chair cette loi d'amour & de grâce que vous avez apportée au monde. C'est à vous, qui devez nous enseigner toute vérité, à nous persuader efficacement une des principales que Jesus-Christ nous ait enseignées. Vous seul pouvez détruire au-dedans de nous l'amour déréglé de nous-mêmes, pour mettre en sa place votre charité pour nos frères : éclairez nos entendemens, échauffez nos volontés, nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave Maria, &c.*

Il n'y a rien de si contraire à la loi, & à la justice évangélique, que les haines, les divisions & la discorde. Le ministère de Jesus-Christ est un ministère de réconciliation & de paix pour les Gentils & pour les Juifs, pour ceux qui s'approchent de lui, ou qui s'en éloignent : *Evangelisavit pacem vobis qui propè, & iis qui longè*, dit l'Apôtre, il est devenu lui-même notre paix, en faisant de plusieurs peuples une Eglise, & de plusieurs fidelles un peuple, & de tous les fidelles comme un seul homme nouveau : *Ipse enim*

est pax nostra, ut condat in unum novum hominem. Réunissant ainsi toute chose sous un principe de charité, & étouffant en lui-même sur la Croix les inimitiés entre Dieu & le pécheur, entre le pécheur & le pécheur même : *Interficiens inimicitias in semetipso.* Il nous a montré qu'un Chrétien doit être un homme doux & pacifique, qui ne soit ennemi de personne, qui aime la personne même de ses ennemis, & qui fasse mourir dans son cœur toutes les semences de division & de haine. Or je trouve qu'il y a dans la société trois sources de discorde & de haine ; l'humeur que chacun suit presque sans réflexion : on donne tout à son naturel & à son propre sens : on veut accommoder tout le monde à soi, au lieu de s'acommmoder soi-même aux autres ; de-là viennent ces aversions qu'on prend par délicatesse ou par caprice. La seconde, est la passion, qui s'excitant par la moindre injure qu'on reçoit ou qu'on croit avoir reçue, porte à haïr & à se venger : de-là viennent les querelles, & toutes ces suites funestes que produit un ressentiment, quand on n'a pas la force de le réprimer dans sa naissance. La troisième, c'est l'intérêt, qui nous attachant aux biens de ce monde, arme notre cupidité pour les acquérir ou pour les défendre : de-là viennent les contentions, les procès, les injustices qu'on fait, ou qu'on ne peut souffrir. Je viens vous apprendre aujourd'hui qu'il faut que la charité détruise dans vos cœurs ces haines d'humeur, ces haines de ressentiment, ces haines d'intérêt : voilà tout le partage de ce discours.

I. POINT.

QUOIQU'IL n'y ait point de précepte plus recommandé dans l'Ecriture que la charité & l'amour du prochain, qu'il n'y en ait point de plus nécessaire, parce qu'il y va du salut des particuliers, & du repos de l'Eglise même : qu'il n'y en ait point de plus grand usage, parce que les occasions de l'exercer en sont presque continuelles ; qu'il n'y en ait point de plus raisonnable, parce qu'il est naturel de s'entr'aimer & de se souffrir les uns les autres ; de plus étendu, parce qu'il regarde généralement tous les hommes : Cependant c'est le précepte le moins observé, & la charité, la plus parfaite des vertus, est la plus exposée & la plus fragile de toutes, dit saint Bernard. Elle dépend de nos humeurs & de nos caprices ; un tour d'esprit un peu différent du nôtre, un degré de chaleur ou de froideur de plus ou de

moins dans un tempérament ; des manières un peu plus grossières qu'il ne convient à je ne sai quelle politesse dont on se pique, sont capables de blesser notre imagination, & de refroidir notre charité.

Le monde est composé de certaines petites contrariérés qui font qu'on se déplaît les uns aux autres ; la différence des mœurs, l'inégalité des inclinations & des coutumes ; la rencontre des intérêts cachés ou connus ; la diversité des pensées & des sentimens, & le mélange de tant d'esprits peu accommodans ou incompatibles, qui sont à charge les uns aux autres, & qui se choquent, ou par leurs vices, ou par leurs vertus, entretiennent souvent, si l'on n'y prend garde, du moins de l'indifférence & de la froideur, & même des secrètes aversions dans le cœur. On vient à juger mal de ses frères, parce qu'on a bonne opinion de soi-même ; on ne les aime pas, parce qu'on voit en eux des qualités qu'on n'estime point ; on examine leurs défauts, & l'on se cache les siens propres. Ainsi l'on passe sa vie à souffrir & à se plaindre pour rien les uns des autres. C'est la foiblesse de notre nature. Dieu dans une essence très-simple, & une seule forme de divinité, enveloppe toutes les essences, toutes les formes, & toutes les perfections des créatures. Aussi il ne hait rien de ce qu'il fait ; il ne méprise rien, il n'estime rien indigne de sa providence ; comme il est tout, il aime tout : *Diligis enim omnia, quæ sunt, & nihil odisti eorum quæ fecisti*, dit le Sage ; mais nous qui sommes bornés à certaines conditions & qualités particulières ; il est impossible que nous ne rencontrions d'autres objets qui ont des natures ou des qualités contraires aux nôtres, & de-là vient qu'on se choque, qu'on se résiste, & qu'on vient à perdre la charité les uns pour les autres.

Pourquoi donc, direz-vous, ne sommes-nous pas également tournés à l'équité & à la justice ? D'où vient cette contrariété d'humeurs qui cause tant d'impatiences ? Ne valoit-il pas mieux avoir formé sur un même modèle les sentimens & les inclinations des hommes ? Non, MESSIEURS, Dieu l'a permis ainsi, & les Saints Pères en donnent trois raisons différentes. La première, c'est pour donner de l'exercice à plusieurs vertus Chrétiennes ; s'il n'y avoit rien à estimer en nos frères, où seroit notre humilité ? s'il n'y avoit rien à excuser, où seroit notre condescendance ? S'ils ne

souffroient rien, où seroit notre compassion? si nous n'avions rien à souffrir d'eux, où seroit notre patience? Si tous les hommes étoient parfaits, ils ne contribueroient pas les uns au salut des autres; si tous les hommes étoient méchans, il n'y auroit entr'eux ni union ni intelligence: c'est donc pour notre commune sanctification que Dieu permet ces différences, afin que nous assistions les uns dans leurs foiblesses, que nous imitions les autres dans leurs vertus, & que si nous ne sommes pas assez parfaits pour souffrir nous-mêmes quelque chose pour Jesus-Christ, nous ayons au moins la consolation de souffrir quelque chose de lui en la personne de nos frères.

La seconde raison, c'est afin de tenir les hommes dans une espèce d'égalité, qui les empêche de se préférer les uns aux autres, qui leur fasse voir qu'ayant eux-mêmes leurs défauts, ils ont besoin de la même grâce qu'on leur demande, & que chacun se supportant à son tour, il se fasse comme une compensation de charité & de patience.

La troisième raison, c'est afin que nous nous servions comme de miroirs les uns aux autres, & que dans les défauts d'autrui nous nous représentions les nôtres; autrement, dit saint Chrysostome, nous serions inexcusables, incorrigibles, injustes; inexcusables, si étant aussi attentifs & aussi éclairés que nous le sommes, pour découvrir ce qu'il y a de défectueux dans la personne & dans les actions de nos frères, nous manquons de soin & de lumière pour connoître & pour voir en nous ce que nous haïssons ou que nous méprisons en eux: incorrigibles, si dans le désir naturel que nous avons tous d'être loués & d'être aimés, nous ne travaillons en nous à réformer ce que nous ne ressentons que trop n'être ni louable ni estimable dans les autres: injustes enfin, si censurant notre prochain, nous prétendons nous exempter de la censure, & si trouvant des raisons pour lui refuser notre amitié, nous ne croyons pas qu'il en trouvera pour nous priver aussi de la sienne.

Ce n'est donc pas une raison pour s'exempter d'aimer son prochain de dire: Il me déplaît, il m'incommode. A Dieu ne plaise, dit Tertullien, que la patience d'un Chrétien, qui doit être à l'épreuve des persécutions & des martyres, cède à ces petites & frivoles tentations, & que la charité, qui doit être forte comme la mort, selon les

termes de l'Ecriture , ſuccombe & s'éteigne par les petits dégoûts, & par les petites afflictions de la vie! Je dis donc qu'il y a une douceur chrétienne que nous devons exercer ſur tous, ſoit qu'on nous plaiſe, ou qu'on nous déplaiſe. Je dis Chrétienne , qui vienne d'un cœur pur, & d'une foi non feinte, comme parle l'Apôtre : car il y a une modération mondaine, & une honnêteté politique qui lui reſſemble. On a ſes raiſons pour bien vivre avec tout le monde; on ſe répand au-dehors par des démonſtrations d'une bienveillance extérieure ; on gagne les eſprits par des offices affectés, & par des complaiſances étudiées plus ou moins, ſelon qu'on y eſt plus ou moins intéreſſé. Il y a un art de ſe faire des amis à peu de frais , de s'attirer de la conſidération par celle qu'on paroît avoir pour les autres, d'établir même ſon repos en ne troublant celui de perſonne. On penſe que les biens qu'on fait ne ſont pas perdus, que ces amitiés officieuſes en produiſent d'autres. On sème pour recueillir. Ce n'eſt pas là la charité que Dieu commande, c'eſt l'honnêteté que le monde conſeille à ceux qui le ſuivent ; c'eſt ménager le prochain, mais ce n'eſt pas aimer le prochain.

Aimer exprime l'affection du cœur. Ce n'eſt pas aſſez de faire du bien, il faut le faire par un motif intérieur d'une ſincère bienveillance. Quand j'aurois diſtribué tous mes biens aux pauvres, ſi je n'ai la charité, je ne ſuis rien, dit l'Apôtre. Il faut que ce ſoit l'amour de Dieu qui règle & allume celui que nous avons pour nos frères, & que ce ſoit le même amour qui nous lie. Qui croit avoir l'un ſans l'autre, eſt menteur, *hic mendax eſt.* Les hommes ſont naturellement portés à faire ces diſtinctions de Dieu & du prochain. Les uns mettent toute leur dévotion à faire de temps en temps quelques aumônes, un peu de tendreſſe de cœur fait tout le repos de leur conſcience; ils croient être remplis de Dieu, quand un objet de pitié les touche : ils ne connoiſſent d'autre mérite que d'être ſenſibles à des misères que le haſard leur fait connoître. Cependant ils n'honorent point Dieu, ils n'ont ni reſpect pour ſes Autels ; ni vénération pour ſes Myſtères, ni ſoumiſſion pour ſa foi, ni obéiſſance pour ſes préceptes. Toute leurs Religion eſt dans leur main, & pourvu qu'il aient fait une action apparente de charité, ils s'imaginent avoir droit de violer toute la juſtice; ils ſéparent Dieu d'avec le prochain , & ils n'aiment ni l'un ni l'autre.

Les autres, au contraire, séparent le prochain d'avec Dieu, & c'est l'erreur & le mensonge ordinaire de la plupart des Chrétiens. Nous prétendons aimer Dieu, quelque orgueilleux que nous soyons; il faut bien s'humilier malgré soi devant cette grandeur & cette majesté suprême. Quelque insensibles que nous soyons, nous sommes touchés malgré nous de cette souveraine bonté, dont nous ressentons les effets, & notre conscience nous reprocheroit une si noire ingratitude. Nous avons beau secouer le joug de sa Loi, & nous affranchir de sa servitude, il se sert de nous-mêmes malgré nous, & nous assujettissant aux indispensables devoirs qu'il impose à ses créatures, il nous fait bien sentir notre dépendance. Qui est-ce qui ne se croit pas obligé de le servir & de l'adorer, & qui ne s'imagine pas qu'il l'aime, qu'il le sert & qu'il l'adore? Mais pour le prochain, à qui nous ne croyons pas être obligés, nous le regardons, ou au-dessous de nous par notre orgueil, ou au-dessus de nous par notre envie, ou hors de nous par notre indifférence, ou contre nous par notre haine. Nous en faisons le sujet de nos mépris, la matière de nos médisances & la victime de notre amour propre. Détrompons-nous, MESSIEURS, quand nous exhalerions notre ame en soupirs, en larmes, en vœux, en prières, quand notre cœur seroit attendri, ému, enflammé, en vain nous flatterions-nous d'aimer Dieu, si nous ne cessons de haïr nos frères.

Je ne les hais pas, direz-vous, mais je ne puis aimer que ceux qui m'aiment. Je pourrois vous répondre avec saint Chrysostome, que vous n'avez qu'une vertu de payen, qu'il faudroit redoubler votre amitié pour gagner celui qui vous a refusé la sienne, que ce vous sera un plus grand honneur d'avoir engagé à vous aimer un homme qui n'étoit pas disposé à le faire; qu'en pratiquant ainsi l'Evangile, vous y ramenerez celui qui s'en éloignoit; que s'il persiste dans sa froideur, vous aurez le mérite de votre charité & celui de votre patience; & qu'enfin celui qui étant aimé vous aime, vous paye son amitié de la sienne: mais que celui qui étant aimé ne vous aime pas, laisse à Dieu le soin, &, pour ainsi dire, l'obligation de vous récompenser à sa place. Je pourrois vous dire même avec Jesus-Christ, que si vous n'aimez que vos amis, votre amitié n'est que naturelle; qu'étant sans aucun effort, elle sera sans aucun mérite, & qu'étant sans

mérite, elle sera sans récompense. Mais je passe plus avant; & je dis que si vous n'aimez pas vos frères, vous les haïssez; il n'y a point de milieu entre l'amour & la haine parmi les Chrétiens, parce qu'étant unis en Jesus-Christ comme membres d'un même corps, ils sont obligés à des offices mutuels & à une correspondance réciproque. Or l'indifférence est opposée à cette affection & à ces assistances qui sont nécessaires entre fidelles, c'est un refus des devoirs, & comme une extinction de la charité chrétienne; & par conséquent, elle n'est guère moins criminelle que la haine, étant comme une portion de la mort spirituelle, selon l'Apôtre: *Qui non diligit, manet in morte.*

De-là je conclus que la charité doit être sensible & effective, qu'elle doit avoir ses passions & ses actions, dit saint Augustin, pour être sincère & véritable. Dans le malheur & dans les souffrances d'autrui, elle a ses troubles & ses inquiétudes; dans le danger où sont les hommes qu'ils ne périssent en perdant Jesus-Christ, elle a ses craintes; dans la misère où tombent les hommes en se séparant de Jesus-Christ, elle a ses chagrins & ses tristesses; dans l'espérance d'acquérir des ames à Jesus-Christ, elle a ses désirs & ses impatiences; dans le bonheur d'en avoir acquis, elle a ses joies & ses complaisances; elle a de même ses actions: car elle ne consiste pas en paroles, mais en œuvres, en effets & en vérité; elle ne court pas sur les prétentions d'autrui, & ne s'empresse pas pour les siennes propres; elle souffre de tous quand il le faut, & ne fait jamais souffrir personne; elle se réjouit des prospérités d'autrui, & se console de ses peines; elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout, elle prévoit les besoins, elle prévient les désirs, enfin elle s'acquitte de tous les devoirs. Est-ce ainsi, MESSIEURS, que vous aimez votre prochain?

Oserez-vous dire que vous l'aimez? Hélas! de quelle espèce de charité me parlez-vous? Vous fait-elle souffrir quelque chose de ceux que vous dites que vous aimez? Vous fait-elle penser à eux? Vous fait-elle affectionner à ce qui les regarde? Quel est cet amour qui n'excuse rien & qui prend tout dans le mauvais sens, qui condamne au lieu de défendre, qui est tranquille quand on est troublé, qui même, sachant les besoins, laisse sans secours & sans assistance? Quel est cet amour, qui a tous les effets de l'indifférence

& de la haine ? A quoi se réduisent tous les entretiens d'aujourd'hui ? sinon à déchirer celui-ci, décrier celle-là. Ennemis, indifférens, amis, tout est égal; on ne sauroit les distinguer dans les portraits que l'on en fait. La médisance est un péché que chacun craint & que chacun aime ; c'est l'agrément de ceux qui parlent, c'est le plaisir de ceux qui écoutent : sans cela la compagnie languit, les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit; avec cela chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement. Ainsi, s'amuser aux dépens d'autrui, & se jouer de la réputation les uns des autres, ce n'est plus inimitié, ce n'est plus vengeance, c'est le bel esprit, c'est la belle humeur, c'est le commerce de tous les hommes. A quoi se réduit l'étude & l'application qu'on a dans la société du monde, sinon à dominer par son humeur, à prendre l'ascendant, & à gagner quelque degré de supériorité les uns sur les autres ? pour cela l'on veut ou se faire aimer ou se faire craindre par politique; on donne des conseils à tout le monde, & l'on n'en reçoit de personne; on veut de l'encens à pleines mains, & l'on en jette à peine quelque grain sur les autres qui le méritent; & lorsqu'on n'a presque aucun égard pour personne, on voudroit être l'amitié, &, pour ainsi dire, l'idole de tout le monde. De-là viennent ces disputes, où l'on veut, non pas s'éclaircir, mais s'accréditer, & où l'on combat pour la victoire, non pas pour la vérité ou pour la justice; de-là cette liberté qu'on se donne de faire le censeur & le réformateur, & de tenir un tribunal toujours dressé pour faire le procès aux actions & aux intentions même des hommes : de-là cette maligne joie qu'on a à découvrir les défauts d'autrui, & à établir sa réputation en affoiblissant celle des autres ; comme si l'on regagnoit sur eux toute l'estime qu'on leur fait perdre : vices contraires à la paix & à la charité chrétienne : & pourtant communs parmi les Chrétiens.

Pour remédier à ces désordres, & pour entretenir la paix & l'union avec les hommes avec qui nous vivons, l'Apôtre Saint Pierre nous donne une règle, qui seule peut affermir notre repos & celui des autres; elle mérite que vous y fassiez réflexion : *In fraternitatis amore simplici, ex corde diligite attentiùs.* Aimez-vous avec circonspection comme des frères, d'une amitié simple; c'est-à-dire, soyez simples à l'égard des défauts & des humeurs des autres, & circonspects

touchant les vôtres. Le cœur ſimple & franc ne ſe refroidit pas, ne s'offenſe pas légérement, ne prend pas de faux ſoupçons ni de vains ombrages, ne va pas ſonder ſans raiſon le fond des actions ou de la conduite, ne fait ni le délicat ni le pointilleux mal-à-propos. Il ne regarde pas à certaines petites irrégularités, il ne ſe pique pas de formalités inutiles, & n'exige pas des devoirs chargeans, ni des complaiſances forcées. Par cette indulgence, on jouit de ſa propre paix, & l'on laiſſe la leur aux autres. Il faut au contraire être circonſpects & attentifs ſur notre conduite. Cette circonſpection fait qu'on veille à tous ſes devoirs, qu'on s'accommode aux inclinations des autres, qu'on les prévient en honneur & en affection, qu'on eſt ſenſible à leurs beſoins, qu'on les oblige avec adreſſe, qu'on fait valoir leur mérite autant qu'il vaut, & qu'on craint toujours d'être moins doux, moins retenus & moins civils qu'on ne doit être. Mais l'amour propre renverſe cet ordre, nous gardons notre prudence pour examiner le prochain à la rigueur, & la ſimplicité pour nous permettre tout à nous-mêmes. Nous voulons que nos frères ſoient nos amis, & nous voulons être les tyrans de nos frères. Chacun veut aimer ſon prochain commodément, & veut être aimé dans toutes les formes : on reſſerre ſes obligations, & l'on étend celles des autres. On exige des égards & des déférences qu'on n'a pas intention de rendre, on veut réduire tout à ſon humeur ; on ſe pardonne bonnement tous ſes défauts de ſociété, & l'on reſſent tous ceux des autres : de-là viennent les dépits, les jalouſies, les aigreurs & les haines parmi les hommes, par la différence d'humeurs. Voyons comment la charité doit nous faire triompher de celles qui viennent du reſſentiment des injures par le pardon des ennemis.

II. POINT. Le commandement d'aimer les ennemis & de pardonner les injures, eſt proprement l'ordonnance de la loi nouvelle, & le commandement de Jeſus-Chriſt : *Hoc eſt præceptum meum.* La prudence de la chair s'en offenſe, toute la force de la nature s'y oppoſe, tous les mouvemens du cœur humain s'y trouvent combattus, & pour établir une telle loi, il ne falloit pas moins qu'un tel Légiſlateur, qui la rendît juſte par ſon autorité, poſſible par ſa grâce, ſainte & néceſſaire par ſon exemple. Les Philoſophes avoient quelquefois conſervé leur repos & leur tranquillité dans les injures ; mais

s méprisoient plus ceux qui les avoient offensés, que les ffenses qu'on leur avoit faites; ils étoient modérés par fier-é, dit saint Augustin; ils cherchoient leur propre gloire ans les souffrances, & la patience sans l'humilité est une ertu fausse & inutile.

Moyse avoit borné la vengeance, en condamnant cha-un à souffrir la même peine qu'il avoit fait souffrir à d'au-es : *Oculum pro oculo, dentem pro dente.* Mais cette jus-ce pouvoit s'appeler la justice des injustes, selon saint Au-ustin; c'étoit modérer la colère, mais ce n'étoit pas l'é-eindre; c'étoit ôter l'excès de la vengeance, mais c'étoit iffer le désir de la vengeance : ainsi, quoiqu'il fût juste de unir l'offenseur, ajoute ce Père, que l'offensé recherchât ui-même cette punition, qu'il la désirât, qu'il s'en réjouît, étoit réservé à Jesus-Christ d'apporter au monde ce der-ier degré de charité pour perfectionner cette loi qui con-enoit à un peuple imparfait & grossier, tel qu'étoit le peu-le Juif, par un Evangile de paix qui convînt à un peuple saint & choisi, tel que devoit être le peuple Chrétien.

C'est pour cela qu'il l'appelle lui-même un commande-ment nouveau : *Mandatum novum do vobis.* Nouveau quant à l'exemple qu'il en a donné lui-même : on avoit vu des es-claves mourir pour leurs maîtres; mais non pas des maîtres mourir pour leurs esclaves. Nouveau quant au principe, parce que l'Evangile a communiqué en abondance l'esprit de dilection & de charité que la loi ne fournissoit point, & que la promesse de grâce ne donnoit dans l'ancien Testament qu'en petite mesure. Nouveau quant au motif; la loi obli-geoit à l'amour de Dieu & du prochain par les terreurs de la colère & des malédictions de Dieu, ou par les promesses des bénédictions temporelles; au lieu que l'Evangile nous y porte par l'amour que Jesus-Christ nous a porté, par l'a-doption qu'il nous a acquise, par la félicité éternelle qu'il nous destine. Enfin nouveau, parce que c'est un précepte qu'il faut renouveler tous les jours dans nos cœurs, de peur que les cupidités qui s'y attachent ne s'en rendent les maî-tresses, & qu'on ne laisse vieillir par une dangereuse né-gligence une certaine habitude de haine presque insensible, & un éloignement secret qui se reveille toutes les fois qu'on voit ou qu'on entend parler de ceux dont on croit n'avoir pas sujet d'être satisfait.

Que si c'est-là la loi de l'Evangile, on peut dire que c'a été une des principales preuves de l'Evangile, & que si Jesus-Christ a établi cette parfaite charité, cette charité bien observée n'a pas peu servi à établir la foi & la religion de Jesus-Christ, la patience des Martyrs ayant été, dit saint Augustin, comme le fondement de la grandeur & de la gloire de l'Eglise. Leur douceur s'accordoit avec leur courage, ils ne résistoient pas, & ils ne succomboient pas; ils avoient un cœur capable de souffrir & de pardonner : humbles & généreux tout ensemble, ils ne perdoient ni la charité par leurs tyrans, ni la patience dans leurs supplices. Les Payens en étoient surpris; ils voyoient ces hommes qui n'avoient rien des mœurs ni des inclinations des autres hommes, qui regardoient la pauvreté comme les richesses, & la vie comme la mort; qui souffroient & qui se réjouissoient dans les souffrances; qui étoient haïs, & qui aimoient. Leurs paroles ne les avoient pas touchés; ils avoient douté de la vérité de leurs miracles, mais leur patience les désarmoit. C'est-là qu'ils reconnurent que cette charité, qui ne cédoit pas à des haines opiniâtres, ne pouvoit pas être l'ouvrage de la nature; que pour de telles actions, il falloit qu'il y eût dans l'homme un autre esprit que celui de l'homme; que telles vertus ne pouvoient venir de la discipline de leurs Sages. Ils crurent en la puissance invisible de Jesus-Christ qui les soutenoit; ils ne purent continuer de haïr ceux qui ne pouvoient se lasser de les aimer, ils les admirèrent, ils les aimèrent, ils les imitèrent. S'ils eussent souffert sans aimer, leurs souffrances étoient inutiles; s'ils eussent aimé sans souffrir, leur charité eût été suspecte, ou du moins commune; mais qui est-ce qui peut long-temps résister à la patience & à la charité jointes ensemble : il y a des choses dans l'Evangile qui plaisent aux ennemis mêmes de l'Evangile, qui touchent les ames les plus passionnées : car qui est-ce qui n'aime pas des gens qui l'aiment & qui lui cèdent?

D'où je conclus, MESSIEURS, que dans la nécessité où nous sommes de contribuer au salut les uns des autres, nous devons nous sanctifier nous-mêmes par l'amour de nos ennemis, & gagner nos ennemis par notre douceur & par notre patience. Mais n'est-ce pas renverser l'ordre des lois & de la justice? N'est-ce pas donner lieu aux oppressions & aux attaques des méchans? N'est-ce pas entretenir le vice

par l'impunité, & introduire ainsi la confusion dans la société & dans le commerce des hommes ? Non, dit saint Augustin, il n'y a rien de plus utile pour le public & pour les particuliers, que d'être disposé à souffrir autant qu'il convient au salut des particuliers qui nous font souffrir. N'est-ce pas le moyen de surmonter la malice par la bonté, de persuader le mépris de la gloire & des souffrances du monde, pour se rendre digne des récompenses de l'autre vie ? n'est-ce pas désarmer la cruauté par la patience, & vaincre le monde avec Jesus-Christ ? Celui qui offense n'est-il pas assez puni par le mal qu'il fait; que s'il faut qu'il soit puni, c'est la charité, & non pas la vengeance qui doit se charger de le châtier. Une punition exemplaire, disoit autrefois saint Grégoire de Nazianze peut être utile, mais une charité exemplaire le sera toujours davantage, la punition arrêtera les méchans, mais la patience les rendra bons; en pardonnant aux autres, nous obtiendrons le pardon pour nous-mêmes. Phinées & Moyse ont été loués d'avoir puni les méchans; mais ils l'ont été encore davantage d'avoir fait l'office de médiateurs en faveur des criminels, Dieu même a pardonné à ses ennemis, & Jesus-Christ nous oblige dans l'Evangile à pardonner jusqu'à septante fois sept fois.

Mais entrons dans le détail de ce précepte. Jamais Jesus-Christ ne s'est expliqué plus clairement : on diroit qu'il avoit en vue de prévenir toutes les ruses du cœur humain, tous les détours de l'amour propre, toutes les interprétations qu'une raison corrompue pouvoit donner à sa parole. Il nous prépare à l'écouter par cette autorité toute divine de Législateur & de maître dont il se sert, quand il veut prononcer, ou ses lois, ou ses jugemens, & assujettir la raison & les passions mêmes des hommes à ses volontés & à son service : *Ego autem dico vobis.* C'est moi qui vous le commande; il fait le joug qu'il nous impose, & sans restriction, sans adoucissement, sans exception, il nous commande de vaincre nos ressentimens, & d'aimer nos ennemis : *Diligite inimicos vestros.* Quoique l'amour comprenne tout, Dieu sait qu'on se déguise, qu'on se flatte, qu'on donne le nom d'amitié à de cruelles indifférences, qu'on se repaît de l'ombre & de l'image d'une charité superficielle & infructueuse; ainsi il ajoute : faites du bien, *Benefacite.* Il semble que c'est assez dit, que faire du bien enferme tous les biens

ensemble : mais il veut expliquer ses intentions ; il prétend que nous entreprenions de gagner nos ennemis en priant pour nous & pour eux, & que nos prières soient aussi ferventes que les effets de notre amour, & les sentimens de notre cœur doivent être sincères : *Orate pro persequentibus.* Mais comme les hommes sont d'ordinaire intéressés, & que dans les occasions difficiles il faut les soutenir par de grandes espérances ; il leur promet qu'ils deviendront les enfans de son adoption, & les héritiers de son Royaume. *Ut sitis filii Patris vestri.* Il fait de la miséricorde de l'homme une condition pour la sienne, & une mesure même pour la sienne : *Dimitte & dimittetur.* Après cela cherchez des raffinemens, des prétextes de justice, d'honneur, de raison, de défense. Grossissez le tort qu'on vous fait, justifiez celui que vous faites ; formez-vous une conscience qui compatisse à vos passions, cherchez des directeurs qui s'y accommodent, vous trouverez en vous de quoi vous tromper ; mais vous ne trouverez pas de quoi vous excuser dans l'Evangile.

Il faut donc aimer vos ennemis, ce commandement s'adresse à tous, quoique la plupart des hommes s'en croient exempts, à moins que de se faire une guerre ouverte, & de scandaliser le public par des inimitiés éclatantes : on se persuade aisément qu'on n'est ennemi de personne, pourvu qu'on puisse sauver les apparences au-dehors, on se satisfait librement au-dedans de soi : on ne compte pour rien ces haines qu'on peut tenir cachées sous les replis de sa conscience : on se rassure contre la malice des ressentimens intérieurs qu'on ne peut se dissimuler à soi-même, par des devoirs extérieurs qu'on rend froidement à ceux qu'on hait & qu'on méprise. On aime mieux s'imaginer qu'on n'a point d'ennemis que d'avouer qu'on est ennemi de quelqu'un ; & pour n'avoir pas la peine de pardonner à autrui, on juge qu'il est plus court de se pardonner à soi-même. Il n'y a personne qui ne se trouve coupable devant Dieu d'avoir rompu la charité ou de l'avoir fait rompre à ses frères. Ce temps heureux n'a pas duré, où les Chrétiens n'avoient entre eux qu'un cœur & qu'une ame ; il n'y a point de vie qui n'ait ses troubles & ses traverses, point de cœur qui n'ait été blessé par quelque endroit, peu de bienfaits & d'amitiés qui n'aient fait des ingrats & des infidelles, & presque point d'hommes qui n'aient à faire un sacrifice à Dieu de quelque secrète vengeance,

vengeance, & qui ne doivent se faire effort pour aimer quelque ennemi. Je dis l'aimer d'un amour effectif, qui craigne pour eux les périls auxquels ils s'exposent, que nous espérions pour eux la grâce que Dieu leur peut faire comme à nous : car son bras n'est pas accourci, & nous n'avons pas épuisé ses divines miséricordes. Il faut avoir de la tristesse, de l'aveuglement où ils sont, de la joie de tous les biens qui leur arrivent, & de tout ce qui a le moindre rapport à leur salut ; autrement vous ne les aimez pas en effet.

Ce n'est pas assez, il faut leur faire du bien dans leurs nécessités & dans leurs besoins : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum*, dit l'Apôtre. Premièrement, parce qu'étant l'image de Dieu qui est notre bienfaicteur, vous devez reconnoître ses grâces en la personne de votre ennemi même, & que vous ne sauriez témoigner le respect & la reconnoissance que vous avez pour cette bonté souveraine plus purement, que sur des sujets qui n'ont contribué de rien à se l'attirer. Secondement, pour imiter cette bonté souveraine de Dieu, qui fait luire son soleil sur les bons & sur les méchans, & qui fait pleuvoir sur les justes & sur les injustes : ce qui nous engage à étendre nos devoirs indifféremment sur ceux dont nous avons sujet de nous louer, & sur ceux dont nous avons sujet de nous plaindre. Troisièmement, afin de les gagner par cette charité abondante, en les adoucissant par nos soins & par nos bienfaits, en leur inspirant pour nous la même bonté que nous avons pour eux, & les engageant par les biens que nous leur faisons, à se repentir du mal qu'ils nous ont fait, ou qu'ils ont eu dessein de nous faire.

Mais suis-je instruit de leurs besoins, dites-vous, qu'y a-t-il de commun entre eux & moi ? quel commerce avons-nous ensemble ? hé, c'est déjà un assez grand malheur pour vous d'avoir cette froideur & cette indifférence, & de ne vouloir rien de commun avec des hommes régénérés par la même grâce que vous, rachetés du même prix que vous, destinés à la même gloire que vous, & ne faisant ainsi qu'un même corps & un même esprit en Jesus-Christ avec vous ? Mais cette ignorance affectée de leurs besoins ne vous justifiera pas un jour devant le tribunal du Souverain Juge. Vous êtes si instruit de tout le reste de leurs affaires, pourquoi ne savez-vous pas ce qui leur manque, & ce que vous pouvez faire pour eux ? La malice vous ouvre les yeux pour

discerner tous leurs défauts, & la charité ne devroit-elle pas vous les ouvrir pour vous faire observer leurs vertus ? Vous savez tout le mal qu'ils font, d'où vient que vous ne savez pas le mal qu'ils souffrent ? vous êtes les premiers avertis de leurs disgraces pour en triompher, & vous êtes les derniers informés de leurs nécessités pour y remédier. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait pas une de leurs imperfections qui vous échappe, & que tous leurs besoins vous soient inconnus ? Vous les connoissez trop, où vous les connoissez trop peu & l'un & l'autre vient du défaut de votre charité.

Il faut encore prier pour eux : *Orate pro persequentibus* parce que l'amour des ennemis étant une des plus difficiles pratiques de la Religion de Jesus-Christ, nous ne pouvons en être capables que par son esprit. Or, comme nous sommes obligés de les aimer sans cesse, nous sommes obligés de les prier sans cesse, & de dire comme Samuel pour un peuple qui venoit de lui ôter le gouvernement que Dieu même lui avoit donné : *Absit à me hoc peccatum, ut cessem pro vobis orare ad Dominum.* Ce qui se doit entendre, non pas de ces prières récitées sans affection & sans tendresse, mais d'une effusion de cœur qui se fait devant Dieu, & qui a été précédée par les devoirs & par les bienfaits de l'amour que cette prière a produits.

Voilà, MESSIEURS, à quoi vous oblige ce précepte de Jesus-Christ. Quelle excuse trouverez-vous donc pour sauver vos ressentimens & vos vengeances ? direz-vous que ce n'est pas vous qui avez offensé le premier ? pourquoi falloit-il redoubler un mal qu'un autre avoit déjà fait ? selon le monde, c'est un soulagement de votre douleur, dit Tertullien ; selon Dieu, c'est un redoublement de malice. Quelle différence y a-t-il entre vos péchés, sinon qu'il y a eu quelque intervalle de temps entre l'un & l'autre, & qu'il a fait avant vous le mal que vous avez fait après lui ? Direz-vous que vous n'avez pas excédé dans votre vengeance, & ne savez-vous pas que dans les règles de l'Evangile, toute vengeance est excessive. Quel sacrifice ferez-vous à Dieu, si vous ne lui sacrifiez vos ressentimens ? n'est-il pas juste pour connoître le mérite de la patience que vous lui offrez, n'est-il pas assez puissant pour vous satisfaire ? peut-être direz-vous que vous n'avez rien fait que par un zèle de justice ; mais quel droit avez-vous de monter sur le tribunal,

& de décider sur ce qui vous touche ? êtes vous si dégagé de tout intérêt & de tout amour propre, que vous gardiez la modération qu'il faut dans votre propre cause ? seriez-vous si zélés pour la justice sur des sujets où vous n'auriez aucune part ? direz-vous enfin que ce commandement est difficile ? je l'avoue, mais la récompense qu'il promet est grande : *Dura jussit, sed magna promisit*, dit saint Augustin, d'être enfans du Père céleste, d'être héritiers de son Royaume, & cohéritiers de Jesus-Christ même. Voilà cette charité qui éteint les ressentimens, voyons en peu de mots quelles sont les haines d'intérêt & de cupidité qu'elle doit vaincre.

III. POINT. Une des principales conditions que l'Apôtre donne à la charité, c'est qu'elle ne cherche pas ses intérêts : *Non quærit quæ sua sunt*, & un des principaux désordres que produit l'intérêt, c'est de faire perdre la charité. Il n'y a rien de plus fort dans le cœur de l'homme, que la cupidité des biens du monde ; le riche y trouve de quoi fournir à ses passions, le pauvre de quoi soulager ses besoins. L'un les regarde comme utiles à ses plaisirs, l'autre comme nécessaires à son entretien : ainsi dans un état différent, ayant presque les mêmes désirs, l'un de se maintenir dans sa vanité, l'autre de sortir de son indigence ; ils ne trouvent rien de plus sensible que de perdre ce qu'ils possèdent, rien de plus doux que d'acquérir ce qu'ils ne possèdent pas encore. De-là vient qu'il n'y a rien de si difficile que de réparer l'offense que nous faisons aux autres, en leur faisant perdre leurs biens, & rien de si difficile que de pardonner aux autres, celle qu'ils nous font en nous retenant le nôtre : c'est-là la principale source des inimitiés & des vengeances, & les plus grands dangers où la charité se trouve tous les jours exposée.

Or, je dis que dans ces occasions un Chrétien doit se souvenir qu'il lui importe plus de sauver son ame, que de conserver ses biens, qu'il a des intérêts à ménager plus considérables que les temporels, qu'il doit acquérir le royaume des cieux par la perte même de sa vie, & que la charité est cette perle évangélique, qu'il faut tout vendre pour l'acquérir, & tout perdre pour la conserver.

Faut-il donc, direz-vous, que l'innocence soit en proie à la malice des pécheurs ? Jesus-Christ l'a prédit ainsi dans

son Evangile. Faut-il laisser la robe à celui qui nous enlève le manteau ? ce sont ses propres termes : ne faut-il pas résister à l'homme injuste ? il le défend expressément, voyez jusques où va la douceur chrétienne, & combien vous êtes éloigné de la perfection de votre état.

Cependant aujourd'hui, pour un droit incertain, pour une prétention douteuse, on se trouble, on s'alarme, on se cite devant les tribunaux, on lasse la patience des Juges par des poursuites opiniâtres, on couvre la vérité par des adresses artificieuses, on passe de la discussion de la cause à la désolation des personnes, on se plaint, on se hait, on se venge, on s'accuse, on allume toutes ses passions, souvent pour un petit intérêt, & l'on blesse mille fois la justice en faisant semblant de la demander. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort, disoit l'Apôtre. Que ne souffrez-vous plutôt qu'on vous ôte ce qui vous appartient ? Je sai que la nécessité oblige quelquefois à recourir aux Juges que Dieu a établis pour maintenir la paix entre les hommes, & pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Je sai que la justice est comme une digue que Dieu a opposée à l'insolence des grands & des riches du siècle, qui oppriment les pauvres & les foibles ; qu'il est permis de défendre par des voies justes les biens qu'on nous a ravi injustement, & qu'il y a même quelquefois une espèce de charité de réprimer les cupidités, & de ne pas tout permettre à l'injustice. Mais je sai aussi que de-là naissent mille passions, les faux soupçons, les paroles outrageuses, les noires médisances, les injures atroces & les inimitiés irréconciliables. Sondez vous-mêmes vos consciences, si vous pouvez éviter ces écueils, implorez la justice, s'il le faut, contre vos frères, mais entretenez la paix avec eux, redemandez votre bien, si vous voulez, mais perdez-le plutôt que de perdre la charité.

C'est de ce même principe d'intérêt que naît l'injustice de la plupart des riches du siècle, d'exiger ce qu'on leur doit avec rigueur, & de ne payer ce qu'ils doivent qu'à leur fantaisie. Avec quelle exactitude pressent-ils leurs débiteurs, eux qui se nourrissent de la graisse de la terre, & qui recueillent le fruit des travaux & des peines des autres hommes ? avec quelle dureté font-ils attendre le salaire à ces misérables artisans, à qui la providence de Dieu n'a donn

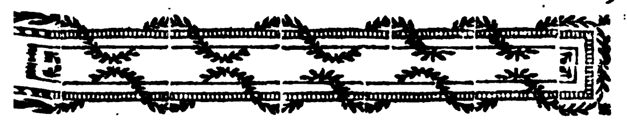
que leur industrie pour patrimoine, qui vivent du travail de leurs mains, & qui portent à la lettre la peine du premier péché, en gagnant leur pain à la sueur de leur visage? La charité désintéressée ne cause du trouble à personne, & n'a pas de ces empressemens pour les biens périssables de ce monde.

Je veux en finissant ce discours, vous laisser deux exemples de ce désintéressement en la personne de deux hommes, de la plus charitable, de la plus pacifique, & de la plus sainte famille que l'Ecriture Sainte nous ait représentée; de Tobie le Père & de son Fils. Ce bon vieillard, prêt à rendre les derniers soupirs, chargé du mérite de ses bonnes œuvres, levant déjà sa main tremblante pour bénir son fils, lui donnoit ses derniers conseils, qu'il lui laissoit comme un testament de piété, & comme son plus précieux héritage. Je meurs heureux, mon fils, si je vous laisse la crainte de Dieu, honorez votre mère comme la nature & la Religion vous l'ordonnent; ayez toujours Dieu dans votre pensée & devant vos yeux; faites l'aumône de vos biens à mesure & à proportion que vous en aurez, & ne rebutez jamais un pauvre. Payez promptement & largement le salaire de ceux qui travaillent pour vous. Bénissez Dieu en tout temps, & priez-le qu'il soit votre conseil & votre guide. Après tous ces avis, il lui parle de retirer dix talens d'argent qu'il a prêtés depuis long-temps à un de ses parens. Exemple rare, dit saint Ambroise, les autres hommes attendent à la mort à payer leurs dettes, & font ordinairement ces réflexions; il sera toujours assez temps de penser à mes obligations, mes créanciers ne perdront rien, je laisserai à mes héritiers de quoi les satisfaire du débris de mes terres, & des biens dont j'aurai joui pendant ma vie: au contraire, ils ne pensent qu'à recouvrer tout ce qu'on leur doit pendant leur vie, & celui-ci attend à l'extrémité, à demander ce qu'on lui doit, plus pour son héritier que pour lui-même.

L'exemple du fils n'est pas moins admirable, il répond avec soumission à tous les conseils de son Père: *Omnia quæcumque præcepisti mihi faciam, Pater*; mais quand il lui ordonne de retirer ses dettes: *Quando pecuniam hanc requiram ignoro.* C'est le seul avis qui l'embarrasse: un autre auroit trouvé des excuses pour tout le reste; soyez obéissant, je suis en âge de me conduire & de me gouverner moi-même. Soyez li-

béral aux pauvres, mon bien suffit à peine pour ma dépense. Soyez humble, ne faut-il pas suivre les lois du monde? Soyez patient, il faut traiter nos ennemis comme ils le méritent: recouvrez vos dettes, je le ferai très-volontiers. Pour celui-ci, il faut l'assurer, qu'il a affaire à un homme de bien & de conscience; il faut lui montrer l'écrit signé de la main du débiteur, encore craint-il de troubler le repos de cet homme. Travaillons, mes Frères, à nous former sur ces grands modèles que le Saint-Esprit nous présente dans les Livres saints, pour être la règle de notre vie; ôtons de nos cœurs l'attachement aux biens temporels, & nous retrancherons en même temps la cause d'une infinité de divisions & de querelles. D'où venoit cet esprit de concorde, qui ne faisoit des premiers Chrétiens qu'un cœur & qu'une ame, si ce n'est de cet esprit de détachement, qui ne faisoit de tous leurs biens qu'un seul héritage? ils vivoient sans animosité, parce qu'ils étoient sans cupidité. Ha! si la charité de Jesus-Christ règne en nous, elle répandra dans nos ames une onction, une douceur, une paix, qui bannira toutes ces aigreurs de tempérament, tous ces chagrins de caprice, toutes ces haines d'humeur, de passion & d'intérêt, qui nous troublent; ces antipathies & ces aversions secrètes seront vaincues par l'amour divin & surnaturel du prochain, qui nous fera regarder dans nos frères les membres de Jesus-Christ, les enfans de Dieu & les traits sacrés de son image, à laquelle ils sont formés comme nous. Il n'y a, dit saint Augustin, que les démons, qui étant les ennemis irréconciliables de Dieu, sans espoir de retour, doivent être les nôtres; mais comme les plus grands pècheurs peuvent devenir des pénitents & des Saints, il ne nous est permis de haïr en eux que le péché, en priant Dieu pour leur conversion, afin qu'après avoir été unis sur la terre par les liens de la charité, nous le soyons encore dans le Ciel, par la gloire, que je vous souhaite.





SERMON

SUR

LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si autem peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter te & ipſum ſolum.

Si votre frère a péché contre vous, allez, & reprenez-le entre vous & lui ſeul. Matt. 18. 15.

COMME toute la loi eſt renfermée dans le double précepte de l'amour de Dieu & de l'amour du prochain, les devoirs qui regardent l'obſervation de l'un, ne ſont pas moins indiſpenſables que ceux d'où dépend l'accompliſſement de l'autre. On peut dire que ces deux préceptes ont une liaiſon néceſſaire qui les rend inſéparables, ou plutôt qui des deux n'en fait qu'un ſeul : car comment aimez-vous véritablement Dieu que vous ne voyez pas, dit l'Apôtre, ſi vous n'aimez pas votre frère que vous voyez ? & quand vous offenſez l'image de Dieu dans votre prochain, comment pourrez-vous aimer Dieu qui a gravé cette image dans votre frère, c'eſt pour cela que ſaint Jean, le diſciple bien-aimé, que l'on peut nommer le Docteur & l'Apôtre de la charité par excellence, répétoit ſans ceſſe cette leçon abrégée du Chriſtianiſme : *Filioli, diligite invicem.* Mes chers enfans, aimez-vous les uns & les autres, ne leur recommandant que ce point de la Loi, parce qu'on a tout fait quand on l'obſerve ; nous devons en cela reconnoître la bonté infinie de notre Dieu, qui pour aſſurer, autant qu'il eſt en lui, le ſalut de tous les hommes, ordonne à chaque particulier de veiller au ſalut de ſon frère ; qui n'eſt pas plus jaloux des droits de ſa divinité, pour nous obliger à lui rendre ce que nous lui devons, qu'il eſt attentif pour nous faire rendre ce que nous

M 4

devons à notre prochain, & qui dans l'obéissance rigoureuse qu'il exige de nous sur cet article de la Loi, n'est sévère que par un motif de miséricorde. Or, parmi les nombreuses obligations contenues dans ce précepte général de l'amour du prochain, & qui en sortent, dit saint Augustin, comme autant de rejetons de leur racine, la correction fraternelle est sans doute une des plus importantes.

Cependant on peut dire, qu'il en est peu de plus inconnue & de plus négligée. Nous sommes environnés de transgresseurs de la Loi, & les plus sages se contentent d'en gémir, sans penser à les corriger; bien éloignés de ce Prophète que son zèle faisoit sécher & tomber en défaillance à la vue des pécheurs, & qui, pour me servir de ses paroles, les exterminoit tous les matins dans les mouvemens d'une sainte indignation: notre indolence semble lâcher le frein à la licence des impies; nous vivons au milieu des scandales de la luxure, de la fraude, de la perfidie, de la duplicité, de la médisance & de l'ambition; mille tombent à nos côtés, & dix mille à notre droite, & nous ne pensons pas à les relever de leur chute; nous sommes insensibles au milieu de tant de désordres: au lieu que si chacun tendoit une main secourable à son frère par une sage correction, le monde se réformeroit: nous laissons un libre cours à ce torrent d'iniquité, qui couvre la face de la terre, & nous nous y laissons entraîner nous-mêmes, au lieu de nous opposer à sa violence.

Que s'il se trouve des Chrétiens plus éclairés & plus attentifs que les autres sur cette obligation, ils y satisfont d'une manière qui les rend plus coupables que s'ils la négligeoient entièrement; ils touchent les plaies du prochain avec si peu de précaution, qu'ils les irritent au lieu de les guérir, & les rendent quelquefois incurables, en y voulant apporter du remède; ils mêlent l'indiscrétion, l'humeur, le chagrin, l'amertume, la hauteur, le reproche, où il faut le gémissement, la douceur, l'humilité, la sagesse: c'est l'homme, & non pas le Chrétien, qui corrige & qui reprend; de sorte que la charité que toutes les vertus accompagnent, se trouve bannie d'un devoir dont elle doit être l'ame & le motif.

Or, mon dessein est dans ce discours d'instruire les Chrétiens qui négligent d'accomplir la Loi de la correction fraternelle, & ceux qui l'accomplissent imparfaitement; on

utôt qui la violent en croyant l'accomplir; de dissiper gnorance des uns, & de régler la mauvaise conduite des itres; en un mot, de vous faire voir que la correction fraternelle est un devoir d'une obligation indispensable, & de us marquer ensuite les conditions dont elle doit être acmpagnée, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit r l'intercession de Marie. *Ave Maria, &c.*

Il n'y a point de précepte plus expressément marqué, & is recommandé dans l'Ecriture, que celui de se corriger uns les autres. Il n'y en a point de plus nécessaire, parce 'il y va du salut des ames. Il n'y en a point de plus grand age, parce que les occasions en sont presque continuelles; n'y en a point de plus raisonnable, parce qu'il est natu- de s'entr'aider les uns les autres; il n'y en a point de is étendu, parce que la matière de reprendre est aussi vasque la licence de pécher. Cependant c'est le précepte le ins pratiqué : les uns, dit saint Augustin, ne veulent pas n donner la peine; les autres craignent de se faire des ennis : ceux-ci n'ont pas l'assurance de résister en face aux cheurs; ceux-là n'osent les offenser, de crainte qu'ils ne ar nuisent dans quelques biens temporels que leur convoie veut encore acquérir, ou que leur foiblesse a peur de rdre. Ainsi personne presque ne se hasarde, personne ne ut se charger de ce soin; & cependant ceux-là mêmes i font si circonspects & si scrupuleux quand il s'agit de rriger leurs frères en particulier, sont si prompts & si rdis à s'en moquer dans les compagnies; ils craignent de saigrir par un avis charitable, & ils ne craignent pas de s blesser par des railleries & par des médisances piquantes : insi également coupables, également perfides, soit qu'ils ardent le silence, soit qu'ils le rompent; en l'un ils abanlonnent leur prochain, en l'autre ils le déshonorent; en un ils négligent son salut, en l'autre ils déchirent sa réputation; en tous les deux ils péchent contre Dieu, contre e prochain & contre eux-mêmes. I. POINT.

Je dis donc, que comme il y a un précepte qui nous oblige d'avoir pitié de nos frères, & de les assister dans leurs besoins corporels; il y a de même un précepte qui nous oblige à compatir à leurs infirmités morales, & à les secourir dans leurs nécessités spirituelles. Or, comme l'état du péché est l'état le plus pitoyable où ils puissent être, parce qu'il les

prive de la grâce, & qu'il les exclut du Royaume que Dieu a préparé à ſes élus, il n'y a rien de plus juſte, de plus charitable, ni de plus preſſant que de les en retirer & de les remettre dans les voies de Dieu & dans l'eſpérance de leur ſalut éternel, par des avis ſincères, par des conſeils utiles, & par des corrections ſages & ſalutaires. Le Sage nous enſeigne que c'eſt-là la plus louable & la plus ſainte fonction de l'amitié : *Que la correction manifeſte vaut mieux qu'un amour ſecret; & que les bleſſures de celui qui aime, ſont plus eſtimables que les baiſers trompeurs de celui qui hait;* pour nous apprendre que la charité doit ſe manifeſter par les œuvres, & qu'elle ne peut le faire plus utilement qu'en ſervant de guide à ceux qui s'égarent, & en montrant la vérité à ceux qui ne veulent point la connoître. S. Paul recommande cette pratique comme le miniſtère propre des gens de bien & des hommes ſpirituels. *Si quelqu'un*, dit-il., *par ignorance ou par foibleſſe eſt tombé dans quelque péché, inſtruiſez-le, corrigez-le avec un eſprit de douceur, vous qui êtes ſpirituels.* Pour montrer que c'eſt le caractère d'une ſainte amitié, de reprendre & de corriger, comme c'eſt la marque de l'amitié de la chair & du monde de flatter & de ſéduire.

Mais Jeſus-Chriſt en a fait un des points principaux de ſa diſcipline, & une des lois les plus expreſſes de ſon Evangile : *Si peccaverit in te frater tuus, corripe eum.* S'il arrive qu votre frère ait péché, ces paroles nous enſeignent, *que doit être la matière de la correction, quelles perſonnes ſont chargées de faire la correction, quelle doit être la fin de la correcti*
La matière de la correction, c'eſt le péché. *Si peccaver*
Ce n'eſt pas ce qui eſt contraire à notre humeur & à no
inclination; mais ce qui eſt contraire à la loi de Dieu :
il y a des répréhenſions de caprice, comme il y en a de c
rité, & il nous prend plus ſouvent des zèles d'intérêt & d
mour propre, que des zèles de juſtice & de religion : n
nous choquons de rien, un tour d'eſprit un peu différe
une humeur qui ne revient pas, un degré de chaleur ou
froideur de plus ou de moins dans un tempérament, un
& des manières un peu plus groſſières qu'il ne nous convie
c'eſt ſouvent ce que nous voudrions réformer en notre p
chain; il nous importe peu de le conduire à Dieu, nous
penſons qu'à le ramener à nous; nous le quittons de
obligations eſſentielles, pourvu qu'il ne manque pas à ce

taines formalités, & qu'il veuille se défaire de certains petits défauts qui nous incommodent; & dès qu'il ne néglige rien de ce qu'il nous doit, nous laissons à Dieu à changer en lui ce qui lui déplaît, & ce qui l'offense. C'est ne savoir parler ni ne savoir se taire quand il faut, c'est abuser d'une des plus importantes fonctions de la charité Chrétienne : c'est vouloir accommoder l'Evangile à soi, & ne pas s'accommoder à l'Evangile.

Mais parce qu'on s'excuse ordinairement sur ce qu'on n'a ni crédit, ni autorité, & qu'on rejette tous les soins onéreux du salut des ames sur ceux qui en sont chargés par administration & par office, Jesus-Christ ajoute, si votre frère a péché : *Frater tuus.* Il n'est pas nécessaire qu'il soit votre inférieur, il suffit qu'il soit votre égal. Nous sommes tous destinés à contribuer selon notre pouvoir à la destruction du corps du péché. Or, le péché peut se considérer, ou comme un mal particulier à l'égard de celui qui le conçoit & qui le commet, & à l'égard d'une justice propre à chacun selon son état, ou comme un mal commun à l'égard de ceux qu'il blesse & qu'il scandalise, & à l'égard d'un certain ordre établi de Dieu, & d'une certaine droiture de justice que nous nous devons les uns aux autres. De-là vient, que comme il y a un droit de puissance & d'autorité que Dieu donne à ceux qui sont établis en dignité, afin qu'ils arrêtent les pécheurs par des châtimens justes & convenables, lorsqu'ils se montrent indociles, ou qu'ils les retranchent du corps de l'Eglise quand ils sont devenus incorrigibles; il y a de même un droit de miséricorde & de charité, par lequel tous les fidelles peuvent & doivent même s'entr'aider les uns les autres en s'avertissant mutuellement de leurs défauts, & se sanctifiant les uns par une humble soumission, les autres par une sage remontrance.

Mais parce qu'il est dangereux qu'on ne perde la charité en voulant la pratiquer de la sorte, Jesus-Christ nous enseigne que l'intention de celui qui reprend doit être de gagner son frère : *Lucratus es fratrem*, & que la fin de la répréhension doit être l'amendement de celui qu'on a repris. Eloignez donc ici de vos esprits l'idée de ces hommes critiques, qui, selon le langage de l'Ecriture, font leur principale fin, non pas de corriger, mais de reprendre; qui sont comme les espions de la vie d'autrui, & qui s'élévant par leur

préfomption jufques dans les airs, comme des oifeaux de proie, pour fondre fur le prochain au moindre foupçon d'une faute, femblent être nés pour troubler le repos & pour défoler la maifon du jufte; je ne parle pas de ces zèles indifcrets, qui fans confidérer les difpofitions du pécheur, fans attendre le moment favorable, fans prendre les tours qu'il faut pour le redreffer, l'irritent fouvent par une cenfure précipitée, lorfqu'il falloit le fupporter par une patience raifonnable, & font fouvent plus de mal par leur correction, qu'on n'en a fait par la faute qu'ils veulent reprendre.

Cela fuppofé, je dis que tout Chrétien, fuivant ces règles, eft obligé à cette correction évangélique. Cette vérité eft fondée fur la correfpondance mutuelle qui doit être entre les Chrétiens, parce qu'étant d'un même corps, & vivant fous un même chef, ils doivent contribuer à ce que chacun foit parfait dans fon ordre & dans fa fonction, toutes les parties d'un corps, dit faint Paul, s'intéreffent l'une pour l'autre, la douleur de l'une fe communique à tout le corps, chaque membre fe fent foulagé de la guérifon des autres; c'eft dans fon épître aux Corinthiens. Et S. Auguftin pourfuivant cette penfée : S'il arrive, dit-il, que le pied marche fur une épine, à peine en eft-il piqué, qu'il fe fait un mouvement univerfel, les yeux fe hâtent de la chercher, le corps fe courbe pour la découvrir, la langue demande où elle eft, la main fe met en peine de la tirer. C'eft ainfi que nous devons nous comporter avec nos frères, lorfque quelqu'un d'eux vient à pécher, tous devroient reffentir le ma qu'il s'eft fait, chacun devroit s'empreffer pour fa guérifon l'un lui mettre le premier appareil fur fa plaie, l'autre lu remontrer le danger où il s'eft mis, l'autre prier & pleure pour lui, & tous enfemble confpirer à fauver fon ame parce que nous fommes tous unis en Jefus-Chrift, tous d'u ne même famille, qui eft fon Eglife. Qu'on ne dife do pas ces froides & inhumaines paroles qu'on n'entend q trop dans le monde. Qu'ai-je à démêler avec lui ? qu'il vi comme il voudra, m'a-t-il été donné en garde ? qu'y a-t-il commun entre lui & moi ? Qu'y a-t-il de commun, dit fai Chryfoftome? N'êtes-vous pas nés fpirituellement dans fein d'une même mère ? les mêmes eaux n'ont-elles pas co fur vous & fur lui dans le baptême ? n'avez-vous pas nourris du même lait de la parole de Dieu dans votre enfa

ce ſpirituelle? Ne participez-vous pas tous les jours au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt en une même table? n'offrez-vous pas vos encens & vos prières dans un même eſprit? n'eſpérez-vous pas le même héritage du même père céleſte? Dites après cela, que vous n'avez rien de commun; ou renoncez à tous les droits de cette ſainte alliance, ou tâchez de l'entretenir en retirant votre frère de ſon péché par des avis charitables, & s'il le faut par une correction rigoureuſe.

La raiſon de cette vérité, eſt que la charité chrétienne ayant pour objet en général tout ce qui concerne l'intérêt & le ſervice du prochain, doit également veiller ſur tout ce qui peut lui être ou utile, ou dommageable. C'eſt pour cela que ſaint Paul lui attribue ces deux qualités; de ſe réjouir avec ceux qui embraſſent la vérité, de compatir à ceux qui commettent l'injuſtice: *Non gaudet ſuper iniquitate, congaudet autem veritati.* Enſorte que, comme on doit travailler mutuellement à l'édification les uns des autres, & comme il eſt du devoir des Chrétiens de procurer au prochain tout le bien qu'ils peuvent, il eſt auſſi de leur devoir d'éloigner de lui tout le mal qu'ils peuvent. Or, que peut-on faire de plus pour lui, que de lui procurer ſon ſalut en le faiſant entrer dans la pratique des vertus Chrétiennes, & lui ôtant les empêchemens que ſes paſſions y peuvent mettre? C'eſt-là le fruit de la correction fraternelle. Elle donne de l'attention à ceux qui ne veillent pas ſur eux-mêmes; elle montre les voies de Dieu à ceux qui s'égarent; elle découvre la vérité à ceux qui l'ignorent; elle ôte au péché l'impunité qui le nourrit, & le plaiſir qui l'a fait naître.

Cependant perſonne n'y fait réflexion. Qui de vous auroit les entrailles aſſez cruelles pour laiſſer périr un pauvre à ſes yeux faute d'aſſiſtance? & qui de vous n'a pas la dureté de laiſſer tous les jours des pécheurs ſur les bords du précipice, & ſur le penchant de leur damnation, faute d'un conſeil, d'un avis, d'une réprimande? Eſt-ce ainſi que le ſalut de votre frère vous touche? Il s'offenſera, dites-vous, aimez-vous donc mieux le perdre que de le fâcher? aimez-vous mieux le trahir que de le contredire? Mais pourquoi lui faites-vous ce tort, que de le croire indocile? La charité n'eſt pas ſi injuſte ni ſi timide; elle ne ſuppoſe pas ſi facilement que ceux qu'on reprend ſe bleſſent de la vérité. Elle croiroit

leur faire injure de leur attribuer une délicatesse aussi dérai-sonnable que celle-là ; elle fait même avertir & reprendre d'une manière si simple & si humble, qu'il est presque impossible de s'en offenser. Peut-être auriez-vous réveillé sa conscience endormie, peut-être encore qu'il craignît la vérité, l'auroit-il respectée, & enfin suivie ? Peut-être auriez vous éprouvé ce que le Saint-Esprit a dit dans son écriture *Que celui qui reprend un homme, trouvera grâce entière auprès de lui, plus que celui qui le trompe par des paroles flatteuses.* Proverb. 23. Mais quand l'événement en auroit été douteux, il n'étoit pas en votre pouvoir de le convertir, mais il étoit en votre pouvoir de le convaincre. Dieu seul, qui connoît ceux qu'il a choisis, en pouvoit savoir le succès, & vous qui devez souhaiter que tous les hommes soient à lui, vous deviez en accomplir le devoir. Vous répondrez de son péché, & Dieu vous en demandera compte au jour de son terrible jugement, parce que vous en serez devenu comme complice par votre funeste & lâche silence.

Car, MESSIEURS, il y a deux manières de participer aux péchés d'autrui, selon saint Augustin, en les approuvant, ou en ne les reprenant pas : *Duobus modis te maculat malus, si consentias, si non redarguas.* L'une, est un consentement formel & une union expresse de volonté, par laquelle on entre en commerce & en société avec le pécheur dans l'exécution de quelque crime. Qui ne sait que c'est se rendre coupable soi-même, que de l'assister, ou de le flatter dans son péché ? Mais il y a un silence qui est une espèce d'approbation muette, par laquelle en dissimulant le mal qu'on voit ou qu'on entend, on donne lieu de croire qu'on y consent, ou que du moins l'on le permet ou l'on s'y plaît, parce qu'on ne s'y oppose pas. S. Paul nous enseigne cette vérité, lorsqu'il dit : *Nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum, magis autem redarguite.* Gardez-vous bien de participer aux œuvres vaines des pécheurs qui vivent dans les ténèbres, mais plutôt corrigez-les, pour nous apprendre que qui manque à ce devoir de répréhension, devient coupable de la faute qu'il n'a pas reprise : écoutez comme Dieu parle dans le Prophète Ezéchiel : *Si dans un temps de guerre & de précaution, l'homme qu'on aura mis en sentinelle, aux premières approches de l'ennemi, manque à sonner de la trompette, & que l'ennemi tombe sur le Camp, avant qu'on y ait pris les armes,*

tous ceux que le glaive enlevera, seront pris dans leur iniquité, parce qu'ils devoient être sur leurs gardes; mais celui qui devoit les avertir sera coupable de leur sang, & j'entends qu'il m'en rende compte. Et toi, fils de l'homme, qui dois veiller à la maison d'Israël, si tu ne reprends pas l'impie, & si tu ne lui dis de ma ...art, impie, tu mourras. Ipse impius in iniquitate sua morietur, ...nguinem autem ejus de manu tua requiram : il mourra dans son ...piété, mais tu me répondras de son sang. C'est Dieu qui par... & vous savez que Dieu & la vérité, c'est la même chose, ...ce qu'il a dit une fois, il le dit toujours.

Vous, qu'il a choisis pour être les Pasteurs de son peu... si vous abandonnez vos troupeaux, si vous laissez er... vos brebis, si vous négligez de les ramener dans le ber... par vos instructions, vos exhortations & vos censures, ...and vous seriez d'ailleurs des Saints, vous répondrez de ...perte des ames qui vous sont commises. Vous qui êtes les ...nistres de sa parole, si vous affoiblissez ses vérités, si ...us cherchez à plaire à vos auditeurs, au lieu de les instruire ...de les toucher, si vous vous amusez à des spéculations ...ruses, qui laissent les ames dans la disette & dans la faim ...la parole de Dieu, au lieu d'aller à la correction des ...eurs, vous répondrez du peu de fruit qu'on rapporte ...vos Sermons. Vous à qui il a confié l'honneur de son ...mple & la sainteté de ses mystères, Prêtres qui voyez ...us les jours tant d'irrévérences, tant de profanations, & ...sacriléges dans les Eglises, aux pieds des Autels, dans le ...ps même qu'on offre le sang encore fumant de la victi...; si le zèle ne vous prend, si vous ne dites à ces profana...rs, que la maison de Dieu est une maison de prière, & ... pas une maison de trafic & de conversation, qu'il faut ...trer le cœur humilié, & non pas la tête haute; & qu'il ... y venir demander pardon de ses péchés, & non pas en ...mettre de nouveaux : Vous serez responsables de l'in... qu'ils font à la religion. Vous enfin qu'il a établis Juges ... ce tribunal de la pénitence, si vous n'avez la force de ...re le cours de l'iniquité, si vous n'avez pas fait connoî... un pénitent la grandeur & les conséquences de son ..., si vous n'avez pas coupé les racines de cette ven... en lui ordonnant des satisfactions nécessaires, si vous ...pargné son avarice, & n'avez pas appuyé sur cette ...ion, qui étoit le nœud le plus essentiel de sa conscien-

ce, vous avez beau l'avoir abſous, il n'en ſera pas plus juſti-fié, & vous ſerez reſponſable de ſa perte.

J'en dis de même de chaque particulier ſelon la meſure du pouvoir & de la charité que Dieu lui a donnée. Car, MESSIEURS, ne dites pas: *Je ne ſuis ni Prêtre ni Religieux, & je n'ai aucun caractère.* Le caractère de Chrétien, dit ſaint Chryſoſtome, ne vous engage-t-il pas à ſervir votre prochain, & pouvez-vous le mieux ſervir, que de l'inſtruire & de le corriger? Trop heureux de gagner une ame à Jeſus-Chriſt: ſi vous trouviez un tréſor, ajoute le même Père, diriez-vous: pourquoi celui-ci, ou celui-là ne l'a pas trouvé plutôt que moi? Ne l'enleveriez-vous pas préférablement à tout autre? Que ſi vous négligez au contraire de reprendre votre frère quand il a péché, vous devenez coupable comme lui, & plus coupable encore que lui, ſelon le ſentiment des SS. Pères: *Pejor factus es eo qui peccavit.* 1°. Parce que celui qui péche ne fait tort qu'à lui-même, en manquant contre la juſtice, & que celui qui le ſouffre ſe fait tort à lui-même, en ne faiſant pas ſon devoir, & au prochain, en manquant à la charité qu'il lui doit. 2°. Parce que celui qui péche eſt ſouvent ou trompé, ou prévenu par ſa paſſion; au lieu que celui qui le voit eſt de ſang froid, & connoît mieux la vérité. Auſſi ſaint Auguſtin, après avoir examiné les cauſes des châtimens temporels & des calamités publiques qui enveloppent ſouvent les gens de bien avec les méchans, aſſure que c'eſt un effet de la juſtice de Dieu, qui punit les uns, pour avoir été prompts à faire le mal; les autres, pour avoir été trop lents & trop timides à le corriger. Ils n'ont pas aſſez eſtimé le bien ſpirituel qu'ils pouvoient procurer à leurs frères, il eſt juſte qu'ils aient leur part des maux temporels dont ils ſont affligés. Ils n'ont pas voulu troubler la douceur de leur vie en les reprenant, il faut qu'ils en ſentent l'amertume, en ſouffrant & gémiſſant avec eux.

En effet, MESSIEURS, ne voyons-nous pas tous les jours cette négligence punie par elle-même dans les particuliers. Craignez qu'il ne vous en arrive de même. Vous donnez à chacun la liberté de mal parler, & de médire devant vous, au lieu de prendre un air ſévère & d'arrêter ces diſcours ſanglans par un ſage avertiſſement, ou du moins par un morne & grave ſilence; la raillerie vous paroît plaiſante, & vous aimez qu'on vous divertiſſe aux dépens d'autrui; il s'élevera

contre

contre vous des railleurs & des médisans, & peut-être les mêmes que vous souffrez, & à qui, sans y penser, vous mettez en main ces pointes fatales, qui vous perceront jusqu'au fond du cœur. Vous leur livrez l'honneur d'autrui, ils s'en prendront bientôt au vôtre. Le plaisir que vous avez pris à les entendre quand ils parloient du prochain, sera bien puni par les chagrins qu'ils vous donneront en parlant de vous. Vous serez assailli par ces langues de serpent que votre complaisance a comme aiguisées contre les autres, & par un juste jugement de Dieu, la honte & la diffamation seront les fruits amers que vous recueillerez de vos lâches condescendances. Vous abandonnez vos enfans à leurs humeurs & à leurs caprices, une fausse tendresse vous empêche de les corriger, & de discerner même leurs défauts; vous porterez la peine de cette cruelle indulgence. L'innocence de l'âge passera, & leurs passions que vous avez négligées, venant à croître, ils les tourneront peut-être contre vous; vous n'osiez troubler leur repos, ils troubleront peut-être le vôtre; ils seront votre supplice, au lieu qu'ils devoient être votre consolation; & vous serez contraint de les souffrir tels pour votre malheur; parce que vous les aurez rendus tels par votre lâcheté.

Mais pourquoi m'arrêtai-je ici à vous montrer les peines qui sont destinées à ceux qui négligent le salut de leurs frères ? peut-être serez-vous plus touchés des récompenses que Dieu prépare à ceux qui s'acquittent de cette fonction de charité. Le Sage nous enseigne que ceux qui reprennent l'impie seront loués, & que les bénédictions tomberont sur eux. 1°. Parce qu'ils auront la gloire d'approuver ce que Dieu approuve, de condamner ce que Dieu condamne, ce qui est la véritable sagesse. 2°. Ils auront la gloire d'avoir sauvé une ame, ce qui vaut mieux que la conquête de tout un monde. Si quelqu'un de vous, dit saint Jacques, s'est éloigné de la vérité, & que quelqu'un le ramène & le convertisse, il aura l'honneur & la satisfaction d'avoir sauvé de la mort un de ses frères : *Salvabit animam ejus à morte.* Les Romains donnoient autrefois une couronne à chaque soldat de leur pays qui en sauvoit un autre dans le combat. Ils ne connoissoient rien de plus grand que leur patrie, chacun s'y regardoit comme une portion de la république. On y comptoit pour beaucoup plus un Citoyen qu'on avoit sauvé, que des ennemis qu'on avoit

vaincus : chacun s'y croyoit chargé de la conſervation des autres comme de la ſienne propre, & c'étoit parmi eux une eſpèce de victoire que de ſauver un Romain, & d'arracher à la mort un de ces hommes qui ſe croyoient nés pour l'immortalité & pour la conquête du monde. La charité ne nous fera-t-elle pas faire ce qu'ils faiſoient par une honnête vanité ? La gloire de l'Egliſe nous ſera-t-elle moins conſidérable que ne leur étoit celle de Rome ? Courrons-nous moins après une couronne immortelle & inflétriſſable, qu'ils ne couroient après quelques feuilles entrelaſſées qui ſe ſechoient le lendemain ? & puiſqu'ils eſtimoient tant la vie d'un homme qui leur ſervoit à conquérir une petite partie de la terre, quel cas ne devons-nous pas faire du ſalut d'un Chrétien, qui par ſa foi s'élève au-deſſus de toutes les choſes ſenſibles, qui court à la conquête du Royaume des cieux, & qui, ſelon les oracles de l'Ecriture, après avoir vaincu le monde, doit juger lui-même le monde avec Jeſus-Chriſt.

S'il eſt donc vrai que cette fonction Evangélique ſoit ſi juſte, ſi néceſſaire, ſi noble, pourquoi eſt-elle ſi peu pratiquée ? D'où vient que chacun s'en diſpenſe, & que chacun s'en excuſe & s'en effraie ? Je trouve trois raiſons de cette diſſimulation & de cette négligence : 1°. *Notre timidité* ; 2°. *Notre indifférence* : 3°. *Notre amour propre.* Saint Auguſtin ne craint pas de dire que la timidité eſt une des ſources de tous les péchés auſſi-bien que la cupidité, & qu'on peut dire de la crainte auſſi-bien que de la concupiſcence, qu'elle eſt la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum cupiditas, radix omnium malorum timiditas.* La raiſon de cette vérité, c'eſt que le cœur de l'homme ſe trouve comme partagé entre un amour déréglé de ce qu'il eſtime bien, & une crainte déréglée de ce qu'il conſidère comme un mal, & comme nous avons des paſſions ſecrètes qui nous font ſouhaiter ce que nous voulons acquérir, il y a de même des paſſions ſecrètes en nous qui nous attachent aux choſes que nous appréhendons de perdre. Vous aimez les richeſſes, vous commettrez une violence & une injuſtice pour en acquérir ; mais auſſi vous abandonnerez la vérité & la juſtice, crainte d'expoſer ou de diminuer ce que vous en aurez acquis : vous aimez votre réputation, vous tromperez ceux qui ne vous connoîtront pas par une dévotion hypocrite ; mais vous décrierez ceux qui vous connoîtront, de peur qu'ils ne vous décrient.

Ainsi d'où vient que nous sommes si réservés & si retenus, que nous n'osons reprendre qui que ce soit, ni nous opposer aux moindres désordres ? C'est que notre cupidité nous attachant à notre repos, notre timidité nous fait appréhender de le troubler; nous sommes attachés à un peu d'honneur que nous avons dans le monde, nous ne voulons pas le commettre, nous prenons garde à ne nous engager à rien qui nous inquiète, & nous craignons de passer pour des dévots sans discrétion, qui s'érigent en censeurs du genre humain, & en réformateurs du monde; ainsi la crainte produit autant de péchés que la convoitise. Mais avec cette différence, que les péchés que produit la convoitise, consistant d'ordinaire dans des actions & des effets sensibles, se font sentir & se font éviter; opprimer un pauvre pour en tirer le peu de bien qui lui reste, ravir l'honneur aux gens de bien par des calomnies & des médisances; ce sont des fautes grossières & palpables : mais les péchés que produit la crainte, consistant d'ordinaire en omissions, ne laissent presque aucune trace de leur malice, ni aucun regret de les avoir fait; on n'assiste pas les pauvres, on ne reprend pas ceux qu'on voit manquer; on n'avertit pas, on ne veut régler personne, on ne veut mécontenter personne; & cependant on ne voit pas qu'on veut bien se perdre & déplaire à Dieu par cette lâche complaisance.

La seconde raison de cette dissimulation des péchés d'autrui, c'est l'indifférence; comme nous n'avons qu'une teinture & une surface de Religion, l'injure que l'on fait à Dieu ne nous touche que foiblement; le cœur ne la ressent pas, il n'y a presque plus de zèle, le nom même en est devenu ridicule, on s'en moque comme d'un vieil usage du temps passé, qui ne convient plus à la politesse de ce siècle : on se scandalise des moindres défauts des gens de bien, parce qu'on veut trouver à redire à la vertu, & l'on pardonne tout aux méchans, parce que l'on ne s'intéresse ni à leur conversion, ni à l'honneur de Dieu qu'ils offensent. Combien de railleries profanes fait-on tous les jours devant nous ? Nous ne les trouvons pas mauvaises, peu s'en faut que nous ne les trouvions plaisantes. Combien de mauvais tours donne-t-on aux choses saintes & à l'Ecriture ? Si nous les condamnons, c'est parce qu'ils ne sont pas assez ingénieux, & non pas parce qu'ils sont contraires à la piété. Combien de blasphèmes en-

tendons-nous ? Et nous demeurons froids & insensibles ; comme si nous n'avions pris aucun parti dans la Religion.

Enfin, MESSIEURS, d'où vient que nous n'osons reprendre ? C'est que nous sommes nous-mêmes répréhensibles, dit saint Chrysostome ; la corruption est devenue si générale, que personne n'a presque plus assez de force pour supporter la correction, ni assez d'autorité pour la faire. On auroit des vérités à nous dire, qui seroient pour le moins aussi fortes que celles que nous dirions aux autres. Ainsi on se ménage, on s'observe, on craint certains retours de censure ; & pour ainsi dire, certain droit de représailles, qui n'est que trop établi dans les avis peu charitables qu'on se donne ; chacun accorde facilement à autrui une indulgence dont il sent bien qu'il a besoin pour lui-même ; & l'amour propre le fait taire pour ceux qu'il pourroit reprendre, de peur que la vérité ne fasse parler contre lui ceux qu'il reprendroit. Voilà quelle est la tyrannie de ce démon muet, qui possède la plupart des hommes, si Jesus-Christ ne délie leur langue en allumant dans leur cœur le zèle de sa vérité & de sa gloire. Mais parce que cette liberté de parler a ses bornes & ses règles, que le Saint-Esprit a prescrites, il me reste à vous faire voir quelles son[t] les conditions & les règles de la correction Evangélique.

II. PARTIE. Ce qui rend la pratique de la correction fraternelle diffi-cile & infructueuse, c'est qu'on ne sait, ni la recevoir, ni la faire selon les règles de l'Evangile. Ceux qui reprennent, sont indiscrets ; ceux qu'on reprend, sont délicats : les u[ns] manquent de patience ; les autres, manquent de charité. D[e] là vient que les uns, n'ayant pas la force de souffrir la [ré]préhension ; les autres, n'ayant pas le courage de la faire, [la] justice chrétienne ne s'accomplit point. Le vice n'est p[lus] contredit, la vertu n'est plus respectée ; & par-là s'éta[blit] parmi les hommes une malheureuse liberté de pécher.

Qu'il est vrai ce que les Pères nous enseignent, qu[e la] doctrine de Jesus-Christ renferme toute sorte de Religio[n] toute sagesse, & que l'Evangile, comme la plus sainte [&] plus parfaite de toutes les Lois, contient non-seulemen[t la] souveraine vérité pour la foi, mais encore la souveraine pr[u]dence pour la conduite ! Voici ce qu'il ordonne : *Si peccaver[it]* *frater tuus*, de frère à frère, de Chrétien à Chrétien ; car c[e] précepte ne s'étend pas sur les Payens & sur les Infidelles. [La] correction suppose la juridiction ; ils sont étrangers & h[ors]

du Royaume de Jeſus-Chriſt; & faiſant un corps à part, qui ſe gouverne par d'autres règles, ils ne croient pas, & ſont déjà jugés de Dieu, ſelon ſa parole, comment écouteroient-ils les particuliers comme leurs frères, s'ils ne veulent pas écouter l'Egliſe comme leur mère ? Non-ſeulement leurs actions, mais tout leur état eſt répréhenſible; & l'on peut exercer ſur eux des offices de charité pour les inſtruire, & non pas des droits d'autorité pour les corriger. C'eſt donc aux Chrétiens que le précepte s'adreſſe, qui ſont unis par les liens du ſang & de la grâce du Sauveur, & qui compoſent la famille de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe; enſorte qu'étant les membres vivans d'un même corps, ils doivent, par une correſpondance néceſſaire, non-ſeulement demeurer dans l'ordre & dans les proportions où chacun doit être, mais encore avoir ſoin que les eſprits y demeurent, & les redreſſer quand ils en ſortent. De plus, étant par un état particulier enfans de Dieu, formés de ſa main, ſoutenus par ſon eſprit, deſtinés à ſon héritage, quel zèle ne doivent-ils pas avoir pour ſon honneur & pour ſa gloire ?

Si peccaverit. Il faut quand votre frère péche, que Dieu ou le prochain ſoit notablement offenſé par ſes actions ou par ſes paroles; ces blaſphèmes où l'on déshonore le nom de Dieu, qui eſt ſi ſaint & ſi redoutable, & où l'on fait ſervir une ſource de bénédictions d'inſtrument à ſa paſſion & à ſa colère; ces railleries qu'on entend tous les jours ſur les Myſtères & ſur les cérémonies les plus ſaintes de la Religion; ces injuſtices criminelles qui déſolent le prochain; ces paroles libres qui ſaliſſent l'imagination, qui bleſſent la pudeur & la bienſéance, & allument les déſirs impurs juſques dans le cœur d'une jeuneſſe innocente qui les écoute; ces entretiens tiſſus de médiſances groſſières ou délicates, où il n'y a point de fleur qu'on ne flétriſſe, de ſecrets fâcheux qu'on ne révèle, d'innocence qu'on ne noirciſſe, &c.

Car de ſe jeter ſur toutes les petites fautes, de ne vouloir rien paſſer à tous ceux à qui l'on a affaire, de faire des procès de toutes les petites légéretés, de s'ériger en critique, & ſe charger de toutes ces petites réformes, c'eſt ſe rendre inſupportable à la ſociété, & ſe faire appeler avec raiſon, *virum rixæ, virum diſcordiæ in univerſa terra*; c'eſt Jer. 15.
avoir l'eſprit chagrin & bizarre, & uſer ſur des bagatelles par une vaine & ſcrupuleuſe critique, le crédit qu'on auroit

à corriger des fautes notables. On s'accoutume à repre
dre, & l'on ne corrige point. On dégoûte les gens qu'
veut corriger; & c'est peut-être ce que le Sage a enten
Eccle. 19. de ces Corrections menteuses: *Correctio menda*

Il ne faut pas même que ceux qui sont en obligation
reprendre, reprennent toujours; il arriveroit par-là,
qu'on rebuteroit les inférieurs, & qu'on rendroit la rép
mande insupportable, étant si souvent réitérée, ou qu
les y accoutumeroit, & qu'on rendroit la correction inut
Ep. 24. ad Hugonem. & infructueuse, dit saint Bernard: *Censura nunquam emiss*
intermissa tamen plerumque plus proficit. Car il y a des espri
bouillans qui ne supportent rien, qui recherchent tout, q
murmurent du présent, qui font revenir le passé, qui ju
gent toujours mal de l'avenir, semblables à certains climat
désastreux, où il tonne & grêle presque à toute heure. I
faut pardonner quelque chose aux pécheurs, sans pourtan
leur lâcher la bride. Trop de liberté les corrompt, trop de
sévérité les irrite & les désespère. Si ce sont fautes de sur-
prise ou d'ignorance, il faut user de plus d'indulgence en-
vers le prochain.

Inter te, Il ne suffit pas que votre frère ait fait faute,
faut que cette faute vous soit connue, pour avoir droit
la reprendre. Il ne faut point sur des soupçons incertain
ou des rapports infidelles, hasarder une correction de pié
ni faire injure à l'innocence sous prétexte de charité. C
me il ne faut point de légéreté dans les jugemens qu'or
du prochain, il ne faut point de témérité dans les
mandes qu'on lui fait, la répréhension doit toujours
ber sur le péché, & non sur la personne; il faut qu
fense soit publique, & la correction secrète; au co
de ce que font plusieurs, qui vont déterrer de vieux
oubliés, ou découvrir des fautes cachées, pour a
d'exercer une juridiction tyrannique. Il faut bien
de croire trop légérement les bruits qu'on répand
, ou de celui-là. Qui ne sait que le monde est to
ns la malignité? que le plaisir de médire est in
ventif? D'ailleurs l'innocence mérite bien q
espect & ces égards pour elle, qu'on craigne d
njustement, & qu'on laisse plutôt passer en sa f
ne faute sans châtiment: *Ne insidieris & quær*
in domo justi, neque vastes requiem ejus.

Vade. Allez trouver votre frère, pour marquer qu'il n'y doit avoir, ni emportement, ni précipitation de zèle ; qu'il faut laiſſer un intervalle entre la faute & la correction ; attendre qu'un peu de réflexion du moins, & un commencement de repentir dans la conſcience du pécheur, préparent les voies aux remontrances d'un homme de bien ; il faut que la modération de celui qui reprend, inſpire la modération à celui qui eſt repris, & chercher prudemment ces mouvemens de docilité, où la paſſion étant refroidie, l'ame ſe trouve plus ſuſceptible des impreſſions de la vérité & de la juſtice.

Corripe eum. Par voie de repréſentation & de remontrance, non pas par voie de reproche & d'inſulte. Paſteurs, courez après cette ame errante ; mais joignez la douceur à la ſévérité, conduiſez-la, ramenez-la, & chargez vos charitables épaules du poids de cette brebis égarée. Confeſſeurs, inſpirez à ce pénitent l'horreur du péché qu'il confeſſe, & percez ſon cœur de la crainte du Seigneur, par vos conſeils & vos cenſures ſalutaires. Prédicateurs, tonnez dans les Chaires ; & par vos ſages & ſolides invectives contre les mœurs de tous, excitez dans l'eſprit de chacun de vos auditeurs de ſaintes réſolutions de changer de vie. Pères, retirez vos enfans du précipice, où le penchant & la corruption de la nature, & les mauvaiſes compagnies les entraînent, par des châtimens doux & charitables. 1°. Toute juridiction, oblige à correction. Par juſtice, tout ſupérieur, doit redreſſer ſes inférieurs, quand ils manquent. Les inférieurs mêmes, dans des cas extraordinaires, ont le droit de répondre. Judith reprit les Prêtres de Béthulie ; ſaint Paul reprit ſaint Pierre. Mais chacun eſt chargé de faire la correction à ſon frère par charité.

Les raiſons, ſur leſquelles je me fonde, c'eſt que chacun dans l'ordre de la charité, doit ſonger au ſalut de ſon prochain, chacun eſt débiteur aux autres. C'eſt une dette ſolidaire, où tout le Chriſtianiſme eſt engagé par ſon état.

2°. Tout Chrétien doit concourir pour ſa part, à la deſtruction du corps du péché, *Ut deſtruatur corpus peccati* ; ſoit dans ſoi-même en mortifiant ſa chair & ſes convoitiſes, ſoit dans les autres en corrigeant ou modérant leurs paſſions par des avertiſſemens ſalutaires. 3°. Il faut, dit ſaint Thomas, que tous les Prêtres, comme les autres Fidelles,

aient un grand soin de cette correction particulière des bons ou des mauvais : *Quatenus ii qui pereunt aut eorum redargutione, corrigantur à peccatis, aut si incorrigibiles appareant, ab Ecclesiâ separentur.*

Cependant, saint Augustin remarque, *Eccle.* 1. *de Civ. Dei, cap.* 9. combien il est rare de trouver assez de charité pour cette fonction Evangélique, dont la crainte ou l'esprit du siècle nous détournent : *Dissimulatur, vel cum laboris piget, vel cùm eorum os coràm verecundamur offendere, vel cùm inimicitias devitamus ne impediant in iis rebus quas appetit nostra cupiditas, sive quas amittere formidat infirmitas.*

Je ne dis pas qu'il faille sans réserve & sans retenue, s'en prendre à tout le monde à temps & à contre-temps : la prudence a mis des bornes au zèle, & même à la charité. Il y a deux sortes de personnes qu'on peut se passer de reprendre, celles qui reconnoissent leurs fautes, celles qui ne sont pas en état de les reconnoître. Pour les premiers, quelle apparence de s'en prendre à un pécheur qui se repent, d'ajouter à l'humiliation de son cœur, celle d'une réprimande qui tomberoit sur le pénitent, non sur le pécheur ? Quelle néceffité y a-t-il de faire la correction à un homme qui se corrige, & de blâmer celui, à qui Dieu, qui voit le fond des cœurs, a peut-être déjà pardonné ? Ne seroit-ce pas r'ouvrir une plaie qui est fermée, & sortir des bornes de la charité, en croyant l'exercer.

Les secondes, sont les personnes qu'on présume incorrigibles, en qui l'on n'aperçoit aucune espérance d'amandement, dont toutes les dispositions marquent indocilité ; *Prov.* 9. *Noli arguere derisorem, ne oderit te.* Il faut craindre, non pas la haine qu'ils peuvent avoir contre vous, mais le mépris qu'ils peuvent avoir pour votre charité. Il faut craindre, non de leur déplaire, mais de les endurcir ; non le mal qu'ils vous peuvent faire, mais celui qu'ils se font à eux-mêmes. Combien voit-on de ces gens, que le moindre mot effarouche ? Qu'un Prêtre par un zèle discret, & selon la science, voyant deux personnes de qualité, d'un sexe même différent, dans le temps qu'on offre le saint Sacrifice, mystère divin & redoutable, s'entretenir indécemment & scandaleusement de leurs affaires, peut-être même de leurs intrigues, & du feu de leur passion, aille les avertir tout bas de l'attention, du silence & du respect qu'ils

doivent à Dieu dans ſon Temple, ils regardent comme un affront le bon office qu'on leur rend; & ſe tiennent offenſés de ce qu'on les prie de ne point offenſer le Seigneur juſques dans ſon Sanctuaire. Une Dame dans une paroiſſe, mène une vie ſcandaleuſe, ſans égard ni de ſa réputation ni de ſa conſcience, qu'on voie à toute heure entrer la perſonne ſuſpecte, que toute la ville en murmure; qu'il arrive qu'un Curé lui aille dire qu'il n'eſt pas permis, *non licet*, ou qu'il lui refuſe l'abſolution, après l'en avoir ſouvent menacée; elle s'élève avec arrogance, porte ſes airs de fierté juſqu'au Tribunal de la pénitence: On diroit que le Confeſſeur eſt le criminel, & qu'elle a tous les droits d'une innocence reconnue. Que faire à des pécheurs ainſi endurcis? Les abandonner à la miſéricorde de Dieu, puiſque la correction les irrite au lieu de les amander: *Conſidera opera Dei quod nemo poteſt corrigere quem Deus deſpicit.* Eccleſ. 7.

Ce n'eſt pas qu'il faille aiſément déſeſpérer de la converſion des pécheurs. Il y a pour les plus obſtinés des momens de réſipiſcence, des coups de miſéricorde & de grâce qui renverſent la nature la plus fière; il faut haſarder de jeter une ſemence qui fructifiera peut-être avec le temps. Quelque ſtérile que ſoit une terre, elle portera à force de lui donner une culture convenable; peut-être ôterez-vous du moins à votre frère la facilité de pécher, peut-être à force de l'avertir, vous le gagnerez; peut-être Dieu veut ſe ſervir de ce moyen pour inſinuer ſa grâce dans ſon cœur. *Corripe, ut proſis, Dei eſt*, dit ſaint Chryſoſtome, Hom. 3. in Matth. Que ne peuvent ſur un eſprit, quelque prévenu qu'il ſoit, des corrections inſpirées par la charité, réitérées par le zèle & conduites par la prudence? C'eſt Dieu, qui donne l'efficace à nos paroles. Saint Thomas, concluſ. 22. qu. 33. art. 2. *Omnibus debemus fraternæ correctionis officium impendere ſub ſpe divini auxilii*; il vous fera quelque mauvaiſe réponſe. La plaie encore fraîche & récente a peine à ſouffrir le premier appareil; mais elle ſe conſolidera, & recevra du ſoulagement. L'eſprit aigri par la répréhenſion s'adoucira; après des injures, vous vous attirerez des actions de grâces; ces malédictions ſe tourneront en bénédictions: quoiqu'il en arrive, vous vous ſerez acquitté de votre devoir, & Dieu ſe chargera de la récompenſe.

Inter te, & ipsum solum. La prudence veut que la correction soit secrète, entre vous & lui. Il faut bien se garder de publier une faute qu'on veut corriger : pourquoi prendre d'autres témoins que votre frère & sa conscience, pourquoi augmenter sa confusion ? *Studens correctioni*, dit saint Augustin, *parcens pudori*; il faut lui ôter sa malice, & lui laisser sa réputation. Il est juste de s'aider du lieu & du temps pour adoucir des propositions toujours difficiles à écouter. La sage Abigail ne reprit point son mari Nabal dans le festin, pour ne pas troubler la joie de l'Assemblée; elle attendit que le temps & le lieu y fussent propres. Il ne faut point mêler, dit saint Hilaire *in Psal* 14. le reproche à la remontrance, la confusion à la correction, l'outrage à l'avertissement.

La correction a deux choses qui sont rudes; elle jette de l'amertume dans le cœur de celui qu'on corrige, en lui représentant son péché. Elle porte avec elle le caractère d'une odieuse autorité, en exerçant sur lui une espèce de supériorité, non-seulement de droit, mais encore de vertu, double humiliation. Il y a quelque honte d'avouer que l'on a péché : de quelles menaces n'a-t-il pas fallu se servir, de quels préceptes, pour porter le pécheur à la confession de la pénitence, & découvrir volontairement à l'oreille d'un Prêtre les plaies de sa conscience ? Quelle sureté du secret ? quelle précaution ? On ne veut pas donner à son frère la même confiance qu'on a peine d'avoir pour son Confesseur. La supériorité est un joug toujours pesant à porter. On croit quelquefois reprendre de si bonne grâce, qu'on fait plaisir à ceux qu'on reprend. On se trompe, dit saint Grégoire de Nysse, *de castig.* celui qui reprend est toujours importun & fâcheux à celui qui donne matière à la répréhension. C'est pour cela qu'il faut qu'une charité industrieuse adoucisse le poids de l'autorité; afin que celui qui est repris, ne perde, ni le respect, ni l'amitié; & qu'il se persuade qu'on lui parle, non par humeur ni par vengeance, mais par raison & par affection : *Ut videatur delicta, non tam velle punire, quàm tollere, Cassiod.* Il faut, dit saint Gregoire, un cœur de mère par la tendresse, un cœur de père par la résolution, une douceur qui n'affoiblisse pas la discipline, un zèle qui ne blesse pas la charité : *Et matrem pietas, & patrem exhibeat disciplina.* Saint Paul recommande à ceux

qui font la correction, de la faire dans un esprit de douceur & de charité. Il remet la correction aux spirituels, à ceux qui ont l'esprit de Dieu : *Vos qui spirituales estis.* Il veut que ce soit en forme d'instruction plutôt que de réprimande : *Instructio*, Galat. Il veut ailleurs qu'il y ait dans nos paroles un assaisonnement de grâce & de sel, des marques de bonté, avec une pointe de correction, qui se tempèrent l'un & l'autre. Il y a une colère de passion, qui est la colère de l'homme contre les personnes qui n'opèrent pas la justice. Il y a une colère de charité, qui est le zèle de Dieu contre les vices, qui opère l'amandement.

La raison qu'en donne saint Augustin, c'est que la correction n'est pas un jugement de justice pour le châtiment du pécheur, mais une correction médicinale pour son amandement. Ainsi il faut y observer, non pas ce qui peut punir pour le passé, mais corriger pour l'avenir.

Corripiet me justus in misericordia. C'est cette monition de charité & de compassion qui remédie au mal; c'est ce sel qui s'amollit, qui se fond, qui pénètre insensiblement toutes les parties qu'il doit guérir de la corruption.

Trouvez donc ce sage tempérament de douceur & de zèle dans la loi de Dieu, ne suivez pas ni la roideur, ni la mollesse d'un naturel qui vous ralentit, ou qui vous entraîne. Tenez-vous à l'ordre & à la mesure de l'Evangile : S. Paul ordonne à Tite de parler, & de reprendre avec autorité & avec empire : *Loquere cum omni imperio*; au contraire, il exhorte Timothée de reprendre : *cum omni patientia. Quid est*, dit S. Grégoire, Hom. 11. in Epist. Pauli, *quòd uni imperium, alii patientiam præcepit.* C'est, dit-il, que l'un étoit d'un naturel plus doux; l'autre avoit l'esprit plus ardent : *Unum lenioris, alium ferventioris spiritus esse conspexit.* Il falloit les ramener à la juste mesure de l'Esprit de Dieu, & suppléer par la grâce aux défaurs de leur naturel; ordonner à celui qui étoit trop doux, de se soutenir par l'autorité du commandement, & par la sévérité de la parole, de peur qu'il n'affoiblît son ministère par une trop grande indulgence : à l'autre, de tempérer l'ardeur de son zèle par la douceur & la patience, de peur qu'une trop grande sévérité n'aigrît les esprits, & qu'il ne vînt à blesser ceux qu'il entreprenoit de guérir.

Il faut encore examiner quelle nécessité a le pécheur de

recevoir la correction ; s'il a péché par foibleſſe, & qu'il donne eſpérance d'un prochain amandement, la correction n'eſt pas néceſſaire ; ſi c'eſt par ignorance, il faut l'inſtruire, ou par des enſeignemens généraux, ou par quelque exemple cité à propos, ou par quelque lecture utile & propre au ſujet, ou par des démonſtrations touchantes de charité, ou par l'entremiſe de quelque perſonne d'autorité & de crédit ſur ſon eſprit, avec cette précaution de ne point apprendre le mal qu'on veut blâmer, & de ne rendre pas la correction peut-être plus dangereuſe que la faute qu'on veut corriger.

Comme la correction eſt une eſpèce de domination & d'aſcendant qu'on prend ſur le prochain, pour la rendre utile, il faut lui ôter toute apparence d'orgueil. Les ſupérieurs mêmes doivent éviter ces airs de confiance & de préſomption lorſqu'ils corrigent. Dieu ne les met pas au-deſſus des ames, pour les dominer avec empire, ce que Jeſus-Chriſt défend dans ſon Evangile ; mais il veut au contraire que leur charité les mette en quelque ſorte au-deſſous d'elles pour les ſupporter, afin qu'ils gouvernent, non avec une autorité faſtueuſe, mais avec une ſageſſe miſéricordieuſe : *Non participandi ſuperbiâ, ſed conſulendi miſericordiâ*, dit ſaint Auguſtin : enſorte qu'il ſemble qu'on conſeille, & non qu'on commande, qu'on reprenne par affection & par pitié, non par un eſprit d'orgueil & de préférence.

Si vous vous ſentez coupables des mêmes fautes, la correction doit s'arrêter ſur vous ; vous êtes déchus du droit que vous auriez eu ſur les autres ; on vous diroit avec raiſon : *Quare aſſumis teſtamentum meum* ? Pourquoi démentir les paroles par les exemples ? Il faut gémir & conjurer le pécheur avec humilité ; *Non reprehendamus*, dit ſaint Auguſtin, *neque objurgemus, ſed congemiſcamus, & non illum ad obtemperandum nobis, ſed pariter ad cavendum nobiſcum invitemus*, dit ſaint Auguſtin, tom. 2. Nous ne ſommes pas en état de le corriger, mais de prier pour nous & pour lui. Nous ne devons point exiger de lui, qu'il ſuive nos inſtructions, mais qu'il prenne auſſi-bien que nous les précautions dont nous avons beſoin. Saint Grégoire nous exhorte à conſidérer ſi nous ſommes, ou ſi nous avons été autrefois tels, *quales nonnullos corrigimus*, afin que nous reconnoiſſant nous-mêmes en eux, & les reconnoiſſant en nous, nous ſoyons modérés par la conſidération de notre foibleſſe, nous employions no-

tre charité pour les corriger, & notre humilité pour nous confondre : que si nous ne sommes pas, ou nous n'avons pas été tels qu'ils sont, il faut éviter que notre cœur ne devienne pire par la présomption ; & que notre innocence même, en nous mettant au-dessus d'eux, ne nous rende plus coupables qu'eux : en regardant le mal qu'ils font, & que tu ne fais pas, regarde en même temps le bien qu'ils font, & que tu ne fais pas en d'autres choses. Cet homme à qui tu reproche de n'être pas libéral envers les pauvres, est circonspect sur la réputation du prochain. Cette Dame est un peu mondaine, mais elle est officieuse & charitable ; elle entretient une intrigue secrète, mais elle n'est ni orgueilleuse, ni critique, ni médisante comme vous, qui sous prétexte d'une sagesse qui vient plutôt de votre naturel, ou du mépris qu'on fait de vous, que de votre vertu, vous croyez en droit de vous cacher votre mal, & d'insulter à sa fragilité. Que si nous ne voyons aucun bien en eux, pouvons-nous nous glorifier des biens que nous avons reçus. Les avions-nous mérités, quand le Père des lumières, de qui descendent ces dons, les a répandus sur nous ?

Entrons dans des sentimens d'humilité & de charité ; d'humilité, pour tourner contre nous cet esprit de censure que nous exerçons contre nos frères ; de charité, afin de joindre aux corrections nécessaires tous les tempéramens de douceur que la Religion demande, pour nous rendre nous-mêmes incorrigibles & irréprochables devant Dieu, qui jugera ceux que nous aurons jugés, & rendra à chacun selon ses œuvres dans l'éternité, que je vous souhaite bienheureuse, au nom du Père, &c.





SERMON

SUR

LA SAMARITAINE.

Si ſcires donum Dei, *Joan.* 4.

Si vous connoiſſiez le don de Dieu, dans le chap. 4. de l'Evangile de S. Jean.

NE vous ſemble-t-il pas, MESSIEURS, que cette femme de Samarie, que l'Evangile nous repréſente aujourd'hui, bien loin de manquer de raiſon & d'intelligence, s'élève au-deſſus des lumières & des connoiſſances de ſon ſexe? Elle entre en conférence avec Jeſus-Chriſt; elle l'interroge, elle lui répond, elle raiſonne ſur la différence des Religions entre les Samaritains & les Juifs, ſur la grandeur de Jacob & de ſes pères, ſur la forme & ſur le lieu de l'adoration, ſur la venue du Meſſie; & ne diroit-on pas que ſi le Fils de Dieu s'applique à l'inſtruire de ces Myſtères, c'eſt qu'il trouve en elle un eſprit accoutumé à les méditer, & capable de les comprendre? Cependant avant qu'elle fût touchée de Dieu, ce n'eſt qu'aveuglement, ce n'eſt que ténèbres. Elle trouve Jeſus-Chriſt ſans le chercher, elle lui parle ſans le connoître, elle l'écoute ſans l'entendre, elle le prie ſans ſavoir ce qu'elle demande; elle ignore l'eſſence de la Religion, la puiſſance de la grâce le mauvais état de ſa conſcience, & ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt qu'elle ne connoît pas le don de Dieu: *Si ſcires donum Dei.* Attachée aux plaiſirs des ſens, elle ne ſait pas la douceur qu'il y a d'être à Dieu, de le ſervir & de l'aimer; ennuyée des peines du monde, & triſtement occupée à tirer de la profondeur du puits de Jacob, une eau morte qui peut ſoulager, mais qui ne peut éteindre la ſoif, elle ne ſait ce que c'eſt que de puiſer avec joie des pures ſources du Sauveur, cette eau vive & vivifiante, qui éteint le feu des paſſions, & qui jaillit juſqu'à la vie éternelle.

Souffrez, MESSIEURS, que m'élevant ici au-dessus de moi-même, en vertu de mon ministère, & prenant la parole pour Jesus-Christ, je dise à ceux qui mettent leur bonheur dans l'accomplissement de leurs profanes désirs, & qui, selon le langage du Prophète, cherchent leur consolation dans les Dieux qu'ils se font eux-mêmes; à ceux qui trompés par des apparences, courent après de faux plaisirs, avec des travaux & des peines qui leur seroient insupportables, si l'esprit du monde, dont ils sont enchantés, ne leur faisoit trouver je ne sai quelle douceur dans ses amertumes: à ceux, qui pour justifier leur négligence, croient que tous les chemins de la vertu sont entourés d'une haie d'épines, & qui voient les croix, & non pas les onctions de la piété: à ceux qui servent Dieu avec tristesse & avec contrainte, & qui le craignant sans l'aimer, semblent lui jeter à regret l'encens qu'ils lui donnent, & lui plaindre les offrandes qu'ils lui présentent; souffrez que je leur dise: si vous saviez le don de Dieu, le bonheur d'une ame fidelle, la joie intérieure qui l'accompagne, les grâces continuelles qui la soutiennent, les couronnes éternelles qui l'attendent: *Si scires donum Dei.* Ce qui m'engage à vous faire voir, dans la suite de ce discours, cette importante vérité, qu'en vain les gens du monde cherchent leur repos dans les objets de leurs passions, que la paix est le fruit naturel de la justice, que Dieu seul peut donner de véritables consolations, & qu'il ne les donne qu'à ceux qui l'aiment; & qu'enfin il n'y a de gens solidement heureux, même dans cette vie, que ceux qui sont véritablement dévots & touchés de Dieu. Fasse le Ciel, que pour ôter ces prétextes à votre paresse, je vous ôte la fausse idée que vous avez peut-être de la vertu: que je vous encourage à la suivre, en vous représentant ses douceurs & ses avantages; & puisse l'Esprit de Dieu, Esprit consolateur, faire couler par avance dans vos ames, quelques gouttes de ses divines rosées, pour les disposer à profiter de ces instructions. C'est ce que nous lui demandons par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Quoique Dieu ait voulu, que dans le cours de cette vie mortelle, les bons & les méchans fussent confondus, & que dans le champ de l'Eglise, la paille & le froment soient mêlés ensemble, l'Ecriture nous enseigne, que Dieu connoît ceux qui sont à lui, qu'il les élève, qu'il les protège, & qu'il

fait tout pour le salut & pour la gloire de ses Elus : *Omnia propter Electos.* Quoiqu'il afflige ordinairement ceux qu'il aime, & qu'il livre à leurs propres cupidités ceux qu'il méprise, il exerce dans le cœur des uns & des autres ses miséricordes, & ses justices secrètes ; & comme il fait trouver aux justes ses consolations dans leurs peines, il fait sentir aux pécheurs dans leurs joies mondaines ses châtimens & ses amertumes. Si vous entrez dans le fond de leur état, vous verrez qu'ils vivent sans repos, qu'ils se tourmentent sans fruit, qu'ils souffrent sans secours ; au lieu que les Justes qui craignent Dieu, qui travaillent pour Dieu, qui souffrent pour Dieu ont une conscience pure, une espérance solide, une protection puissante, pureté de conscience, qui fait leur repos & leur joie ; solidité d'espérance, qui soutient leur courage abondance de secours, qui couronne leur patience. Voilà tout le sujet de ce discours, si vous m'honorez de vos attentions.

I. POINT. Dieu qui fait tout avec poids & mesure, & qui forma l'homme pour soi, n'a rien oublié de ce qui peut le porter à sa perfection, & comme cette perfection consiste dans son entendement & sa volonté, qui sont les deux principales puissances de l'ame, & que l'entendement se perfectionne par la science, la volonté par la vertu, il a créé dans notre esprit les principes universels de toutes les sciences, & dans notre cœur les semences de toutes les vertus, en lui donnant une inclination naturelle pour le bien, & une aversion pour le mal, qui peut être affoiblie, ainsi que notre liberté, par la coutume & par l'habitude du vice, mais qui ne peut être entièrement détruite : de-là vient que nous ne saurions manquer à nos devoirs de justice & de piété, qu'il n'y ait au-dedans de nous un conseil qui nous y rappelle ; quand nous aurions perdu toute honte, une pudeur secrète nous saisit même malgré nous au milieu des flatteurs qui nous excusent ; une voix de la vérité, cachée dans le fond du cœur crie plus fort que le mensonge & la flatterie : nous avc beau déguiser le mal que nous avons fait, & nous le cache nous-mêmes, il sort des replis de notre conscience, une i ge & une représentation du péché que nous avons fait, pouillée des fausses couleurs que nous lui avons don quand tout le reste nous trahiroit, la conscience nous tit & nous accuse. Et comme dans toutes les pertes q soit le saint homme Job, il y eut du moins un servit

se sauvant de la déroute, lui portoit la nouvelle de ses disgrâces : *Et ego fugi solus, ut nuntiarem tibi*, il y a de même au-dedans de nous un sentiment fidelle, qui malgré le déréglement de l'esprit, & l'endurcissement du cœur, lorsque tout est confus ou assoupi, & que le péché ravage & détruit toutes les puissances, s'échappe pour représenter au pécheur les misères de l'état où il est tombé.

C'est de cette espèce de peine que Dieu menace les pécheurs par la bouche d'un de ses Prophètes : *Ponam Babylonem in possessionem Ericii* : Je mettrai Babylone en la puissance du Hérisson ; pour dire qu'il abandonnera l'ame des méchans aux pointes & aux piqûres de leur conscience ; supplice naturel & inséparable du crime. Le trouble de l'ame, l'incertitude de la vie, l'image de la mort, la crainte des jugemens de Dieu, ce sont les pointes qui le percent. C'est le portrait que l'esprit de Dieu nous en fait dans ses Ecritures : *Sonitus terroris semper in auribus illius*, des voix de crainte & de frayeur retentissent incessamment à ses oreilles ; la réprimande salutaire d'un bon ami qui lui reproche ses débauches, le récit d'une mort subite, qui par les malheurs d'autrui, le fait réfléchir sur ses périls ; les exhortations d'un Prédicateur, qui entre dans le détail des vices pour toucher ceux qui les commettent ; & plus encore l'accusation de sa conscience, qui comme un Prédicateur intérieur, lui dit tout bas & à tout moment : *Tu es ille vir*, c'est toi, c'est toi, lui faisant faire malgré lui les retours & les applications sur lui-même : *Cùm pax sit semper, insidias suspicatur.* Au milieu de la paix, il craint les embûches de ses ennemis, il s'aperçoit qu'il donne dans tous les piéges que lui tendent ses convoitises, que ses propres plaisirs l'endorment & le trahissent ; qu'une vie molle a souvent une fin funeste ; qu'il est le jouet du démon, & qu'il en sera peut-être bientôt la victime. *Circumspectans undique gladium*, il voit devant ses yeux, tantôt le glaive tranchant de la parole de Dieu, qui menace de couper ses attachemens, & de le diviser d'avec lui-même ; tantôt le glaive de la justice de Dieu, qui va exécuter la sentence : *Terrebit eum tribulatio.* Une maladie l'effrayera, il implorera la miséricorde, il pleurera son malheur plutôt que sa malice ; ces marques de pénitence seront des efforts d'une conscience désespérée, plutôt que les effets d'une sincère conversion : & ne voit-on

pas ordinairement ces libertins déterminés, trembler au moindre péril d'une mort, au-delà de laquelle ils faiſoient profeſſion de ne rien croire, invoquer plus de Saints, appeler plus de Prêtres, faire plus de vœux que les autres, recourir à de petites dévotions, dont ils ont raillé mille fois, & devenir ſuperſtitieux à la mort, après avoir été ſans religion pendant leur vie? Enfin il ſera environné de crainte & de malheurs comme un Roi eſt environné de ſes gardes au jour d'une bataille : *Anguſtia vallabit eum ſicut Regem qui præparatur ad prælium.*

Voilà, mes Frères, les expreſſions de l'Ecriture; le Saint-Eſprit qui voit les ſentimens des cœurs, les décrit ainſi; & ſi vous connoiſſez des pécheurs qui ne ſont pas ſujets à ces inquiétudes & à ces peines, c'eſt qu'ils ont étouffé les remords de leur conſcience; plaignez leur malheureuſe inſenſiblité, & ſachez qu'il y a dans la religion, comme dans la navigation, un calme plus dangereux que les tempêtes; & que le mal qui ne ſe laiſſe point ſentir, en eſt d'autant plus incurable.

Mais cette conſcience au contraire eſt une ſource de joie & de conſolation pour les gens de bien. Le Sage la compare à un feſtin qui ne finit point, *mens ſecura juge convivium*; à ces douces heures où les amis ſe raſſemblent, où l'on ſuſpend tous les ſoins & tous les travaux, où la liberté, la familiarité, la gaieté règnent ſans trouble, d'où l'on exclut tout ce qui choque ou qui importune, où non-ſeulement on ſe nourrit de viandes exquiſes, mais encore l'eſprit ſe ſatisfait par des entretiens agréables. C'eſt-là que ſe réduit toute la douceur de la vie. Telle eſt la conſcience du Juſte. Cet aſſemblage de vertus, qui toutes contribuent à le rendre heureux, cette aſſurance que ſon cœur lui donne, cette paiſible liberté que lui laiſſent ces paſſions affoiblies ou vaincues, cette ſage & modeſte confiance qu'il a en la miſéricorde du Seigneur, la préſence du Saint-Eſprit, qu'accompagnent toujours la paix & la joie, tout cela compoſe le bonheur d'une ame vertueuſe.

La raiſon de cette vérité, c'eſt qu'il y a toujours dans l'ordre de Dieu une proportion de mérite & de récompenſe. Or la vertu a deux eſpèces de mérite; l'un, extérieur, qui conſiſte dans l'exemple & dans l'édification qu'elle donne à ceux qui la voient : l'autre, intérieur, qui vient du cœur &

de la bonne intention de celui qui la pratique. Auſſi il y a deux ſortes de récompenſes naturelles à la vertu ; l'une, extérieure, qui eſt l'honneur & la révérence qu'on lui doit, étant juſte qu'elle ſoit glorifiée, puiſqu'elle ſert à glorifier le Père céleſte ; l'autre, intérieure, qui eſt le repos & la joie du cœur ; étant raiſonnable que le fruit de la juſtice ſoit cueilli dans le lieu même où il eſt produit. De plus, l'homme étant compoſé d'eſprit & de corps, & chacune de ces deux parties pouvant jouir d'une félicité proportionnée, l'homme cenſuel ſe ſatisfait par la volupté, & l'homme ſpirituel ſe contente par l'innocence ; ainſi le corps ayant ſes plaiſirs terreſtres & bas, ſelon ſa nature, l'eſprit plus noble par la condition de ſon origine, par la capacité de ſa béatitude, par l'excellence de ſes déſirs, & par la grandeur de ſon objet ne doit-il pas avoir ſes plaiſirs conformes à ſa nobleſſe ? Et qui par conſéquent ne peuvent conſiſter que dans la poſſeſſion de la vérité, de la charité & de la juſtice, qui ſont une bonne conſcience.

Si vous aviez goûté ces plaiſirs, mes Frères, que ceux que le monde vous offre vous paroîtroient vains & inſipides ! Mais vous les avez goûtés, & je n'ai qu'à vous ramener à vos expériences paſſées. Lorſqu'après une confeſſion exacte & ſincère de vos péchés, que vous aviez peut-être longtemps gardés dans votre ame ſans réflexion & ſans repentir, vous avez enfin obtenu grâce dans le tribunal de la pénitence ; & qu'en vertu de la miſéricorde & du Sang de Jeſus-Chriſt, vous vous leviez abſous & juſtifié par la voix du Prêtre, que penſiez-vous ? que ſentiez-vous ? quel étoit le calme & le repos de votre cœur ? ne vous ſentiez-vous pas comme déchargé d'un peſant fardeau ? une conſolation intérieure ne ſe répandoit-elle pas dans toute l'étendue de votre ame ? ne vous ſembloit-il pas que les chaînes de vos péchés étoient tombées, & que vous aviez recouvré votre liberté ? quelle étoit votre ferveur, lorſque délivré de vos mauvaiſes habitudes, & enveloppé dans vos bonnes intentions, vous alliez participer au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt ? Ces intervalles de piété ont peu duré, & cette divine ſemence, faute d'être entretenue, a été bientôt étouffée : *Natum aruit, quia non habebat humorem.* Mais je m'aſſure que vous reconnoiſſez que ç'ont été là les plus doux & les plus heureux momens de votre vie, & que tous les plaiſirs

des sens ne valent pas ces heures de consolations pures & spirituelles que votre bonne conscience vous a données.

Si dans ces conversions passagères, il y a tant d'onction & tant de douceurs, que sera-ce dans un entier changement de vie? Qu'il m'étoit doux, s'écrioit saint Augustin, de renoncer aux douceurs trompeuses & aux vains plaisirs du monde; & quelle étoit ma joie, de quitter ce que j'avois eu tant de peine à perdre! Que sera-ce enfin dans ces ames pures, qui ont suivi l'agneau sans tache, & qui ont conservé l'innocence de leur baptême? l'Esprit-saint leur rend un témoignage perpétuel qu'ils sont enfans de Dieu; une voix de réjouissance & de salut raisonne dans leurs tabernacles, je veux dire dans leur conscience: *Vox exultationis & salutis in tabernaculis justorum.* Ils n'y voient d'autres images que celles des dangers qu'ils ont évités, & des grâces que Dieu leur a faites, & ils jouissent déjà par avance de cette paix & de ce repos qui leur est préparé dans l'éternité.

Mais quel repos peuvent-ils avoir, direz-vous, dans les peines que Dieu leur envoie, dans celles que le monde leur fait, dans celles qu'ils s'imposent eux-mêmes? Il est vrai, ils sont persécutés, ils sont affligés, mais ils sont tranquilles; vous les voyez souffrir, mais vous ne les entendez pas murmurer: ils portent dans leurs corps la mortification de Jesus-Christ, mais ils ont dans leurs cœurs les consolations du Saint-Esprit, les victimes s'égorgent dans le parvis, mais il n'y a que l'Arche où l'on conserve la manne dans le sanctuaire. Mais quand ils auroient quelques peines, sont-elles comparables aux tourmens d'une mauvaise conscience? La vie des religieux les plus austères est-elle plus fâcheuse que celle d'un ambitieux, qui court après une fortune où il n'arrivera peut-être jamais? toujours flottant entre ses désirs & ses dépits, entre ses espérances & ses craintes, entre ses crimes & ses remords. Y a-t-il dévote si mortifiée, si esclave de ses devoirs, si retirée du monde, qui passe de plus mauvais temps qu'une femme mondaine, qui a des confidences à ménager, des intrigues à conduire, qui a peine à se régler, & qui a peur de se commettre, qui ne fait pas une partie, qu'elle ne croie entendre toutes les voix de la médisance qui crient contre elle, qu'elle ne pense voir un mari qui l'observe, un Confesseur qui la réprimande, sa cons-

cience qui lui reproche ses désordres? Y a-t-il un pauvre mendiant, pour peu qu'il soit touché de Dieu, pour supporter sa pauvreté, qui ne soit plus heureux entre les mains de la Providence, qu'un riche, qui jouit d'un bien mal acquis, qui craint les jugemens de Dieu & les recherches des hommes, que la conscience pousse d'un côté, & que la cupidité retient de l'autre, qui ne peut se cacher l'obligation qu'il a de restituer, & qui ne peut se résoudre à rabattre de son train, & de cet air de grandeur qu'il ne peut soutenir que par ses richesses? lequel de ces états choisiriez-vous? car il faut désabuser le monde par le monde même; & je veux vous convaincre aujourd'hui par des preuves sensibles dont vous ne puissiez disconvenir.

Ce qui produit ce repos & cette joie dans les gens de bien, c'est ce témoignage de leur conscience, qui, selon saint Paul, est notre véritable & solide gloire: *Gloria nostra testimonium conscientiæ nostræ.* Il n'y a rien de si touchant qu'une approbation & une louange qui nous vient du propre fond de nos bonnes œuvres. Le témoignage que les hommes rendent à notre vertu est toujours suspect; nos actions ne sont louables, & ne peuvent être justifiées, que par l'intention; & cette intention étant inconnue aux hommes, nous avons souvent sujet de nous moquer même de ceux qui nous louent. D'ailleurs, la plupart des vices se couvrant d'un faux visage de vertu, comment discerner la vérité d'avec le mensonge? De plus, les hommes sont naturellement flatteurs & intéressés, ils excusent les défauts d'autrui, afin qu'on leur pardonne les leurs; & l'intention ordinaire de ceux qui présentent l'encens des louanges, c'est que l'odeur du parfum leur en revienne: Ainsi il n'y a pas lieu de se glorifier, ni de se réjouir de tout le bien que le monde peut dire de nous. Mais un témoignage intérieur qui nous vient des bonnes œuvres que nous avons faites, & de la loi de Dieu que nous avons pratiquée, quand c'est la vérité, & non pas l'amour propre, qui nous le rend, quand nous en rapportons à Dieu toute la gloire, c'est une joie solide, parce qu'elle vient d'une religion pure & sincère; c'est une joie certaine, parce que la conscience est incorruptible; c'est une joie perpétuelle, parce que personne ne peut nous l'ôter: *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis*; c'est enfin une joie pleine, selon la parole de Jesus-Christ: *Ut gaudium ves-*

trum sit plenum, parce qu'elle seule suffit pour faire la félicité du Juste en ce monde.

Car d'où vient ce recueillement, cette retraite, cet éloignement de tout ce qu'on appelle divertissement dans le siècle, dont les gens véritablement dévots se privent même avec plaisir? C'est qu'ils ont au-dedans d'eux-mêmes une source de satisfaction qui ne tarit point, & qui absorbe même toutes les peines qu'ils pourroient avoir d'autre part; au lieu que les méchans, qui ont le cœur toujours inquiet & toujours troublé, & qui ne peuvent apaiser leur conscience chagrine, sortent de chez eux, dit saint Augustin: *Foras exeunt à seipsis*; semblables, ajoute ce Père, à ces maris malheureux, qui ne pouvant supporter les tristes humeurs d'une femme grondeuse & bizarre, & ne trouvant ni douceur ni repos chez eux, ennuyés de leurs chagrins domestiques, s'arrêtent le moins qu'ils peuvent dans leur maison, & vont chercher des consolations étrangères. Telle est la vie des pécheurs, ils courent après tout ce qui les distrait & qui les amuse.

Pourquoi a-t-on inventé ces spectacles, où l'on va réveiller ses passions, nourrir son ame de folles tendresses, & de musiques effeminées, & égayer, comme on peut, une ennuyeuse & pesante oisiveté, & se remplir d'idées du monde en ce saint temps de Carême, où l'Eglise interdit tous les plaisirs, où le Chrétien ne doit avoir d'autre spectacle que celui de la passion de Jesus-Christ, n'apprendre d'autres maximes que celles de la pénitence qu'on lui prêche, & n'ouïr d'autres chants que ceux de l'Eglise, qui inspirent la douleur & la componction? D'où vient cette passion qu'on a pour le jeu, où l'on expose au hasard & à la fortune les biens qu'on a reçus de la providence divine, où les amis mêmes se ruinent de gré à gré, & où l'on s'est fait une méthode de perdre son bien, son temps & sa conscience? Et bien que souvent ce plaisir devienne fureur & supplice par l'inquiétude, l'impatience, le jurement; si l'on n'y trouve pas à se divertir, du moins on y cherche à s'amuser, parce qu'on n'a pas de quoi s'arrêter dans soi-même. D'où viennent enfin ces études où l'on charge son esprit de curiosités, du moins inutiles, ces visites qui se passent en commerce de vanités & de nouvelles, ces conversations où l'on se divertit aux dépens de la pudeur ou de la charité chrétienne?

Saint Augustin vous répondra qu'ils cherchent leur repos : *Quietem in nugis , in spectaculis , in luxuriis quærunt* ; & pourquoi le cherchent-ils ainsi ? *Quia non est illis intus bene unde gaudeant in conscientiâ suâ* : c'est qu'ils n'ont rien dans le fond de leur cœur, où ils puissent trouver un contentement solide & véritable. Dieu l'ayant ainsi ordonné, qu'un méchant homme ne peut être heureux, soit que ce soit une suite du déréglement de l'ame, qui étant sortie de l'ordre naturel de soumission & d'obéissance qu'elle doit à Dieu, se trouve dans une situation contrainte & violente, soit que ce soit un effet de la miséricorde de Dieu, pour nous détacher du péché par les amertumes qu'on y rencontre, & nous rappeler à lui par ces inquiétudes, comme à la source des vrais & solides plaisirs ; soit par un effet de sa justice, qui punit le pécheur par le péché même, en lui faisant sentir ce joug pesant qui accable les enfans d'Adam, selon les termes de l'Ecriture.

Le Juste au contraire ne se jette pas dans les divertissemens extérieurs, pour donner un faux repos aux troubles intérieurs de son ame, il n'a qu'à se retirer en lui-même, il trouve son repos assuré. Lorsque David, qui avoit éprouvé, & les tourmens du péché, & les douceurs de l'innocence, veut définir l'homme heureux, en quoi pensez-vous vous qu'il fait consister sa félicité ? Est-ce dans la grandeur mondaine ? Non, elle ne sert ordinairement qu'à faire de grands criminels : Est-ce dans l'abondance des biens, dans la somptuosité, dans l'étendue des possessions ? Non, car outre que ces choses étant au-dessous de nous, elles ne peuvent nous rendre meilleurs, elles nous corrompent, ou du moins elles nous échappent. Quel est donc cet homme heureux ? *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum.* L'homme qui vit dans la justice, qui marche devant Dieu avec circonspection & avec confiance, qui ne se propose point de mauvaises fins, qui ne pervertit pas les bonnes, par des voies injustes, qui ne compte le monde que pour ce qu'il est, & ne demande qu'à plaire à Dieu, qui posséde ses biens sans attachement, & regarde ceux d'autrui sans envie, qui raméne ses affections à la loi, & qui ployant toute sa volonté sur celle de Dieu, ne fait jamais que ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce que Dieu ordonne qu'il fasse, ou qu'il lui arrive : *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.* Il ne fera ja-

mais troublé, sa conscience établira son repos, & son espérance soutiendra son courage dans ses travaux.

II. POINT. Dieu seul par sa grandeur & par sa bonté, peut faire le bonheur de l'homme, parce que l'homme ne relevant que de Dieu, & ne pouvant trouver hors de lui que des félicités fragiles & passagères, il reconnoît que celui-là seul qui l'a fait, peut le rendre heureux; & qu'il n'y a de véritable bien pour lui, que celui qui est la source de tous les biens. Ainsi posséder Dieu par la connoissance, & par la charité, c'est la gloire des bienheureux dans le Ciel; posséder Dieu par le désir & par l'espérance, c'est le repos des gens de bien sur la terre. C'est ainsi que raisonne saint Augustin; & c'est-là tout le fondement de la Religion chrétienne. C'est pour cette raison que le saint-Esprit dans l'Ecriture, joint ordinairement la bénédiction & la béatitude avec l'espérance: *Benedictus vir qui confidit in Domino*; béni soit l'homme qui met sa confiance au Seigneur: *Beatus vir, beati omnes qui sperant in eo*; Bienheureux l'homme, & bienheureux tous ceux qui espèrent en lui. Au lieu qu'il applique un caractère de malheur & de réprobation à ceux qui s'attachent au monde par leurs affections, leurs espérances: *Maledictus homo qui confidit in homine*: Maudit soit l'homme qui met sa confiance en l'homme. *Væ filii desertores, sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis*. Malheur à vous, enfans rebelles, qui espérez votre secours des forces d'Egypte & de Pharaon; pour nous apprendre que c'est la joie & le repos des bons de s'attacher à Dieu, qui les soutient & les récompense; & qu'au contraire c'est la misère des méchans de s'attacher au monde, qui les abandonne & qui les trompe.

Car que peut-on espérer du monde? Quels biens possède-t-il qui ne soient faux? Quels maux a-t-il qui ne soient véritables? Sa paix est sans tranquillité, sa sureté sans fondement, ses craintes sans cause, ses travaux sans fruit, ses larmes sans sujet, ses desseins sans succès, ses joies sans modestie, ses tristesses sans componction, ses espérances sans consolation. Et ce qu'il y a de plus cruel, c'est que l'iniquité l'environne, & qu'au milieu de lui, comme dans leur centre, est le travail & l'injustice: *Circumdabit eam iniquitas, & labor in medio ejus & injustitia*, dit le Roi Prophète, endurant sans patience, péchant sans réflexion, également malheureux en ses plaisirs & dans ses peines, égale-

ment criminel, & parce qu'il souffre, & parce qu'il aime, parce qu'il aime sans choix, & qu'il souffre sans espérance.

Ce n'est pas que le monde ne soit plein de gens qui prétendent & qui espèrent ; mais comme ils ne cherchent pas leur salut dans leurs prétentions, par une juste punition de Dieu, ils n'y trouvent pas leur repos. Qu'il y ait du bien ou de la gloire à gagner, qu'une charge soit à remplir, qu'un bénéfice vienne à vaquer, combien de brigues se forment ! combien de désirs se réveillent ! Car on traite aujourd'hui le sacré comme le profane. Le monde leur montre, comme durable & comme réel, un bien qui n'est que passager & imaginaire, il promet à plusieurs ce qu'il ne peut donner qu'à un seul. Il fait vieillir ceux qui le servent, dans la poursuite de ses moindres faveurs ; & bien souvent après avoir usé leur patience, il ne les paye que de mépris ; semblable, dit un Père de l'Eglise, à ce démon, qui tenta Jesus-Christ dans le désert, qui après un jeûne de quarante jours, lui présente des pierres pour du pain, *Dic ut lapides isti panes fiant.* Mais quand leurs espérances ne seroient pas trompées, quelle est leur fin ? Etre un peu plus regardé qu'un autre, être servi & salué de plus de gens, avoir un peu plus de dépense à faire, fournir quelques titres de plus à sa vanité ; & tout cela pour passer quelques jours d'une misérable vie. *O qui lætamini in nihilo*, disoit autrefois un Prophète, O vous qui vous réjouissez de rien, si vous en jugez selon la vérité de Dieu, rien ; si vous considérez la dignité de l'ame, rien ; si vous regardez leur fonds & leur durée, rien ; si vous les comparez au désir & à l'ambition de ceux qui les possèdent, rien.

Voilà, mes Frères, à quoi se réduisent toutes les espérances mondaines. Faut-il s'étonner si elles ne peuvent satisfaire, & si bien loin de consoler, elles tourmentent ? Cependant il semble qu'on ne prétende rien de Dieu, & qu'on attende tout du monde : Mais l'espérance chrétienne est le sujet de notre joie, puisqu'elle nous fait voir la récompense de nos travaux, solide, certaine, éternelle, *Spe gaudentes, in tribulatione patientes*, dit l'Apôtre. C'est elle qui adoucit toutes les peines de notre pélérinage, par la vue de l'héritage qui nous est préparé dans notre patrie céleste ; c'est elle qui nous fait porter nos croix avec ferveur en nous montrant les couronnes qui nous sont destinées, quand nous

ſerons arrivés au bout de notre carrière: c'eſt elle qui nous fait profiter de tout le temps que Dieu nous donne pour mériter de recueillir avec joie une bienheureuſe éternité, que nous aurons comme ſemée par nos bonnes œuvres. C'eſt ce Tabernacle que Dieu promet à ſes Elus par ſon Prophète, pour les mettre à couvert des chaleurs de l'été, & des tempêtes de l'hiver; c'eſt-à-dire des proſpérités & des adverſités de cette vie. C'eſt cette ancre ſacrée dont parle l'Apôtre, où le Chrétien ayant attaché ſon vaiſſeau, demeure ferme, & réſiſte aux orages des tentations que l'ennemi de notre ſalut nous ſuſcite.

Je parle de cette eſpérance vive, en laquelle nous avons été régénérés par la grande miſéricorde de Dieu, qui fait dire à l'Apôtre ſaint Pierre: *Benedictus Deus & Pater Domini noſtri Jeſu Chriſti, qui ſecundùm miſericordiam ſuam magnam regeneravit nos in ſpem vivam, in hæreditatem incorruptibilem, & incontaminatam & immarceſcibilem conſervatam in cœlis, in vobis*; où vous remarquerez, MESSIEURS, que, comme il y a deux ſortes de foi; une foi morte, qui demeurant dans la ſuperficie de l'eſprit, & n'opérant point par la charité, ne produit aucune action de vie, ni aucun fruit de juſtice & de piété; & une foi vive, qui échauffant le cœur après avoir éclairé l'eſprit, répand dans toute la conduite des Juſtes, un eſprit d'action & de vie, & leur fait produire les bonnes œuvres: il y a de même deux ſortes d'eſpérances; une eſpérance morte qui ne donne aucune vigueur à l'ame, qui ne la fortifie point dans ſes fonctions, qui ne l'anime pas dans ſes combats, qui ne la conſole pas dans ſes peines, par laquelle on veut froidement être récompenſé ſans travail, être heureux ſans mérite, être couronné ſans victoire; c'eſt ainſi que les mauvais Chrétiens eſpèrent. Mais il y a une eſpérance vive, qui donne des conſolations & des joies, du courage & de la force aux gens de bien, qui les perſuadant dans le cœur, de la grandeur des biens éternels qu'ils attendent, leur fait tout entreprendre pour les obtenir, & tout ſouffrir pour les mériter. C'eſt cette joie intérieure, cette eſpérance des Juſtes dont parle ſaint Paul: *Spe gaudentes, in tribulatione patientes.*

Or cette eſpérance produit en nous trois ſentimens; une joie de reconnoiſſance, qui fait que nous ſervons Dieu comme notre bienfaicteur, une joie de ferveur qui nous fait

vaincre toutes les difficultés qu'on rencontre dans ſon ſervice ; une joie de gain & de profit qui adoucit nos peines, & diminue le poids de nos travaux, par la vue des récompenſes qui nous ſont deſtinées. Parcourons ces vérités, en peu de mots.

Il n'y a rien de ſi ſenſible à un cœur noble & généreux, que de témoigner ſa reconnoiſſance. Un bienfait qu'on reçoit, ne ſe fait jamais mieux ſentir que quand on peut le payer de quelque ſervice. Le cœur ne ſe contente pas de ſes ſentimens, il veut s'exprimer par les actions, ou du moins par les louanges ; & pour être en repos, il veut avoir le plaiſir de rendre, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, les bons offices qu'il a reçus. C'eſt l'hommage que nous devons à ceux qui ſont, ou qui veulent faire notre fortune, & cette honnêteté n'eſt pas un intérêt, mais une bienſéance & une juſtice. C'eſt ainſi que le Juſte s'attache à ſervir & à louer Dieu, dont il reçoit les grâces, & dont il eſpère la gloire : il n'a d'autre paſſion que de plaire à celui qui le rend heureux. Quoiqu'il ne puiſſe jouir de ce bonheur qu'après ſa mort, c'eſt un aſſez grand bonheur pour lui de le déſirer & de l'eſpérer durant ſa vie ; il ne peut conſidérer le bien qu'il attend ſans louer celui qui le donne, & l'eſpérance & la charité ſe fortifiant l'une & l'autre, il met ſa confiance en Dieu, & il aime Dieu dans ſa confiance.

Quels ſont ſes mouvemens, dans l'attente de cette félicité, après laquelle il ſoupire ? Tantôt il admire les miſéricordes du Seigneur, qui pour de ſi petits ſervices que nous lui rendons, nous prépare de ſi grandes récompenſes. Tantôt il contemple ſa grandeur, qui donne à l'homme des biens que l'homme ne peut comprendre. Tantôt il s'aſſure de la fidélité de ſes promeſſes, & lit ſes Ecritures, comme des lettres qui nous inſtruiſent de ce que nous devons poſſéder un jour, & qui nous en donnent de continuelles aſſurances, afin que nous ayons au moins cette conſolation dans les peines qui nous travaillent : *Ut in conſolatione Scripturarum ſpem habeamus.* Quelquefois il regarde ce qu'il en coûte à Jeſus-Chriſt pour lui acquérir cette gloire, & il ſe confond & s'anéantit en lui-même : il s'accoutume par avance à chanter les cantiques de Sion dans cette terre étrangère. Il ſe prive des plaiſirs même innocens, pour ne pas perdre la jouiſſance de ces biens infinis : enfin il s'applique avec joie à chercher par ſes déſirs,

à demander dans ses prières, à obtenir par ses travaux ce que Dieu lui accordera par sa grâce.

Mais l'espérance des méchans est une espérance triste & méconnoissante, elle porte avec elle son ingratitude & sa confusion; environnés des biens continuels que Dieu leur fait, & des biens éternels que Dieu leur promet, s'ils le servent, ils oublient leur bienfaicteur; & traînent tous les jours au pied même de ses Autels, un cœur languissant, & une conscience ingrate. Lassés des peines de ce monde, ils lèvent quelquefois les yeux, mais ils ne voient rien qui les console. Ils ne peuvent ignorer quel est leur véritable bonheur, & ils ne peuvent quitter les consolations mondaines; le Ciel s'ouvre & se referme aussitôt pour eux; une lueur souvent importune leur fait voir dans le Paradis ce qu'ils auroient pu gagner & ce qu'ils vont perdre, s'ils considèrent en passant les miséricordes de Dieu, ou s'ils réfléchissent sur leurs propres misères, ils n'ont ni confiance, ni charité, & leur espérance s'allume & s'éteint presqu'en même temps. Aussi l'Ecriture nous enseigne que l'espérance des impies, est comme ces petites pailles que le vent emporte, comme une légère écume qui s'évanouit dans l'eau, comme la mémoire d'un hôte qui passe. Y a-t-il rien de plus ennuyeux que de vivre ainsi.

La seconde joie des ames fidelles, est celle d'une sainte ferveur, qui leur fait vaincre les difficultés & les obstacles qu'elles trouvent dans les voies du salut. Et c'est ici, mes Frères, que le monde fait le charitable, & qu'il a pitié de la dévotion. Hélas! dit-on, toujours se contraindre, aller toujours contre son inclination, est-on fait pour s'incommoder soi-même, & pour fuir tous les plaisirs? On juge des sentimens d'autrui par les siens propres; on se fait une bizarre idée de la dévotion; & sans s'arrêter à la sagesse, au repos, à la liberté d'un homme de bien, on le regarde seulement comme un homme mélancolique, qui se tourmente & qui se contraint. Quand cette imagination seroit véritable, le monde a-t-il moins de contraintes & de tourmens? Pour s'élever de quelques degrés, à combien de portes faut-il frapper? à combien de maîtres faut-il répondre? combien de superbes humeurs faut-il essuyer? combien de fois faut-il renoncer à ses plaisirs, à ses volontés & à ses devoirs? Si vous en jugiez par la foi, vous auriez plus de pitié de sa personne, que

d'envie pour ſa fortune. Pour acquérir les richeſſes, ne faut-il pas porter le poids du jour & de la chaleur, auſſi-bien que pour le ſalut ? Quelle aſſiduité, quelle ſoumiſſion n'a-t-on pas pour les perſonnes dont on hérite, quand on auroit d'ailleurs du mépris & de l'averſion pour elles ? La volupté même n'a-t-elle pas ſes peines ? ne trouve-t-elle pas ſous ſes fleurs des ſerpens qui piquent & qui empoiſonnent ? & ſes ſectateurs les plus délicats, ne ſe plaignent-ils pas dans l'Eccléſiaſte, qu'ils ſe ſont laſſés dans les voies pénibles & embarraſſantes de l'iniquité ? Le Sage, qui avoit peſé toutes les vanités & tous les penchans du cœur de l'homme, n'oſe lui demander, ſinon qu'il faſſe pour la ſageſſe ce qu'il fait pour ſon intérêt : *Si quæſieris ſapientiam quaſi pecuniam.* Et vous, Miniſtre infatigable de l'Evangile, Xavier, Apôtre de ces derniers temps, après les périls, les ennuis d'une longue navigation, vous ne pouviez vous conſoler, que la cupidité des gens du monde eût été plus entreprenante & plus courageuſe, que la charité des enfans de Dieu ; que les pilotes & les marchands euſſent été plutôt au Japon que les miſſionaires, & qu'on eût eu plus d'ardeur à y porter les curioſités de l'Europe, que la doctrine de l'Evangile. Tant il eſt vrai que le monde ne donne guères moins de peine que Jeſus-Chriſt. Il y a cette différence, que dans le monde les peines ſont véritables, & les eſpérances vaines & fauſſes ; au lieu que dans la Religion, les eſpérances ſont ſolides, & les travaux ne ſont qu'apparens, ou tout au moins ne ſont que légers.

L'eſpérance eſt leur force qui les ſoutient : *In ſpe fortitudo veſtra* ; elle les rend capables de tout ; & ſelon ſaint Bernard, rien ne fait mieux connoître la vertu & la toute-puiſſance de Dieu, que de voir, que non-ſeulement il peut tout, mais encore que ceux qui eſpèrent en lui, ſont auſſi en quelque façon tout-puiſſans, & que dans le ſervice de Dieu, aucun obſtacle ne les arrête. On les voit s'élever au-deſſus des ſentimens de la nature, ne pas regarder le chemin par où ils vont, mais le terme où il mène ; & par l'impreſſion de la fin bienheureuſe qu'ils attendent trouver leurs plaiſirs, où les autres trouveroient leurs ſupplices. Quelle joie pour eux, d'aller porter au pied du Seigneur les paſſions qu'ils ont vaincues, & d'en faire autant de ſacrifices à ſa gloire ! La douceur qu'ils ont à vaincre fait qu'ils ne ſentent pas la peine

d'avoir combattu. Quelle joie de voir croître leurs récompenses par leurs travaux, que leurs tribulations, quelque légères qu'elles soient, forment insensiblement ce poids éternel de gloire dont parle l'Apôtre; & que chaque pas qu'ils font dans les sentiers de la vertu, les avancent vers la béatitude: *Scientes quòd labor vester non est inanis in Domino.*

Et c'est cette joie de gain & de profit que les gens de bien seuls ressentent; car il y a des croix pour tout le monde, les bons & les méchans sont affligés également. On pleure à Jérusalem comme à Babylone, & il n'y a point de cœur heureux, qui n'ait été meurtri & blessé par quelque disgrace, soit par un effet particulier de la Providence, soit dans le cours de la nature, soit par les révolutions de la fortune, soit par l'imprudence ou par la malice des hommes: il n'y a personne qui n'ait eu de quoi se sanctifier par sa patience. Le malheur est que cette patience en la plupart est inutile, qu'ils souffrent comme des damnés, & non pas comme des pénitens, que leurs tourmens ne produisent aucun fruit pour la vie éternelle, que ce sont les peines de leurs péchés, & non pas les fruits de leur pénitence, que leurs épines ne fleurissent jamais, & qu'ils meurent sur les croix de leurs passions, & non pas sur la croix de Jesus-Christ: *Vacua spes eorum & labores sine fructu.* Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils se font une habitude de ces peines, quand elles ont quelque rapport à leurs convoitises, & qu'ils aiment même leurs supplices; semblables à ces enfans de Zabulon dont parle l'Ecriture, qui sucent l'eau de la mer comme le lait, & qui en trouvent les amertumes délicieuses; & ce qu'il y a de déplorable, c'est que les peines qu'on souffre pour le monde, sont à leur gré plus supportables que celles qu'on souffre pour Dieu. On fera des abstinences rigoureuses pour sa santé, on ne pourra faire un jeûne d'Eglise pour sa conscience; on se levera matin pour solliciter un procès, on abandonnera le sermon, si l'heure ne s'accommode à la noblesse, ou pour mieux dire, à la paresse de ceux qu'on appelle; on hasardera sa réputation & sa fortune pour satisfaire une ridicule passion, & l'on n'osera se convertir, l'on interrompra sa conversion sur une fausse honte & une mauvaise raillerie d'un libertin. D'où vient cela? c'est qu'ils sentent tout le poids du travail, & qu'ils ne sont pas soutenus par une espérance divine, qu'ils n'ont pas même les

…unda-…onem …aris …asi lac …gent. …eut. 31. 19.

es ressources que les Justes ont dans leurs peines ; c'est qui me reste à vous faire voir, que je réduis à quelques iples réflexions, pour ne pas pousser trop loin votre ention.

Ce qui rebute d'ordinaire les mauvais Chrétiens de la pra- III. Point.
ue de la vertu, c'est qu'ils en ressentent les difficultés, & 'ils n'ont pas éprouvé les secours & les ressources qui l'ac- npagnent. Ils voient les Syriens armés contre le Prophète, ne voient pas ces invisibles soldats que Dieu destine à sa fense ; ainsi ils se regardent comme incapables de soutenir e entreprise si difficile, & regardent comme malheureux ıx qui s'y engagent. Cependant tout contribue à soulager gens de bien dans les tribulations de la vie, Dieu se déclare ır protecteur dans toutes les parties de ses Ecritures ; il omet tantôt qu'il les assistera dans ses nécessités : *Adjutor necessitatibus* ; parce que les Justes l'invoqueront, & que ırs prières seront exaucées ; tantôt qu'il sera avec eux dans ır affliction : *Cum ipso sum in tribulatione* ; ce qui fait dire à int Bernard : Seigneur, donnez-moi sans cesse des afflic- ons, afin que vous soyez toujours avec moi ; tantôt qu'il latera leur cœur : *In tribulatione dilatasti mihi*, en y faisant uler ses consolations & sa joie, dans les déplaisirs mêmes i les environnent ; tantôt qu'il les cachera dans le secret sa face : *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ*, non-seule- nt dans son Tabernacle, mais sous ses yeux même, pour tenir en plus grande sureté contre leurs ennemis. Comme st sa providence qui les afflige, c'est sa miséricorde qui les nsole : heureux qu'il daigne les affliger pour les corriger de rs défauts, pour éprouver leur vertu, pour les tenir dans dépendance de sa grâce, pour réveiller leur foi, pour ercer leur patience, pour les former à l'humilité, pour détacher du monde ; & qu'il fasse ainsi de leurs maux mê- es une partie de leurs biens ! Heureux qu'il daigne les con- er, pour leur montrer qu'il est leur Sauveur & leur Père, ur leur faire mépriser les soulagemens humains par le goût les bénédictions spirituelles, & pour redoubler leur amour r le soin qu'il prend de leur repos & de leur salut, & par la nfiance qu'il leur donne en ses promesses & en sa grâce.

Que ne puis-je vous montrer les secours que Jesus-Christ ère en eux, comme il règne par sa grâce, comme il les nduit par la voie de ses vérités évangéliques, comme il

les sanctifie dans l'usage de ses Sacremens, & comment souffrant en eux, après avoir souffert pour eux, il porte lui-même pour les soulager, une partie de leur croix après avoir porté la sienne ? Que ne puis-je vous expliquer comment le Saint-Esprit, par l'infusion de sa charité, remue ces cœurs vides des affections humaines, comme il adoucit le joug dont ils sont chargés, comme il y répand ces joies efficaces qui font qu'on ne sent point les peines, ou pour mieux dire qu'on aime les peines qu'on sent ? Que ne puisse enfin vous montrer les ressources que trouvent les gens de bien dans les grâces qu'ils ont reçues de Dieu, & dans l'habitude des vertus qu'ils ont pratiquées ? Comme lorsque le cœur est en quelque oppression violente, tout le sang coule à son secours, de peur qu'il ne tombe en défaillance ; ainsi quand l'ame du Juste est dans quelque pressante affliction, toute sa force se recueille, toutes ses vertus s'unissent ensemble. La foi lui fait connoître quels sont les véritables biens & les véritables maux ; l'espérance adoucit ses peines par la vue des récompenses ; la charité lui fait adorer la main de Dieu, lors même qu'il frappe ; l'humilité lui persuade qu'il n'y a point de châtiment qu'il ne mérite ; l'obéissance le soumet, la patience le console, & Jesus-Christ le fortifie. Mais les méchans sont sans appui & sans assistance dans leurs peines ; ils sont humiliés, & ils n'ont point d'humilité ; ils souffrent, & ils ne sont pas accoutumés à la patience ; les volontés de Dieu leur paroissent rudes, parce qu'ils n'ont pas de soumission.

Concluons, MESSIEURS, par deux réflexions importantes. La première est, que le monde est un assemblage d'apparences, que c'est une figure, selon S. Paul, jusqu'à ce que Dieu ait révélé les ténèbres & les secrets des consciences par la foi. On se trompe dans les jugemens qu'on fait sur le bonheur de cette vie ; mais selon les principes de cette foi, il est certain que le bonheur même en cette vie, est attaché à la piété. Je vous dis avec toute l'autorité que donne la parole de Dieu, qu'il n'y a point de paix pour les impies : *Non est pax impiis* ; qu'ils donnent toute l'étendue qu'ils voudron à leurs passions, qu'ils se mettent s'ils peuvent au-dessus de lois, qu'ils n'aient pour toute justice & pour toute rais que leur volonté & leur libertinage, qu'ils se fassent étude & un art de la volupté, c'est Dieu qui le dit, & pas moi ! *Non est pax impiis, dicit Dominus.* La v

Isai. 48. v. 22.

n'étoi

n'étoit-elle pas alors introduite ? Le Prophète qui prêchoit cette vérité, ne voyoit-il pas les emportemens des gens du monde ? Le bruit des réjouissances publiques & particulières ne retentissoit-il pas jusqu'à ses oreilles ? Les filles de Sion avoient-elles jamais été plus gaies & plus parées ? Les amusemens, les plaisirs, la bonne chère n'étoient-ils pas les sujets ordinaires de ses censures ? Et cependant il crie, & c'est de la part de Dieu, qu'il n'y a point de véritable joie pour les pécheurs ! Quelle autre joie voyoit-il donc ? Celle qui est au-dessus des sens, qui a rapport dans sa durée à l'éternité, qui vient de la part de Dieu, & de la participation de sa jouissance, de la vie des Justes, qui paroît triste, quoiqu'elle soit remplie de consolations : *Quasi tristes, semper autem gaudentes*, dit l'Apôtre.

La seconde réflexion, c'est que la tentation la plus universelle & la plus dangereuse, n'est pas celle des plaisirs, quoique ce soit l'écueil où le monde fait ordinairement naufrage ; mais celle de la crainte : parce, dit S. Augustin, que cette crainte nous empêche d'entrer dans les voies de la vertu, où nous trouverions des douceurs qui nous feroient mépriser celles du monde. De-là vient qu'on envisage la dévotion comme une source de tristesse, qu'on se scandalise des gens de bien, dès que leur gaieté paroît un peu trop, qu'on prend leur recueillement & leur modestie pour mélancolie. De-là vient qu'on recueille toutes les austérités de la Religion, pour s'en faire des difficultés ; & qu'on aime même à entendre prêcher avec la dernière rigueur, ce qu'on n'a garde de vouloir pratiquer. Grâces à Jesus-Christ, nous sommes dans un temps, où non-seulement on souffre, mais encore on aime la vertu, où un Prédicateur seroit écouté peu favorablement, s'il affoiblissoit les maximes de sa Religion, & s'il trahissoit l'honneur de son ministère. On se plaît à une morale sévère qu'on entend débiter ; mais est-ce pour se proposer des idées de perfection qu'on ait quelque dessein de suivre ? Est-ce pour s'animer ou pour se confondre de sa lâcheté, par l'image de cette ancienne & pure vertu, qui régnoit au temps de nos pères ? Est-ce pour entretenir son humilité par la disproportion qu'il y a entre nos relâchemens & leur ferveur dans la pratique de l'Evangile ? Est-ce enfin pour faire de ces maximes la règle de leurs actions ? Non, c'est pour avoir le plaisir d'entendre une doctrine, qui d'elle-

même est agréable, & qu'on n'a pas dessein de pratiquer; pour justifier sa paresse par un prétexte d'impuissance, & pour se faire comme un désespoir volontaire de la vertu. En effet, on ne parla jamais tant de réforme, & on ne fut jamais si déréglé; on ne prêcha jamais une morale plus sévère, & il n'y eut jamais tant de relâchement: on veut que le Prédicateur gronde en général, mais on veut que le Confesseur se radoucisse en particulier; que l'un excite notre admiration, que l'autre condescende à notre foiblesse, que l'un nous étonne par la vertu, que l'autre pardonne & flatte, s'il se peut, nos vices. Rentrons sérieusement en nous-mêmes, mes Frères, défaisons-nous de ces fausses idées de la vertu, qui nous la représentent avec cette tristesse qui opère la mort; au lieu qu'elle répand dans l'ame la joie intérieure qui vient de la vie; formons une sincère résolution de marcher dans les voies de la piété, & nous trouverons que toutes les épines se changeront en fleurs; goûtons & voyons combien le Seigneur est doux; regardons avec une sainte horreur ces fleuves impurs de Babylone où nous nous sommes plongés, puisons les eaux salutaires de la grâce dans les fontaines du Sauveur, qui nous sont ouvertes par les Sacremens, & les gouttes d'eau dont Dieu rafraîchira notre soif dans le désert de cette vie, se changeront en un torrent de volupté dans l'autre, que je vous souhaite, &c.





SERMON

SUR

LA MÉDISANCE.

Quis ex vobis arguet me de peccato ?

Qui de vous me reprendra d'aucun péché ? Saint Jean, ch. VIII. ℣. 46.

QUELQUE raison qu'eût le Sauveur du monde, de défier ainsi la malignité de ses ennemis, puisque non-seulement il n'étoit coupable d'aucun péché, mais qu'il étoit même incapable d'en commettre, sa sainteté & son innocence furent exposées aux traits les plus envenimés de la médisance. Les Scribes & les Pharisiens, cette maudite génération de vipères, comme S. Jean les avoit nommés, déchirèrent le sein de leur mère, pour percer de leurs langues cruelles leur frère selon la chair ; ils l'attaquèrent dans ses moeurs, dans sa doctrine, dans sa personne, dans ses disciples : ils lui tendirent des piéges & des embûches de toutes parts, pour le surprendre dans ses paroles, pour trouver quelque foible dans sa vie, quelque endroit qui donnât prise à leur censure : ils le traitèrent de magicien & de démoniaque, de perturbateur du repos public, d'ennemi des Lois & de César ; les noms de séducteur, d'homme livré aux excès du vin & de la bouche, de violateur du Sabbat, de destructeur du Temple, furent les titres odieux dont ces malades frénétiques appellèrent le Médecin céleste qui les venoit guérir, & faire de son sang le remède qui devoit leur rendre la santé.

Après cela, quelle vie sera à l'épreuve de la médisance ? vice détestable, qui convertit en poison tout ce que l'innocence la plus pure lui oppose pour le combattre ; qui, à l'imitation de ce peuple furieux & insensé, se venge de la

lumière qui l'éblouit, en décochant une grêle de flèches contre le Soleil ; & qui tire de l'éclat même de la vertu les noires & sombres vapeurs dont elle la couvre : c'est le démon de la nuit & du midi, qui marche dans les ténèbres & au grand jour, pour attaquer ce qu'il y a de plus sacré dans le Ciel, & de plus saint sur la terre ; c'est un serpent qui mord dans le silence, dit le Sage, qui se glisse parmi les détours & les déguisemens infinis de la malice ; c'est un monstre à cent visages différens, qui contrefait le langage de l'amitié, de la compassion, de la louange & de la piété même : la médisance règne à la campagne, à la ville ; dans les compagnies du siècle, dans les sociétés Religieuses : elle fait du monde & de la Cour comme un champ de bataille, où mille coups mortels à l'honneur portés de toutes parts, sont le jeu de ces bouches à deux langues, que la Sagesse déteste.

Mais ce qui doit rendre le péché de la médisance plus odieux, c'est qu'il se multiplie, & qu'étant commis par un seul, il rend ordinairement coupable dans une compagnie toutes les personnes qui la composent, si elles ne prennent de sages précautions pour s'en garantir : le péché de la langue médisante, devient le péché de l'oreille maligne ; & le trait qui blesse celui sur qui il le lance, fait une plaie mortelle à celui qui le reçoit ; l'approbateur du médisant devient son complice. Considérons donc ce péché, dans celui qui médit & dans celui qui écoute ; & concevons une juste horreur pour la médisance répandue, pour la médisance reçue : ce sera le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, *Ave Maria.*

I. POINT. Il n'y a point de péché qui soit si défendu & si décrié dans l'Ecriture Sainte, qui est la règle des mœurs & la source de la vérité, que le péché de la médisance. Saint Paul le met au même rang que l'idolâtrie, l'adultère, le larcin. *Ne vous y trompez pas*, dit-il aux Corinthiens, *ni les impurs, ni ceux qui servent les idoles, ni les adultères, ni les voleurs, ni les médisans, ne posséderont pas le Royaume des Cieux* ; donnant ainsi aux uns & aux autres la même exclusion du Royaume des Cieux, & montrant qu'ils sont également coupables, puisqu'ils seront punis de la même peine. L'Apôtre saint Jacques en rend la raison : *Gardez-vous bien*, dit-il, *de médire les uns des autres ; car celui qui blesse ainsi son*

frère, blesse la loi : pour nous apprendre que rien n'est si contraire à l'esprit de l'Evangile, que cette licence qu'on se donne de décrier son prochain, parce que l'injure qu'on fait à sa réputation est une plaie qu'on fait à la vérité ou à la charité chrétienne ; & que cette malignité est proprement l'infraction de la loi nouvelle : Dieu défendoit autrefois non seulement comme une injustice, mais encore comme une inhumanité *de maudire un sourd, ou de mettre une pierre devant un aveugle* ; parce que l'un, ne pouvant entendre ce qu'on disoit de lui, ne pouvoit y répondre pour justifier sa conduite ; & que l'autre, n'ayant pas l'usage de la vue, ne pouvoit apercevoir le piège qu'on lui avoit tendu : *Non maledices surdo, nec coram cœco pones offendiculum.* Faut-il s'étonner, si dans une Religion toute spirituelle, Dieu défend de parler mal des absens, parce que c'est trahir ceux de qui nous parlons, que de décrier leur vertu ou leur innocence, quand ils sont hors d'état de les soutenir ; & que c'est abuser de la crédulité de ceux qui nous entendent, de les engager à croire sans nous examiner, & à les condamner sans les entendre.

Aussi le saint Esprit n'a rien oublié de ce qui pouvoit rendre ce vice odieux. Tantôt il le compare à *une épée qui perce, à un rasoir qui emporte sans qu'on le sente, à une flèche aigue qui blesse de loin, à un serpent qui pique sans bruit, & qui laisse le venin dans la plaie.* Tantôt il le déclare maudit des hommes, parce que c'est la source des dissensions & des troubles : *Multos turbavit pacem habentes.* D'où viennent la plupart de ces vengeances brutales, que la sévérité des Lois, & l'autorité du Prince ont enfin à peine étouffées, & qui ne pouvant éclater, se changent en haines mortelles ? d'une parole offensante, d'un rapport, d'une médisance. Qui est-ce qui cause dans l'esprit de ceux qui sont les maîtres du monde, ces impressions qui renversent les fortunes les plus pures, & qui leur rendent odieuses, ou du moins suspectes les personnes les plus innocentes ? un mauvais office : D'où viennent tant de désordres dans les mariages, ces soupçons souvent mal fondés, ces aversions secrètes, ces reproches amers, ces ruptures manifestes, ces divorces scandaleux ; dirai-je plus, ces empoisonnemens & ces meurtres ; crimes qu'une funeste conduite de se nuire l'un à l'autre cache souvent, & que Dieu révèle de temps en temps,

pour faire voir jusqu'où va la fureur des hommes, quand il les abandonne à leurs passions : tout cela est souvent l'ouvrage d'une langue indiscrète & médisante. Enfin le même Esprit de Dieu nous enseigne, que le médisant est l'objet de la haine de Dieu : *Detractores Deo odibiles* ; parce que souvent il se moque de ce que Dieu approuve, ce qui est contraire à sa Loi ; il renouvelle des fautes que Dieu a pardonnées, ce qui est contraire à sa justice ; il veut sonder les intentions les plus secrètes, ce qui est réservé à sa connoissance ; il juge autrement que Dieu ne juge, ce qui est contraire à sa vérité.

Rom. 1. v. 30.

Pour expliquer tout mon sujet, & pour le réduire dans l'ordre, il est nécessaire de remarquer que la médisance étant un discours qui tend à diminuer ou à flétrir la réputation du prochain, il y en a de deux espèces, l'une, directe ; l'autre, indirecte ; l'une, se fait par voie d'accusation, lorsqu'on impute à quelqu'un une faute qu'il n'a pas fait, lorsqu'on publie celle que la charité, qui couvre la multitude des péchés, devoit avoir rendues secrètes ; lorsqu'on exagère & qu'on agrandit celles qui sont connues ; lorsque ne pouvant blâmer les actions qu'on voit, on se jette indiscrètement sur les intentions qu'on ne voit pas, en interprétant mal une bonne œuvre ; l'autre, est une médisance indirecte qui se commet par la voie de négation, lorsqu'on ne veut pas avouer par une obstination peu équitable, un bien qu'on reconnoît en autrui, afin de le frauder de l'approbation & de la louange qu'on lui doit ; lorsqu'on dissimule le mérite par un injuste silence, ou qu'on le diminue par des restrictions malicieuses, & par des détours artificieux, afin de retrancher un peu de la bonne opinion qu'on en peut avoir. Voilà toute la matière de la détraction ; c'est à quoi se réduisent tous les entretiens d'aujourd'hui ; c'est ce qui fait l'agrément de ceux qui parlent, le plaisir de ceux qui écoutent. Sans cela, la scène languit, les conversations tarissent, le monde n'a plus d'esprit ; avec cela, chacun plaît, chacun s'insinue, chacun s'exprime heureusement ; ainsi s'amuser aux dépens d'autrui, & se jouer de la réputation les uns des autres, c'est le bel esprit, c'est la belle humeur ; c'est enfin le commerce de tous les hommes.

Cependant il est vrai que l'homme n'a rien de plus précieux ni de plus cher que sa réputation ; c'est la bonne odeur

de la vertu, le lien de la charité & de la confiance, le fruit de la probité & de la justice, la consolation & l'ame, pour ainsi dire, de l'ame même. Le Sage nous enseigne que c'est la joie des gens de bien; ce n'est pas qu'ils aiment d'être estimés pour eux-mêmes, puisqu'ils ont appris de saint Paul, qu'on va au Ciel aussi-bien par la mauvaise que par la bonne réputation; mais ils savent qu'il leur est nécessaire d'être estimés, afin que les autres aient quelque créance à ce qu'ils leur disent, & qu'ils respectent en eux les vérités qu'ils leur enseignent, & les exemples qu'ils leur donnent pour leur édification & pour leur salut; aussi est-il commandé dans l'Ecriture d'avoir soin de conserver sa réputation: *Curam habe de bono nomine.* Un Chrétien ne la sépare *Eccli. c.*
pas de la vertu; il rapporte l'une & l'autre à Dieu comme à *15.*
leur principe, il ne s'élève pas de ce qu'on l'estime, parce qu'il est humble; il ne fait rien aussi qui ne doive être estimé, parce qu'il est sage. Il sait quelle peine est réservée à ceux qui causent des scandales, & il a appris de saint Paul, qu'il doit faire le bien avec une telle circonspection qu'il soit approuvé de Dieu & des hommes. D'où je conclus que la réputation est le plus grand des biens qui soit hors de nous; préférable à toutes les richesses, comme parle l'Ecriture, soit parce que les richesses n'ont rien de commun avec la fortune, & que la réputation est naturellement liée à la vertu; soit parce que, selon saint Thomas, entre les biens extérieurs, ceux-là doivent être mis au-dessus des autres qui approchent plus de la nature des biens spirituels; & qu'ainsi ce fonds de bonne opinion qu'on a acquise par la probité & par la sagesse, doit être regardée comme une portion de cette même probité & de cette même sagesse: Or si la grandeur du péché qu'on commet contre le prochain se doit considérer par le bien qu'on lui ôte, & par le dommage qu'on lui fait, jugez par-là de l'horreur qu'on doit avoir de la médisance, puisqu'en ravissant l'honneur au prochain, elle lui enlève tout ce qu'il y a de doux, tout ce qu'il y a d'utile pour lui dans l'état de la vie civile.

Aussi l'Ecriture sainte déclare que la détraction est une espèce de meurtre, & que le déshonneur est pire que la mort: *Gravis supra mortem*: par deux raisons; la première, parce qu'il vaudroit mieux finir sa vie avec honneur, que de la conserver avec infamie: *Quid prodest ei vivere*, disoit

un ancien Père de l'Egliſe, *ſi ſecum portat funera dignitatis*. Il eſt vivant, mais vous ne laiſſerez pas d'avoir fait le meurtre; il vous paroît ſain, mais la plaie mortelle eſt au fonds de l'ame; il eſt avec vous, mais ce n'eſt plus lui, ce n'eſt qu'un miſérable reſte d'un homme que vous avez ôté du monde civil. Vous lui avez laiſſé un peu de vie, afin qu'il pût vous voir faire les funérailles de ſon honneur; & s'il a encore quelque mouvement, c'eſt pour traîner parmi les hommes le triſte débris d'une réputation que vous lui avez arrachée. Quoi de plus inhumain! Je parle ici des médiſances importantes; mais beaucoup de celles qu'on néglige, ſont de celles-là. Ne dites pas: c'étoit une parole ſans deſſein, ce n'étoit qu'une raillerie, je n'ai voulu que me réjouir. Ecoutez ces paroles de l'Ecriture: *Comme celui qui lance des flèches & des lances pour tuer un autre, eſt coupable de ſa mort; ainſi l'eſt celui qui nuit adroitement à ſon ami, & qui dit, lorſqu'il eſt ſurpris, je ne l'ai fait qu'en jouant.* Ce n'eſt pas une excuſe, dit ſaint Bernard; la raillerie eſt légère pour vous, mais elle eſt importante pour celui qu'elle regarde; la malice n'eſt pas grande de votre côté, mais la conſéquence eſt la même contre lui. Votre frère ne s'informe pas ſi vous vous êtes réjoui, il ſent ſeulement que vous l'avez offenſé; il ne peut ni prier ni penſer à Dieu; & croyez-vous que vos prières ſeront reçues? Vous avez péché contre Dieu & contre le prochain, & croyez-vous que Dieu vous fera grâce? Je veux qu'il ſoit foible, cela ne vous doit-il pas rendre plus retenu & plus circonſpect? ce n'eſt qu'un mot, dites-vous, & qui n'a été dit qu'en riant. C'eſt en cela que vous avez plus de tort d'avoir fait un jeu du violement de la charité: on juge de la bleſſure, non pas par la main qui l'a faite, mais par l'impreſſion qu'elle fait dans celui qui l'a reçue. C'eſt une miſérable conſolation pour lui, de voir que vous lui percez le cœur en riant, & il lui importe peu quand il eſt bleſſé, que ce ſoit par un homme qui s'emporte, ou par un homme qui ſe divertit.

La ſeconde raiſon par laquelle l'Ecriture appelle la médiſance une eſpèce de mort, c'eſt parce qu'elle rend un homme inutile & ſans fonction dans la ſociété. Fût-il un ſaint, ſes vertus deviendront ſuſpectes, & paſſeront pour hypocriſie: corrigera-t-il les pécheurs? ils lui diront, guéris-toi toi-même: prêchera-t-il la vérité? on doutera de ſa doc-

trine, comme on doute de sa vertu : donnera-t-il de sages conseils ? qui est-ce qui voudra s'exposer à une conduite décriée ? une histoire ridicule, un conte fait à plaisir, une faute qu'on découvrira, ou qu'on grossira dans la vie d'un homme de bien, sera capable d'étouffer tous ses talens, toutes ses bonnes actions & tous les biens qu'il auroit pu faire dans son ministère. Puis donc que la réputation est un bien si important, puisque c'est un malheur si grand que de la perdre, jugez de quelle conséquence & de quelle malignité est le péché de la médisance ; & quelle doit être la vigilance & l'attention d'un Chrétien pour ne pas s'y accoutumer.

Mais non-seulement la médisance s'attaque à la réputation de la vertu, elle va jusqu'à la vertu même ; une des plus grandes marques de la malignité des hommes, c'est de ne pouvoir souffrir ceux qui veulent vivre selon l'esprit de Jesus-Christ : La vertu est si noble & si estimable par elle-même, qu'ils devroient au moins avoir la justice de l'honorer en autrui, s'ils n'ont pas la force de la pratiquer eux-mêmes. Cependant, au lieu d'en connoître l'excellence, d'en imiter la perfection, d'en aimer la bonté, d'en favoriser les progrès, ils tâchent de l'affoiblir par leurs persuasions, de la corrompre par leurs exemples, de la troubler par la haine qu'ils lui portent, & de l'arrêter par la persécution qu'ils lui font. Le Roi Prophète avoit éprouvé ces contradictions dans le cours de sa pénitence, & s'en plaignoit à Dieu : *Qui inquierebant mala mihi locuti sunt vanitates : & dolos totâ die meditabantur, & qui retribuunt mala pro bonis, detrahebant mihi.* Ceux même à qui j'avois fait du bien me déchiroient par mille traits piquans de leurs langues envenimées : *Quoniam sequebar bonitatem*, parce que j'entrois dans les voies du Seigneur, & que je commençois à devenir homme de bien. Quand le Prophète ne l'auroit pas dit, saint Paul ne nous apprend-il pas, écrivant à Timothée, que ceux qui veulent vivre dans la piété, conformément aux règles de Jesus-Christ, seront exposés à l'injustice du monde ? & quand saint Paul ne nous auroit pas appris cette vérité, Jesus-Christ n'a-t-il pas établi lui-même, comme un principe de sa Religion, cette opposition formelle du monde & de celui de son Esprit & de sa sagesse, d'avec l'esprit du siècle & la prudence de la chair. De-là vient cette persé-

Ps. 37. v. 21.

cution que le monde fait tous les jours à ceux qui commencent à se convertir à Dieu : Qu'un homme après de longues & sérieuses réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes, que par une fatale expérience il aura reconnus dangereux pour son salut, qu'il distribue ses biens aux pauvres, & qu'il assiste plus souvent aux sacrés Mystères : qu'une Dame, encore à la fleur de son âge, renonce au luxe & à la vanité, & se réduise aux règles de la modestie chrétienne, qu'elle visite les Hôpitaux & les Eglises, on cherche les raisons de ce changement, & l'on prend toujours celles qui sont les moins charitables. Tantôt c'est un air de dévotion qu'on se donne pour tromper le monde plus finement ; tantôt c'est une inconstance qui ne sera pas de durée, c'est un chagrin que le temps dissipera ; tantôt ce sont des raisons de bienséance, qui n'ont pas pour principe une solide vertu : la ressource de ceux à qui la fortune ne rit plus, & qui sont mal dans leurs affaires. Celle-ci, dit-on, a quitté le monde, parce que le monde a commencé de la quitter : celle-là veut se faire regarder par des airs de dévotion, elle réforme ses habits, mais elle ne réforme pas son cœur ; & après avoir eu la vanité du luxe, elle veut à son tour avoir la vanité de la modestie. On donne ainsi autant qu'on peut un tour ridicule à ces conversions, & l'on les fait passer, ou pour des apparences trompeuses, ou pour des contraintes intéressées, ou pour des excès blâmables, ou pour des singularités bizarres. Combien d'actions de piété sont demeurées sans effet dans l'esprit de ceux qui les avoient résolues ? Combien de pénitences naissantes ont été étouffées ? Combien d'ames ont été comme arrachées à Jesus-Christ par les dégoûts que leur ont donné ces médisances ? Peut-être n'y faites-vous pas de réflexion ; mais rien n'est si indigne d'un Chrétien, que ces reproches piquans & ces railleries sanglantes qui tombent sur des conversions encore mal assurées ; à peu près comme ces froids & ces gelées hors de saison, qui surprennent des fruits encore tendres, & leur ôtent toute espérance d'accroissement & de maturité. Il n'y a guères de péché plus grand, que d'empêcher les ames d'aller à Dieu par cette crainte qu'on a de la médisance. Mais passons plus avant.

Un péché est d'autant plus à craindre, qu'il est plus facile

à commettre, & plus difficile à réparer; parce que plus le penchant est naturel, plus les occasions sont fréquentes; moins on a de précaution, plus on contracte d'habitude, & plus la satisfaction est rude, moins il y a d'empressement à satisfaire, moins on s'engage à la réparation du dommage qu'on a fait. Tels sont les péchés qui se commettent par la langue à cause de sa légéreté, dit saint Thomas, qui fait qu'elle s'échappe; & qu'elle s'émancipe à parler avant que l'esprit ait fourni aux réflexions qu'il faudroit faire; soit parce que ce qu'elle dit devient public, qu'elle n'a plus le pouvoir de le révoquer, ni de l'effacer qu'avec peine de l'esprit de ceux qui l'entendent. Or la médisance a ces deux qualités. La pente qu'on a à juger & à parler du prochain inconsidérement, & les engagemens inévitables, où l'on se trouve de se communiquer ce qu'on estime & ce qu'on pense les uns des autres, font que tout le monde s'y abandonne; on ne s'en aperçoit presque pas. On s'est fait un point de sincérité & de bonne foi de ne se rien dissimuler de ce qui est désavantageux à ceux dont on parle; les oreilles se sont accoutumées à cette espèce de langage barbare: tout consiste aux manières, encore peut-on avoir dans les péchés quelque politesse. Une médisance grossière paroît un étrange crime, c'est se jeter avec violence sur la réputation du prochain, c'est le déchirer sans pitié, c'est assassiner son frère cruellement. Un honnête homme sait mieux vivre; il empoisonne avec adresse tous les traits de sa médisance, il commence un discours sanglant par une préface flatteuse; & disant d'abord du bien, pour faire mieux valoir le mal qu'il va dire, il pare la victime qu'il veut égorger, & jette quelques poignées de fleurs sur l'Autel qu'il veut ensanglanter de son sacrifice. Ceux-mêmes qui se piquent de piété ne sont pas exempts de ce vice; c'est le défaut le plus ordinaire des hypocrites, qui, comme des serpens, se pliant & se repliant, & couvrant le venin qu'ils ont, semblent embrasser la partie qu'ils vont piquer. Vous voyez, dit saint Bernard, ces hommes, qui ne pouvant retenir leur malice, tâchent au moins de la déguiser. Ils commencent avec un air triste une médisance, comme s'ils ne vouloient que plaindre celui qu'ils ont dessein de décrier; on diroit qu'ils ne parlent qu'à regret; & qu'ils se vont faire violence. J'en suis touché, disent-ils, car je l'aime; ce n'est pas ma faute, j'ai bien

souhaité de l'en corriger ; je le savois bien, mais je n'avois garde de le dire ; il est vrai, il a ce défaut, mais c'est d'ailleurs un homme de bien ; je le loue en d'autre choses, en ceci, je ne puis que le condamner. Ce qui est encore déplorable, c'est que quelque bonne intention qu'on ait, on ne se défait que difficilement de ce vice. Je vous envoyerai, disoit Dieu dans un de ses Prophètes, une sorte de serpens maudits, contre lesquels les enchantemens ne font rien :
Jerem. 8. v. 17. *Mittam vobis serpentes regulos, quibus non est incantatio.* Et le Sage ne déclare-t-il pas que tout homme qui s'est accoutumé à railler & à parler indiscrètement des autres, ne s'en corrigera de sa vie ? *Homo assuetus in verbis improperii, in omnibus diebus suis non erudietur.* Ce qui a fait dire à un Père de l'Eglise, que la médisance est un défaut qui se trouve souvent en ceux qui s'appliquent à se défaire des autres ; & que c'est le dernier filet que le démon tend à ceux qui ont déja rompu tous les autres pièges.

Cependant il faut réparer le tort que vous avez fait au prochain, & lui restituer ce que vous lui avez ôté d'estime. C'est un ordre établi de Dieu, que chacun jouisse de ce qu'il possède légitimement ; & quand on a violé à l'égard de quelqu'un ce droit de légitime possession, il y a une justice d'égalité ou de compensation, qui oblige à lui rendre, ou en valeur, ou en proportion ce qu'on lui a pris injustement ; & comme il est de nécessité de salut d'observer la justice, il est de la même nécessité de réparer l'injustice, en réduisant les choses au premier état où elles étoient ; c'est-là un principe certain & incontestable de la morale chrétienne. Or, il y a deux sortes de dommages qu'on fait au prochain ; l'un, en lui ôtant son bien, & c'est un larcin ; l'autre, en lui ôtant son honneur, & c'est une injure. L'obligation est égale, restituez ce bien, restituez cet honneur, ou renoncez à toutes les espérances de votre salut. J'avoue, MESSIEURS, qu'encore qu'il y ait dans chaque péché une malignité mortelle, & qu'ils méritent tous notre indignation : je ne suis pas si effrayé de ceux qui ne portent préjudice qu'à celui qui les commet : une grâce commune, une inspiration secrète, un bon mouvement, un repentir sincère, une résolution ferme, une confession exacte, une larme souvent les efface ; il n'y a point entre Dieu & nous de barrière qui soit invincible. Nous le prions, & il nous écoute ; nous nous

condamnons, & il nous abſout; nous gémiſſons, & il nous conſole, nous nous puniſſons, & il nous pardonne. Mais les péchés où le prochain eſt intéreſſé me font trembler; la pénitence ne les efface qu'après qu'on les a réparés avec un cœur qui ſe briſe, une conſcience qui s'accuſe, un confeſſeur qui vous abſolve : jeûnez juſqu'à vous deſſécher, répandez des ruiſſeaux de larmes; il y a entre Dieu & vous un chaos qu'il faut débrouiller; & quoique vous ayez pu faire, il ne ſera jamais content, que votre frère ne ſoit ſatisfait.

Or, MESSIEURS, toute reſtitution eſt difficile. Parlez à un mauvais riche de purifier ſon bien de tout ce qu'il y a de mal acquis, il trouvera la propoſition auſtère & rebutante; quel embarras de ſavoir à qui, comment, & combien il a volé! quelle peine de rabattre de cet air de grandeur qu'il a pris ſur le pied de ſes richeſſes! il inventera des raiſons pour éluder ſa reſtitution; & réſolu de ne ſe dépouiller de rien tant qu'il pourra le retenir, il jouira de tout, & laiſſera l'affaire à démêler après ſa mort aux exécuteurs de ſon teſtament. Parlez à un médiſant de ſe dédire de ce qu'il a fauſſement avancé, il vous répondra que ce qui eſt dit eſt dit, que le remède ſeroit pire que le mal, que ſa réputation lui tient plus au cœur que celle d'un autre, que Dieu pardonnera ce que le monde ne pardonne pas; que du reſte c'eſt une parole qui paſſe, & qu'il ſuffit de s'en repentir. Mais quand on auroit la volonté, quel embarras pour l'exécuter? Quand vous avez ravi le bien d'autrui, vous n'avez qu'à le ſéparer de votre fonds, & à le faire paſſer de vos mains dans celles du poſſeſſeur légitime. Mais comment arracher de l'eſprit d'un homme l'impreſſion que vous lui avez donnée? Comment lui faire changer de ſentiment tout d'un coup? Etes-vous maître de le faire plier du bien au mal, & du mal au bien? Quand vous rendriez contre vous-même témoignage à la vérité, le trouverez-vous diſpoſé à vouloir l'entendre? vous croira-t-on pour la juſtification comme on vous a cru pour la médiſance? Ne ſavez-vous pas quelle eſt la malignité du monde? Il ſeconde toujours ceux qui veulent détruire la réputation d'autrui; s'il a de l'eſtime pour certaines gens, c'eſt en quelque ſorte malgré lui, & contre ſa première inclination; il eſt toujours bien aiſe qu'on lui aide à ſe défaire de cette eſtime, comme

d'une chose qui l'incommode ; il a ouvert les oreilles au mensonge que vous aurez dit, il les fermera à la vérité quand vous la diriez ; & il aimera mieux vous accuser vous-même de légéreté ou d'hypocrisie, que d'excuser votre prochain sur le témoignage que vous en rendrez.

Mais quand vous auriez ce crédit sur l'esprit de quelques-uns, pourrez-vous bien les désabuser tous ? dès qu'une parole vous est échappée, vous n'en êtes plus le maître : *Sicut avis ad alia transvolans, sic maledictum prolatum.* On ne peut arrêter un oiseau, il s'envole sans que l'on sache où il va, & sans que l'on voie les traces par où il passe : de même une médisance sortie de votre bouche, fait en peu de temps de grands progrès, sans que presque on s'en aperçoive ; elle va d'oreille en oreille, elle se multiplie, elle s'augmente, elle se répand à l'infini ; elle sert d'instrument à la passion des uns, & de nourriture à la malice des autres ; elle produit souvent des désunions, elle est presque toujours une semence de discorde : comment remédierez-vous à toutes ces suites ? comment étoufferez-vous tant de voix, qui par des rapports divers, aiment à publier ce que vous avez dit ; semblables à certains échos, qui redisent plusieurs fois une parole qu'on aura dite ? comment accommoderez-vous tant d'imaginations gâtées ? comment réformerez-vous tant de méchantes copies qu'on aura faites sur un faux portrait que vous avez fait ? par quelles traces irez-vous jusqu'à la source de ces désordres ? voyez à quelle extrémité vous vous réduisez.

Prov. c. 26. v. 2.

La médisance, vous l'avez vu, mes Frères, a cela d'injuste, qu'elle attaque sans pitié, & souvent même sans raison, la réputation du prochain, qui est l'endroit le plus sensible de l'homme, blessant indifféremment, absens, présens, amis, ennemis, innocens, coupables ; violant toutes les lois de la vérité & de la charité chrétienne ; & se faisant une occupation & un plaisir même de cette espèce de malice cruelle. Mais la médisance a encore cela de malheureux, qu'elle corrompt tous ceux qui l'écoutent ; c'est un poison qui se communique. Un seul parle, dit saint Bernard, & dans un moment, il tue une multitude de gens qui l'environnent, & qui se plaisent à l'entendre.

II. POINT.

L'Esprit de Dieu, qui nous ordonne de mettre un frein à notre bouche pour la retenir selon les règles de la sagesse &

de la discrétion chrétienne, & nous faire une balance pour peser toutes nos paroles au poids du Sanctuaire; ce même esprit nous ordonne aussi de mettre comme une haie d'épines au tour de nos oreilles: *Sepi aures tuas spinis.* Ces épines sont l'horreur du péché, la vue de l'enfer, & la crainte des jugemens de Dieu, qui nous empêchent d'écouter les médisans, de peur d'être complices de leurs médisances; ce qui est à peu près le même crime.

On ne peut dire en effet, lequel des deux est le plus coupable, de celui qui médit, ou de celui qui écoute; leur malignité est presqu'égale, l'un décoche les traits, l'autre les aiguise; l'un répand le venin, l'autre le recueille; l'un, calomnie de la langue, disoit un Ancien, l'autre, des oreilles: la médisance les perd tous deux: *Detrahere aut detrahentem audire, quòd horum damnabilius non facilè dixerim.* Bern. l. 2. de conf. id.

Ce péché commence par la témérité de l'un, & se consomme par la crédulité de l'autre; ils se partagent, pour ainsi dire, les dépouilles de la réputation du prochain, quoiqu'il n'y ait qu'un qui frappe, l'autre achève le sacrifice; & la victime, après avoir reçu le coup mortel de la langue de celui qui parle, va, pour ainsi dire, expirer toute sanglante dans le cœur de celui qui écoute.

Vous direz peut-être: Je ne médis point, puis-je empêcher que le monde parle? suis-je le gardien de mes frères? voulez-vous me rendre garant des défauts des uns, & des jugemens des autres; il faut rompre avec la société, si les conversations qui l'entretiennent sont si dangereuses; & tous les hommes doivent se taire, si c'est un crime de les écouter: excuses vaines, dit saint Jérôme. Le Sage ne vous a-t-il pas averti? *Cum detractoribus ne commisceearis*, gardez-vous bien de vous mêler avec les détracteurs, & de vous trouver dans ces compagnies, où les uns affilent leurs langues de serpent, & soufflent le venin des aspics, qu'ils ont sur leurs lèvres, tournant en ridicule, selon leurs passions secrètes, les actions les plus innocentes du prochain; & où les autres prêtent une attention favorable, rient, applaudissent; & par un lâche consentement entrent avec eux dans une société de malice: *Repentè veniet perditio eorum.* Ils périront, la colère de Dieu tombera sur eux sans tarder, *repentè*; & celui qui écoute, aussi-bien que celui qui parle, seront enveloppés,

ſans que perſonne s'en aperçoive, dans une même ruine: *Ruinam utriuſque quis novit?*

Comme celui qui commet le larcin, & celui qui y participe ou qui le recèle, ſont punis d'une même peine parmi les hommes, ainſi celui qui parle mal de ſes frères, & celui qui l'écoute favorablement, ſeront punis devant Dieu du même ſupplice, comme également criminels de la réputation du prochain violée. Car il eſt certain que s'il n'y avoit point d'auditeur, il n'y auroit point de détracteurs; perſonne n'aime à parler à qui n'aime point à l'entendre; & le moyen le plus efficace de confondre le médiſant, c'eſt de lui ôter, en le mépriſant, le plaiſir qu'il prend à médire; car de l'écouter avec joie, & de lui applaudir, c'eſt réchauffer le ſerpent qui pique, afin qu'il pique plus vivement; c'eſt donner du courage au médiſant & du crédit à la médiſance; c'eſt rendre l'imagination des critiques & des railleurs plus libre & plus féconde en inventions & en opérations de malice; c'eſt leur donner une pointe d'eſprit & de belle humeur fatale à tous ceux qui tombent ſous le tranchant de leur cenſure.

Donc tout homme qui écoute le médiſant en l'induiſant ou l'excitant à la médiſance, & l'encourage à pourſuivre par des paroles ou des airs de complaiſance & d'approbation, pèche plus grièvement même que celui qui médit, puiſqu'il engage l'autre à pécher, & qu'il s'y engage lui-même. Je dis bien plus, que s'il prend plaiſir à écouter le détracteur, il commet un péché mortel, & manque autant contre la charité en ſe réjouiſſant de l'iniquité & du mal d'autrui, que contre la juſtice, en ſe réjouiſſant du dommage qu'on fait injuſtement à un autre.

Quand même il n'y auroit ni approbation ni complaiſance, l'indifférence n'eſt pas permiſe, il faut ſavoir en ces occaſions rompre l'iniquité. Il y a une loi de charité qui oblige indiſpenſablement tout Chrétien, d'empêcher, quand il le peut raiſonnablement, l'injure ou le dommage notable qu'on fait au prochain malgré lui. Pour peu de ſupériorité que donne l'âge, la naiſſance ou la dignité, peut-elle mieux être employée qu'à ſoutenir les droits d'une innocence qu'on opprime, qu'à ſauver la fleur de la bonne réputation du ſouffle d'une bouche empoiſonnée qui va la flétrir, qu'à retenir ces coups meurtriers qui portent également

ſur

sur les présens & sur les absens ; qu'à rendre enfin la société plus honnête & plus circonspecte, en imposant silence au détracteur, & lui faisant connoître la conséquence de son péché devant Dieu & devant les hommes.

Mais vous irriterez, dites-vous, ces hommes puissans en paroles ? Voulez-vous donc les flatter ? Voulez-vous livrer votre frère à la licence effrénée de leurs discours injurieux ? Aimez-vous mieux contrister un homme de bien, qui souffre sans l'avoir mérité, que d'arrêter un homme injuste qui le déchire ? Craignez-vous plus quelque ressentiment du médisant, que les reproches de celui de qui l'on médit, qui se plaindra de votre lâcheté & de votre inhumanité, & qui vous demandera compte de son sang ? La tranquillité n'est pas louable quand le prochain a besoin de pressans secours, & pour ce qui concerne les médisances, il faut vous servir de la patience que Dieu vous donne pour les souffrir, & de l'autorité qu'il vous a donnée pour les arrêter.

L'honneur de vos frères est entre vos mains, fermez la bouche du pécheur & du fourbe qui s'ouvre sur eux ; s'ils disent faux, reprenez-les de mensonge ; s'ils disent vrai, reprenez-les de médisance ; rompez le fil de ces entretiens où la la malice croissant toujours, déborderoit enfin, si l'autorité d'un homme de bien, comme une digue secourable, ne la retenoit : détournez ces orages qui vont tomber sur le prochain, dès que vous voyez que les nuées s'assemblent, & que le tonnerre commence à gronder : imposez-leur un juste silence, en leur montrant le tort qu'ils se font, & faites tomber sur eux la honte qu'ils avoient dessein de faire tomber sur les autres.

Si vous êtes inférieurs, au défaut du crédit, servez-vous des adresses que la charité vous inspirera, gémissez des maux que vous ne pouvez empêcher ; qu'on voie au travers du respect que vous devez à votre supérieur, la pitié que vous avez pour votre frère ; que vous écoutez avec peine celui qui le blâme, que votre patience vous est à charge, que votre charité souffre, que vous justifiez dans vous celui qu'on condamne peut-être trop légèrement, & que vous lui conservez dans votre cœur l'honneur qu'on veut lui ôter. Il faut qu'un air triste & sérieux écarte les nuages qui s'élèvent contre le prochain, qu'un froid répandu sur votre visage, aille glacer les paroles sur les lèvres du médisant,

qu'un modeste recueillement soit le témoignage du peu de part que vous y prenez; & que votre silence même parle pour vous & pour le prochain, & soit une tacite, mais sensible condamnation des mauvais discours de ceux auxquels vous ne pouvez vous opposer ouvertement. Car, comme dit saint Jérôme, on ne raconte pas volontiers quand les autres n'écoutent qu'avec peine, & de plusieurs traits qu'on lance contre une pierre, s'il en est qui y demeurent enfoncés, il en est aussi quelquefois qui reviennent contre celui qui les a lancés : *Nemo invito auditore libenter refert, sagitta in lapidem nonnunquam figitur, nonnumquam resiliens, percutit detractores.*

Celui qui détracte se rend le délateur public de son frère; il intente, pour ainsi dire, un procès à son honneur par des accusations informes & souvent injustes, il débite ce qu'il sait & ce qu'il ne sait pas avec une égale confiance; il plaide de mauvaises causes & toujours contre le prochain, sans preuve & sans miséricorde. Mais celui qui écoute & qui s'y complaît, se rend l'approbateur & le complice; il donne son suffrage & souscrit à un jugement inique, sur le témoignage suspect d'un homme malin ou préoccupé, qui condamne un accusé peut-être innocent, sans examiner le fait, sans en savoir la vérité, sans se donner même la peine de s'en instruire.

Quand on n'ajouteroit pas foi à la médisance, le plaisir qu'on a de l'écouter, porte à la répandre dans sa maison & parmi ses amis. Quelle excuse ridicule! je ne suis pas le premier, d'autres me l'ont dit; je ne l'ai dit qu'à une personne.
Eccli. 19. Pourquoi l'avez-vous redit, fut-ce à un seul? *Audisti verbum adversùs proximum tuum, commoriatur in te.* Vous avez ouï une mauvaise parole, faites qu'elle meure au-dedans de vous sans la faire renaître dans un autre, étouffez-la dans votre cœur. Le Seigneur avoit ordonné que les mouchures des lampes dans son Temple, fussent non-seulement jetées
Exod. 37. dans certains vases d'or très-nets, mais encore qu'elles fussent parfaitement éteintes, de peur qu'aucun n'en pût sentir la mauvaise odeur; pour nous apprendre qu'il faut céler & couvrir par la charité tous les scandales.

Mais, direz-vous, je ne l'ai dit qu'à un seul en confidence, sous le sceau de la confession. Et pourquoi, dit saint Chrysostome, le disiez-vous à celui-là? Puisque vous lui recom-

mandez de ſe taire, que ne preniez-vous ce conſeil pour vous ? Quel droit aviez-vous de révéler ce ſecret qui offenſe le prochain, & que vous regardez comme inviolable ? étoit-ce pour vous aider à corriger votre frère, & non pas pour vous aider à le décrier ? Aviez-vous beſoin de confident pour une affaire qui ne vous étoit d'aucun uſage, & qui portoit un préjudice conſidérable à un tiers ? Cet ami n'eſt-il pas foible comme vous l'êtes ? N'a-t-il pas un ami comme vous ? Hélas ! de ſecret en ſecret, cette médiſance devient publique, elle paſſe malgré ces vaines précautions d'oreille en oreille, de bouche en bouche ; chacun ſe recommande le ſilence, & perſonne n'a deſſein de le garder ; rien n'eſt ſi fort divulgué dans le monde que ces myſtères d'iniquité ainſi révélés ſous le ſceau de la confeſſion ; rien ne pèſe tant qu'un dépôt de cette nature, on ſe plaît à s'en décharger : s'il s'agiſſoit des talens avantageux du prochain, on feroit fidelle à les enfouir, on cacheroit une louange dans ſon ſein, on renfermeroit les vertus & les bonnes actions d'un homme de bien ſous un profond ſilence & ſous un éternel oubli ; mais un médiſant ne peut ſe contenir, les langues les plus retenues ſe délient.

Ce qui arrive de-là, dit ſaint Jean Chryſoſtome, c'eſt que les détracteurs multiplient les ſcandales dans le Royaume de Dieu, en produiſant les vices cachés de leurs frères. Ils les font pécher en public, quoiqu'ils n'aient péché qu'en ſecret ; ils tirent des ténèbres de l'ignorance ou de l'oubli des péchés morts & enſevelis, qui exhalent, & leur corruption & leur mauvaiſe odeur dans le monde, & donnent à des actions qui étoient ſans effet & ſans conſéquence la contagion & la force du mauvais exemple. Cette lépre, qui, cachée ſous les habits du lépreux, ne nuit qu'à lui-même, découverte & maniée, ſe communique à pluſieurs & infecte toute une contrée. Je ſai bien qu'il faut pourſuivre les méchans, il faut montrer le vice tel qu'il eſt, faire connoître le péché d'autrui pour le corriger, c'eſt charité ; le faire connoître pour le punir, c'eſt juſtice ; le faire connoître pour en donner de l'horreur & pour inſtruire les autres, c'eſt prudence : mais l'expoſer au public pour en rire, pour décrier le pécheur, non pas le péché, c'eſt une malignité qui plaît, & qui inſenſiblement inſinue le vice par les peintures qu'on en fait, & par l'inclination qu'on a de l'imiter. D'où vient qu'il y a

tant de déréglemens dans le monde ? De ce qu'on n'entend parler que de défauts & de vices dès son enfance : les grands, les petits entendent rire & plaisanter sur les défauts du prochain ; ils disent en eux-mêmes, on rit de cela, on s'en divertit : donc ce n'est pas une si grande affaire que de pécher, donc il arrive presque à tous les hommes d'avoir péché. De-là vient à se perdre cette pudeur & cette honte, qui étoit ce petit grain de sable que Dieu avoit mis pour arrêter les débordemens de l'iniquité : cela diminue les idées du péché, affoiblit le repentir qu'on en doit avoir, introduit la facilité de mal faire, multiplie le nombre des pécheurs, par l'imitation & par l'exemple. De-là se forment de mauvaises mœurs & de mauvaises coutumes.

On ne récite point les vertus les uns des autres pour s'entr'exciter à la piété : les images & les portraits d'une bonne vie souvent exposés au public, porteroient à une louable émulation ; mais l'imagination se remplit d'idées, de malice & de péché qu'on a devant ses yeux : on prend cet esprit, comme les brebis de Jacob devènoient blanches ou noires, selon les objets qu'on leur présentoit en les abreuvant. Je sai bien qu'on tourne les vices en ridicule & qu'on s'en moque ; mais chacun croit qu'il se sauvera de la critique, qu'il y a un art de conserver sa réputation, & de pécher impunément devant les hommes, qu'il y a des défauts qui sont hors de prise ; & qu'enfin, pourvu qu'on se ménage un peu, on peut n'être pas homme de bien, & ne se rendre pas ridicule ; ainsi on imite le mal, parce qu'il plaît, & l'on ne craint pas la peine qui le suit ordinairement.

Après ces réflexions, je réviens, & je dis que, quiconque se plaît à écouter la médisance, est aussi coupable que celui-là même qui médit ; par l'approbation qu'il lui donne, par l'union & la ligue offensive qu'il fait avec lui contre ses frères, par l'occasion prochaine & presque infaillible où il se met lui-même, de redire ce qu'il vient d'apprendre, par l'obligation solidaire qu'il contracte de réparer le dommage fait au prochain, soit dans son honneur, soit dans sa fortune, si le médisant ne le fait pas, par le mépris qu'il conçoit pour des personnes qu'il auroit peut-être estimées, & par l'habitude qu'il prend de mal penser & de mal parler, soutenue par la puissante inclination qui nous y porte.

D'où pensez vous que vienne cette perverse inclination,

ce goût presque universel qu'on a de décrier le prochain ? Quiconque blâme les autres, se constitue leur juge, s'attribue une autorité & une juridiction de répréhension & de jugement, il se complaît en lui-même d'une excellence imaginaire qu'il établit & qu'il fonde sur les ruines de celle d'autrui. Aussi je ne sai par quelle malignité de nature on ne peut souffrir les louanges qu'on donne aux gens mêmes qui les méritent : On cherche tous les moyens que l'amour propre peut inventer pour les faire paroître fausses, ou du moins suspectes ; gestes méprisans, souris moqueurs, contradictions, si l'on peut, sinon interruption du discours. On devient interdit & confus ; & tel qui brilloit dans une conversation enjouée, débitant à propos, & hors de propos, le recueil de ses railleries & de ses bons mots, perd tout d'un coup son esprit & sa gaieté ; dès qu'on vient à louer quelqu'un en sa présence, il croit qu'on lui ravit sa propre réputation, & il reçoit la louange donnée à d'autres comme une injure qui lui est faite.

Ce penchant à la médisance, est d'autant plus difficile à surmonter, que l'amour propre nous y porte, & que presque tous les vices servent, ou de matière, ou d'occasion à entretenir celui-là ; ce qui fait dire à saint Jacques, que la langue est une source générale d'iniquité & de malice : *universitas iniquitatis.* Il est excité, dit Tertullien, par l'esprit d'envie, par la liberté de juger, de soupçonner, ou par l'inclination qu'on a naturellement au mensonge : *Aut genio æmulationis, aut suspectandi libertate, aut ingenitâ libidine mentiendi.* *Jac. 3.*

L'envie est une passion désordonnée qui ne peut souffrir ni grâce ni vertu dans les ames, sans en être, pour ainsi dire, la meurtrière ; il n'y a point d'autorité, point de réputation, point de bonheur qu'elle n'étouffât, si elle pouvoit, dès leur naissance : comme elle n'a pas toujours la force en main, elle s'aide de tous les artifices de la langue, soit qu'elle cherche à détruire un crédit qui lui fait ombrage, à ternir une gloire qui brille un peu trop à son gré, à ruiner une fortune dont les débris peuvent servir à grossir la sienne, à décrier une probité qui lui fait obstacle dans ses prétentions, quoiqu'injustes ; soit qu'elle veuille exhaler le chagrin que lui donne un mérite étranger ; le moyen ordinaire & le ressort presque universel dont elle se sert, c'est la médisance & la calomnie : ce sont les préventions qu'elle donne, ce sont

les pièges qu'elle tend, ce sont les coups qu'elle frappe contre l'honneur & le repos de ses rivaux.

Quelle joie secrète pour un ambitieux, d'entendre les mauvais discours qu'on tient de ceux dont il voudroit occuper la place? Quel triomphe pour une femme qui veut être la seule idole dans sa contrée, d'ouïr déchirer celles qui lui disputent la préférence de l'esprit & de la beauté! Quel plaisir même pour des dévots, qui par crainte ou par bienséance, n'osent médire des personnes qu'ils n'aiment pas, de les entendre décrier, sans hasarder de se décrier eux-mêmes, & cacher sous une feinte modestie, la maligne joie qu'ils ont de ce que le monde les humilie.

La liberté qu'on se donne de juger est encore une source de médisance; ces impressions fausses & téméraires qu'on conçoit si aisément, ces préoccupations en mal, qui tiennent si fortement l'esprit, certain dépit qu'on a d'être desabusé & de se dédire, quand une fois on a mal parlé ou mal pensé de quelqu'un, le rebut qu'on sent pour les gens qui justifient ceux qu'on a condamnés sans raison, le peu de soin qu'on a de s'éclaircir de la vérité, & je ne sai quel esprit de légéreté & d'injustice qui règne dans nos jugemens, font connoître nos passions, & produisent tous les jours mille sentimens & mille discours désavantageux au prochain. On s'érige un Tribunal souverain, où l'on prononce des sentences iniques; car qu'est-ce autre chose la médisance & la calomnie, que des jugemens prononcés avec la même malignité qu'ils avoient été conçus. On croit le mal sur les moindres apparences, & on le publie; les uns jugent des autres par chagrin; esprits amers qui exercent une justice sans miséricorde, & convertissent en absynthe le jugement. Selon le Prophète, ils se scandalisent de tout, blâment tantôt les actions, tantôt les intentions & les motifs, grossissent dans leur imagination les défauts d'autrui, prennent des indiscrétions pour des malices, jugent des personnes par leurs péchés passés, & non par leur pénitence présente; donnent les vices de l'esprit à ceux qui se sauvent des vices du corps; & condamnent d'imposture & d'hypocrisie les gens de bien, qui devant le monde, ou dans le secret d'une vie cachée, pratiquent les vertus chrétiennes: ils jugent, & parlent après comme ils ont jugé.

Les autres jugent de la corruption d'autrui par la leur.

Cet homme qui a mené une vie molle & sensuelle, croit que tout le monde cherche ses aises; & que ceux mêmes qui font profession de pénitence, se dédommagent par des plaisirs secrets de leurs mortifications publiques. Cette femme pense que toutes les autres passent comme elle leur jeunesse dans les intrigues & les plaisirs. Un imposteur croit que personne n'est de bonne foi: *Sic malus homo judicat in alio quod sentit in seipso.* Ils jugent des autres selon ce qu'ils font eux-mêmes, & se condamnent sans le savoir, en voulant condamner les autres.: *In quo enim judicas alterum teipsum condemnas.* Rom. 2. 1.

Enfin on tourne tout en soupçons & en défiance du bien. Un jeune homme se retire-t-il de ses débauches? c'est misère, c'est légéreté, c'est caprice. Une personne paroît-elle agréable? elle est galante de profession. Un riche laisse-t-il aux pauvres en mourant un legs pieux dans son testament? c'est une restitution déguisée, il se fait honneur de ses larcins. Hommes injustes! *Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris.* Matt. 4.

L'inclination à mentir, fortifiée par la démangeaison de parler, & par la volubilité d'une langue précipitée dans ses paroles, ne produit pas moins de calomniateurs & de médisans: il y a cette différence entre la calomnie & la détraction, que la calomnie roule toujours sur de fausses relations ou accusations; c'est un ouvrage de mensonge, une invention maligne d'un esprit mal intentionné qui cherche à nuire: la détraction au contraire, roule sur des faits réels & effectifs, & fondés sur des vérités qu'on connoît ou qu'on imagine. Hélas! de quoi les hommes n'abusent-ils point? Ils font servir la vérité à la haine & à l'injustice, ils la rendent odieuse & nuisible au monde; & c'est par elle qu'ils oppriment la charité: ils aiment naturellement la vanité & le mensonge; & s'ils ont quelques vérités à publier, ce sont celles qu'ils devroient taire. C'est-là le caractère de la médisance.

Mais quoiqu'elle soit fondée sur des vérités, elle est presque toujours accompagnée de mensonges, soit par les tours artificieux qu'elle cherche, soit par les circonstances qu'elle ajoute; soit par les mauvaises interprétations qu'elle donne, soit par les louanges qu'elle refuse à la vertu, soit par la couleur du vice qu'elle lui donne; car on déguise tout, on ne ménage rien là-dessus, on mêle la fiction à l'histoire; & pour embellir un conte qu'on fait, on y met bien souvent du

fien les traits piquans de la plus fine fatyre ; & tout homme qui bleffe toutes les règles de la charité chrétienne, n'eft pas ordinairement fcrupuleux fur la vérité.

De-là viennent ces récits infidelles, où la paffion change les circonftances & la nature même des actions qui font racontées, ces portraits hideux, & non reffemblans, qu'on fait des perfonnes qu'on n'aime pas ; ces vertus qui deviennent vices, & ces vices qui deviennent vertus, felon l'intérêt qu'on a de louer ou de blâmer ceux dont on parle ? ces difgraces fourdement pratiquées par des défiances que nourriffent de fauffes accufations ; ces faits fuppofés & calomnieux qu'on met dans la bouche des Avocats, pour embarraffer le procès, & pour décréditer la partie ; ces bruits qu'on répand au hafard contre des gens de bien, dont par chagrin ou par jaloufie on veut décrier la conduite, & quelquefois même la doctrine.

Pour achever de vous inftruire fur tout ce qui regarde la médifance, remarquez, mes Frères, qu'il y a trois fortes de perfonnes qui y font ordinairement plus abandonnées ; *les curieux, les oififs, les hypocrites ou les faux dévots.*

La curiofité eft la fource la plus féconde des détractions. Comme la corruption eft grande parmi les hommes, la matière de la médifance eft abondante ; & plus on découvre d'iniquités, plus on eft dans l'occafion de les faire connoître aux autres. Ce vice eft une indifcrète & injufte avidité de tout favoir pour avoir de quoi contrôler, de quoi condamner, de quoi mal penfer, de quoi mal parler de tout le monde. Rien de fi indigne, rien de fi dangereux pour la fociété ; cependant rien de fi commun que ces gens qui voient tout, qui écoutent tout, qui ramaffent tout ce qui fe dit, tout ce qui fe fait, dont ils rempliffent, pour ainfi dire, les magafins de leurs médifances, qui fe font de leur propre autorité un droit d'infpection fur les mœurs & fur les actions des autres hommes ; qui recueillent tout le venin des paffions humaines, pour en infecter les converfations publiques & particulières où ils fe trouvent ; & qui veulent entrer dans tous les fecrets des familles, pour les décrier ou pour les confondre ; qui tournant la roue de la nativité de chacun, felon les termes de faint Jacques, vont fouiller tout ce qu'il peut y avoir de défectueux ou de vicieux dans l'origine ou dans le progrès d'une race vertueufe ; paffent par-deffus une

longue suite d'actions & de personnes louables, pour jeter sur ceux qui vivent, le déshonneur de ceux qui sont morts.

Quelque inquiétude, & quelque peine que la curiosité se donne pour découvrir les défauts d'autrui, cette peine n'est qu'un amusement & une occupation de gens qui n'ont rien à faire de sérieux ou de solide. C'est l'Apôtre qui nous l'apprend : *Nihil operantes, sed curiosè agentes*; gens qui s'amusent & qui s'entretiennent mutuellement à perdre leur temps & leur salut dans une stérilité de vie vicieuse, & qui montrent leur misère & leur vanité, en recherchant celles des autres ; gens, dit saint Augustin, empressés à connoître la vie d'autrui, & négligens à corriger la leur : *Curiosum genus hominum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam.* 2. Thess. 3.

Telles sont ces compagnies, où la malice abonde, où les langues s'étudient à mal parler, où l'on s'assied pour médire plus en repos & plus à loisir contre son propre frère : *Sedens adversùs fratrem tuum loquebaris*; où l'on repasse tout le mal qui se commet dans la cité, défauts connus ou inconnus, intrigues secrètes ou publiques, raisonnemens vrais ou faux, chacun portant son coup sur les absens ; les uns ramassent ce que les autres ont oublié ; & celui-là étant le plus applaudi qui donne plus de grâce ou plus de force à sa malice. Ce sont ces cercles d'oisiveté où l'on murmure impunément contre le monde & les puissances qui le gouvernent, où l'on décrie le règne de David comme celui de Roboam, où l'on traite le moindre tribut de vexation ou d'injustice, où l'on médit des Princes du peuple, & des Dieux même de la terre. On n'y épargne pas même les têtes sacrées, & tout le respect de la Religion, toute la grandeur de l'Eglise, toute l'autorité des Lois, toute la protection du Ciel, ne peuvent sauver les Prêtres de Jesus-Christ, & les oints du Seigneur, des atteintes de leur médisance.

Enfin, qui le croiroit ! les plus enclins à ce péché, sont les dévots ; je ne parle pas ici de cette dévotion de principe, qui a, selon saint Paul, sa racine dans la charité, qui ne pense pas le mal, qui détourne ses yeux de peur de le voir, qui ne pouvant sauver l'action, excuse du moins l'intention ; & qui par une sainte simplicité, aime mieux croire qu'elle se trompe, que de mal juger du prochain. Je par-

le de cette dévotion d'humeur & de profession, de ces gens qui vont au bien à la vérité, mais qui ne peuvent souffrir le mal, qui le montrent par-tout où il est, & le soupçonnent même où il n'est pas.

De-là viennent ces médisances de zèle, ces yeux toujours ouverts sur les foiblesses du prochain, ces répréhensions le plus souvent à contretemps, ces reproches ames sur les moindres fautes qu'on voit, ces plaintes générales des mœurs du siècle, qui tombent après sur des particuliers qu'on veut blâmer; ce mépris qu'on a des personnes qui ne vivent pas selon l'idée de perfection qu'ils se sont formée; & cette liberté que se donne cette espèce d'hommes spirituels, de juger de tout.

De-là viennent ces médisances de compassion. Vous voyez, dit saint Bernard, ces honnêtes gens avec un visage triste, plaindre le sort de celui dont il vont médire: Quel dommage! cet Ecclésiastique avoit de si jolis talens! Quel malheur! cette fille étoit si sage & si bien faite! On diroit qu'ils s'intéressent à la réputation de celui qu'ils ont dessein de décrier, ils louent en passant quelques-unes de ses bonnes qualités, pour appuyer ensuite sur les mauvaises; ils couvrent de fleurs la pointe dont ils ont résolu de le percer ils frappent Amasa comme Joab en le baisant: & ces louanges, cette affection, cette pitié ne sont pas des adresses de charité pour diminuer le mal qu'on va dire, mais des raffinemens de malice, pour le persuader plus surement, & pour le rendre plus croyable.

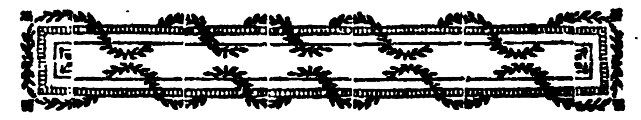
Ces peintures, mes Frères, & ces considérations ne vous touchent-elles pas? N'avez-vous pas compris l'attention que vous devez avoir sur vous-même, pour ne point tomber dans un péché si commun, dit saint Chrysostome, qu'il est de tous les âges de tous les états de la vie, de tous les lieux, & de tous les temps? un péché à quoi la nature porte par sa corruption, qu'il ne coûte rien d'apprendre & de pratiquer, & si cruel, qu'il ne faut qu'un coup de langue pour tuer celui de qui on parle, celui qui parle & celui qui écoute. Saint Jacques, qui semble imputer tous les maux à la langue quand elle s'échappe, semble aussi lui attribuer toute la Religion, quand elle est retenue par le frein de la crainte de Dieu, & de la prudence chrétienne.

Cette langue qui nous a été donnée pour louer Dieu, dit

ſaint Bonaventure, pour édifier le prochain, & pour nous accuſer nous-mêmes; ſera-t-elle employée contre les fins & les deſſeins de la Providence, à offenſer ſon Créateur & lui devenir odieux, à donner ſcandale au prochain en lui donnant lieu, ou d'écouter avec complaiſance, ou de divulguer avec indiſcrétion ou avec malice la médiſance qu'il a entendue? Faut-il riſquer ſon ſalut pour un mot? Faut-il ternir la réputation d'autrui, ce qui devant tous les gens de bien, devroit vous faire perdre la vôtre? Où eſt la charité qui couvre la multitude des péchés, & qui découvre toutes les bonnes œuvres qu'elle connoît ou qu'elle ſuppoſe? Où eſt la juſtice qui vous défend de croire des médiſances, ou fauſſes, ou mal entendues, ou exagérées, & de vous fier à des gens qui ſont toujours, ou menteurs, ou paſſionnés, & quelquefois tous les deux enſemble; & par conſéquent mauvais témoins, indignes de toute croyance? Où eſt enfin l'honnêteté & la ſageſſe de rechercher dans le prochain des fautes que vous ne commettez que trop vous-même?

Detractores Deo odibiles.

Qu'avez-vous à faire hors de vous, entrez dans votre propre conſcience, établiſſez un tribunal pour vous interroger vous-même, & laiſſant-là les maux d'autrui, examinez les vôtres. Vos paſſions croiſſant & ſe multipliant tous les jours, & s'entreſuccédant les unes aux autres, vous ſerez aſſez occupé à penſer & à juger mal de vous-même. Si votre ſalut vous importe, arrêtez-là votre attention, déployez utilement votre cenſure contre vos vanités, contre vos jalouſies, vos vengeances, & vos injuſtices ſecrètes; jetez-là toutes les amertumes de votre cœur, amertumes de repentir & de pénitence; au lieu de perdre votre temps & votre ſalut à courir après des défauts étrangers pour y répandre le venin de votre langue meurtrière. En un mot, mes Frères, déteſtez la médiſance comme un crime énorme, craignez le mal qu'elle peut vous faire, réparez celui que vous avez fait par elle, & puiſque l'Evangile vous aſſure que vous ſerez traités comme vous aurez traité les autres, uſez envers vos frères de toute la meſure de charité que Dieu vous demande, ſi vous voulez recevoir toute la meſure de gloire qu'il vous promet, & que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

SUR L'ENVIE.

Collegerunt Pontifices & Pharisæi concilium, & dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit ?

Les Princes des Prêtres & les Pharisiens tinrent conseil ensemble, & dirent : Que faisons-nous ? cet homme fait plusieurs miracles. Chap. XI. de l'Evangile de saint Jean. ℣. 47.

QUE les hommes raisonnent mal, quand ils sont prévenus de leurs passions ! Et qu'il est vrai ce que l'Esprit de Dieu nous enseigne dans ses Ecritures, qu'il n'y a ni sagesse, ni conseil contre le Seigneur : *Non est consilium contra Dominum.* Qui n'auroit cru qu'au bruit de tant de miracles que Jesus-Christ avoit faits dans la Judée, qu'à la vue d'un mort de quatre jours ressuscité dans Jérusalem, le peuple iroit en foule le reconnoître pour le Messie, & que les Prêtres, pour l'honneur de leur ministère, iroient dresser les premiers Autels, & rendre le premier hommage de Religion à ce Dieu fait homme ? Cependant ils s'offensent, ils murmurent, ils conspirent contre lui : irrités de ce qui devoit les toucher, connoissant la vérité, & ne songeant qu'à leur intérêt, craignant la puissance des Romains, & réglant la Religion par la politique, résolus de se maintenir, & incertains sur les moyens de le faire : *Quid facimus*, disent-ils, *quia hic homo multa signa facit* ? Tantôt ils voudroient étouffer la foi naissante des fidelles, ou la réputation de Jesus-Christ qu'ils ne voyoient que trop bien fondée. Tantôt ils en veulent à la personne de Jesus-Christ même, parce qu'il est le juste censeur de leur dévotion hypocrite, & comme un obstacle à leur fausse gloire. Tantôt ils pensent à se

défaire de Lazare, & à rejeter dans les ténèbres du tombeau, cet homme qui venoit d'en être tiré ; & qui, comme un miracle vivant, attiroit par-tout les yeux & la foi des peuples : *Quia multi propter eum credebant.*

Telles étoient les agitations que causoit dans ces Phariſiens, l'envie, cette triſte & inquiète paſſion, ennemie de toute vertu, & compagne inſéparable des ames vaines ; ſur quoi S. Chryſoſtome fait cette réflexion : Quelle aſſez heureuſe vertu peut être à couvert des attaques des envieux, puiſque Jeſus-Chriſt même, qui chaſſoit les démons, qui reſſuſcitoit les morts, qui guériſſoit les infirmes, qui ſauvoit le monde, n'en eſt pas exempt ? Et quelle aſſez ſolide vertu peut ſe ſauver des tentations de l'envie, puiſque des hommes conſacrés par leur profeſſion au ſervice du Dieu d'Iſraël, honorés de la dignité de ſon Sacerdoce, chargés de l'adminiſtration de ſa Loi, & de ſa doctrine, ſur des jalouſies de crédit, de réputation & d'autorité, perſécutent Jeſus-Chriſt même ?

C'eſt de ce vice ſi contraire à toutes les Lois du Chriſtianiſme, & pourtant ſi commun parmi les Chrétiens, que je dois vous entretenir aujourd'hui, en vous montrant. 1°. Les raiſons que nous avons de haïr ce vice. 2°. Les remèdes que nous avons, ou les précautions que nous devons prendre pour l'éviter. C'eſt-là tout mon deſſein, ſi l'Eſprit de Dieu, qui eſt charité, nous éclaire de ſes lumières, par l'interceſſion de Marie, qui par ſa grandeur, & par ſon humilité même, fut au-deſſus de l'envie, quand l'Ange lui dit : *Ave Maria.*

L'envie eſt une triſteſſe que nous concevons à la vue des biens ou des proſpérités d'autrui, quand nous nous imaginons que c'eſt au préjudice de nos intérêts ou de notre gloire. Si vous conſidérez ce vice dans ſon origine, il eſt preſque auſſi ancien que le monde : le premier péché dans le Ciel fut l'orgueil, le premier péché ſur la terre fut l'envie. Si vous regardez ſon empire, il règne dans tous les états & dans toutes les conditions des hommes, il poſsède les grands & les petits, les étrangers & les domeſtiques, les particuliers & les communautés, il s'inſinue dans les Cours & dans les Cloîtres ; & par-tout où il s'établit, les droits ſont inutiles, le ſang n'eſt point reconnu, la nature n'eſt pas aſſurée, l'amitié n'a plus de loi, la piété n'a plus de crédit. Si

I. POINT.

vous considérez son objet, le Sage nous apprend, que tout le travail & toute l'industrie de l'homme est sujette à l'envie du prochain; les avantages les plus naturels, l'avancement le plus légitime, les richesses les plus innocentes, la fortune la plus modeste, la réputation la plus pure, excitent cette malheureuse passion. Enfin, si vous regardez ses effets, il n'y a point de déréglement qu'elle ne produise: *Ubi æmulatio & contentio ibi omne opus pravum*, dit l'Apôtre saint Jacques: comme toutes les vertus servent aux desseins de la charité, on peut dire que tous les péchés servent aux desseins de l'envie; ce qui fait dire à saint Basile, que l'envieux est comme un pécheur universel, qui renverse toute la discipline chrétienne; il est sans déférence pour ses Supérieurs, dont il voudroit usurper l'autorité; sans affection pour ses proches, quand il s'agit de son intérêt; sans reconnoissance pour ses bienfaicteurs, dont il n'aime pas l'opulence; sans fidélité pour ses amis, dont l'élévation lui déplaît; sans foi & sans miséricorde pour ses frères, dont les prospérités l'affligent; c'en seroit assez, mes Frères, pour vous donner de l'aversion & de l'horreur pour ce péché. Mais j'ai des choses plus importantes à dire.

Plus un vice participe à la nature du démon, qui est le principe du péché & le modèle des pécheurs, plus il est vice. Or le ministère propre de cet ennemi de notre salut, c'est de traverser l'homme dans la suite de sa béatitude, & de lui ravir les biens que Dieu a préparés à ses Elus. Il sera jugé, dit saint Augustin, non pas pour avoir désolé des Provinces, & rendu des peuples tributaires d'une sordide avarice, non pas pour avoir traîné dans une vaine oisiveté une vie molle & voluptueuse, non pas pour avoir regardé sans pitié, & laissé périr à ses yeux des pauvres, dont il pouvoit soulager les besoins, d'un reste de dissolutions & de débauches; la sentence de sa condamnation est fondée, sur ce qu'il a porté envie à l'homme innocent: *Quia homini stanti invidisti.* Or il n'y a point de péché qui participe plus à la malignité que l'envie: c'est elle qui persécute les gens de bien, s'oppose aux avantages du prochain; il n'y a point de vérité si sainte qu'elle ne soit prête de violer pour détruire la réputation de celui qui est l'objet de sa haine; elle lui impose de faux crimes, elle lui en souhaite de véritables, elle ne craint ni le jugement de Dieu, ni les menaces des hommes;

& elle efface du cœur de celui qui en eſt poſſédé, tous les ſentimens, non-ſeulement du Chriſtianiſme, mais même de l'humanité & de la raiſon. Ainſi l'on peut dire, ajoute ce Père, que le ſerpent répand ſur les autres vices quelques gouttes de ſon venin, mais qu'il ſecoue ſes entrailles, & qu'il décharge toute ſa malignité ſur l'envie : *Tota ſua viſcera concutit & movet in invidia.*

De plus, MESSIEURS, la Religion chrétienne étant fondée ſur la charité, ce qui eſt plus contraire à la charité, eſt plus oppoſé à Jeſus-Chriſt, à ſa doctrine & à ſa conduite. Or ſaint Paul nous enſeigne, qu'une des choſes les plus incompatibles avec la charité, c'eſt l'envie : *Charitas non æmulatur*; elle répugne à l'eſprit, je veux dire aux intentions, aux ſentimens & aux préceptes de Jeſus-Chriſt ; il s'eſt chargé de nos infirmités & de nos beſoins, & nous a communiqué ſes dons & ſes grâces : l'envieux au contraire voudroit donner aux autres toutes ſes foibleſſes, & prendre pour lui tous leurs avantages. Jeſus-Chriſt eſt venu pour former un corps & une ſociété des fidelles liés entr'eux de tous les nœuds d'une charité réciproque : l'envieux rompt cette union, ſe ſépare d'avec ceux qui ſont plus heureux que lui, & voudroit leur ôter ce que Dieu leur donne. Jeſus-Chriſt, pour affermir cette correſpondance, a donné pour règle le déſintéreſſement, le détachement des biens du monde, le renoncement à ſoi-même : l'envieux au contraire rapporte tout à ſoi, réduit tout à ſes intérêts, ne cherche que ſa propre gloire : n'eſt-ce pas attaquer la Religion juſques dans le cœur, & détruire en ſoi l'Eſprit de Jeſus-Chriſt & de l'Evangile ?

Ce qui marque encore davantage la malice de ce péché, c'eſt, dit ſaint Chryſoſtome, qu'il n'y a aucune utilité qui le ſoutienne, aucun prétexte qui l'adouciſſe. Celui qui prend le bien d'autrui, jouit du fruit de ſes larcins, & s'enrichit de la pauvreté & de la miſère de ceux qu'il dépouille. Le voluptueux croit ſe ſatisfaire, & chercher à éteindre le feu de ſes paſſions dans la pourſuite de ſes plaiſirs. L'avare a la ſatisfaction d'acquérir & de poſſéder, & de ſoutenir ſon crédit ou ſa vanité des richeſſes qu'il accumule. L'ambitieux ſe flatte des eſpérances de ſa fortune, & croit qu'il y a de la gloire à s'élever par ſon induſtrie ou par ſon mérite. La vengeance même, toute brutale qu'elle eſt, trouve ſes rai-

sons dans la nécessité de réparer un affront reçu, & ses douceurs dans une supériorité d'honneur ou de puissance : il y a dans tous les péchés quelque fruit d'iniquité qui les anime, quelque chaleur de passion, ou quelque apparence de bien qui les excuse aux yeux des hommes ; mais l'envieux n'a qu'une volonté déterminée au mal, sans aucun profit & sans aucun bien qui lui en revienne. Il a beau s'affliger de la prospérité d'autrui, elle ne le rend pas moins malheureux ; il a beau désirer pour lui avec inquiétude, il n'en devient pas plus heureux lui-même ; ennemi sans être offensé, & souffrant lui seul le mal qu'il veut faire, il a dans son cœur la peine de son envie, & le regret de son impuissance ; & au lieu de trouver un remède à sa pauvreté, il trouve l'accroissement de sa misère.

Ce qui doit détourner encore de cette corruption une ame tant soit peu généreuse, c'est que ce péché porte, pour ainsi dire, sa honte & sa confusion avec soi, qu'il y a dans toutes ses circonstances un fond de bassesse que le monde même ne peut souffrir, & qu'il ne faut qu'un peu d'éducation & d'honneur pour en concevoir de l'aversion, sans qu'il fût nécessaire de recourir à la sainte sévérité de l'Evangile, que pour achever par la grâce de Jesus-Christ d'étouffer ce vice qu'une probité naturelle condamne comme injuste & comme odieux. Car, MESSIEURS, l'envie n'est autre chose que l'inquiétude & l'impatience d'un homme qui se voit & se reconnoît inférieur à un autre ; ce qui faisoit dire au saint homme Job : *Parvulum occidit invidia* ; pour marquer que tout envieux se regarde comme petit à ses propres yeux ; quelque riche qu'il soit, il sent en lui une espèce de pauvreté qui ne paroît pas hors de lui : quelque grand qu'il soit, il se dégrade lui-même, il s'humilie malgré lui dans sa pensée à la vue de celui qui est l'objet de sa passion. Achab ne trouve ni repos ni bonheur dans ses grands biens ; tout son Royaume lui paroît petit, & le modique héritage d'un pauvre qu'il envioit lui paroît plus grand que tout son Royaume. Aman étoit favori d'Assuérus, une subite jalousie le soulève contre Mardochée, il oublie toute sa faveur, & perd tout l'honneur de son ministère. Esaü, ajoute ce Père, tout riche, tout superbe qu'il est, voit Jacob au-dessus de lui par la préférence de la bénédiction paternelle. Saül, tout Roi, tout puissant qu'il est, regarde David

comme

comme supérieur en vertu ; & si sa dignité le relève, son envie le rabaisse au-dessous d'un de ses sujets. Ainsi l'envieux est toujours lâche, ou fait paroître son indigence en voulant ôter à ses frères les biens qu'ils possèdent ; ou sa malice en se nourrissant de leurs maux & de leurs disgraces ; & il y a de la honte & de la bassesse en l'un & en l'autre.

Aussi quel soin ne prend-on pas de cacher ses sentimens de jalousie dans le secret de son cœur ? La vie du monde n'est que mensonge & hypocrisie. On va se réjouir avec ceux-là, d'un bien qu'on voudroit leur avoir arraché ; & sous un visage riant, on porte un cœur plein d'amertume : on va s'affliger avec ceux-ci d'un malheur qu'on leur souhaitoit, & qu'on leur a peut-être procuré ; & l'on couvre une véritable joie sous une compassion apparente : on fait semblant de s'estimer, on se loue, on se flatte, mais l'envie n'y perd rien : on ne dit pas un bon mot du prochain qu'on n'ait une mauvaise pensée ; ennuyé du bien qu'on a dit, on va se moquer de la simplicité de ceux qui l'ont cru ; après avoir fait en présence le portrait flatteur, on va montrer le portrait ridicule aux autres. On se dédommage des louanges qu'on a dites par les railleries qu'on en fait, contre tous les droits de l'équité & de la justice chrétienne ; on décrie ceux qu'on faisoit semblant de révérer, & à qui même on est obligé, & l'on renverse d'une main l'idole qu'on venoit d'encenser de l'autre. Ces amas de civilités mondaines, ce commerce de fausses paroles, ou de feintes amitiés qui fait aujourd'hui l'honnêteté & la politesse du monde, semble n'avoir été inventé que pour servir de voile à l'envie qu'on se porte les uns aux autres ; on compte presque là-dessus, & les hommes ont ordinairement si peu de droiture & de bonté, qu'il leur a semblé nécessaire pour cacher leur mauvais cœur, de se faire un art de tromper, & une bienséance d'être trompé.

Ce qui fait dire à S. Chrysostome, que l'envie a cela d'insupportable, qu'elle ne va presque jamais sans quelque espèce de trahison & de perfidie ; parce que s'attaquant à ceux qui devroient être nos amis, qui sont nos familiers & nos semblables, nous allons presque toujours contre certains devoirs, non seulement de la charité chrétienne, mais encore de l'honnêteté civile & humaine ; en effet, à quel excès ne porte pas cette passion ? repassez dans votre esprit ce qui se

passe dans le monde; & Dieu veuille que vous n'y ayez point de part : ces pièges qu'on tend à l'innocence quand on craint qu'elle n'ait trop de crédit, ces mauvais offices préparés sourdement & de longue main, qui par des calomnies concertées, ruinent souvent toute la famille, & quelquefois même toute la postérité d'un homme de bien, ces rapports faits adroitement sur des paroles qu'on interprète mal, & qu'on empoisonne pour rendre des personnes odieuses, ou du moins suspectes; ces émotions & ces embarras qu'on remarque sur un visage, où la nature semble s'armer pour repousser un bon office qu'une langue charitable aura voulu rendre au prochain que l'on n'aime pas; ce silence qu'on affecte, quand on entend dire du bien de quelqu'un dans les compagnies, pour refuser une approbation à la vertu, & la frauder d'une louange qui lui est due; ces malignes joies qu'on ressent, quand on a rabaissé dans quelque occasion une réputation qui commençoit à faire ombrage; ces froideurs & ces aversions secrètes, que le Prophète appelle gratuites, que l'on conçoit contre des gens qui ne nous ont point offensés, & qui n'ont d'autres crimes que celui d'être, ou plus habiles, ou du moins plus heureux que nous ne sommes; ces unions & ces ligues d'iniquité, où quelque divisés qu'on soit d'ailleurs, on se réunit contre un homme dont on n'a souvent rien à craindre que le mérite, & qui auroit toutes les bonnes qualités s'il avoit eu celle de plaire : enfin ces médisances débitées d'un air de sincérité & de bonne foi où l'on commence un discours sanglant par une préface flatteuse; & où disant d'abord du bien, pour mieux faire valoir le mal qu'on va dire, on pare la victime qu'on veut égorger, & l'on jette quelques poignées de fleurs sur l'Autel qu'on veut ensanglanter de son sacrifice. Y a-t-il rien de plus indigne & de plus lâche que tous ces moyens dont l'envieux se sert pour venir à bout de ses desseins?

Mais il n'y a rien qui doive plus faire craindre l'envie que la peine qu'elle se fait à elle-même. Il n'y a point de péché, de quelque espèce qu'il puisse être, qui ne fasse perdre à l'ame qui le commet, cette vraie & solide paix, qui est le fruit du saint Esprit & le privilège des ames justes; soit que Dieu ait voulu pour la première punition du péché, qu'il fût lui-même son supplice; soit parce que la paix étant inséparable de la justice, en quelque état que l'homme se trouve, il n'est

jamais bien avec soi tandis qu'il est mal avec Dieu. Toutefois, comme l'objet de la volonté n'est pas le mal comme mal, & qu'on ne commet le péché que sous l'idée & sur l'espérance de quelque bien apparent, les pécheurs ne laissent pas de se faire une fausse paix dans l'accomplissement de leurs désirs. Ils se réjouissent quand ils font le mal, dit l'Ecriture, & ils s'endorment dans un repos trompeur & imaginaire; mais s'il n'y a point en général de véritable paix pour les pécheurs, il n'y en a pas même de fausse pour un envieux toujours triste & malheureux; soit qu'il lui arrive du mal, soit qu'il arrive du bien aux autres, puni au-dedans & au-dehors, ne pouvant se défaire du poids qui l'incommode, & n'osant le faire connoître pour se soulager, on peut dire qu'il trouve sa croix dans sa passion, & que la peine de son péché, c'est son péché même. Quel chagrin pour lui de voir une maison que Dieu bénit, s'élever comme d'elle-même; un mérite que la vertu soutient, percer l'obscurité qui l'environnoit; une réputation honnête qui s'établit par ses talens, & qui s'augmente par la modestie même qui l'accompagne? Quelle peine pour lui de voir les uns avoir plus d'adresse, les autres plus d'occasions de se signaler, plusieurs arriver sans empressement & sans inquiétude, où il n'a pu parvenir par ses travaux & par ses intrigues? Quelle misère de s'offenser de tout ce que la providence divine fait pour les autres, dit saint Cyprien, d'apprendre leurs prospérités comme de mauvaises nouvelles, & d'écouter leur éloge aussi tristement qu'une invective qu'on auroit faite contre lui-même? Quel désespoir enfin de reconnoître qu'on s'est tourmenté vainement, que les nuages qu'on avoit formés pour obscurcir la gloire d'un homme de bien, ont été dissipés, qu'on a rendu sa vertu plus pure & plus éclatante, que les armes qu'on avoit employées pour le détruire, n'ont fait que servir de trophée à sa patience ou à son courage?

C'est pour cela que l'Ecriture appelle l'envie, la pourriture des os: *Putredo ossium*. Parce que c'est une douleur intérieure & sensible qui ronge le cœur & qui pénètre jusqu'au fond de l'ame; c'est pour cela que saint Basile l'appelle une calamité hors de propos: *Absurda calamitas*. Parce que c'est s'attrister pour s'attrister, & que le premier tort qu'il fait, est à soi-même. C'est pour cela que les saints Pères ont dit, tan-

tôt que ce péché semble avoir quelque discernement, puisqu'il ne s'en prend pas à celui qui est envié, mais à celui qui envie & qui est coupable : tantôt que c'est le seul vice qu'on peut nommer juste ; non pas qu'il le soit en effet, puisque c'est un très-grand péché, mais parce qu'il châtie lui-même par son propre supplice celui qui en est atteint, & qu'il en fait ainsi la justice.

Mais le dernier caractère que je trouve en ce péché, & qui est le plus terrible, c'est qu'il est presque incorrigible ; saint Chrysostome en donne deux raisons. La première, c'est un péché spirituel, qu'on regarde comme une foiblesse sans conséquence ; on croit qu'il est naturel de désirer, qu'il n'est pas défendu de rechercher ce qui nous convient, qu'on ne l'ôte point aux autres, mais qu'on voudroit pouvoir se l'approprier à soi-même ; & qu'enfin c'est une simple tentation de l'esprit, qui ne fait tort qu'à celui-là seul qui s'y arrête ; ainsi on le regarde sans horreur, on le commet sans scrupule, l'on ne pense pas à le corriger. La seconde raison qu'apporte saint Chrysostome, c'est que l'envie est une passion opiniâtre, & qui n'a presque rien qui la retienne : la douceur, la soumission apaisent la colère ; la caducité de l'âge, & les infirmités arrêtent le cours de l'intempérance ; les disgraces & les tribulations de la vie, domptent l'orgueil & la vanité ; l'envie n'a point d'obstacle : civilité, complaisance, santé, maladie, prospérité, adversité, rien ne l'arrête. Aussi nous lisons dans l'Evangile des conversions des publicains, des larrons & des pécheresses ; mais on n'y trouve aucune conversion des Pharisiens, dont l'envie étoit le péché commun & la passion dominante. N'ai-je donc pas sujet de dire que ces considérations devroient vous donner de l'horreur & de l'aversion pour l'envie ? Il me reste à vous montrer les remèdes, ou pour mieux dire, les précautions qu'il faut prendre pour s'en garantir. C'est ma seconde partie.

II. POINT. Quand je parle, mes Frères, des précautions qu'on doit prendre contre l'envie, je ne veux pas ici parler de ces inquiétudes qu'on a, & ces soins qu'on prend pour se mettre à couvert des attaques des envieux. Tant qu'il y aura de la grandeur & de la vertu parmi les hommes, il y aura des préventions, des injustices & des jalousies ; parce que la grandeur est l'objet naturel de l'ambition ; & que la vertu des

gens de bien est une censure muette & un reproche continuel contre les méchans. Saint Bernard nous apprend pourtant qu'il y a deux choses, qui peuvent arrêter l'envie ; ou une grande élévation, ou une grande humilité. On voit certaines vertus que la grâce de Jesus-Christ semble former pour être admirées : elles sont si fort au-dessus des autres, qu'elles ne peuvent leur faire ombrage : chacun respecte en elles une perfection dont il sent qu'il n'est pas capable : l'envie n'a pas la témérité de les attaquer, elle expire, pour ainsi dire, dans l'impuissance d'y parvenir; & comme un mérite commun l'émeut & l'excite, un mérite singulier la confond & la désespère.

L'humilité est encore un moyen de se mettre à couvert des envieux. Il y a certaines vertus qui se font petites, quelque grandes qu'elles soient, elles se cachent autant qu'elles peuvent à l'ombre de la Croix, où elles ne sont point inquiétées. L'envie, qui n'en veut à celui qui est heureux, que parce qu'elle le croit superbe, pardonne à celui qu'elle voit véritablement humble. Quelle injustice & quelle inhumanité seroit-ce de troubler ces vertus modestes, dont ceux mêmes qui les possèdent, ne se vantent pas ; & comme la douceur, selon l'Ecriture, rompt la colère, on peut dire aussi que l'humilité dissipe l'envie.

Mais que ces exemples sont rares, mes Frères, & que ce privilége est accordé à peu de gens ! Cette passion dont je parle n'épargne pas d'ordinaire les plus vertueux, & Dieu, dont la conduite est toujours sainte, permet que ses Elus mêmes soient ainsi traités, pour éprouver la fidélité de ceux qui le servent, pour réveiller en eux le sentiment qu'ils doivent avoir de ses grâces, & exciter leur reconnoissance, pour affermir leur vertu par ces persécutions ordinaires. On se négligeroit dans les bonnes qualités qu'on a, s'il n'y avoit des envieux qui en diminuassent la valeur, ou des ennemis qui en recherchassent les défauts; on mettroit sa félicité dans les biens & dans les prospérités de ce monde, si l'on en jouissoit sans aucune contradiction ; & l'on auroit peine à s'avancer dans les voies de Dieu, si l'on ne se perfectionnoit par ces exercices de charité, d'humilité & de patience. Il ne s'agit donc pas des moyens de n'avoir point d'envieux, mais des moyens de n'avoir point d'envie contre nos frères : & je dis :

Que le moyen le plus sûr, est de se défaire des préventions d'estime générale qu'on a pour tous les biens & toute la gloire du monde. Saint Paul, dans son Epître aux Galates, nous propose cette considération : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes.* Ne désirons point la gloire du monde, contestant les uns contre les autres, & nous portant envie les uns aux autres : voulant nous apprendre que pour vaincre l'envie, il en faut couper les racines, qui sont l'estime des biens du monde, & le désir d'une vaine gloire ; car rien n'émeut l'envie que ce qui émeut auparavant la convoitise ; c'est un principe de la morale, ce ne sont donc pas les avantages spirituels, ce sont les avantages temporels qui nous touchent. Qu'un homme aille de vertu en vertu, qu'il se sanctifie de plus en plus, qu'il soit élevé dans les lumières des Saints & dans les contemplations, personne ne s'en inquiéte. Qu'un homme avance d'un degré dans la faveur ou dans la fortune, que le Ciel ait versé sur lui une prospérité imprévue, on s'alarme & on se soulève ; la vertu n'excite pas l'émulation, & la vanité excite la jalousie. Ce n'est pas que la vertu n'attire quelquefois l'envie de ceux qui ne sont pas vraiement & solidement vertueux ; car alors on regarde la dévotion comme un métier, où l'on seroit bien aise d'exceller. On voudroit bien, s'il se pouvoit, passer pour éclairé dans les voies de Dieu, servir de spectacle dans la Religion, être le dévot & le Prophète de son temps. On aimeroit bien à exercer sur des ames simples un empire absolu de direction & de conduite, à faire écouter ses décisions & ses conseils comme des oracles, à entrer dans des ministères éclatans & dans certains commerces de bonnes œuvres, qui sont applaudis dans le monde. Ce n'est pas la vertu qu'on désire, c'est la réputation & la louange de la vertu. Le démon porte envie à Dieu, non pas de ce qu'il est bon & sage, car il tâcheroit d'acquérir cette bonté & cette sagesse ; mais de ce qu'il est puissant & adoré, car il voudroit l'être comme lui & autant que lui. Tels sont les désirs de l'envieux, il ne demande que la gloire : donnez-lui le partage à faire des biens du monde, il laissera toutes les vertus, même à ses ennemis, & se réservera pour lui seul toutes les récompenses.

D'où vient donc, dit saint Grégoire, qu'on ne sauroit voir en autrui les moindres prospérités mondaines, qu'on

n'en soit triste & tourmenté, sinon parce qu'on les estime & qu'on les aime, & qu'il est difficile de ne pas envier à autrui ce qu'on désire pour soi-même: *Difficile est ut alteri non invideat quod adipisci alter exoptat.* Et la raison qu'il en apporte, c'est que l'honneur, les richesses & les biens temporels sont finis & bornés, que la possession des uns diminue de celle des autres, qu'ils sont moindres dans les particuliers quand il sont divisés à plusieurs, & qu'il est naturel à la cupidité de vouloir s'approprier ce qu'elle croit qu'on lui retient & qu'on lui retranche. Voulez-vous donc être exempt de ce vice, ajoute ce Père, pensez souvent que le monde n'a que quelques biens fragiles à vous donner, & que le Seigneur, selon l'Apôtre, est riche envers tous ceux qui l'invoquent: *Dives in omnes qui invocant eum*; que vous attendez un héritage dans le Ciel, que le nombre des cohéritiers ne diminue point, qu'il est commun à tous, & tout à chacun; & qui paroît d'autant plus abondant, qu'il est communiqué à plus de personnes: pensez que la diminution de l'envie, c'est l'estime des biens spirituels; & que sa destruction, c'est le parfait amour de l'éternité; que si vous ne désiriez rien de terrestre, vous n'auriez aucune peine à conserver la charité; & que ce qui fait que vous mourez par l'envie, c'est que vous êtes affoiblis par vos convoitises.

La seconde considération, c'est que la charité est le premier devoir du Chrétien; que le premier effet de cette charité, est l'union & la communication des fidelles; & que le fruit de cette union est une participation commune entr'eux des grâces que Dieu leur fait, & des bonnes œuvres qu'ils font eux-mêmes. Par ce moyen nous trouvons dans le prochain, les vertus que nous ne pouvons avoir en nous; ce qui fait dire à saint Augustin, ces belles paroles: *Réjouissez-vous avec votre frère des grâces que Dieu lui a faites; & vous avez part à ces grâces: peut-être a-t-il plus d'innocence que vous; aimez-le, & cette innocence est à vous: vous avez plus de patience*, qu'il vous aime, & qu'il jouisse de votre patience; il peut être plus utile que vous par ses travaux & par ses veilles, n'en ayez point de jalousie, & son étude vous appartient; vous pouvez mieux soutenir que lui les austérités de la Religion, qu'il vous en loue, & qu'il en loue Dieu pour vous; & il acquiert sans y penser, le mérite de votre pénitence. Telle étoit la pratique du Roi Prophète, qui

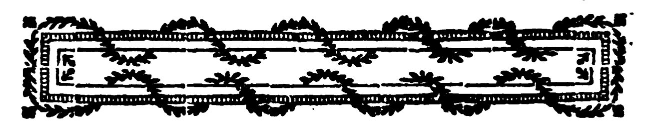
ressentoit le bonheur d'autrui comme le sien propre ; il se sanctifioit en tous les Saints ; il s'éclairoit en tous les Sages ; il s'enrichissoit en tous les riches ; il participoit avec tous les Justes : *Particeps ego sum omnium timentium te*, disoit-il à Dieu dans la confession de sa charité. Or c'est le profit que nous pouvons faire par notre union avec nos frères : quelle apparence de ne pas nous réjouir du bien qui leur arrive, & du bien qu'ils font, puisque dans ce commerce spirituel nous avons un même intérêt, & une utilité commune ?

La troisième précaution qu'on peut prendre contre l'envie, c'est de se tenir dans les bornes de sa condition, & de se perfectionner dans la proportion & dans la mesure des talens que la providence divine a confiés à chacun de nous, sans nous mesurer par des comparaisons odieuses avec les autres. Car c'est de-là que naissent la plupart des désordres de l'envie : on croit qu'on n'est pas dans la place qui nous convient : on commence à s'élever d'abord en soi-même par une fausse persuasion de son mérite, on cherche ensuite les moyens de monter au rang qu'on s'est destiné ; on voudroit déplacer & faire descendre tous ceux qu'on voit au-dessus de soi. Si l'on ne peut les égaler, on fait tant que du moins on les imite ; en attendant qu'on puisse acquérir leur grandeur, on s'en fait une par les noms & par les titres qu'on se donne ; on grossit l'équipage, on multiplie la dépense ; & n'est-ce pas par cette jalousie universelle que se confondent aujourd'hui la plupart des états & des conditions des hommes ? Mais l'envie n'est jamais plus cruelle que parmi ceux qu'une même profession devroit engager à une plus étroite & plus sincère amitié ; ils se pardonnent moins volontiers, parce qu'ils se font plus d'ombrages, ils s'offensent plus facilement par la nécessité où ils sont de se voir & de se connoître ; leurs railleries sont plus piquantes, parce qu'ils ont fait une étude de leurs défauts, & un plaisir de les publier. Jusqu'où vont les contentions des Savans qui disputent davantage de l'esprit & de la doctrine ? Jusqu'où va la fureur de ceux qui sont concurrens en valeur & en réputation militaire ? Quelle plus implacable inimitié que celle qui se forme sur la gloire de la beauté & sur le désir ou sur la jalousie de plaire. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, dit saint Chrysostome, c'est que ce vice se glisse jusques dans l'état Ecclésiastique, où l'on voit quelquefois

des Prêtres de Jesus-Christ, & des Ministres de sa parole, dresser Autel contre Autel, & avilir leurs dignités & leurs talens par les jalousies qu'ils conçoivent contre leurs frères; au lieu de dire comme Moyse : Plût à Dieu que tous devinssent véritables Prédicateurs & Prophètes : *Quis mihi tribuat ut omnis populus prophetet ?*

Enfin, mes Frères, pour dernière précaution contre l'envie, il y a une attention sur soi-même, qui fait que dans le silence & dans la retraite on s'arrête aux besoins qu'on a, & aux grâces qu'on a reçues, sans entrer dans la connoissance inutile des affaires & des révolutions du siècle : car c'est dans cette dissipation & dans ce commerce du monde, que la charité se refroidit, & que l'envie se rallume; c'est-là que voyant l'orgueil & la magnificence qui y règne, vous avez honte de votre simplicité & de votre modestie, & que votre imagination se remplissant de richesses, de maisons, de meubles, si vous ne pouvez satisfaire votre vanité, vous irritez au moins vos désirs; & s'il ne vous en coûte pas votre salut, du moins il vous en coûtera votre repos, par le dégoût de votre état & l'inquiétude de votre indigence. C'est-là que par une indiscrète curiosité, entrant dans le secret des familles, apprenant les prospérités ou les disgraces du prochain, vous recueillez la matière de votre médisance & de votre envie. C'est-là, que jaloux de la dépense de celui-ci, des parures de celle-là, sous prétexte d'égalité, & de bienséance de condition, vous augmentez votre luxe du retranchement de votre charité & de vos aumônes. C'est-là enfin que l'envie se nourrissant de tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on dit, ce poison, cette mort, se répand dans le cœur par les yeux & par les oreilles.

Servons-nous de ces considérations pour nous préserver, ou pour nous corriger de ce vice; cherchons dans nos propres maux les causes de nos afflictions, & non pas dans les prospérités de nos frères. Avons-nous plus de douleur qu'il ne nous en faut pour pleurer nos péchés, pourquoi nous faire d'autres peines que celles de nos pénitences ? Les biens de la terre ne sont pas dignes de nos désirs, cherchons-en de plus nobles & de plus durables; & si notre cœur n'est pas satisfait de sa félicité présente, qu'il envie la félicité des Saints, & la gloire des Bienheureux, que je vous souhaite, &c.



SERMON
SUR
LA RÉSURRECTION.

On n'a point trouvé l'exorde de ce Sermon; mais on n'a pas cru qu'il fût à propos d'y en substituer un autre; & on a préféré au soin de suppléer ce qui y manque, l'exactitude, & la fidélité à le donner au public tel qu'il est. Cette imperfection d'ailleurs, n'ôte rien à l'économie & au prix du discours; on s'apercevra sans peine du dessein & de la division de l'Auteur, qui en parcourant les circonstances de la Résurrection du Sauveur, y propose avec beaucoup de justesse les caractères de la résurrection spirituelle du Chrétien; & prouve avec beaucoup de solidité qu'elle doit être prompte, vraie & constante.

I. POINT. JE dis, MESSIEURS, que la résurrection de Jesus-Christ a été prompte, & sans autre retardement que celui qui convenoit à l'ordre de sa Providence, & à l'instruction de notre foi.

Ne te réjouis pas, dit-il, par un de ses Prophètes, ô mort orgueilleuse, & triste puissance, de me voir dans cette sombre région, comme l'une de tes victimes: *Ne læteris inimica mea super me, quia cecidi; consurgam, cùm sedero in tenebris.* (Mich. 7. v. 8.) Je ne viens pas m'établir ici, mais y passer: je ne me couche pas dans les ténèbres, je m'y assieds; & tout d'un coup je ressuscite. En effet, il a voulu être enseveli, pour prouver la vérité de sa mort par cette entière séparation du commerce de la vie, & de la société des hommes vivans, pour élever nos espérances à une immortalité bienheureuse, en laissant dans les tombeaux une vertu secrète, qui est comme une semence & un germe de la résurrection universelle, pour être un modèle de la mort & de la sépulture spirituelle des pécheurs; afin que nous soyons ensevelis avec

lui & comme lui dans le Baptême, comme l'Apôtre nous l'enseigne, & que notre vie soit cachée en Dieu avec Jesus-Christ.

Il étoit donc de sa sagesse de passer par l'humiliation du tombeau; mais il n'étoit pas de sa dignité d'y demeurer long-temps sans ressusciter. *Ce corps sanctifié*, dit saint Augustin, *& par lequel tous les autres corps sont sanctifiés, ne devoit point être sujet à la corruption des nôtres.* Il appartient à nous, mortels & pécheurs que nous sommes, par inclination & par nature, de dire à Dieu: Je ne suis que poussière & que cendre. Il n'en est pas de même de Jesus-Christ. La corruption des corps vient de l'infirmité de la nature, qui se dissout & se détruit par elle-même. Or la mort de Jesus-Christ n'étoit point causée par la défaillance, ni par la ruine naturelle de sa chair, mais par la violence des douleurs qu'il avoit volontairement souffertes: il falloit donc qu'il conservât dans son tombeau l'intégrité & l'incorruption de son corps; le sang d'une Vierge, l'ouvrage du Saint-Esprit, la chair du Sauveur, source des grâces & des Sacremens, médiatrice de sa rédemption, compagne inséparable du Verbe. Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre Saint voie la corruption, ni qu'il habite même dans le séjour de la corruption.

Il en sort promptement par une résurrection glorieuse. C'est pour cela que nous lisons dans l'Evangile qu'il fut mis dans un monument étranger & emprunté: *Posuit illum in monumento suo novo.* Il n'y a rien qui soit plus fait pour nous qu'un tombeau. Saint Ambroise remarque, que le premier fonds qui a été acheté dans le monde, a été un sépulcre. *Date mihi jus sepulcri vobiscum*, disoit Abraham aux enfans de Heth. C'est une acquisition nécessaire pour tous les hommes, il n'y a pas d'héritage dont nous ayons plus de besoin, & pour plus de temps. C'est la triste, mais longue demeure de nos corps mortels: c'est, selon l'Ecriture, la maison de notre éternité, où nos dépouilles sont retenues, & où nous sommes en dépôt jusqu'à la consommation des siècles: mais à l'égard de Jesus-Christ le tombeau n'étoit qu'une retraite passagère, un hospice de peu de jours, un tabernacle d'entrepôt où son corps devoit reposer, jusqu'à sa réunion avec son ame.

Matt. 27. v. 60.

Gen. 23. v. 4.

Aussi n'y demeure-t-il qu'en passant. A Dieu ne plaise,

disoit S. Augustin, que Jesus-Christ qui étoit la vie, ait pu demeurer dans la mort. Voyez ce Soleil qui nous éclaire, que tous les nuages se ramassent, que les ténèbres s'épaississent, que plusieurs nuits se joignent ensemble : *Interficit mortem suâ nocte, scindit sepulturâ suâ tenebras.* Il perce les ombres comme son voile funèbre, il sort des ténèbres comme d'un tombeau : je ne m'en étonne pas, c'est la source de la lumière. Que plusieurs morts à la fois attaquent Jesus-Christ, que son corps ne soit qu'une grande plaie, qu'on garde son sépulcre, & qu'on le scelle, il en sort glorieux : je ne m'en étonne pas, c'est le Dieu vivant & vivifiant, c'est le principe de la vie. Ecoutez, mes Frères, je vous explique votre Religion. Jesus-Christ mourut, & cessa d'être homme par la séparation de son ame d'avec son corps; mais la divinité demeurant jointe avec cette ame & avec ce corps, qui dans leur séparation mutuelle n'avoient souffert ni diminution, ni corruption; ces deux parties, avec empressement & avec joie, se réunirent selon l'ordre de la divinité qui les soutenoit; & de-là vient la diligence & la promptitude de la résurrection du Fils de Dieu. C'est un Samson généreux, dit S. Grégoire, *qui non-seulement force sa prison avant le jour, mais qui enlève les portes; qui non-seulement sort du tombeau, mais qui en fraie la sortie à tous les hommes.* Il étoit même impossible qu'il y demeurât plus long-temps, comme dit saint
Act. 2. Pierre : *Juxta quod impossibile erat teneri illum ab eo.*

Or, mes Frères, je conclus de ces principes, que notre résurrection doit être prompte comme celle de Jesus-Christ. Je ne parle pas de la résurrection de nos corps, elle doit être tardive & remise à la fin des siècles; il faut que nos ossemens humiliés dans la poussière du sépulcre, expient longuement les vanités & les impuretés de nos corps mortels avant que de se réunir, & de se réjouir au Seigneur, selon les termes du Prophète : Il faut que tous les hommes ouvriers de justice ou d'iniquité soient rassemblés dans la dernière heure du jour, pour recevoir l'entier & dernier payement de leurs bonnes ou mauvaises œuvres. Il faut que la résurrection universelle serve à la magnificence de ce jugement solennel que Dieu exercera sur toute la nature, quand il viendra éclairer des lumières de sa vérité, les secrets des cœurs, & les replis des consciences. Nos tombeaux jusques-là sont scellés, & nos corps privés de leurs fonctions & de

leurs offices, sont retenus par leurs jugemens, dit Tertullien : *Officiis privantur, judiciis retinentur.* Pourquoi, direz-vous, chacun ne ressuscite-t-il pas après sa mort ? Notre foi seroit soulagée, notre espérance seroit sûre, l'expérience nous toucheroit. Vous vous trompez : les Juifs croyoient-ils mieux pour avoir vu tant de miracles ? L'usage ôteroit l'admiration, on s'accoutumeroit à voir ressusciter comme on s'accoutume à voir mourir & à voir naître ; la foi en seroit moins ferme, l'Esprit de Dieu en seroit moins admirable. Il est plus digne de la grandeur de Dieu de nous faire croire la résurrection, toute éloignée qu'elle est, sur la foi de sa parole, que si nous la croyons sur des expériences sensibles & journalières.

Mais la résurrection spirituelle, la conversion de notre ame du péché à la grâce, elle doit être prompte & sans retardement ; la trompette du Jugement de Dieu doit sonner incessamment : ame morte par le péché, sors du tombeau d'une habitude invétérée, & ressuscite avec le Seigneur. Jesus-Christ ressuscite le troisième jour : ce temps étoit nécessaire pour affermir la créance de ce mystère ; s'il fût ressuscité plutôt, il auroit donné lieu de douter qu'il fût mort véritablement, & par conséquent, qu'il fût véritablement homme. On eût pris ses apparitions pour des illusions & des visions imaginaires ; s'il eût été plus long-temps à ressusciter, il eût donné lieu de douter s'il étoit véritablement Dieu ; on eût cru que cette lenteur étoit un défaut de puissance, il falloit donc un intervalle raisonnable entre la mort & la résurrection. Mais aussi il ne convenoit pas à la gloire & à la majesté de Jesus-Christ de demeurer plus long-temps dans les horreurs & dans les ombres de la mort, pour nous apprendre, dit S. Augustin, que nous devons sortir promptement du péché par une conversion sincère.

Cependant on s'endort, on demeure enseveli dans le péché, on attend à se convertir à l'heure de la mort, où la pénitence est forcée & involontaire ; à la vieillesse, où elle est infructueuse & stérile ; au lendemain, où elle est incertaine & douteuse. On se confesse tout au plus une fois l'an, on traîne sans précaution & peut-être sans remords, un péché mortel dans le cœur d'une Pâque à l'autre ; on nourrit dans son sein un serpent dont le venin croît tous les jours, & dont la piqûre funeste peut donner la mort à toute heure ;

on porte au-dedans de ſoi la diſgrace de Dieu, & le péril prochain d'une éternité malheureuſe ; on laiſſe croître l'iniquité, & quoiqu'on péche mille fois, on croit que c'eſt aſſez de ſe confeſſer une fois l'année. Faut-il s'étonner ſi l'on pourrit dans ſon tombeau, & ſi l'on eſt ſurpris dans l'endurciſſement & l'impénitence.

D'où vient que vous tombez dans le déſordre ? L'envie vous ronge, l'ambition vous dévore, la colère vous tranſporte, vous allez de paſſion en paſſion, c'eſt que vous laiſſez prendre racine à vôtre péché, & que vous ne ſauriez l'arracher. N'eſt-ce pas ce que nous voyons tous les ans ? Le Carême vient, Pâque s'approche, on entend quelque Sermon qui plaît, qui attendrit, qui touche ; la Religion ſe réveille un peu. On dit : il faut aller à confeſſe, voudrois-je vivre comme un Athée ? Il faut rompre ce mauvais commerce, reſtituer ce bien mal acquis, ſatisfaire ce pauvre homme que j'opprime. Tu n'en feras rien, un regard de cette femme impudique percera ton cœur corrompu, & te rengagera plus que jamais ; ce bien d'autrui te paroîtra néceſſaire à tes beſoins & à tes plaiſirs, & tu raffermiras ta conſcience timide dans tes larcins & dans tes rapines ; tu chercheras des prétextes de ton oppreſſion ; & ſi tu n'as pas des droits effectifs, tu t'en feras d'imaginaires pour colorer ton injuſtice. Voilà ce que produit la tiédeur & la négligence.

Combien voit-on d'eſprits flottans & irréſolus, qui délibèrent toujours ſur leur converſion, ſans jamais conclure ? Qui exhalent toute leur dévotion en déſirs ſtériles & vains, & qui s'endorment dans le ſommeil du péché, à la faveur de quelques demi-volontés, ou réſolutions imparfaites, qui ne produiſent jamais rien. Voici le temps où il faut approcher des ſaints Myſtères, ils ont reculé autant qu'ils ont pu, ils ne peuvent s'en diſpenſer avec bienſéance, ils ſentent bien qu'ils ne veulent pas quitter leurs péchés, ils ſavent bien qu'ils ne peuvent recevoir en péché mortel leur Dieu & leur Juge, ils ne ſont pas aſſez bons pour recevoir les grâces de Dieu, ils ne ſont pas aſſez méchans pour commettre ſans horreur un ſacrilége. Que leur reſte-t-il pour mettre à couvert leur conſcience & leur péché ? C'eſt de ſe flatter de ces demi-volontés, qui n'opèrent pas par la dilection, & qui ne ſont pas ſuivies des bonnes œuvres.

Combien y en a-t-il qui ſe plaiſent dans leur tombeau,

& qui sollicités par l'Eglise de ressusciter avec Jesus-Christ, répondent comme l'ombre de Samuël, évoquée par la Pitonisse : *Quare inquietasti me ut suscitarer?* Pourquoi me venez-vous inquiéter pour me faire ressusciter ? Pourquoi venez-vous troubler par une triste représentation de la Croix & des souffrances de Jesus-Christ, la fausse paix que j'entretenois dans mon ame ? Pourquoi réveillez-vous par vos reproches importuns les remords piquans d'une conscience endormie ? Je vivois en repos dans mes mauvaises habitudes, & je traînois mes chaînes sans confusion & sans bruit : pourquoi venez-vous par une confession forcée me faire sentir le poids & la honte de mes péchés ? *Quare inquietasti me ut suscitarer?*

Combien y en a-t-il, qui prévenus de leur foiblesse, demandent comme ces femmes de l'Evangile ? *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti* ? Qui levera la pierre qui nous retient ? Ils voudroient bien trouver un Confesseur indulgent, qui leur fît passer la fête en repos, & qui étourdît un peu leur conscience : au lieu de chercher un homme de Dieu qui amollît la dureté de leur cœur, qui fouillât dans les replis de leur conscience, & qui portât la terreur des jugemens de Dieu dans leur ame. Aidés de la grâce de Jesus-Christ, mes Frères, levez vous-mêmes cette pierre qui vous tient renfermés, ce procès qui entretient vos inimitiés, qui produit des calomnies & des médisances, & qui vous engage peut-être à suborner des témoins, & à corrompre même des Juges ; ce jeu où vous perdez votre temps, votre bien & votre conscience ; cet intérêt qui vous fait trahir vos amis, rompre avec vos parens, & pour lequel vous sacrifiez pour un peu de bien passager, des biens spirituels & des richesses éternelles.

Il faut ôter ces empêchemens pour marcher dans les voies de Dieu : Pâque ne signifie autre chose que passage, *de peccato ad justitiam*, du péché à la justice, des vices à la vertu, de la mort du péché à la vie de la grâce. Résurrection prompte, elle doit être vraie. C'est le sujet de ma seconde partie.

Qui dit résurrection, dit un changement effectif & réel d'un état de mort à un état de vie, une cessation, un renouvellement, une destruction & une réformation véritable. Telle est la résurrection de Notre-Seigneur Jesus-Christ. II. POINT.

Saint Paul, dans sa première aux Corinthiens, chap. 15,

leur parle ainsi : Je viens vous faire connoître, mes Frères, l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans la foi duquel vous êtes, & par lequel vous ferez sauvés. Je vous ai enseigné sur toutes choses, que Jesus-Christ est mort pour nos péchés, qu'il a été enseveli, & que le troisième jour il est ressuscité conformément aux saintes Ecritures ; & pour vous montrer la vérité de ce que je dis, il a été vu de Cephas, après cela des autres onze : ensuite il s'est fait voir à plus de cinq cents Disciples assemblés, à Jacques, à tous les Apôtres, & enfin à moi-même, qui ne suis qu'un avorton. Voilà le fondement de sa Prédication & de notre salut, qu'il appuie non-seulement sur les principes de la foi & des Ecritures, mais encore sur un grand nombre de témoignages sensibles de personnes qui vivoient encore : *Ex quibus multi manent usque adhuc.*

Quoniam Christus mortuus est pro peccatis nostris, & quia sepultus, & quia resurrexit tertiâ die, secundùm Scripturas.

Et quia visus est Cephæ, & post hæc undecim, deinde visus est quingentis fratribus simul.

Novissimè omnium tanquam abortivo visus est, & mihi.

S'il n'étoit mort qu'en apparence, ou en effigie, comme quelques anciens Hérétiques avoient pensé, pourquoi chercher de la fiction dans les mystères de notre salut ? *Christus totus veritas*, il n'y a que vérité en Jesus-Christ : s'il n'a souffert véritablement, il n'a rien souffert, dit Tertullien : *Nihil passus est, qui non verè passus est.* Tout l'ouvrage de Dieu est renversé. Si vous niez sa mort, vous perdez tout le fruit de sa Religion, je douterai de sa résurrection ; ôtez la foi de sa résurrection, vous nous ôtez l'espérance de la nôtre ; ôtez la vérité de ses souffrances, vous ôterez la vérité de ses vertus, de son humilité, de son obéissance, de sa douceur ; & par-là vous rendriez notre foi inutile : *Inanis est fides nostra.*

Or, je dis que Jesus-Christ est mort, & qu'il falloit qu'il mourût véritablement pour ressusciter. Les raisons qu'en apportent les Pères, c'est, 1°. pour satisfaire à la justice de Dieu, en baissant la tête sous le joug du péché, en se mettant à la place des pécheurs, & subissant la sentence de mort que Dieu avoit prononcée contr'eux dans le temps de la première prévarication. 2°. Pour montrer la vérité de la nature humaine, & de la chair qu'il avoit prise. S'il eût fui la mort, & qu'après sa conversation & sa résidence sur la terre, il se fût tout d'un coup élevé dans les Cieux, il eût passé pour un fantôme. 3°. Pour nous délivrer de la crainte de la mort, en mourant lui-même, puisque, selon l'Apôtre, dans son Epître aux Hébreux, il a communiqué à la chair & au sang, afin que détruisant celui qui a l'empire de la mort, il délivrât ceux

ceux qui vivoient dans la crainte & la servitude. 4°. Pour faire éclater sa puissance, en ressuscitant glorieux par la vertu de Dieu son Père, répandant sur toute chair un esprit de vie, & laissant dans tous les tombeaux un germe de résurrection universelle. 5°. Pour nous apprendre en mourant corporellement à la ressemblance du péché, à mourir spirituellement au péché même. Car comme nos corps réformés & vivifiés par le soin de la parole de Dieu sortiront une fois du néant & des ténèbres de la terre, nos esprits ranimés par la force de la vérité & de la justice de Dieu, doivent sortir de l'ignorance & de l'erreur, comme du sépulcre du vieil homme.

La vérité de la résurrection n'est pas moins certaine, les Prophètes l'avoient prédite : *De manu mortis liberabo eum, de morte redimam eum.* Je le délivrerai des mains de la mort, je le racheterai de la mort. Les Anges ont annoncé sa résurrection, comme ils ont annoncé sa naissance. L'ordre de la sagesse & de la providence de Dieu est tel, que tout ce qui est au-dessus de la portée des hommes a été révélé par le ministère des Anges. Or, quoi de plus élevé au-dessus de l'esprit humain que la résurrection de Jesus-Christ, qui reprend une vie glorieuse, immortelle, conforme à la grandeur de Dieu. L'infirmité & la foiblesse qu'il fit paroître en sa passion, la douleur, la sueur, la tristesse, la crainte avoient assez fait connoître au monde qu'il étoit homme ; comment auroit-il fait connoître qu'il étoit Dieu, s'il ne fût ressuscité ? Ainsi notre foi est parfaite : *Crucifixus ex infirmitate nostrâ vivit ex voluntate Dei* ; il a été crucifié suivant l'infirmité de l'homme, mais il est ressuscité suivant la vertu de Dieu.

Ne l'a-t-il pas confirmée en demeurant quarante jours avec ses Apôtres ? Pourquoi ne quittoit-il pas cette terre ingrate où il avoit long-temps souffert ? Pourquoi n'alloit-il pas après la victoire qu'il avoit remportée, jouir en repos de la gloire de son triomphe ? Le monde ne lui devoit-il pas être étranger, puisqu'il y étoit dans un état violent, par la suspension extérieure des qualités glorieuses qu'il avoit acquises ? Le Ciel n'étoit-il pas le lieu de son repos ? Et que tardoit-il d'aller remplir le trône qui lui étoit préparé à la droite son Père ? Cependant il demeure sur la terre, il converse avec les hommes. Pierre, Apôtre infidelle, vois ton Maître qui t'attend, qui te cherche, qui te parle ; recon-

nois-le de tes propres yeux. Thomas, Apôtre incrédule; approche, porte ta main sur ses plaies; les yeux ne suffisent pas, il faut une preuve plus immédiate, plus sensible, touche, & deviens fidelle.

L'Apôtre saint Paul instruisant les fidelles de leurs devoirs de résurrection, leur dit: mes Frères, célébrons la Pâque, non plus avec le vieil levain, ni avec celui de la dissimulation & de la malice: *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ & nequitiæ*, mais avec les azimes de sincérité & de vérité, *sed in azimis sinceritatis & veritatis*. S. Paul avoit appris de Jesus-Christ, dit saint Augustin, que cette sincérité de conversion étoit le caractère qui représente Jesus-Christ ressuscité, sur lequel Dieu a établi notre justification & notre salut.

Cor. 5. v. 8.

Or, comme la résurrection de Jesus-Christ est la forme & le modèle de notre résurrection spirituelle; entrons en jugement avec nous-mêmes, & voyons si nous sommes morts au péché, & ressuscités à la grâce. Avons-nous immolé nos vices aux pieds du Prêtre dans le confessionnal devant l'Autel du Seigneur, avec le couteau de la pénitence? Cette avarice qui nous faisoit si sordidement épargner notre bien, & convoiter celui des autres? Cette indiscrête liberté de parler de tout, de décrier les actions & les intentions mêmes du prochain par des jugemens iniques, & des interprétations malignes? Cet amour grossier & profane qui nous attache à la créature au mépris du Créateur, qui seul mérite notre reconnoissance, nos affections & nos hommages? Cet orgueil qui nous pousse à nous agrandir au-dessus de nos conditions & de nos forces, qui nous fait regarder nos supérieurs avec chagrin, nos égaux avec envie, nos inférieurs avec hauteur & avec empire? En un mot, le péché est-il mort? Que je crains que vous n'ayez pas donné le coup mortel, & que sur le point de l'exécution, votre cœur attendri n'ait demandé grâce pour lui! Que je crains qu'adoucissant le jugement par une fausse compassion vous n'ayez changé le supplice de mort à quoi la loi de Dieu le condamnoit, en un exil de quelques jours d'où vous avez dessein de le rappeler! Que je crains que d'intelligence avec lui, vous ne l'ayez dérobé vous-même, à la sévérité d'un confesseur, & à la justice de l'Eglise, leur montrant non pas le criminel, mais son effigie, au ha-

sard qu'il vienne encore troubler votre paix & ravager votre conscience !

Aussi les Apôtres semblent avoir réduit toute leur mission & leur Evangile à la prédication de la résurrection de Jesus-Christ : *Testes fieri resurrectionis.* Les Pères de l'Eglise, qui ont défendu la vérité de la religion Chrétienne, se sont appliqués à prouver dans leurs apologies contre les Gentils, la vérité de la mort de Jesus-Christ, la vérité de sa vie après sa mort ; concluant qu'entre cette mort véritable & réelle, & cette vie réelle & véritable, il a fallu nécessairement qu'il soit intervenu une résurrection véritable & réelle : *Surrexit Dominus verè.*

Cependant, combien de conversions feintes, combien d'apparentes ! L'un, pour faire croire qu'il est homme de bien, va se présenter à la sainte table pour mettre sa réputation à couvert, sous le voile d'une dévotion affectée. L'autre raisonne : Que dira-t-on, que pensera-t-on de moi si je ne parois bon Chrétien ? Il fait servir sa politique à sa religion, & sa religion à sa politique. Faux Chrétiens, hypocrites, n'approchez pas de ces Autels. Jacob, Jacob, pourquoi viens-tu à la faveur de ces peaux empruntées, je veux dire à la faveur de quelques satisfactions extérieures & simulées, surprendre la bénédiction d'Isaac, par le conseil de Rébecca, je veux dire de ta convoitise ? Femme de Jéroboam, pourquoi te déguises-tu ? Pourquoi viens-tu sous des habits étrangers avec cet air modeste en apparence, porter au pied de ces Autels un cœur encore plein de vanité & d'ambition ? *Uxor Jeroboam quare aliam te esse simulas ?*

Vous me direz que vous savez les règles de l'Eglise, que vous avez purifié vos cœurs, autant que la foiblesse humaine le peut permettre, que vous avez été dès le matin au tombeau du Sauveur, comme Magdeleine ; que tout est calme dans votre conscience. Mais le Sage m'apprend dans les Proverbes, qu'il y a une génération qui se croit pure, & qui n'est pourtant pas lavée de ses taches : *Est generatio quæ sibi videtur munda, & non est lota à sordibus suis.* Ce n'est pas un particulier, c'est toute une génération, une race entière d'hommes & de femmes qui se confessent, qui se représentent, & qui ne sont pas pour cela justifiés. Il est bon de pleurer son péché, mais il est question de le quitter : la fin prin-

cipale de la pénitence n'eſt pas l'attendriſſement, mais le changement du cœur du pécheur.

Deux choſes montrent la vérité de votre converſion, & ſa conformité avec la réſurrection de Jeſus-Chriſt : *l'intégrité, la nouveauté.* Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité tout entier, ſon corps a été durant ſa mort, ſous la poſſeſſion, & ſur le compte, pour ainſi dire, de la divinité, qui n'y a ſouffert ni diminution ni défectuoſité; il n'a rien laiſſé dans ſon tombeau, ou plutôt il en eſt ſorti pour entrer dans un état nouveau d'impaſſibilité, de gloire & d'incorruption.

Etes-vous donc ſorti tout entier de votre tombeau? Avez-vous répandu votre ame en la préſence du Seigneur, & n'eſt-il rien demeuré dans le vaſe? N'y a-t-il point dans le fonds de votre cœur quelque péché que vous ayez caché au public, à vos confeſſeurs, à vous-même? N'y a-t-il point quelque ſource ſecrète d'iniquité qui ne ſoit pas encore tarie? N'y a-t-il point quelque endroit corrompu, d'autant plus dangereux, qu'il ne ſe laiſſe point ſentir?

Mais d'ailleurs avez-vous réſolu de mener une vie nouvelle? Vous étiez avare, ouvrirez-vous vos mains libérales pour aſſiſter les pauvres qui languiſſent dans les Hôpitaux? Vous avez donné du ſcandale, ferez-vous la bonne odeur de J. C. en montrant aux hommes vos bonnes œuvres, afin qu'ils glorifient le Père céleſte? Vous avez attiré la colère de Dieu par vos blaſphèmes, le louerez-vous, le bénirez-vous, attirerez-vous ſes bénédictions éternelles? C'eſt ce changement effectif du cœur qui fait la réſurrection véritable, & qui la fait encore conſtante. C'eſt ma troiſième partie.

III. POINT. LA principale qualité de la réſurrection de J. C. eſt la ſtabilité de ſon état glorieux, je veux dire ſon immortalité: *Chriſtus reſurgens ex mortuis, jam non moritur.* La raiſon, eſt que Jeſus-Chriſt eſt mort par ſa volonté, & qu'il eſt reſſuſcité par ſa vertu. Je m'explique, Jeſus-Chriſt eſt mort libre, comme il eſt demeuré libre parmi les morts; & ſi l'Ecriture nous enſeigne en quelques endroits, qu'il etoit néceſſaire qu'il répandît ſon ſang, & qu'il mourût, ce n'eſt pas par une néceſſité de condition & de nature, puiſque la nature humaine unie à la divinité, reçoit d'elle des droits d'immortalité & de jouiſſance de gloire. Ce n'eſt pas par une néceſſité de violence: *Perſonne*, dit-il en ſaint Jean, *ne m'ôte la vie*,

Mais je la quitte de moi-même, & j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est par une nécessité d'ordre & de providence, suivant les moyens ordonnés de Dieu, & les règles éternelles de l'économie du salut & de la réparation des hommes. C'est par une nécessité de fin, pour accomplir l'œuvre de son père: son corps naturel auroit pu être glorifiée, mais son corps mystique n'auroit pu être sauvé ni couronné de gloire. Son obéissance ne fut parfaite que lorsqu'elle fut jusqu'à la mort, & la moisson des ames ne pouvoit croître, dit saint Bernard, que ce grain de froment ne fût tombé & ne fût mort dans la terre: *Moriatur granum tritici, & surgat gentium seges.* Revenons, mes Frères, Jesus-Christ est donc mort pour ressusciter, il a été sacrifié par sa volonté: Or, la volonté de Jesus-Christ est immuable, sa résurrection doit l'être aussi.

2°. Il est ressuscité par sa propre vertu, par un principe intérieur de résurrection & de vie; il possède lui seul l'esprit vivifiant: comme le Soleil, il se lève & il se couche de lui-même. Or, cette vertu est une vertu permanente, il faut donc que sa résurrection soit invariable & immortelle, il sort du tombeau pour n'y plus rentrer.

Lorsqu'il ressuscite Lazare, il ordonne aux assistans d'ôter la pierre: *Tollite lapidem.* Qu'a-t-il besoin d'employer un secours étranger dans un miracle de sa puissance? Que ne remue-t-il dans le creux du tombeau par l'efficace de sa parole, ce corps que malgré les vers & la pourriture de quatre jours, il a dessein de faire revivre? Veut-il en ouvrant ce sépulcre donner à des esprits mondains des leçons du néant & des infirmités humaines? Veut-il faire voir de plus près dans un homme mort & ressuscité l'image de sa grandeur & de nos foiblesses? Peut-être, mes Frères, mais c'est plutôt pour faire connoître à Lazare qu'il ressuscitoit, pour mourir encore une fois; comme s'il lui eût dit, les portes de la mort sont encore ouvertes pour toi, tes yeux que je viens de rouvrir, se refermeront bientôt à la lumière, & tu rentreras d'où tu sors.

Mais lorsque Jesus-Christ se ressuscite lui-même, son sépulcre demeure fermé, par le droit attaché à la gloire de son corps glorieux, il pénètre au-dehors: *Tollitur lapis; & surgit Lazarus iterum moriturus; Christus reliquit monumentum clausum, ut non ampliùs reversurus.* L'Apôtre en donne deux rai-

sons : *Quòd autem mortuus est peccato, mortuus est semel*. Nous naissons tous pécheurs, & nous venons au monde pour satisfaire à la justice de Dieu; quand nous sommes morts une fois pour expier ou pour punir notre péché, nous ne mourons plus. Jesus-Christ s'étoit chargé du péché de tous les hommes, & du poids d'une rédemption générale, il falloit qu'il mourût; & comme sa mort étoit d'un mérite infini, elle a suffi pour tous les hommes à titre de satisfaction abondante & universelle; il s'étoit acquitté de toutes les obligations du Sauveur, il avoit accompli son ministère, parce que par le seul sacrifice d'expiation, il avoit purifié toutes choses : *Unâ oblatione emundat universa.* Saint Paul ajoute qu'il ne vit plus qu'à Dieu & pour Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.* Il n'est plus sujet à toutes nos foiblesses, ni aux misères dont les Juifs l'ont accablé; il a rempli le fonds de la sanctification pour nous, il a repris sa vie glorieuse pour lui. La conclusion que tire saint Paul, c'est que nous nous estimons morts au péché, mais vivans à Dieu : *Mortuos quidem peccato, viventes autem Deo.* Que notre satisfaction continue, & que notre vie ne soit pas un un cercle de péchés & de confessions, de rechutes & de pénitences.

Puissiez-vous, mes Frères, ne plus mourir par le péché; grâces à Jesus-Christ, je vous vois tous lavés dans le sang de l'agneau; ressuscités en esprit avec lui par une communion sincère, résolus de mener une vie toute céleste dans la pratique des vertus chrétiennes, ne respirant que ferveur & que zèle de religion. Vos péchés vous sont pardonnés, la grâce a surabondé, le viel homme est mort & crucifié, ces Autels & ces balustres, qui vous ont vû avec la robe nuptiale, m'en sont témoins; mes entrailles s'émeuvent, & je sens une joie secrète que votre piété répand dans mon cœur. Mais il me vient une triste & importune pensée : Hé combien durera cette dévotion, cette pureté de conscience, cette faim de la parole de Dieu, cette résolution de bien vivre ? Qu'en dois-je croire ? Je sai que Dieu soutient ceux qu'il élève, qu'il se forme quand il veut un peuple parfait, qu'il applanit à ses Elus les voies de la vérité & de la justice; que sa grâce affermit les cœurs, & que ses miséricordes, qui sont sans nombre, sont aussi sans fin & sans bornes. La charité me fait tout espérer de votre persévérance,

mais l'expérience me fait tout craindre : si ces Pâques ressemblent aux autres notre joie finira bientôt.

Ce n'est pas une prévention. Saint Chrysostome se plaint que ceux d'Antioche se réjouissent d'être à Pâques pour sortir des jeûnes & des austérités du Carême. Saint Basile reproche aux dames de Césarée, qu'après leur avoir prêché plus d'un mois entier, bien loin de renoncer au luxe & à la vanité, elles venoient par des parures indécentes, & d'immodestes ajustemens profaner la sainteté de son Eglise. Saint Bernard ne se plaint-il pas qu'on ne pense tout le Carême qu'à reprendre les plaisirs de Pâques ; & que la résurrection du Sauveur est regardée comme une occasion de péché & une saison de rechute : *Peccandi tempus, proh dolor, terminus recidendi facta est resurrectio Salvatoris.* L'expérience ne nous fait-elle pas voir tous les ans l'instabilité des conversions ?

C'est une règle & un usage dans l'Eglise, qu'on ne fait point de dédicace solennelle pour un Autel portatif : *In altari portatili non est dedicatio festiva* ; parce qu'à peine est-il dressé, qu'il faut le démonter & le mettre à couvert. Ainsi ne doit-on pas beaucoup se réjouir ni dans le Ciel ni sur la terre pour ces cœurs convertis, qui se dérangeront & qui retomberont bientôt dans leurs affections terrestres. Quand je pense à la résurrection du Lazare, Jesus-Christ y donne des marques de sa puissance, & des marques de sa foiblesse ; il rappelle à la vie cet homme mort ; mais il pleure sur lui : *Flevit super illum.* D'où vient cela ? C'est un miracle si éclatant, pourquoi, Seigneur, faut-il qu'il vous échappe des larmes ? C'est, disent les Pères, qu'il voyoit que ce Lazare qu'il alloit ressusciter, devoit bientôt mourir une seconde fois.

Ah, mes Frères, si Dieu nous faisoit voir à découvert les consciences de la plupart de ces pénitens, qui viennent confesser leurs péchés dans ces Tribunaux de pénitence, combien en verrions-nous ressusciter aujourd'hui pour mourir demain ? Celui-là qui va la vue baissée, & qui semble fermer ses yeux à la vanité, il les rouvrira demain pour voir cet objet qui le séduit. Celui-ci ferme la bouche & passe la Fête dans le silence & dans la retraite ; demain, & peut-être aujourd'hui même, il se répandra en railleries & en médisances. Cette femme paroît un peu modeste, & prend un voile

de pudeur afin de passer pour dévote & pour pénitente, demain elle reprendra tout son attirail de luxe & de vanité, pour faire mourir par le péché des ames que Dieu a peut-être ressuscitées aujourd'hui par sa grâce.

Car, mes Frères, en ce saint temps, les plus mondains mêmes sont dévots par honneur & par bienséance; & comme les gens de bien, même dans le temps du Carnaval, sont entraînés par les méchans à la débauche, les méchans aussi dans le temps de la Semaine-sainte & de Pâques, sont entraînés presque malgré eux à la dévotion: ce n'est pourtant qu'une trève de peu de jours qu'ils font avec leurs convoitises: ils ne rompent pas leurs péchés, dit saint Augustin, mais ils les interrompent: *Peccata non rumpunt, sed interrumpunt.* C'est un relâchement, une suspension, & non pas une cessation d'iniquités; leurs passions sont suspendues, mais elles iront bientôt leur train.

Les enfans d'Israël étoient campés vers le Jourdain, Dieu qui les protégeoit, leur veut ouvrir le chemin au travers du fleuve. Josué le déclare, les Hérauts crient: *Sanctifiez-vous, préparez-vous au miracle, & suivez l'Arche du Seigneur par un chemin où vous n'avez jamais passé.* L'heure vient, le camp se lève, le Peuple avance, les Prêtres qui portant l'Arche marchent devant, les principaux des douze tribus l'environnent & l'accompagnent; l'ordre, le respect, le silence; à leur approche le Jourdain semble se mouvoir & se préparer au miracle; Dieu grava sur le sable d'un rivage à l'autre, un commandement au fleuve de s'arrêter; dès que les Prêtres eurent posé leurs pieds dans l'eau, les eaux d'en bas hâtèrent leur course, & laissèrent leur canal à sec: on vit de loin celles d'en haut s'enfler, & s'entasser flots à flots sur la ligne que le doigt de Dieu leur avoit marquée; on eût dit qu'une digue invisible ou transparente les retenoit, & cette masse fluide murmurant sourdement de se voir ainsi suspendue contre son penchant naturel, ne laissoit pas de se courber par une espèce de Religion devant l'Arche du Seigneur de toute
Josué 3. ℣. 16. la terre: *Steterunt aquæ descendentes & ad instar montis intumescentes apparebant procul.* Mais l'Arche fut-elle passée, les Prêtres & les Lévites eurent-ils gagné le rivage, ces eaux reprirent leur route, & coulèrent comme auparavant: *Reversæ sunt aquæ in alveum suum, & fluebant sicut ante consueverant.*

N'est-ce pas une image de ce qui se pratique en ces derniers

jours de Carême? Dieu veut donner un frein aux passions des hommes en ce saint temps, pour faire éclater sa puissance & pour honorer sa Religion. Les Confesseurs ouvrent les Tribunaux de la pénitence; les Prédicateurs sement la parole de Dieu dans les Eglises, les Prêtres offrent leurs prières & leurs sacrifices, les Magistrats viennent en corps participer aux saints Mystères, le peuple court en foule aux solennités; la vue de Jesus-Christ crucifié, les chants lugubres de l'Eglise, la dispensation des Sacremens, l'Arche de la nouvelle alliance qu'on porte ou qu'on expose sur nos Autels à la vénération publique, tout imprime le respect & la piété, les plus impies se contraignent; les vices comme étonnés à la vue de tant d'objets sacrés laissent à la Religion l'intervalle de quelques jours: *Intumescentes aquæ apparebant procul*; mais les Fêtes sont-elles passées, *reversæ sunt aquæ in alveum suum.* Nos Tabernacles sont-ils fermés, la mémoire de Jesus-Christ mort ou ressuscité est-elle affoiblie, l'ambition se réveille, les intrigues se renouent, le jeu se reprend comme auparavant, les parties de plaisirs se renouvellent, les vengeances s'exécutent, les usures recommencent: *Et fluebant sicut ante consueverant.*

Mais pourquoi troubler la joie & la solennité de la Résurrection de Jesus-Christ par des idées si tristes? Nous sommes contraints, dit saint Bernard, de pleurer l'injure qu'on fait à cette Fête: *Ipsius plangimus solemnitatis injuriam, quam dissimulare non possunt.*

Fortifions nos cœurs contre les tentations, les affections, les occasions du péché; si nous sommes ressuscités avec Jesus-Christ, que notre conversation soit dans le Ciel, non pas sur la terre; il n'y a rien ici bas qui soit digne de l'ambition d'un Chrétien. Prions le Seigneur qu'il nous attire à lui par sa grâce, qu'il répande sur nous sa lumière qui nous éclaire, sa vie qui nous anime, sa gloire qui nous couronne. Amen.



SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PENTECOTE.

Prêché dans la Cathédrale de Nîmes.

Nos autem, non ſpiritum hujus mundi accepimus, ſed ſpiritum, qui ex Deo eſt.

Pour nous, ce n'eſt pas l'Eſprit de ce monde que nous avons reçu, mais l'Eſprit qui vient de Dieu. S. Paul, Epître première aux Corinthiens, ch. 2.

JESUS-CHRIST, pour racheter les hommes, a bien voulu donner ſon ſang : Jeſus-Chriſt, pour ſanctifier les hommes, a bien voulu donner ſon Eſprit. La vérité de ſa chair s'eſt manifeſtée dans les Myſtères, où ſous la forme de ſerviteur, il a ſubi la loi & la condition de notre nature mortelle : mais la divinité ne s'eſt jamais plus magnifiquement manifeſtée qu'en ce jour, par la miſſion du Saint-Eſprit, avec cette vertu ſuprême, qu'il communique inviſiblement ſous des ſignes pourtant viſibles, à ſes Apôtres, & par eux, à toute l'Egliſe.

Ils gémiſſoient dans l'abattement & dans la triſteſſe, privés de la préſence de leur Maître, levant les mains & les yeux au Ciel, où ils venoient de le voir monter ; ils n'avoient d'autre vœu ni d'autre prière à lui adreſſer, ſinon qu'il revînt à eux, ou qu'il les attirât à lui. Soutenus ſeulement du ſouvenir de ſes bontés & de l'eſpérance de ſes promeſſes, éclairés à demi de ſes vérités, ne pouvant oppoſer au faſte de la loi que la ſimplicité de l'Evangile, ni aux perſécutions du ſiècle qu'une timide patience, ils attendoient le ſecours divin avec une confiance mêlée d'amour, de déſir, d'inquiètude & de crainte.

Mais le Seigneur eſt fidelle dans ſes paroles ; l'Eſprit de Dieu deſcend avec pompe, ranime leur foi, purifie leurs cœurs, éclaire leurs eſprits, fortifie leurs volontés, rallume leurs déſirs & leurs eſpérances ; & verſant ſur eux ſes conſolations pures & abondantes, il en fait des vaiſſeaux d'élection, pour porter, malgré les efforts de l'enfer, & des puiſſances humaines conjurées contr'eux, le nom du Sauveur par toute la terre.

Quoiqu'il ſoit deſcendu ſur les Apôtres, pour répandre ſur eux tant de dons ſpirituels & de grâces céleſtes dont ils avoient beſoin pour rétablir le règne de Dieu, & pour lui former un peuple fidelle, toutefois il y en a trois qui ont conſommé leur propre ſanctification, & la vertu de leurs miniſtères Apoſtoliques. Ils étoient deſtinés à faire connoître Dieu, & à diſſiper les erreurs du monde, il falloit leur donner les lumières de la Religion, & la ſcience de la vérité ; ils étoient choiſis pour donner aux hommes les eſpérances de leur ſalut éternel, en leur apprenant à aimer Dieu ; ils devoient être remplis de confiance & de charité ; ils devoient pratiquer & perſuader les grandes maximes de l'Evangile ; il leur falloit un zèle & une force intérieure, qui les mît au-deſſus de toutes les difficultés que leur pouvoit oppoſer la corruption & la malice des hommes.

Pour convertir le monde, il a fallu leur donner un eſprit contraire à celui du monde.

Un eſprit de vérité pour détruire les menſonges du monde.

Un eſprit de charité, pour détruire l'inſenſibilité du monde.

Un eſprit de zèle & de force, pour détruire la tiédeur du monde.

Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Demandons à ce même Eſprit quelques-unes de ces grâces, qu'il répand ſi libéralement aujourd'hui, par l'interceſſion de la ſainte Vierge. *Ave Maria.*

I. POINT.

LA principale qualité que le Fils de Dieu donne au Saint-Eſprit, c'eſt qu'il eſt l'Eſprit de vérité : *Spiritum veritatis.* Il eſt Dieu, & par conſéquent il eſt vérité. Il ne peut rien ignorer, il n'y a point de ténèbres en lui, dit l'Ecriture ; il ne peut être ſurpris par aucune ſorte d'événement, il voit les choſes qui ne ſont pas comme celles qui ſont. Il ne peut être trompé, parce que rien n'échappe à cette ſouveraine ſageſſe ;

& que, selon l'Apôtre, l'Esprit pénètre toutes choses, jusqu'aux plus secrets & plus incompréhensibles conseils de Dieu: *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei.* Il ne peut pas non plus tromper, parce qu'il est droit & juste dans ses voies, & fidelle dans ses promesses; & que tout ce qu'il est, tout ce qu'il enseigne, tout ce qu'il inspire, tout ce qu'il ordonne, est sainte & immuable vérité.

Aussi la principale fonction du Saint-Esprit, est d'enseigner la vérité, & d'enseigner toute vérité: *Docebit vos omnem veritatem*; non pas par les voies ordinaires de l'étude, & des démonstrations épineuses & difficiles, ou par des connoissances naturelles & successives, mais par des inspirations divines, par une voix secrète, qui se fait entendre à l'esprit, par une onction intérieure, qui s'insinue dans le cœur des Fidelles: ensorte que, comme lorsqu'ils portent la parole de Dieu, ce n'est pas eux qui parlent, mais l'Esprit de Dieu qui parle en eux; ainsi lorsqu'ils écoutent la voix de Dieu, ce n'est pas eux qui entendent ou qui connoissent, mais c'est l'Esprit qui entend & qui connoît en eux.

Or cette vérité immuable & universelle que le Saint-Esprit vient apprendre aux hommes, c'est la doctrine évangélique, la doctrine de Jesus-Christ divine, & par conséquent toute véritable, qu'il vient confirmer & sceller par son témoignage, & graver dans nos cœurs par sa grâce. Je dis que cette doctrine est divine, écoutez les paroles de Jesus-Christ: *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.* Il y a donc, dit saint Ambroise, une doctrine qui est de Dieu, & une doctrine qui est de l'homme. Les Juifs cherchoient en Jesus-Christ une doctrine humaine, quand ils disoient: comment celui-ci peut-il savoir les Ecritures, puisqu'il ne les a jamais apprises? Jesus-Christ leur répond que sa doctrine n'est pas à lui; qu'il enseignoit, non pas comme homme, mais comme Dieu, des vérités qu'il n'avoit pas trouvées sur la terre, dans le fonds de la sagesse humaine, mais qu'il avoit apportées du Ciel, & puisées dans le sein du Père même des lumières pour les communiquer aux hommes.

C'est cet Evangile céleste, ce corps, pour ainsi dire, de vérités éternelles que Jesus-Christ confie & remet aujourd'hui au Saint-Esprit, pour en retracer la mémoire, & pour en établir la foi. *Il ne dira rien de lui-même, il me glorifiera*, dit le Fils de Dieu, *& tout ce qu'il vous dira, il le prendra de moi*,

Il se fait donc comme une communication & une tradition de vérité & de doctrine dans l'adorable Trinité, du Père au Fils, du Fils au Saint-Esprit. Le Père la donne, le Fils la reçoit & la distribue, le Saint-Esprit l'autorise & la persuade; ils se rendent une gloire mutuelle dans la publication de cette sainte Loi, qui produit la sanctification sur la terre, & dont le modèle & l'origine est dans le Ciel.

Voilà ce que vient enseigner l'Esprit de Dieu. Qu'enseigne l'esprit du monde à ceux qui l'écoutent? Il apprend à cet homme intéressé, que chacun ne vit que pour soi, qu'il faut faire profiter son argent autant qu'on a d'occasion & d'industrie, qu'il y a des formalités de justice pour frustrer ses créanciers, qu'il ne faut point être scrupuleux sur des gains que les dévots croient illégitimes; qu'il faut établir sa maison, & s'enrichir, quand ce seroit aux dépens d'autrui. Il enseigne à l'ambitieux, qu'il y a de la sagesse & de la gloire à s'agrandir, qu'il faut se faire un nom dans le monde, qu'on a des talens ou qu'on les acquiert; que l'honneur amène souvent avec soi les richesses & les plaisirs; qu'il faut monter quoi qu'il en coûte, & que les bassesses mêmes sont honorables, quand elles servent à s'élever. Il fait entendre à cet homme qui veut penser à son salut, qu'il faut suivre le train du monde, qu'il est assez autorisé par le nombre & par la coutume, qu'on n'est guères plus avancé quand on a fait une retraite; & qu'il y a ordinairement du dégoût, & souvent même de l'abus dans la dévotion.

Il est étrange que chaque homme se fasse une morale conforme à l'inclination perverse qui le domine, & qu'il se trouve, selon l'expression de saint Hilaire, autant de doctrines que de mœurs: *Tot doctrinæ quot mores.* Le Saint-Esprit détruit toutes ces maximes par celles de l'Evangile, dont il fait connoître la vérité. Il nous apprend & nous persuade que rien n'est si contraire au salut que la sollicitude des richesses, qu'un Chrétien doit amasser des trésors pour le Ciel, que pour être élevé il faut s'humilier; & qu'enfin il n'y a qu'une chose de nécessaire, connoître Dieu & l'aimer.

Jesus-Christ avoit quelquefois enveloppé ces instructions sous des figures & des paraboles. Le Saint-Esprit se charge de donner aux Fidelles la clarté & l'évidence de la vérité: Jesus-Christ n'avoit pas expliqué à ses Apôtres tous les points de sa loi & de sa discipline; il y en avoit qu'ils n'avoient pas

été capables de comprendre : le Saint-Esprit rassemble tout le Christianisme, & joignant aux connoissances révélées, ces secrets & ces réserves, pour ainsi dire, de Religion, il apporte à l'Eglise, déjà parfaite, l'intégrité de la vérité. Ce n'étoit pas encore assez, il falloit pour la perfection de l'ouvrage, qu'il donnât encore l'efficace à la vérité. Trois ans de conversation avec Jesus-Christ n'avoient pu former l'esprit des Apôtres ; cette sagesse éternelle qui leur parloit, leur reprochoit elle-même leur peu de docilité & d'intelligence. Le Saint-Esprit est venu pour les éclairer, & pour nous apprendre qu'en vain on entend la vérité, si ce n'est lui qui nous l'enseigne, qu'on ne profite pas même de la parole de Jesus-Christ, si son Esprit ne l'accompagne, & ne donne l'intelligence pour l'entendre, la charité pour l'aimer, & la force pour la pratiquer.

Il vient enfin, pour l'affermissement & la consommation de la vérité, condamner les erreurs & les mensonges du monde ; & le reprendre, selon l'Evangile, du péché, de la justice & du jugement : *De peccato, de justitiâ, de judicio.* Du péché qu'il dissimule par la flatterie : *De peccato quod dissimulat*, dit saint Bernard ; de la justice qu'il dérègle par l'hypocrisie : *De justitiâ quam malè ordinat* ; du jugement qu'il usurpe sur Dieu, par ses fausses opinions : *De judicio quod usurpat.*

Le caractère du pécheur, est de louer & d'approuver sans raison : Le caractère du Juste est de corriger avec prudence. Je ne dis pas que Dieu défende de louer les hommes vertueux, parce que la louange est une partie de la justice & de la vérité en ceux qui la donnent, & en ceux qui la méritent. Elle encourage les foibles dans leurs peines, elle console les tristes dans leurs afflictions, elle récompense les humbles en cette vie de leurs bonnes œuvres, elle perfectionne l'amitié, donne un exemple public d'union & de charité, & devient comme le lien de la société humaine & chrétienne. Mais elle dégénère facilement, & la flatterie prend souvent sa place ; elle justifie ceux que Dieu condamne, en déguisant leurs iniquités : elle étouffe les remords, & jette une fausse paix dans les consciences même timorées. Elle confond le bien & le mal, en donnant au vice le nom & le mérite de la vertu : elle diminue les vérités par la persuasion ou par le crédit des enfans des hommes : elle fait perdre au

péché, en l'approuvant, sa laideur & sa timidité naturelle: elle corrompt l'amitié, en dissimulant ou colorant les défauts des amis: elle porte en même-temps trois coups mortels; elle offense Dieu par le mensonge, elle blesse par la vanité ceux qui l'ont offensé, elle invite ceux qui l'écoutent à l'offenser par l'approbation, & par l'exemple.

Il n'y a rien de plus odieux qu'un flatteur, qui se conforme aux inclinations de tout le monde. Dieu bénit dans le commencement des siècles toutes les créatures, le Ciel, la terre, l'eau, & tout ce qui venoit de sortir de ses mains. Mais il n'est pas dit qu'il bénit l'air, dit saint Grégoire de Nysse; cet air flatteur & accommodant, qui prend toute sorte de figures, qui s'éclaircit avec la lumière, qui s'épaissit avec les ténèbres, qui se dore avec le Soleil, qui se noircit avec les nuées, qui se corrompt avec les vapeurs; qui n'a point enfin de couleur ni de figure qui lui soit propre.

Le monde est un esprit de dissimulation & de flatterie. A quoi s'occupe-t-on aujourd'hui? A se cacher la vérité les uns aux autres, à se corrompre par des complaisances mutuelles, à s'entêter par l'encens réciproque qu'on se donne, à surprendre l'amitié de ceux qui ont quelque autorité, par des louanges étudiées; à s'attirer les services des petits, par des caresses frivoles & feintes; à séduire les personnes innocentes & simples par des cajoleries affectées. Le monde est une secte presque universelle d'esprits trompeurs ou trompés, qui entretiennent leur vanité par le mensonge, qui colorent, selon leur intérêt ou leur besoin, tantôt les vices, tantôt les vertus. La flatterie va jusqu'au pied des Autels porter un encens profane: elle passe, le dirai-je, jusques dans les Chaires de la vérité, & dans les Tribunaux de la pénitence, où l'on affoiblit quelquefois la parole de Dieu par des sentimens humains, & des maximes relâchées, & mêlant l'huile du pécheur, avec le sang du Sauveur des hommes, on substitue aux miséricordes de Dieu des complaisances purement humaines. Le Saint-Esprit est descendu pour détruire cette espèce de séduction, en donnant des règles d'une prudente & véritable charité: *Arguet mundum de peccato*, pour nous faire connoître la difformité du péché, & la corruption de notre nature.

2°. Il vient condamner cette fausse & vaine justice, ce levain des Pharisiens que Jesus-Christ a tant de fois réprouvé

dans son Evangile, & qui ne laisse pas de régner encore parmi les Chrétiens, qui n'ont que les dehors, je veux dire une profession extérieure de religion, sans amour de Dieu, & sans ardeur pour son service. On va dans les Eglises plutôt par coutume & par bienséance, que par ferveur & par dévotion : on se confesse aux bonnes fêtes pour suivre une certaine loi qui fait honneur ; on se présente à la sainte Table, avec cette seule crainte & ce seul respect qu'inspire l'appareil visible des saints Mystères ; on en sort avec les yeux baissés, si vous voulez, mais avec un cœur rempli de quelque passion mal éteinte, qui ne demande qu'à se rallumer : on adresse à Dieu ses vœux & ses prières sans recueillement & sans attention, & l'honorant seulement des lèvres.

Le Saint-Esprit demande un culte intérieur, qui ait pour principe & pour motif l'amour de Dieu. Si quelqu'un m'aime, dit Jesus-Christ dans l'Evangile de ce jour : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit*, il observera mes commandemens. Il ne dit pas, si quelqu'un observe mes commandemens, il m'aime. On peut lui offrir des hosties mortes, on peut garder sa loi selon la lettre, non pas selon l'esprit ; on peut observer sans aimer, mais on ne peut point l'aimer, sans observer sa sainte parole, & sans l'adorer & le servir en esprit & en vérité.

3°. Le Saint-Esprit vient reprendre le monde de ses faux jugemens ; car il n'y a rien de si contraire à la vérité & à la charité chrétienne, que de juger, de décider, de condamner les actions des autres. Fait-on autre chose aujourd'hui, où l'on peut dire, que le démon n'est occupé qu'à inciter les uns à pécher, les autres à faire le procès à ceux qui pèchent ? Aussi il s'érige de tous côtés un Tribunal invisible & redoutable, où l'on juge son prochain selon son caprice, & non pas selon la loi ; où l'on n'a pour fondement qu'un soupçon, ou quelque légère conjecture ; où le criminel, & souvent même l'innocent, est condamné sans être oui, où la sentence est donnée avant que la cause soit instruite ; & où le procès est fini sur le seul témoignage de notre malignité avant que d'être commencé.

Qui est-ce qui vous a établi Juge ? Quelle autorité avez-vous pour entrer dans la conscience de votre frère malgré lui, & de percer ce mur de séparation que Dieu a mis entre le cœur de l'un & le cœur de l'autre, & que lui seul peut pénétrer

pénétrer par sa vérité, ou rompre par sa puissance? Une apparence passe pour une faute effective, une indiscrétion pour un crime. Un homme est-il un peu libre? c'est un libertin : est-il mélancolique? il roule quelque mauvais dessein : est-il infirme? ce sont les fruits de ses débauches : entre-t-il dans quelque exercice de piété? c'est qu'il est mal dans ses affaires : parle-t-il avec une femme, peut-être par des raisons de charité? c'est une intrigue d'amour, ou un complot qui se conclut contre le mari. Le Saint-Esprit est venu sur-tout pour condamner cette justice sauvage & ces jugemens indiscrets, & pour graver dans notre cœur cette charité, qui prend pour devise cette parole de S. Paul : *Charitas non cogitat malum;* la charité ne pense point le mal, parce que l'Esprit de Dieu est un Esprit de consolation & d'amour.

COMME Dieu est la souveraine bonté, & notre félicité souveraine, pour accomplir la Religion & le culte que nous lui devons, il ne suffit pas de le connoître, il faut l'aimer, & lui rendre l'hommage qu'il désire le plus de nous, celui de notre volonté & de notre cœur. II. POINT.

C'est pour cette raison que Jesus-Christ envoie aujourd'hui le Saint-Esprit; Esprit d'amour & de charité, pour allumer dans le sein de son Eglise, & dans le cœur de ses fidelles, ce feu sacré qu'il étoit venu porter sur la terre. Les Pères en donnent deux raisons différentes. La première, regarde l'accomplissement du mystère de la rédemption des hommes : la seconde, regarde la dignité de la personne du Fils de Dieu. La première nous apprend, que le Saint-Esprit étant le fruit des travaux & des souffrances de Jesus-Christ, l'ouvrage de l'Incarnation ne pouvoit être achevé que par la sanctification des fidelles, & qu'il étoit nécessaire, que comme Jesus-Christ s'étoit uni par sa miséricorde infinie à notre chair infirme & mortelle, de même le Saint-Esprit descendit sur nous, pour s'unir à nos ames foibles & mortes, pour ainsi dire, par le péché. La seconde nous apprend qu'il n'étoit pas de la dignité de la personne du Fils de Dieu d'agir par la seule présence de la chair, & par des moyens humains & sensibles; & qu'après avoir paru quelque temps dans un corps mortel pour tempérer l'éclat de sa majesté, & se proportionner à l'infirmité & à la foiblesse des hommes, il convenoit de les faire passer de la chair à l'esprit, & de l'amour de son humanité visible, à l'adoration de sa divinité invisi-

ble ; & qu'après les avoir inſtruits par ſa bouche, par des inſtructions touchantes & familières, il agit enfin d'une manière plus digne de ſa grandeur, je veux dire, par l'efficace de ſon eſprit, en pénétrant immédiatement dans le fonds des cœurs par la charité qu'il y a répandue : *Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris.*

Avez-vous ouvert votre cœur, mes Frères, à cette divine ardeur ? Les dons du Ciel ſont ſi ſaints & ſi magnifiques, les avez-vous attendus avec reſpect ? Vous y êtes-vous préparés par les exercices d'une ſolide piété, & d'une affection ſincère ? Avez-vous médité cette ſainte Loi, que le doigt de Dieu eſt venu graver, non plus ſur des tables de pierre & de marbre, mais ſur les tables ſpirituelles de vos cœurs régénérés & renouvelés par ſa grâce ? Avez-vous eu pour ſa parole, non pas ce goût que donne une vaine curioſité, ou une réflexion paſſagère, mais celui que donne le plaiſir de l'entendre, joint au déſir de la pratiquer ? Avez-vous établi au-dedans de vous cette paix intérieure, qui lie toutes les paſſions, & qui rend une ame attentive aux ſeules règles de ſon ſalut ? Avez-vous aſſiſté à ces prières publiques qui ſe font dans vos Paroiſſes, où chacun joignant ſes vœux à ceux de ſes frères, & ramaſſant la vertu de tous, vous priez plus efficacement que dans ces oraiſons ſecrètes & particulières, dont vous ne rapportez ordinairement que la ſécherefſe dans la piété, qui eſt le fruit funeſte de vos diſtractions, & de vos imaginations mondaines ? Les Apôtres ſe diſpoſent à cette fête par l'union, par la retraite, par la méditation & par la prière.

Auſſi ont-ils reçu l'Eſprit conſolateur & charitable. Il y a deux ſentimens à remarquer dans les Apôtres, lorſqu'ils perdirent Jeſus-Chriſt. 1°. L'attachement qu'ils avoient pour lui, 2°. La douleur qu'ils eurent d'en être ſéparés. A l'égard de cet attachement, tout innocent & juſte qu'il étoit, il y avoit cependant quelque imperfection : *Expedit vobis ut ego vadam.* Il étoit fondé ſur des raiſons humaines & intéreſſées, que leur conſidération & leur amour propre rendoient néceſſaires : *Adjuvabantur aſpectibus, confirmabantur operibus, paſcebantur virtutibus.* Ils voyoient ſortir de ſes yeux, & du ſecret même de ſa face, je ne ſai quoi de lumineux qui marquoit ſon origine toute céleſte. Ils recueilloient ces paroles d'eſprit & de vie, qui couloient comme le lait & le miel,

felon l'Ecriture, de fes lèvres facrées; & s'ils n'avoient pas affez de lumière pour les entendre, du moins avoient-ils la fatisfaction de les écouter. Ils étoient réjouis de fa préfence, & recréés de fes regards : *Adjuvabantur afpectibus*. Ils étoient fortifiés par fes œuvres; fes miracles fervoient comme de fpectacle à leur foi fouvent infirme & chancelante : & quoiqu'ils s'arrêtaffent à ces guérifons & réfurrections corporelles, & qu'ils n'entraffent pas dans le fonds des myftères, s'ils n'avoient pas l'intelligence, ils s'aidoient du moins de l'admiration : *Confirmabantur operibus*. Ils étoient édifiés, & comme nourris dans la piété, par fa charité, par fa douceur, par fa patience & par fes autres vertus, dont l'image fe retraçoit à tous momens dans leur efprit, & laiffoit une idée de la fageffe quelquefois inutile, mais toujours pourtant agréable : *Pafcebantur virtutibus*. Quelque louable que fût cet attachement, il étoit pourtant naturel, il falloit le purifier par fon abfence.

Mais comme l'affliction qu'ils avoient de perdre un tel Maître n'avoit rien que de jufte & de fpirituel, le Fils de Dieu leur envoie un autre Confolateur : *Alium Paracletum dabit vobis*. Pour les défendre dans leurs combats, pour les foulager dans leurs misères, pour les raffurer dans leurs craintes, pour les protéger dans leurs perfécutions, pour les encourager dans leurs peines & dans leurs triftesses; auffi au milieu des travaux & des tribulations du fiècle, dans les prifons & dans les chaînes : remplis des confolations de l'Efprit de Dieu, ils s'écrient : *Superabundo gaudio... Repletus fum confolatione*. Mais de quelle joie, non pas des folles & vaines joies du monde, mais de cette joie folide & pleine que Dieu donne à fes ferviteurs : *Gaudium veftrum fit plenum*.

Mais hélas ! ce n'eft pas du Saint-Efprit que nous voulons recevoir la paix & la joie, c'eft du monde, des fatisfactions humaines, des épanchemens de cœur dans la pourfuite de nos plaifirs, de défir en défir, de divertiffement en divertiffement, contens dans nos peines mêmes, paifibles dans nos agitations, heureux dans ce qui doit faire un jour notre malheur éternel; & cependant c'eft-là qu'on s'attache, qu'on s'affectionne, qu'on fe confole.

Je fai bien que le monde devroit nous rebuter au lieu de nous plaire. C'eft une terre qui dévore fes habitans, quelques fleurs qu'elle montre, elle eft hériffée d'épines : car on

a beau dissimuler, chacun a ses chagrins secrets : Dieu par une disposition secrète de sa providence, a jeté dans les douceurs qu'on ne reçoit pas de lui, des amertumes, qui pour être intérieures, n'en sont pas moins sensibles. L'un, gémit sous le poids de ses tribulations domestiques, une femme bizarre, des enfans mal nés, des serviteurs infidelles. L'autre, sous une feinte opulence, & une véritable vanité déplore la misère où il va tomber, un voisin incommode, un exacteur sévère, un créancier impitoyable. On pleure à Babylone comme on pleure à Jérusalem; & il n'y a point de cœur, fût-il sorti des mains de la gloire & de la fortune, où l'on ne puisse, en l'examinant, trouver l'endroit sensible à quelque affliction : cependant ce monde est amer, & l'on s'y attache.

Vous me direz peut-être, que vous en êtes désabusé; il est vrai qu'il y a des temps qu'on s'en détrompe, malgré qu'on en ait. Un accident qui arrive, une mortification qu'on nous donne, la perte d'un procès, la trahison d'un ami, tout cela donne lieu à des réflexions sérieuses. Le monde paroît affreux en ces momens, & l'on dit, il n'y a plus d'amis, plus de justice, plus de probité, plus de bonne foi parmi les hommes. On s'imagine qu'on le hait. Mais un rayon de fortune vient-il à paroître ? la faveur revient-elle ? les espérances s'accordent-elles avec les désirs ? ce monde redevient agréable. On donne d'autres couleurs aux portraits qu'on en avoit faits, on se réconcilie avec lui, on relève l'idole qu'on avoit renversée, & l'on sent bien que le chagrin qu'on avoit eu contre lui, étoit moins une marque de mépris, que d'attachement.

D'où vient cela ? C'est qu'on cherche les joies & les consolations du siècle, & non pas celles de l'Esprit de Dieu, qui est envoyé pour nous consoler; car le monde est une région de tristesse. Les pécheurs pour les péchés qu'ils commettent, les pénitens pour les combats qu'ils soutiennent, les Justes pour l'exil & l'éloignement de Dieu où ils se trouvent. Or le Saint-Esprit console les pécheurs en les relevant de leur chute, portant lui-même la rémission des péchés, *remissio omnium peccatorum*; il assiste les pénitens dans leurs travaux, en fortifiant leur infirmité, *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* Il adoucit l'exil des Justes sur la terre, & répand dans leurs ames certains avant-goûts qui font suppor-

ter les peines de cette vie, & attendre l'héritage de l'autre, *Spiritus est pignus hæreditatis nostræ.*

Or, je dis que ces consolations sont pleines & durables, parce qu'elles détachent l'ame des désirs, & des affections des choses du monde, & la remplissent de l'amour de Dieu & des biens éternels qu'il lui prépare; ainsi elles lui ôtent la source & la racine des amertumes & des peines. Car, d'où viennent les soins, les déplaisirs, & les inquiétudes des hommes, sinon de ce qu'ils ne peuvent jouir comme ils voudroient de ce qu'ils aiment? Ceux que le Saint-Esprit a touchés n'y aiment rien, n'y désirent rien, & n'y sauroient rencontrer qu'un véritable sujet de douleur & de tristesse. Ce sont des ames qu'il rend, pour ainsi dire, invulnérables, incapables d'être troublées par les événemens, où les hommes sont exposés dans cette vallée de larmes, & qu'il tient dans une joie sainte & durable, qui est un commencement de celle qui doit être éternelle. C'est pour cela qu'il est appelé par l'Ecriture, *oleum exultationis*, parce qu'il établit dans le fond du cœur des Justes, un plaisir secret, & une vigueur qui élève l'ame au-dessus de toutes les choses sensibles & temporelles, *eo quod Deus occupet deliciis cor ejus.* Eccl. c. 50.

Telle fut la condition des Apôtres. Ces hommes qui sur l'idée d'un règne temporel du Messie, avoient fait des plans d'agrandissement & de fortune, qui vouloient être assis l'un à la droite, l'autre à la gauche du Fils de Dieu, pour partager sa faveur quand il régneroit sur son Trône; qui jusqu'à la veille de sa Passion disputoient du rang & des préséances, suivant les fausses maximes du monde, qui même après la résurrection de leur Maître, se plaignoient d'avoir espéré en vain la rédemption d'Israël, ont-ils reçu le Saint-Esprit? Ils sont insensibles à tout honneur & à toute gloire, infatigables dans leurs travaux, incorruptibles dans leurs ministères apostoliques.

Voilà, MESSIEURS, l'effet de la mission du Saint-Esprit. Jesus-Christ pouvoit-il faire un plus grand présent aux hommes? La charité infinie du Père nous a envoyé son Fils, la charité infinie du Fils nous a envoyé à son tour le Saint-Esprit. N'avez-vous pas été pénétrés de reconnoissance? Dieu, après nous avoir donné des marques de son amour, veut bien nous donner son amour même. Il falloit à l'Eglise pour la vivifier, dit S. Grégoire de Nazianze, une tête &

un cœur. Jesus-Christ est ce Chef par lequel nous le connoissons, le Saint-Esprit est le cœur par lequel nous l'aimons, *ut per hanc amaremus, per illum intelligeremus.* L'un procédant par voie d'entendement est le principe de nos connoissances; l'autre procédant par voie de la volonté est le principe de notre amour. Il est parti du Ciel, dit S. Grégoire, pour nous apprendre que nous devons aimer Dieu; mais il est descendu & s'est reposé sur la terre, pour nous apprendre que nous devons aimer le prochain.

Suivons-nous ses mouvemens? Est-ce aimer Dieu que de rejeter ses inspirations, de mépriser sa parole, de blasphémer peut-être son saint Nom? Est-ce aimer Dieu que de l'oublier sans raison, de l'offenser sans remords, de le prier sans attention? Est-ce aimer Dieu que de ne pas obéir à ses Lois, de ne pas reconnoître ses bienfaits, de murmurer contre sa Providence? Il n'y a presque plus de réflexion, de piété & de religion.

Comment se conduit-on à l'égard du prochain? envie, médisance, insensibilité. Si le Ciel a versé quelque bénédiction sur une famille : si l'innocente industrie, ou la piété, qui, selon S. Paul, est utile à tout, a fait entrer quelque opulence dans la maison d'un homme de bien : si l'on voit grossir l'héritage qu'une mère amasse pour ses enfans, qui est peut-être le retranchement de sa vanité, ou le fruit de sa modestie ; si par un honnête trafic, ou par un heureux mariage on voit s'élever une fortune médiocre : si le champ d'un voisin a rendu plus abondamment le prix de ses soins & de sa culture, avec quel air jaloux & malin regarde-t-on ces petites prospérités? On s'en afflige, on en murmure, peu s'en faut qu'on n'accuse le Ciel d'indiscrétion & d'injustice. On se scandalise de la Providence divine, & l'on fait du bonheur d'autrui son étonnement & son supplice. La simplicité & la charité de l'Esprit de Dieu ne compatit pas avec l'envie & l'orgueil, vices également odieux & inséparables.

La médisance n'est pas moins contraire à l'Esprit de Dieu, & n'est pas moins commune parmi les hommes. On se fait une étude des mœurs & des coutumes du prochain ; pour avoir le plaisir de le décrier, on n'épargne ni le sacré ni le profane. Les personnes mêmes qui font profession de piété se font honneur de réformer les autres par des avertissemens importuns, par des corrections indiscrètes. Ils les décrient

en faisant semblant de les redresser, & croyant être charitables, lors même qu'ils manquent de charité, sous prétexte de corriger leurs défauts, les découvrent à tout le monde. Les libertins, après avoir perdu leur réputation, se jettent sur celle des autres; après avoir usé dans le cours de leur jeunesse de tous les plaisirs, ils se réservent pour la fin celui de médire; & au lieu de pleurer leurs péchés, on les entend parler éternellement des péchés des autres. Que dirai-je de ces médisances qui grossissent les petites fautes par des circonstances exagérées, qui révèlent les crimes secrets par des confidences malignes, qui ruinent la fortune des gens de bien par des calomnies méditées? Que dirai-je de ces railleries fines & ingénieuses, de ces bons mots dont on se fait honneur toujours aux dépens du prochain. Ce n'est qu'une parole, ce n'est qu'un jeu, ce n'est que pour égayer la conversation. Ecoutez l'Ecriture: Comme celui qui darde une flèche, ou une lance contre un autre, est coupable de sa mort; ainsi celui qui nuit à son frère, & qui dit, je ne l'ai fait qu'en riant, *sic ludens feci*. Cette raillerie est légère pour vous, dit S. Bernard, mais elle est importante pour celui qu'elle regarde. Votre frère ne s'informe pas si vous vous êtes réjoui, il ressent seulement que vous l'avez offensé. C'est une misérable condition pour lui de voir que vous lui avez percé le cœur en riant. On juge de la blessure, non pas par la main qui l'a faite, mais par l'impression qu'elle fait dans celui qui l'a reçue; & quand on est blessé, qu'importe que ce soit par un homme qui s'emporte, ou par un homme qui se divertit. Le Saint-Esprit n'emploie aujourd'hui que des langues de feu, que l'amour de Dieu & celui du prochain animent.

Mais rien n'est si contraire à cet Esprit d'amour & de charité, que la dureté qu'on a pour les pauvres. On est devenu non-seulement avare, mais encore insensible. Vous nous avez souvent vanté les aumônes abondantes qui se faisoient dans cette Ville. L'argent y rouloit, non-seulement pour faire fleurir votre commerce, mais encore pour entretenir votre charité. Les pauvres étoient assistés, & si vous étiez pécheurs, du moins rachetiez-vous vos péchés par des aumônes. Les sources de votre miséricorde sont-elles taries, dans le temps où les misères sont augmentées. N'avez-vous gardé que vos mauvaises habitudes? Avez-vous

cessé d'être Chrétiens, en devenant Catholiques ? N'avez-vous point besoin de la miséricorde de Dieu, puisque vous n'en faites point à vos frères ? Y a-t-il un autre Saint-Esprit que celui qui répand la charité dans le cœur, & la pitié pour les misérables ? Y a-t-il une autre Religion pure & solide devant Dieu que celle dont parle l'Apôtre, de visiter les veuves & les orphelins dans leurs tribulations, & de soulager les nécessités du prochain ?

Les temps sont mauvais, dites-vous. Hé, MESSIEURS, dites plutôt que c'est votre cœur qui est mauvais ? Avez-vous moins de faste & de vanité ? Le luxe est-il diminué ? La modestie chrétienne est-elle plus estimée ? Si les temps sont mauvais pour vous, que seront-ils pour ces gens, qui n'ont ni fond ni revenu. Si vous vous ressentez des misères communes, à quelle extrémité sont les pauvres ? Plus leur nécessité croît, plus votre obligation devient pressante, & plus vous la négligez.

Le dirai-je, mes Frères, ce sexe même, que l'Eglise appelle dévot, a cessé de l'être. Les dames chrétiennes à qui Dieu semble avoir réservé les offices de charité, ont honte d'être charitables, le service des pauvres leur est un joug insupportable. Qu'il y ait quelque partie de plaisir ou de vanité, aucune n'y manquera ; qu'il y ait une assemblée de charité, chacune a son prétexte pour la fuir. Quel compte rendront-elles, non pas à nous qui ne sommes que foibles & indignes ministres du Dieu vivant ; mais à ce Dieu terrible dans ses Jugemens, quand il les jugera sur leur indévotion, & sur la malheureuse négligence qu'elles ont pour les pauvres, c'est-à-dire pour Jesus-Christ même.

Après cela, vous demanderez au Ciel des rosées favorables, vous vous croirez bien avancés, quand vous aurez fait quelques prières froides & intéressées, pour demander à Dieu des champs fertiles & des moissons abondantes dont vous ne faites aucune part à Dieu qui vous les donne : *Mentietur opus olivæ, & arva non afferent fructum.* Vos terres & vos oliviers tromperont vos espérances, la stérilité spirituelle de votre ame attirera la sécheresse de vos champs, & le mauvais état de votre récolte vous punira du peu de fruit que vous faites dans la pratique des bonnes œuvres. Le Saint-Esprit est un Esprit de charité ; mais c'est encore un Esprit de force & de zèle,

A voir le Saint-Esprit, dans le mystère de ce jour, précédé d'une pluie de flamme & de feu, descendre avec bruit, porté, ce semble, sur un tourbillon de vent soudain & impétueux, ébranler jusqu'aux fondemens cette auguste, quoique pauvre maison, où l'Eglise naissante étoit rassemblée, pour attendre la consolation qui lui avoit été promise : Qui diroit que ce fût un esprit de consolation & d'amour, envoyé par Jesus-Christ, le Sauveur des hommes? Ne semble-t-il pas qu'il descend pour venger les injures faites au Fils de Dieu, & réduire la ville de Jérusalem en cendres, plutôt que pour allumer les feux de sa charité dans les cœurs? Non, non, Jesus-Christ est monté aux Cieux, non pour punir ses outrages, mais pour nous accorder ses grâces. Il représente à son Père sa mort, non comme un meurtre qu'il faut châtier, mais comme un sacrifice qui doit l'adoucir; semblable, dit saint Bernard, à ces mères tendres qui ont tant d'amour pour leurs enfans, que quoiqu'ils leur aient déchiré une mammelle, elles ne laissent pas de leur présenter encore l'autre. III POINT.

Mais pourquoi donc le Saint-Esprit vient-il ainsi d'une manière violente? c'est pour imprimer dans nos esprits la force & le zèle de la religion, pour vaincre les difficultés qui ne sont que trop ordinaires dans la pratique des vertus évangéliques. L'Esprit de Dieu tombe sur Samson, *irruit Spiritus Domini super Samson.* Une vigueur secrète se répand dans son cœur. Trouve-t-il des lions sur son chemin? d'un bras nerveux il les dépèce : Est-il arrêté par surprise dans une Ville? il enlève sur ses épaules les portes de fer & d'airain qui la renferment : Des troupes nombreuses de Philistins viennent-elles pour le saisir? il les attaque, & il les terrasse : Est-il lié pas ses ennemis? il secoue la pesanteur de ses chaînes & d'un effort puissant il se met lui-même en liberté.

Ainsi le Saint-Esprit descend avec bruit comme un vent violent sur les Apôtres, pour marquer. 1°. La force de son action, l'efficace de sa grâce, la majesté de sa présence, la facilité & la promptitude de ses opérations; mais sur-tout l'impression qu'il alloit faire sur ses Apôtres. Il s'agissoit, dit saint Chrysostome, de renverser les inclinations & les coutumes du siècle & de changer toute la face de la terre. Le monde étoit plongé dans l'amour des choses visibles, oc-

cupé du présent, indifférent pour l'avenir. Les ténèbres des superstitions & des erreurs avoient couvert toute la face de l'abîme. Il sort du coin de la Judée une troupe de gens pauvres & méprisables aux yeux des hommes, qui crient: Prenez des esprits & des cœurs nouveaux. Cessez d'aimer ce qui vous charme. Dépouillez-vous de vos opinions. Changez de mœurs & de doctrine. Brûlez les Dieux que vous adorez. Quelle véhémence ne falloit-il pas imprimer dans l'esprit & dans les discours de ces Prédicateurs évangéliques ?

Mais ces hommes étoient encore timides & foibles. Jesus-Christ leur avoit ordonné de demeurer dans la Ville, *sedete in Civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*; pour apprendre à ceux qui sont destinés à l'Eglise, qu'ils doivent avant que de se produire dans les ministères évangéliques, se fortifier dans l'oraison & dans la retraite, contre les tentations & les attachemens du siècle, & contre les respects humains, qui peuvent les troubler dans une profession qui demande une inviolable fidélité, avec un zèle infatigable. Pour apprendre à tous les Chrétiens l'obligation qu'ils ont de se préparer par la pénitence & par la prière, à rendre témoignage de leur foi par leurs discours & par leurs œuvres. Vous recevrez, dit Jesus-Christ, la vertu du Saint-Esprit sur vous, & vous serez alors des témoins capables de porter mon nom, *accipietis virtutem supervenientis Spiritus, & eritis mihi testes.*

Il ne s'agissoit pas de rendre témoignage de Jesus-Christ devant des Chrétiens, devant des disciples de Jesus-Christ; mais devant ses ennemis, les Juifs, les Gentils, les Scribes & les Pharisiens, qui venoient de le faire mourir, & c'est ce qu'ils entreprennent, *cœperunt loqui.* Ils se déclarent. Pierre commence, non en tremblant, mais en élévant sa voix, *levavit vocem suam.* Il leur reproche leur sacrilége, *autorem vitæ interfecistis.* Il leur apprend que Dieu l'a fait sortir glorieux du tombeau, ce Jesus-Christ qu'il leur prêche: *Hunc Jesum ressuscitavit Deus.*

Voilà ce que l'Esprit de Dieu demande de tous les Chrétiens, du courage & du zèle pour la religion. On veut bien paroître Chrétien quand il est avantageux de le paroître. On loue la piété, la religion, les bonnes œuvres, en présence des personnes qui les professent & qui les pratiquent. Mais

quand on ſe trouve avec des impies & des mondains, on mollit, on eſt foible, on a des égards & des ménagemens indignes; on n'oſe approcher des Sacremens; on rougit de la piété; on s'abſtient des bonnes œuvres; on eſt froid & indifférent, & peut-être va-t-on juſqu'à devenir infidelle, & à trahir ſa religion.

Une fatale expérience ne nous montre que trop qu'il y a de ces timidités & de ces foibleſſes, & dans ce temps de converſions encore flottantes & mal aſſurées, nous ſavons qu'un reproche, un geſte d'indignation, un méchant mot dit à l'oreille ont ſouvent refroidi les bonnes intentions de gens d'ailleurs convaincus de la vérité de nos myſtères, & que ce qui a ſouvent arrêté des perſonnes même ſages, qui penſoient ſérieuſement à ſe convertir; c'eſt cette réflexion qu'ils ont faite, que dira un tel? que dira une telle? La politique & la crainte ſe mêlent par-tout, & il y a un levain caché de libertinage, ou de prévention, qui fait valoir contre la vertu, la raiſon du reſpect humain. C'eſt à ceux-là que je dirai avec ſaint Paul, qu'il faut fortifier l'homme intérieur par l'eſprit de l'Evangile, *corroborari per ſpiritum ejus interiorem hominem.*

Non-ſeulement il faut avoir du zèle & de la force pour confeſſer & ſoutenir ſa religion; il faut avoir de la ferveur pour la pratiquer. Les Apôtres furent remplis du Saint-Eſprit; c'eſt-à-dire de zèle pour tout ce qui regardoit le ſervice de Dieu & le progrès de la religion. Mais n'avoient-ils pas auparavant le Saint-Eſprit? Ils l'avoient, dit S. Auguſtin, mais il n'en étoient pas encore remplis; ils en avoient une meſure, mais ils n'en avoient pas encore la plénitude. La grâce qu'ils reçurent dans la ſuite de Jeſus-Chriſt n'étoit qu'une grâce de vocation, qui les attachoit à lui pour le ſervir & pour le ſuivre. La grâce qu'ils reçurent au jour de ſon Aſcenſion étoit une grâce de ſéparation, elle les ſéparoit du reſte des Juifs, pour les tenir dans le recueillement & dans la prière. Mais la grâce qu'ils reçurent le jour de la Pentecôte eſt une grâce de perfection qui les conſacre aux miniſtères évangéliques. Il auroient fui le monde, mais ils n'auroient pas combattu le monde. Tous les pouvoirs que Jeſus-Chriſt leur avoit donnés auparavant de prêcher, de fortifier ſon corps myſtique, de remettre les péchés, avoient été en quelque façon ſuſpendus; mais ils ſe répandent au-

jourd'hui ; ils ne pratiquent plus l'Evangile que d'une manière héroïque. Ils portent dans leur cœur comme une pointe de feu qui les perce. L'amour de Dieu y est gravé, l'honneur, les plaisirs, les richesses ne leur sont rien. Une magnanimité toute divine les élève au-dessus de tout ce que le monde peut leur offrir. Ils vont au-devant des supplices. S'ils ne souffrent la mort pour leur Maître, ils croient être encore un peu lâches. S'ils prêchent, ce sont des Oracles qu'ils disent. S'ils agissent, ce sont des miracles qu'ils font. Ils croient n'être pas assez charitables s'ils ne se donnent tous entiers au prochain, *impendar & super impendar.*

Voilà ce que le Saint-Esprit produit en eux. Que fait-il en nous ? Rien, peut-être, mes Frères, par la résistance que nous lui faisons. Cette vie molle, oisive & sensuelle, où l'on se trouve, qui ne refuse rien des aises & des douceurs que la nature recherche, qui fait son étude & son occupation du plaisir ; cette vie triste & languissante qu'on passe dans les embarras d'un négoce laborieux, à compter tous les jours & ses acquisitions & ses dépenses, sans songer à ce qu'on perd ou à ce qu'on gagne pour le Ciel ; cette vie tiède & indifférente pour la religion, sans pratique, sans exercice de piété, dans l'incertitude & l'irrésolution du parti qu'on doit prendre, où l'on voit les péchés du monde & les siens propres, sans en avoir ni indignation, ni repentir, comme si l'on n'avoit nul intérêt à son salut ou à celui des autres, ni à la gloire de Jesus-Christ, dont on ne connoît que le nom, non pas la vertu ni la rédemption. C'est n'avoir pas reçu le Saint-Esprit.

La première marque, c'est le peu de ferveur. Quand le superbe Antiochus eut ruiné Jérusalem, il se moquoit du peuple Hébreu : Où sont donc ces miracles dont cette Nation se vante ? *Signa eorum non vidimus.* Sécher les fleuves, diviser les mers, former des armées invisibles de soldats en l'air. Ils n'ont pu faire résistance, *signa eorum non vidimus.* Je ne parle pas de ces miracles si ordinaires dans l'ancienne Eglise, de guérir les malades, de ressusciter des morts, de lire dans le sombre avenir, de convertir des Nations entières. Ces miracles établissoient la religion. Présentement elle est établie. Je ne parle pas du discernement des esprits, des dons des langues, ni de ces autres dons excellens. *Signa eorum non vidimus.* Je parle de cette ferveur que donne l'Esprit

de Dieu, & de cette facilité à faire le bien qu'il inspire.

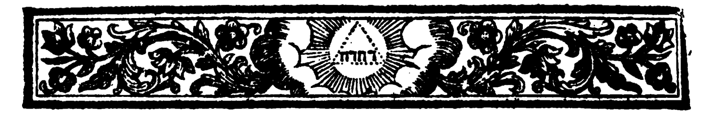
Quelle peine a-t-on d'arracher une aumône à cet homme dont l'argent, soigneusement accumulé, se rouille presque dans ses coffres où il va croissant & se multipliant par ses usures? Quelle peine a cette dame de quitter ses ajustemens, qui ne conviennent peut-être ni à son âge ni à sa condition, ni à son honneur? Peut-on obliger ce soldat à se contenir dans ses droits, à resserrer sa cupidité, & à se contenter de sa solde? Ce Juge a-t-il la patience de s'instruire de ses devoirs, & d'apprendre les règles de la justice, pour protéger l'innocence contre l'iniquité qui l'opprime? Cet homme se tourmentera jour & nuit pour une misérable passion; ouïr une messe, entendre un Sermon, jeûner un Vendredi pour ses péchés, il ne le peut.

La seconde marque, c'est qu'on ne persévère pas dans le bien. Il s'élève dans la superficie de l'esprit & du cœur quelque bon dessein ou quelque bonne pensée. On est touché quelques momens de la religion; on porte le bouillon aux pauvres; on visite les prisonniers; on se retire des compagnies, & tout d'un coup on se rejette dans le monde; on renoue ses commerces; on médit; on accuse; on trahit celle-ci & celle-là. Etoit-ce vertu? Non, c'étoit feinte ou hypocrisie.

Esprit Saint, renouvelez encore ces saintes violences. Enlevez vers le Ciel, dans un tourbillon, nos cœurs appesantis par la chair & le sang, & devenus tout-à-fait terrestres. Renversez au bruit de vos trompettes évangéliques cette superbe Jéricho que nous avons fortifiée au-dedans de nous contre votre gloire & votre service. Descendez encore une fois sur ce peuple Chrétien, où il ne reste aucun vestige de votre première descente. Rallumez nos cœurs comme des charbons éteints. Venez des quatre endroits du monde ranimer par votre souffle ces hommes morts. Rendez-les sensibles à vos inspirations, dociles à vos enseignemens, fideles à votre grâce, afin de les rendre un jour dignes de votre gloire. *Ainsi soit-il.*

Insuffla super interfectos istos, ut reviviscant.





SERMON
SUR
LE BON PASTEUR.

Ego ſum Paſtor bonus. Bonus Paſtor vitam ſuam dat pro ovibus ſuis..... Alias autem oves habeo, quæ non ſunt ex hoc ovili, & illas oportet me adducere.

Je ſuis le bon Paſteur. Le bon Paſteur donne ſa vie pour ſes Brebis. J'en ai d'autres qui ne ſont pas de ce Troupeau, & celles-là il faut auſſi que je les ramène. S. Jean, ch. 10.

L'Envie & la malignité des Phariſiens, qui ne pouvoient ſouffrir la gloire & la réputation que Jeſus-Chriſt s'étoit acquiſe, l'orgueilleuſe doctrine qu'ils débitoient, & le mépris injuſte qu'ils avoient témoigné pour ſes miracles, lui donnent occaſion de leur remontrer ſous des images empruntées, & par des paraboles convenables, qu'il eſt le Meſſie promis, qui doit donner la Loi & la vie éternelle aux hommes: Que c'eſt par lui que les brebis doivent entrer dans les fertiles pâturages de l'Evangile, & qu'il eſt enfin le Paſteur qui doit les conduire par les peines & les tribulations de ce monde au ſéjour de leur éternelle félicité.

Il eſt en effet le Paſteur unique & par excellence, que Dieu fit annoncer par ſes Prophètes, *ſuſcitabo Paſtorem unum qui paſcet eas*; car encore que l'Ecriture donne ce nom à ceux qui par l'ordre de Dieu & par ſa vocation particulière s'étant conſacrés au miniſtère des Autels, y ſont choiſis pour diſpenſer avec prudence & avec onction la ſainte parole, pour diſtribuer ſelon les règles de l'Evangile la grâce de ſes Sacremens, & pour veiller enfin ſur la conduite des fidelles, & travailler d'office & de droit à la ſanctification des ames;

on peut dire qu'il n'y a que Jesus-Christ, qui par le privilége de sa grandeur & de sa miséricorde divine, puisse & doive s'appeler le Pasteur & le bon Pasteur.

Qui sommes-nous pour prendre cette qualité, nous qui n'avons ni le discernement dans nos connoissances, ni l'efficace dans nos discours, ni sainteté dans nos exemples, ni mesure dans notre zèle; qui connoissons tous les jours par l'indocilité ou par la perte de tant d'ames, notre foiblesse, ou notre impuissance, & qui n'avons d'autre moyen pour conduire à Dieu les brebis que sa providence nous a confiées, que de recourir pour elles & pour nous à Jesus-Christ, qui est leur Pasteur & le nôtre ?

Je prétends aujourd'hui vous expliquer cette parabole du bon Pasteur, & vous faire voir :

1°. Ses qualités & sa conduite à l'égard des brebis qui sont de son troupeau.

2°. Sa conduite à l'égard des brebis étrangères qu'il veut amener dans la bergerie.

Demandons à Dieu qu'il nous inspire ce qui convient à nos fonctions, qu'il éclaire le Pasteur, & qu'il rende les brebis dociles par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

I. POINT.

LA première qualité que Jesus-Christ attribue au bon Pasteur, qu'il s'attribue par conséquent à lui-même, c'est qu'il donne sa vie pour ses brebis, *vitam pono pro ovibus*; cette charité tendre & sans bornes, est l'esprit & le caractère Pastoral de Jesus-Christ, en tant que Sauveur & Rédempteur des ames fidelles, qui sont comme ses brebis choisies, & prédestinées, que le Père lui a données à nourrir & à gouverner, jusqu'à ce qu'il les ait placées dans le sein de son Royaume éternel. En quoi, dit saint Chrysostome, il a montré & sa miséricorde & sa puissance : Sa miséricorde, en s'exposant pour elles à la mort & à la mort même de la Croix; sa puissance, en se livrant lui-même, non par aucune force étrangère, ou par aucune néceffité, mais par une affection libre, & par un Sacrifice volontaire.

Or c'est ce que Jesus-Christ a fait, & que lui seul a pu faire : *Il donne sa vie pour ses brebis*; Il répand pour elles & sur elles son sang comme un baume sacré pour guérir leurs plaies mortelles : Il les lave & les purifie de toutes leurs iniquités, & devenant propitiation pour leurs péchés, il les anime par son amour, & les ressuscite par sa mort même.

Quels Pasteurs en ont fait de même ? Je ne parle pas ici de ces hommes évaporés & fanatiques, dit Saint Augustin, qui par une mission sauvage se constituant eux-mêmes Pasteurs dans des sectes hérétiques, s'exposent quelquefois aux supplices avec une vaine présomption, & une fausse patience; qui méprisent la mort, non par le zèle de leur Religion, mais par la férocité de leur humeur, qui sacrifient leur chair, à leurs fantaisies ou à leurs erreurs, qui sont les idoles de leur esprit; qui après avoir vécu comme malfaicteurs, veulent être honorés comme Martyrs; dont la vie est sans piété, & souvent même sans honneur, & dont la mort, au langage de saint Cyprien, n'est pas la couronne de leur foi, mais la peine de leur perfidie. Je ne parle pas de ces fanatiques qui, contre l'ordre des Puissances, à qui Dieu recommande d'obéir dans toutes ses Ecritures, entrent de nuit dans le bercail comme des larrons, selon la parole de Jesus-Christ, qui, sous prétexte de secourir quelques brebis, ruinent & immolent les autres, & causent la désolation & la misère dans tout un pays, où ils inspirent la désobéissance & la révolte, & meurent enfin dans les supplices qu'ils ont mérités, & non pas dans le martyre dont ils se flattent.

Car, mes Frères, Saint Paul nous apprend, tantôt qu'on a beau livrer son corps aux flammes pour être brûlé, quand on n'a pas la charité, pure & douce, que la foi & la patience accompagnent, *si dedero corpus meum ita ut ardeam, &c.* tantôt, que celui-là seul sera couronné qui aura légitimement combattu, selon les règles de l'Evangile. Ce qui fait dire à saint Maxime, que l'Eglise Catholique est la mère des véritables doctrines, & des véritables Martyres.

Je parle donc ici des Apôtres, & de tant de glorieux Pontifes, qui ont donné leur vie pour Jesus-Christ. Ils sont morts pour la défense, & pour l'édification de leurs brebis; mais Jesus-Christ seul est mort pour leur rédemption. Leur mort a été précieuse devant Dieu & devant les hommes; mais elle n'a eu aucune efficace que par celle de Jesus-Christ. Ils sont morts pour rendre un témoignage solennel de la vérité de la Religion, pour donner la preuve la plus authentique & la plus parfaite de leur amour aux dépens de leur propre vie, pour raffermir les Fidelles, en soutenant la foiblesse des uns, ranimant le courage des autres; & pour se faire enfin, par une mort de peu de durée, un passage à la bien-

heureuse

heureuſe immortalité. Ils ont ſupporté tous les ſupplices qu'une barbare & ingénieuſe cruauté leur a fait ſouffrir, & les ont ſupportés non-ſeulement avec patience, mais encore avec force & avec joie. Ils ont étendu le Chriſtianiſme par la voie de l'interceſſion, par l'efficace de l'exemple, & par la force du témoignage.

Mais s'ils ont converti des ames, c'étoit par impétration, & non pas par propitiation. Ils ont eu le mérite de la conſtance, non pas l'efficace de la rédemption. Ils étoient les Paſteurs des ames, mais ils étoient les brebis de Jeſus-Chriſt, & dans les combats qu'ils ont ſoutenus, ils ont reçu la couronne de la foi, dit ſaint Auguſtin, mais ils n'ont pu donner la couronne de juſtice. *Non dedere, ſed accepere coronam.* Or, Jeſus-Chriſt eſt le véritable Paſteur, parce qu'il opère par ſa mort la guériſon & le ſalut de ſes brebis. Il les délivre de l'eſclavage du démon, il les tire des ombres de la mort. Il s'eſt donné pour nous en oblation & en hoſtie. Il a pacifié par le ſang de ſa Croix, dit l'Apôtre, ce qui eſt dans le Ciel, & ce qui eſt ſur la terre, & dans ſes penſées de paix & de miſéricorde pour nous, il a trouvé le ſecret d'une rédemption éternelle, *æternâ redemptione inventâ.*

C'eſt pour cela qu'il s'appelle lui-même *bon*, *Paſtor bonus*; comme il dit qu'il n'y a que Dieu qui ſoit *bon*. Nous ne ſommes bons que par ſa participation, & par ſa grâce, & il l'eſt de ſon fond, & par ſa nature. Nous n'avons que de légères idées, & d'imparfaites imitations de ſa bonté, & il en a la plénitude & la perfection en lui-même. Les affections humaines ſont produites & entretenues par quelque choſe de dehors; mais la bonté de Dieu vient de ſon ſeul fond, la miſère des créatures peut en être l'occaſion, mais la cauſe en eſt toute en lui : Nous ne pouvons produire que quelques actes de cette bonté, dans la charité que nous exerçons ſur nos frères; mais les effets de la bonté de Jeſus-Chriſt ſont ſurabondans & infinis.

Ne les avez-vous pas ſentis, Mes Frères, ne les ſentez-vous pas tous les jours? N'étiez-vous pas des brebis égarées, dit Iſaïe? Et le Seigneur ne l'a-t-il pas chargé de toutes nos iniquités? L'innocent a pris ſur ſoi le péché du criminel, non pas pour le commettre, mais pour l'expier. Il l'a expié, non par le ſang d'une victime étrangère, mais par le ſien propre : Combien d'inſpirations ſecrètes a-t-il verſé de temps en

temps dans votre esprit, afin qu'étant morts pour le péché, vous viviez pour la justice ? Combien de fois a-t-il voulu vous appeler & vous rassembler au pied de sa Croix pour vous détacher à la vue de ses souffrances, des plaisirs vains & sensuels que le monde trompeur, & la chair fragile vous offrent ? Combien de fois vous a-t-il montré ses plaies, & vous a-t-il ouvert son côté, pour vous faire sentir son amour & vous convaincre de sa foi, comme son Disciple incrédule ? Et au lieu de dire avec un tendre repentir, & une humble confiance : Mon Seigneur & mon Dieu, vous avez dit avec dureté : *Non credam*, je ne croirai pas ? Avez-vous pensé que votre ame est à Jesus-Christ, qu'il l'a rachetée, que vous ne pouvez plus la posséder en vain, & demeurer dans l'oisiveté de Religion où vous êtes, encore moins la vendre ou la laisser entre les mains de ses ennemis, le démon, le péché, le monde ? Tournez-vous donc enfin, selon le conseil de saint Pierre, du côté du Pasteur, & de l'Evêque de vos ames, dont je ne suis que le foible Ministre pour vous annoncer ses saintes vérités, & ses volontés adorables. Il vous regarde avec pitié, mais avec amour. Voulez-vous être ses brebis ? Voulez-vous revenir dans son troupeau ? Il sonde votre cœur, il lui est ouvert, quelque impénétrable qu'il nous paroisse.

La seconde qualité du bon Pasteur, est qu'il connoît ses brebis, *cognosco oves meas*. Il s'applique à les voir, à les observer, il les discerne les unes des autres pour pourvoir aux besoins de chacune en particulier; il les appelle par leur nom pour s'adresser à chacune d'elles par des signes, & vocations qui lui soient propres; il les compte, afin qu'aucune ne s'éloigne de lui & n'échappe à sa vigilance. Il les marque, & les scelle, pour ainsi dire, de son sceau, afin qu'aucune ne se confonde, ou ne se tire de son domaine.

Il les connoît dès l'éternité par l'élection qu'il a faite d'elles. Il les connoît dans le temps pour les conduire au travers des périls de cette vie à leur éternelle félicité. Il les connoît non-seulement d'une connoissance *de vue ou d'attention*, dans les qualités visibles ou extérieures, pénétrant leur état, leurs nécessités & leurs maux; les mauvais Pasteurs même peuvent avoir cette application; Mais d'une connoissance *d'approbation*, en les aimant, les protégeant, entrant dans leurs dispositions intérieures.

Le Seigneur voit en lui, voit en nous, ceux qui sont à lui. Il a fait de tous ses Elus comme une masse de bénédiction qui lui est toujours présente; ses regards amoureux tombent sur ces ames fidelles qu'il destine à la possession de son héritage. Il lit dans son esprit comme dans un livre invisible les jugemens de miséricorde qu'il prépare à ceux qu'il veut associer à sa gloire. Il voit dans la dispensation de ses grâces le fruit qu'elles feront, & forme déjà les couronnes pour ceux qui vaincront un jour, quoiqu'ils n'aient pas encore combattu. Mais il voit au-dedans de tous, les secrètes dispositions de vos ames, ces louables résolutions que vous prenez sur les conseils de vos amis & peut-être sur les sentimens de vos consciences, qu'un respect humain a pu malheureusement arrêter jusqu'ici, mais qui vont éclorre; cette foi chancelante prête à s'éteindre sous l'épaisse fumée des passions, & qu'un rayon de lumière qui commence à poindre va rallumer pour découvrir les vérités que vous ignorez; ce désir vague de votre conversion, qui n'a encore d'autre fondement que quelques vœux & quelques prières qui seront peut-être exaucées. Mes Frères, ne jugeons pas légérement des autres pécheurs. Dieu connoît les cœurs endurcis qui s'amolliront, les volontés qui se plieront sous sa Loi & sous sa grâce victorieuse. Tel qui demeure oisif vous devancera dans les voies de Dieu. Il y a des révolutions du mal au bien comme il y en a du bien au mal. Dieu qui perce les sombres voiles de l'avenir, voit peut-être des Saints, où vous ne voyez que des incrédules.

Que le monde nous connoisse par nos discours, par notre gloire, par notre magnificence, qu'un nombre de flatteurs nous loue & nous environne; ce n'est qu'une vanité dangereuse & une source de corruption. Que nos amis nous caressent, & nous fassent connoître au monde par nos apparentes vertus, souvent sous une feinte amitié, ils couvrent leurs mépris ou leurs jalousies; mais la connoissance que Jesus-Christ a des ames qu'il a rachetées est une connoissance vraiment pastorale & paternelle,& par conséquent intime, il la compare à cette connoissance d'amour qui est entre lui & son Père. Car il connoît ses brebis de cette vue amoureuse dont son Père le connoît, & ses brebis le connoissent de ce regard d'amour, d'adoration & de reconnoissance dont il connoît son Père.

La connoiſſance de Jeſus-Chriſt Paſteur, eſt une connoiſſance de protection & de conduite à l'égard de ſes brebis. Il remplit tous les offices de ſa ſollicitude paſtorale. Il recherche celles qui ſe perdent, il ramène celles qui s'écartent, il guérit celles qui ſe bleſſent, & porte celles qui ſe traînent, il défend celles qu'on attaque... Il les conduit ſelon les règles de ſon amour & de ſa ſageſſe. Il les détourne des pâturages mal ſains & des ruiſſeaux empoiſonnés des doctrines fauſſes, & des nouveautés ſuſpectes, où leur mauvais goût les porteroit, pour les conduire aux pures ſources & à la nourriture ſalutaire de la Parole divine, par le miniſtère des Prédicateurs & des Directeurs Evangéliques. Il les encourage dans leurs peines, & les délivre par ſes inſpirations & par ſes conſolations ſecrètes, des craintes & des tribulations que le monde ſuſcite à ceux qui le mépriſent & qui le fuient; il les veille & les conſerve toutes comme s'il n'en avoit qu'une à garder; il en garde une avec autant de ſoin & d'empreſſement que s'il les gardoit toutes enſemble. Car celui qui eſt chargé de la garde d'Iſraël ne dort point, ne ſommeille point.

Pour nous, qui ſommes ſes brebis, comment connoiſſons-nous le Paſteur? d'une connoiſſance *de ſoumiſſion*, d'une connoiſſance *d'imitation*. Soumiſſion à la voix du Paſteur, je veux dire à la parole de Jeſus-Chriſt, parole véritable, parce que c'eſt la vérité même qui la prononce, & qui ne ſait ni tromper n'y être trompée; aux ſollicitations & aux conſeils d'un Pontife ou autre Miniſtre de Jeſus-Chriſt; chargé de la conduite de notre vie Chrétienne. Or, Mes Frères, il n'y a rien de ſi contraire aux règles & aux intentions de ce Paſteur ſouverain de nos ames, que l'obſtination, ſoit dans l'eſprit à ne pas vouloir croire la vérité, ſoit dans la volonté, à ne pas ſe ſoumettre à la Loi de Dieu; car comme la conſtance empêche l'homme de ſe pervertir, l'obſtination au contraire l'empêche de ſe corriger, dit ſaint Auguſtin. Que peut-on eſpérer des gens qui ne déférent ni à la vérité, qu'ils ne veulent point écouter, ni à la volonté de Dieu, qu'ils ne veulent point accomplir, ni à la raiſon, qu'ils ne veulent pas conſulter, ni à la vertu, qu'ils n'ont pas réſolu du ſuivre, ni à l'Egliſe, à laquelle ils ne veulent pas obéir, ni à la Religion qu'ils ne veulent pas reconnoître, & ne peut-on pas leur dire avec Jérémie,

curationum non est tibi utilitas, il n'y a point d'espérance de guérison ?

Ce sont ces enfans rebelles, qui ne veulent point entendre la Loi de Dieu, *filii nolentes audire Legem Dei* : qui dans leurs opinions fausses ne cherchent pas à s'éclaircir, mais à se confirmer dans leurs erreurs ; qui dans leurs préoccupations ne songent qu'à ne pas se désabuser, & ne pas céder à la raison & à la justice ; qui se font comme un point d'honneur de ne point changer d'opinion, & de vivre dans l'ignorance où ils sont nés, & à qui l'on peut dire ce que le Sauveur du monde dit aux Juifs : *Dixi vobis*, je vous l'ai dil, *nisi credideritis, inpeccatis vestris moriemini.* Vous mourrez dans vos péchés. La docilité & la soumission est une vertu par laquelle toute personne raisonnable qui aime à réfléchir sur soi-même, se fait honneur de céder à la vérité & à la justice & vivre dans la simplicité de la foi après l'avoir examinée ; sans ignorance, mais aussi sans curiosité ; sans inquiétude, mais aussi sans obstination.

Les brebis encore doivent être attachées à Jesus-Christ, par une connoissance d'imitation. Le Fils de Dieu est devenu Fils de l'homme, non-seulement pour nous délivrer des liens de nos péchés, mais encore afin qu'étant fait homme, il nous excitât à la pratique de la sainteté par ses exemples : cette connoissance qui consiste dans la vraie foi, se doit prendre dans les actions de Jesus-Christ, qui sont comme les trésors où se renferme la vie sainte & spirituelle, des sources d'où dérivent toutes les règles des ames prudentes & vertueuses, d'où naissent & où retournent toutes les maximes de la discipline Evangélique. Etre brebis de Jesus-Christ, c'est obéir à sa voix, c'est suivre ses traces, faire ce qu'il a fait, & ce qu'il a enseigné dans le cours de sa vie mortelle. Etre Pasteur comme Jesus-Christ, c'est être utile comme lui par sa doctrine & par son exemple.

Loin d'ici donc ce mercénaire qui n'est pas véritablement Pasteur, qui ne l'est pas par droit, mais par commission, par intérêt ou par affection, qui n'a pas une sollicitude pastorale, mais un soin vil & mercénaire. Les brebis ne sont pas à lui de propriété de domaine, mais au Père de famille qui les a achetées ; mais d'obligation de conduite, il faut qu'il les gouverne comme si elles lui étoient propres ; aussi les abandonne-t-il dès qu'il voit le loup dans la bergerie.

Qui ſont donc ces mercénaires? Ceux qui entrent dans les offices de l'Egliſe pour la ſeule conſidération du revenu ou des avantages temporels. Ceux qui dans la prédication de l'Evangile cherchent leur propre réputation, plus que la gloire de Jeſus-Chriſt. Ceux qui cherchent les commodités de la vie; qui ſe font un plaiſir de la domination, & un orgueil de la ſoumiſſion & de l'humilité des peuples. Ceux qui par un ſilence affecté, ou par de lâches complaiſances laiſſent égarer leur troupeau, & l'abandonnent aux ennemis de ſon ſalut qui le dévorent. Qu'ils regardent Jeſus-Chriſt, le modèle des Paſteurs, qui non-ſeulement vit & meurt pour ſes brebis, mais qui les raſſemble pour n'en faire qu'un troupeau. C'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

II. POINT. *J'ai encore d'autres brebis, qui ne ſont point de cette bergerie*, dit Jeſus-Chriſt, *il faut auſſi que je les amène.* Voilà ce que déclare le Fils de Dieu, comme l'avancement de ſa foi, & la conſommation de ſon Miniſtère. C'eſt-à-dire, qu'il eſt venu pour ſauver non-ſeulement les Juifs, mais encore les Gentils; qu'outre les brebis de ſa nation, qui lui étoient originairement & naturellement acquiſes, il en comptoit d'autres qui devoient le devenir par leur converſion, & qui l'étoient déjà par leur élection, qu'il falloit appeler dans le corps de ſon Egliſe, quoiqu'elles fuſſent ſéparées & comme étrangères au teſtament de la promeſſe: Qu'il ne falloit faire qu'un peuple de ces deux peuples, par l'unité d'une même foi & d'une charité commune: Que les deux Royaumes de Juda & d'Iſraël devoient ſe réunir ſous un même ſceptre, ſelon le Prophète; c'eſt-à-dire, le Juif & le Gentil ſous un même Chef & dans une même Egliſe; pour marquer qu'il n'y a point en lui d'acception de perſonnes, & qu'il ramaſſe ſes Elus de toutes les nations ſelon les vues de ſa providence & les décrets de ſon élection éternelle.

C'eſt ici, Mes Frères, que je découvre toutes les difficultés de mes fonctions, & que je ſens tout le poids de mon Miniſtère. Si je n'avois à gouverner que des brebis dociles, nées dans nos champs, connues fidelles dès leur enfance, élevées dans nos troupeaux, accoutumées à notre voix, nourries dans nos pâturages, je veillerois ſur elles tranquillement, je les conduirois avec ſoin, mais pourtant ſans inquiétude, & ſi quelqu'une s'écartoit par haſard, je n'aurois qu'à la rappeler, & lui faire voir ma houlette. Mais j'ap-

prends dans les paroles de l'Evangile, que j'ai d'autres brebis, qui, toutes réunies qu'elles paroissent, sont encore comme séparées, qui sèchent faute de bonne nourriture, qui écoutent la voix du mercénaire, & non du Pasteur; en un mot, qui ne sont pas encore de mon troupeau, & qui sont pourtant dans ma bergerie; il me semble que Dieu me commande, à l'exemple de Jesus-Christ, de les ramener, & je ne le puis que par sa grâce, *& illas oportet me adducere.*

Vous m'entendez, Mes Frères, vous que Dieu appelle depuis long-temps, par notre voix, ou pour mieux dire par la sienne, à l'unité de son Eglise, à la pureté de sa foi, à la participation de ses grâces & de ses miséricordes.

Il y a près de treize ans, que vous viviez sans Loi, sans ordre & sans Religion. Nous vous avons exhortés, & vous n'avez déféré ni à nos exhortations, ni à nos conseils. Nous vous avons tendu la main, & vous n'avez jamais voulu vous approcher. Vous vous êtes appliqués, non pas à nourrir votre esprit de pensées saintes & salutaires, mais à flatter votre imagination d'espérances frivoles & vaines. Vous avez cru à tout esprit, hormis à l'Esprit de Dieu qui vous appeloit; & il est étonnant, qu'étant si difficiles à croire nos sacrés Mystères, vous soyiez si crédules sur toute sorte de propositions, ou de nouvelles, quelque fausses & quelque absurdes qu'elles soient, quand elles vous plaisent.

Où n'avez-vous pas cherché de quoi vous flatter d'un rétablissement prochain? Ce n'est pas pour vous insulter ni pour vous confondre que je dis ceci; c'est pour vous avertir, & pour vous instruire, comme mes chers enfans. Quelle impression fit d'abord sur vous je ne sai quelle prophétie, qui menaçoit l'Eglise de terribles révolutions, dont vous vous attendiez à des renversemens de Religion, qui devoient non-seulement relever, mais encore faire triompher la vôtre; aux moindres apparences de succès, vous croyiez que le temps de votre délivrance étoit venu, que les astres étoient pour vous, & que vos Temples alloient être rebâtis sur les ruines du Royaume, où ils avoient été démolis. Le Seigneur a dissipé ces visions, & ces songes, & vous avez connu que vos Prophètes vous avoient annoncé des choses fausses.

Vous vîtes allumer ensuite une guerre sanglante & uni-

verselle. J'atteste ici votre bonne foi, Mes Frères, vous réveillâtes vos espérances. Vous crutes, non pas par mauvaise intention contre la Partie, mais par un zèle de Religion : Vous crutes, dis-je, que la France étoit sur le penchant de sa ruine : que le Ciel armoit contre nous toutes les nations de la terre, pour venger votre Religion violée : Que toutes les Puissances qui s'intéressoient à vos droits, alloient percer tant de pays, pour venir jeter elles-mêmes, malgré tous nos efforts, les fondemens de vos temples que vous croyiez injustement démolis, & que les Princes mêmes Catholiques, qui étoient devenus nos ennemis par aversion, seroient vos protecteurs par politique... En effet, on eût dit que la France devoit succomber sous le poids d'une ligue si formidable, que notre ruine étoit tout au plus l'affaire d'une ou de deux campagnes, & que ce grand Royaume alloit être la proie de tant de Puissances confédérées. Cependant, Mes Frères : *Les nations en vain ont frémi, les peuples ont médité des choses vaines, les Rois de la terre se sont assemblés*, & les Princes se sont ligués contre l'Oint du Seigneur, & le Seigneur s'est moqué de tous leurs projets.

Enfin, lorsque la guerre ne favorisoit pas vos desseins, vous vous retranchiez sur la paix. Vous croyiez que c'étoit-là le terme heureux de toutes vos peines, que le monde ne pouvoit trouver son repos, que vous ne fussiez satisfaits, & que vous aviez en main l'homme de votre paix, à qui le Roi ne pouvoit s'empêcher d'accorder votre liberté ; vous dressiez vous-mêmes par avance, l'article du Traité qui vous regardoit : Cependant, votre espérance a été vaine. Le Roi a ressenti par-tout la protection du Ciel, soit qu'il ait fait la guerre, soit qu'il l'ait finie, Dieu l'a regardé comme un Prince selon son cœur, qui avoit accompli ses volontés ; les victoires, qui sont des faveurs du Ciel, l'ont couronné, & la paix, qui est la compagne de la justice, rend son Royaume plus heureux & plus florissant que jamais.

Vous remettiez ainsi votre foi à la fortune des événemens que vous espériez tels que vous les aviez souhaités. Or, Mes Frères, si vous aviez vu la France abattue, les Eglises renversées, le Siége de Rome ébranlé, quelle conséquence auriez-vous tirée ? qu'auriez-vous pensé ? qu'auriez-vous dit ? Que c'étoit une punition : que le Ciel avoit jugé votre cause en votre faveur : que c'étoit une marque évidente que

Dieu n'approuvoit pas le dessein de vos conversions. Tout a réussi, Dieu a béni les armes du Roi, le Royaume est en paix, les portes de l'Enfer n'ont pu prévaloir contre l'Eglise. Des Princes mêmes Souverains dans le Nord se font Catholiques. Que ne vous dites-vous, c'est l'œuvre de Dieu. Le Roi fait bien, Dieu le veut ainsi. N'est-il pas juste que vous reconnoissiez sa volonté dans les bons événemens, comme vous l'auriez préjugée dans les mauvais.

Mais sans m'arrêter à ces raisons, qui sont hors de vous, examinez, je vous prie, l'état où vous êtes. Quoi de plus triste & de plus terrible à des consciences un peu timorées, que d'être sans Religion comme des athées? A Dieu ne plaise, Mes Frères, que je croie que vous disiez dans votre cœur, comme ces insensés de l'Ecriture, *il n'y a point de Dieu*. Vous le reconnoissez, vous l'adorez, son image est empreinte dans votre esprit, & dans votre cœur. La nature même, l'instinct, la Religion que vous professiez vous en a fait connoître la grandeur, la puissance & la miséricorde dans la lecture des saintes Ecritures. Vous seriez sans doute plus coupables & plus malheureux, si vous étiez sans connoissance de Dieu. Mais pardonnez-moi, si je vous dis que vous êtes plus inexcusables, si le reconnoissant comme vous faites, vous ne le glorifiez pas comme vous devez, en lui rendant ce culte de Religion authentique & public, que toutes les Nations lui ont rendu dans tous les temps. Où sont vos Autels? où sont vos Prêtres? où sont vos Sacrifices? où sont vos Solennités? où sont vos Prières publiques? où est votre signe du Christianisme?

Vous me direz, peut-être, j'ai ma Religion dans mon cœur, je la renferme toute en moi-même. Quelle Religion est celle-là, qui ne paroît point, qui n'a aucune fonction? Comme la foi sans les œuvres est une foi morte, *sine operibus mortua est*, la Religion sans exercice est une Religion infructueuse. Elle se corrompra si vous la laissez oisive & comme ensevelie dans un cœur tiède & paresseux, il lui faut du mouvement pour la tenir pure. Plût à Dieu, direz-vous, pouvoir pratiquer ma Religion? Pourquoi me l'a-t-on interdite? Le Roi, sa conscience, le zèle que Dieu lui a donné pour votre salut, l'ont engagé à vous ramener dans le sein de l'Eglise dont vous êtes sortis. Il vous fait part de ce qu'il y a de plus cher & de plus précieux je veux dire sa Religion,

Quels Pasteurs en ont fait de même ? Je ne parle pas ici de ces hommes évaporés & fanatiques, dit Saint Augustin, qui par une mission sauvage se constituant eux-mêmes Pasteurs dans des sectes hérétiques, s'exposent quelquefois aux supplices avec une vaine présomption, & une fausse patience; qui méprisent la mort, non par le zèle de leur Religion, mais par la férocité de leur humeur, qui sacrifient leur chair, à leurs fantaisies ou à leurs erreurs, qui sont les idoles de leur esprit; qui après avoir vécu comme malfaicteurs, veulent être honorés comme Martyrs; dont la vie est sans piété, & souvent même sans honneur, & dont la mort, au langage de saint Cyprien, n'est pas la couronne de leur foi, mais la peine de leur perfidie. Je ne parle pas de ces fanatiques qui, contre l'ordre des Puissances, à qui Dieu recommande d'obéir dans toutes ses Ecritures, entrent de nuit dans le bercail comme des larrons, selon la parole de Jesus-Christ, qui, sous prétexte de secourir quelques brebis, ruinent & immolent les autres, & causent la désolation & la misère dans tout un pays, où ils inspirent la désobéissance & la révolte, & meurent enfin dans les supplices qu'ils ont mérités, & non pas dans le martyre dont ils se flattent.

Car, mes Frères, Saint Paul nous apprend, tantôt qu'on a beau livrer son corps aux flammes pour être brûlé, quand on n'a pas la charité, pure & douce, que la foi & la patience accompagnent, *si dedero corpus meum ita ut ardeam*, *&c.* tantôt, que celui-là seul sera couronné qui aura légitimement combattu, selon les règles de l'Evangile. Ce qui fait dire à saint Maxime, que l'Eglise Catholique est la mère des véritables doctrines, & des véritables Martyres.

Je parle donc ici des Apôtres, & de tant de glorieux Pontifes, qui ont donné leur vie pour Jesus-Christ. Ils sont morts pour la défense, & pour l'édification de leurs brebis; mais Jesus-Christ seul est mort pour leur rédemption. Leur mort a été précieuse devant Dieu & devant les hommes; mais elle n'a eu aucune efficace que par celle de Jesus-Christ. Ils sont morts pour rendre un témoignage solennel de la vérité de la Religion, pour donner la preuve la plus authentique & la plus parfaite de leur amour aux dépens de leur propre vie, pour raffermir les Fidelles, en soutenant la foiblesse des uns, ranimant le courage des autres; & pour se faire enfin, par une mort de peu de durée, un passage à la bienheureuse

heureuse immortalité. Ils ont supporté tous les supplices qu'une barbare & ingénieuse cruauté leur a fait souffrir, & les ont supportés non-seulement avec patience, mais encore avec force & avec joie. Ils ont étendu le Christianisme par la voie de l'intercession, par l'efficace de l'exemple, & par la force du témoignage.

Mais s'ils ont converti des ames, c'étoit par impétration, & non pas par propitiation. Ils ont eu le mérite de la constance, non pas l'efficace de la rédemption. Ils étoient les Pasteurs des ames, mais ils étoient les brebis de Jesus-Christ, & dans les combats qu'ils ont soutenus, ils ont reçu la couronne de la foi, dit saint Augustin, mais ils n'ont pu donner la couronne de justice. *Non dedere, sed accepere coronam.* Or, Jesus-Christ est le véritable Pasteur, parce qu'il opère par sa mort la guérison & le salut de ses brebis. Il les délivre de l'esclavage du démon, il les tire des ombres de la mort. Il s'est donné pour nous en oblation & en hostie. Il a pacifié par le sang de sa Croix, dit l'Apôtre, ce qui est dans le Ciel, & ce qui est sur la terre, & dans ses pensées de paix & de miséricorde pour nous, il a trouvé le secret d'une rédemption éternelle, *æternâ redemptione inventâ.*

C'est pour cela qu'il s'appelle lui-même *bon*, *Pastor bonus*; comme il dit qu'il n'y a que Dieu qui soit *bon.* Nous ne sommes bons que par sa participation, & par sa grâce, & il l'est de son fond, & par sa nature. Nous n'avons que de légères idées, & d'imparfaites imitations de sa bonté, & il en a la plénitude & la perfection en lui-même. Les affections humaines sont produites & entretenues par quelque chose de dehors; mais la bonté de Dieu vient de son seul fond, la misère des créatures peut en être l'occasion, mais la cause en est toute en lui : Nous ne pouvons produire que quelques actes de cette bonté, dans la charité que nous exerçons sur nos frères; mais les effets de la bonté de Jesus-Christ sont surabondans & infinis.

Ne les avez-vous pas sentis, Mes Frères, ne les sentez-vous pas tous les jours? N'étiez-vous pas des brebis égarées, dit Isaïe? Et le Seigneur ne l'a-t-il pas chargé de toutes nos iniquités? L'innocent a pris sur soi le péché du criminel, non pas pour le commettre, mais pour l'expier. Il l'a expié, non par le sang d'une victime étrangère, mais par le sien propre : Combien d'inspirations secrètes a-t-il versé de temps en

temps dans votre esprit, afin qu'étant morts pour le péché, vous viviez pour la justice ? Combien de fois a-t-il voulu vous appeler & vous rassembler au pied de sa Croix pour vous détacher à la vue de ses souffrances, des plaisirs vains & sensuels que le monde trompeur, & la chair fragile vous offrent ? Combien de fois vous a-t-il montré ses plaies, & vous a-t-il ouvert son côté, pour vous faire sentir son amour & vous convaincre de sa foi, comme son Disciple incrédule ? Et au lieu de dire avec un tendre repentir, & une humble confiance : Mon Seigneur & mon Dieu, vous avez dit avec dureté : *Non credam*, je ne croirai pas ? Avez-vous pensé que votre ame est à Jesus-Christ, qu'il l'a rachetée, que vous ne pouvez plus la posséder en vain, & demeurer dans l'oisiveté de Religion où vous êtes, encore moins la vendre ou la laisser entre les mains de ses ennemis, le démon, le péché, le monde ? Tournez-vous donc enfin, selon le conseil de saint Pierre, du côté du Pasteur, & de l'Evêque de vos ames, dont je ne suis que le foible Ministre pour vous annoncer ses saintes vérités, & ses volontés adorables. Il vous regarde avec pitié, mais avec amour. Voulez-vous être ses brebis ? Voulez-vous revenir dans son troupeau ? Il sonde votre cœur, il lui est ouvert, quelque impénétrable qu'il nous paroisse.

La seconde qualité du bon Pasteur, est qu'il connoît ses brebis, *cognosco oves meas.* Il s'applique à les voir, à les observer, il les discerne les unes des autres pour pourvoir aux besoins de chacune en particulier ; il les appelle par leur nom pour s'adresser à chacune d'elles par des signes, & vocations qui lui soient propres ; il les compte, afin qu'aucune ne s'éloigne de lui & n'échappe à sa vigilance. Il les marque, & les scelle, pour ainsi dire, de son sceau, afin qu'aucune ne se confonde, ou ne se tire de son domaine.

Il les connoît dès l'éternité par l'élection qu'il a faite d'elles. Il les connoît dans le temps pour les conduire au travers des périls de cette vie à leur éternelle félicité. Il les connoît non-seulement d'une connoissance *de vue ou d'attention*, dans les qualités visibles ou extérieures, pénétrant leur état, leurs nécessités & leurs maux ; les mauvais Pasteurs même peuvent avoir cette application ; Mais d'une connoissance *d'approbation*, en les aimant, les protégeant, entrant dans leurs dispositions intérieures.

Le Seigneur voit en lui, voit en nous, ceux qui sont à lui. Il a fait de tous ses Elus comme une masse de bénédiction qui lui est toujours présente ; ses regards amoureux tombent sur ces ames fidelles qu'il destine à la possession de son héritage. Il lit dans son esprit comme dans un livre invisible les jugemens de miséricorde qu'il prépare à ceux qu'il veut associer à sa gloire. Il voit dans la dispensation de ses grâces le fruit qu'elles feront, & forme déjà les couronnes pour ceux qui vaincront un jour, quoiqu'ils n'aient pas encore combattu. Mais il voit au-dedans de tous, les secrètes dispositions de vos ames, ces louables résolutions que vous prenez sur les conseils de vos amis & peut-être sur les sentimens de vos consciences, qu'un respect humain a pu malheureusement arrêter jusqu'ici, mais qui vont éclorre ; cette foi chancelante prête à s'éteindre sous l'épaisse fumée des passions, & qu'un rayon de lumière qui commence à poindre va rallumer pour découvrir les vérités que vous ignorez ; ce désir vague de votre conversion, qui n'a encore d'autre fondement que quelques vœux & quelques prières qui seront peut-être exaucées. Mes Frères, ne jugeons pas légérement des autres pécheurs. Dieu connoît les cœurs endurcis qui s'amolliront, les volontés qui se plieront sous sa Loi & sous sa grâce victorieuse. Tel qui demeure oisif vous devancera dans les voies de Dieu. Il y a des révolutions du mal au bien comme il y en a du bien au mal. Dieu qui perce les sombres voiles de l'avenir, voit peut-être des Saints, où vous ne voyez que des incrédules.

Que le monde nous connoisse par nos discours, par notre gloire, par notre magnificence, qu'un nombre de flatteurs nous loue & nous environne ; ce n'est qu'une vanité dangereuse & une source de corruption. Que nos amis nous caressent, & nous fassent connoître au monde par nos apparentes vertus, souvent sous une feinte amitié, ils couvrent leurs mépris ou leurs jalousies ; mais la connoissance que Jesus-Christ a des ames qu'il a rachetées est une connoissance vraiment pastorale & paternelle, & par conséquent intime, il la compare à cette connoissance d'amour qui est entre lui & son Père. Car il connoît ses brebis de cette vue amoureuse dont son Père le connoît, & ses brebis le connoissent de ce regard d'amour, d'adoration & de reconnoissance dont il connoît son Père.

La connoiſſance de Jeſus-Chriſt Paſteur, eſt une connoiſſance de protection & de conduite à l'égard de ſes brebis. Il remplit tous les offices de ſa ſollicitude paſtorale. Il recherche celles qui ſe perdent, il ramène celles qui s'écartent, il guérit celles qui ſe bleſſent, & porte celles qui ſe traînent, il défend celles qu'on attaque... Il les conduit ſelon les règles de ſon amour & de ſa ſageſſe. Il les détourne des pâturages mal ſains & des ruiſſeaux empoiſonnés des doctrines fauſſes, & des nouveautés ſuſpectes, où leur mauvais goût les porteroit, pour les conduire aux pures ſources & à la nourriture ſalutaire de la Parole divine, par le miniſtère des Prédicateurs & des Directeurs Evangéliques. Il les encourage dans leurs peines, & les délivre par ſes inſpirations & par ſes conſolations ſecrètes, des craintes & des tribulations que le monde ſuſcite à ceux qui le mépriſent & qui le fuient; il les veille & les conſerve toutes comme s'il n'en avoit qu'une à garder; il en garde une avec autant de ſoin & d'empreſſement que s'il les gardoit toutes enſemble. Car celui qui eſt chargé de la garde d'Iſraël ne dort point, ne ſommeille point.

Pour nous, qui ſommes ſes brebis, comment connoiſſons-nous le Paſteur? d'une connoiſſance *de ſoumiſſion*, d'une connoiſſance *d'imitation*. Soumiſſion à la voix du Paſteur, je veux dire à la parole de Jeſus-Chriſt, parole véritable, parce que c'eſt la vérité même qui la prononce, & qui ne ſait ni tromper n'y être trompée; aux ſollicitations & aux conſeils d'un Pontife ou autre Miniſtre de Jeſus-Chriſt; chargé de la conduite de notre vie Chrétienne. Or, Mes Frères, il n'y a rien de ſi contraire aux règles & aux intentions de ce Paſteur ſouverain de nos ames, que l'obſtination, ſoit dans l'eſprit à ne pas vouloir croire la vérité, ſoit dans la volonté, à ne pas ſe ſoumettre à la Loi de Dieu; car comme la conſtance empêche l'homme de ſe pervertir, l'obſtination au contraire l'empêche de ſe corriger, dit ſaint Auguſtin. Que peut-on eſpérer des gens qui ne déférent ni à la vérité, qu'ils ne veulent point écouter, ni à la volonté de Dieu, qu'ils ne veulent point accomplir, ni à la raiſon, qu'ils ne veulent pas conſulter, ni à la vertu, qu'ils n'ont pas réſolu du ſuivre, ni à l'Egliſe, à laquelle ils ne veulent pas obéir, ni à la Religion qu'ils ne veulent pas reconnoître, & ne peut-on pas leur dire avec Jérémie,

curationum non est tibi utilitas, il n'y a point d'espérance de guérison ?

Ce sont ces enfans rebelles, qui ne veulent point entendre la Loi de Dieu, *filii nolentes audire Legem Dei* : qui dans leurs opinions fausses ne cherchent pas à s'éclaircir, mais à se confirmer dans leurs erreurs ; qui dans leurs préoccupations ne songent qu'à ne pas se désabuser, & ne pas céder à la raison & à la justice ; qui se font comme un point d'honneur de ne point changer d'opinion, & de vivre dans l'ignorance où ils sont nés, & à qui l'on peut dire ce que le Sauveur du monde dit aux Juifs : *Dixi vobis*, je vous l'ai dil, *nisi credideritis, in peccatis vestris moriemini.* Vous mourrez dans vos péchés. La docilité & la soumission est une vertu par laquelle toute personne raisonnable qui aime à réfléchir sur soi-même, se fait honneur de céder à la vérité & à la justice & vivre dans la simplicité de la foi après l'avoir examinée ; sans ignorance, mais aussi sans curiosité ; sans inquiétude, mais aussi sans obstination.

Les brebis encore doivent être attachées à Jesus-Christ, par une connoissance d'imitation. Le Fils de Dieu est devenu Fils de l'homme, non-seulement pour nous délivrer des liens de nos péchés, mais encore afin qu'étant fait homme, il nous excitât à la pratique de la sainteté par ses exemples : cette connoissance qui consiste dans la vraie foi, se doit prendre dans les actions de Jesus-Christ, qui sont comme les trésors où se renferme la vie sainte & spirituelle, des sources d'où dérivent toutes les règles des ames prudentes & vertueuses, d'où naissent & où retournent toutes les maximes de la discipline Evangélique. Etre brebis de Jesus-Christ, c'est obéir à sa voix, c'est suivre ses traces, faire ce qu'il a fait, & ce qu'il a enseigné dans le cours de sa vie mortelle. Etre Pasteur comme Jesus-Christ, c'est être utile comme lui par sa doctrine & par son exemple.

Loin d'ici donc ce mercénaire qui n'est pas véritablement Pasteur, qui ne l'est pas par droit, mais par commission, par intérêt ou par affection, qui n'a pas une sollicitude pastorale, mais un soin vil & mercénaire. Les brebis ne sont pas à lui de propriété de domaine, mais au Père de famille qui les a achetées ; mais d'obligation de conduite, il faut qu'il les gouverne comme si elles lui étoient propres ; aussi les abandonne-t-il dès qu'il voit le loup dans la bergerie.

Qui sont donc ces mercénaires? Ceux qui entrent dans les offices de l'Eglise pour la seule considération du revenu ou des avantages temporels. Ceux qui dans la prédication de l'Evangile cherchent leur propre réputation, plus que la gloire de Jesus-Christ. Ceux qui cherchent les commodités de la vie; qui se font un plaisir de la domination, & un orgueil de la soumission & de l'humilité des peuples. Ceux qui par un silence affecté, ou par de lâches complaisances laissent égarer leur troupeau, & l'abandonnent aux ennemis de son salut qui le dévorent. Qu'ils regardent Jesus-Christ, le modèle des Pasteurs, qui non-seulement vit & meurt pour ses brebis, mais qui les rassemble pour n'en faire qu'un troupeau. C'est le sujet de ma seconde partie.

II. POINT. *J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont point de cette bergerie,* dit Jesus-Christ, *il faut aussi que je les amène.* Voilà ce que déclare le Fils de Dieu, comme l'avancement de sa foi, & la consommation de son Ministère. C'est-à-dire, qu'il est venu pour sauver non-seulement les Juifs, mais encore les Gentils; qu'outre les brebis de sa nation, qui lui étoient originairement & naturellement acquises, il en comptoit d'autres qui devoient le devenir par leur conversion, & qui l'étoient déjà par leur élection, qu'il falloit appeler dans le corps de son Eglise, quoiqu'elles fussent séparées & comme étrangères au testament de la promesse: Qu'il ne falloit faire qu'un peuple de ces deux peuples, par l'unité d'une même foi & d'une charité commune: Que les deux Royaumes de Juda & d'Israël devoient se réunir sous un même sceptre, selon le Prophète; c'est-à-dire, le Juif & le Gentil sous un même Chef & dans une même Eglise; pour marquer qu'il n'y a point en lui d'acception de personnes, & qu'il ramasse ses Elus de toutes les nations selon les vues de sa providence & les décrets de son élection éternelle.

C'est ici, Mes Frères, que je découvre toutes les difficultés de mes fonctions, & que je sens tout le poids de mon Ministère. Si je n'avois à gouverner que des brebis dociles, nées dans nos champs, connues fidelles dès leur enfance, élevées dans nos troupeaux, accoutumées à notre voix, nourries dans nos pâturages, je veillerois sur elles tranquillement, je les conduirois avec soin, mais pourtant sans inquiétude, & si quelqu'une s'écartoit par hasard, je n'aurois qu'à la rappeler, & lui faire voir ma houlette. Mais j'ap-

prends dans les paroles de l'Evangile, que j'ai d'autres brebis, qui, toutes réunies qu'elles paroissent, sont encore comme séparées, qui sèchent faute de bonne nourriture, qui écoutent la voix du mercénaire, & non du Pasteur; en un mot, qui ne sont pas encore de mon troupeau, & qui sont pourtant dans ma bergerie; il me semble que Dieu me commande, à l'exemple de Jesus-Christ, de les ramener, & je ne le puis que par sa grâce, *& illas oportet me adducere.*

Vous m'entendez, Mes Frères, vous que Dieu appelle depuis long-temps, par notre voix, ou pour mieux dire par la sienne, à l'unité de son Eglise, à la pureté de sa foi, à la participation de ses grâces & de ses miséricordes.

Il y a près de treize ans, que vous viviez sans Loi, sans ordre & sans Religion. Nous vous avons exhortés, & vous n'avez déféré ni à nos exhortations, ni à nos conseils. Nous vous avons tendu la main, & vous n'avez jamais voulu vous approcher. Vous vous êtes appliqués, non pas à nourrir votre esprit de pensées saintes & salutaires, mais à flatter votre imagination d'espérances frivoles & vaines. Vous avez cru à tout esprit, hormis à l'Esprit de Dieu qui vous appeloit; & il est étonnant, qu'étant si difficiles à croire nos sacrés Mystères, vous soyiez si crédules sur toute sorte de propositions, ou de nouvelles, quelque fausses & quelque absurdes qu'elles soient, quand elles vous plaisent.

Où n'avez-vous pas cherché de quoi vous flatter d'un rétablissement prochain? Ce n'est pas pour vous insulter ni pour vous confondre que je dis ceci; c'est pour vous avertir, & pour vous instruire, comme mes chers enfans. Quelle impression fit d'abord sur vous je ne sai quelle prophétie, qui menaçoit l'Eglise de terribles révolutions, dont vous vous attendiez à des renversemens de Religion, qui devoient non-seulement relever, mais encore faire triompher la vôtre; aux moindres apparences de succès, vous croyiez que le temps de votre délivrance étoit venu, que les astres étoient pour vous, & que vos Temples alloient être rebâtis sur les ruines du Royaume, où ils avoient été démolis. Le Seigneur a dissipé ces visions, & ces songes, & vous avez connu que vos Prophètes vous avoient annoncé des choses fausses.

Vous vîtes allumer ensuite une guerre sanglante & uni-

vides de sens ; qu'on prendroit pour le langage de l'amitié ; mais qui ne trompent personne. . . . Désirs du salut, désirs foibles & impuissans, parce qu'ils ne sont point inspirés ni dirigés par une foi vive. . . . Désirs du salut, désirs vagues & généraux. . . . Désirs presque toujours illusoires. . . . Désirs meurtriers, *desideria occidunt pigrum*. Prov. c. 21. . . . Le monde est rempli de ces gens bien intentionnés qui ont l'esprit toujours plein de la vérité & les mains toujours vides de bonnes œuvres. . . . Il ne faut qu'un nuage pour faire évanouir toutes leurs résolutions, *quasi ventus desiderium meum*. Job. c. 30. &c.

Seconde Partie. Volonté pleine & entière, &c. L'amour & le désir sont les premières causes de nos actions. . . . Plus l'objet de nos désirs est noble & important, plus on doit lui donner d'essor. . . . Or l'objet dont il s'agit est le salut. . . . formons-nous-en une idée sublime . . . . pourroit-on acheter trop cher un semblable bonheur ? . . . Que sacrifie-t-on à la possession du souverain bien ? des biens d'un ordre inférieur, des biens créés dont il n'est permis d'user qu'avec modération, sans en jouir avec attachement. . . . C'est troubler l'ordre que d'arrêter-là ses désirs. . . . C'est confondre les moyens avec la fin. . . . Cependant, que font la plupart des hommes ? Des objets tous terrestres tiennent dans leur volonté la place qu'y devroit tenir le salut, &c. . . . Toutes nos actions ne devroient-elles pas être réduites à une unité de culte ? . . . . Peut-on servir deux maîtres à la fois ? &c.

Le monde se trouveroit-il par-là condamné à l'inaction ? non : mais le premier de nos devoirs, le devoir essentiel, c'est de rechercher d'abord le royaume de Dieu. . . . Usons des biens que le Seigneur nous a donnés, mais rapportons les à celui qui nous les donne . . . . qu'il en soit la fin, comme il en est le principe. . . . . Caractère d'une ame qui connoît la dignité de sa fin. . . . . Caractère des mondains qui ne pouvant ramener le monde au christianisme, tâchent de ramener le christianisme au monde, & se font une mesure de sainteté proportionnée à leur foiblesse. . . . Précis des obligations que nous avons tous de tendre à la perfection.

Troisième Partie. Volonté effective & agissante pour mériter les récompenses qui lui sont dues. C'est un ordre établi de Dieu que l'on n'arrive à la gloire préparée à ses élus que par le travail, l'action, les souffrances. . . . Qu'est-ce que la gloire ? C'est une récompense. Il faut donc avoir travaillé : c'est la couronne du Ciel, il faut donc avoir combattu : c'est le royaume des Cieux, il faut donc le conquérir. . . . Mais qu'arrive-t-il ? C'est qu'au lieu que la récompense devroit nous porter au travail, la difficulté du travail nous fait renoncer à la récompense. Y tendre par un mouvement tout naturel, qui fait aspirer au repos & au bonheur, c'est inter-

vertir l'ordre de la rédemption. . . . Son premier effet a été la sanctification de l'homme. Ses droits à la béatitude & à la gloire en ont été la suite. . . . C'est à nous de suivre un plan si sage. . . . C'est ainsi qu'ont agi les Saints. . . . Leur gloire est le fruit de leur constance. Nous ne sommes plus, dites-vous, dans ces heureux temps si féconds en Saints ! . . . . mais la main de Dieu n'est pas raccourcie . . . . sa loi est immuable. . . . Il reste encore des ames fidelles qui résistent au torrent.... Ce sont nos péchés ou nos vertus, qui font les bons ou les mauvais jours. . . . Notre salut vient de Dieu. . . . Dieu est toujours le même. . . . Mettons-nous en état de l'obtenir de sa grâce. . . . Elle applanira les difficultés. . . . Que n'en coûte-il pas pour satisfaire ses passions ? . . . A la poursuite de ses intérêts temporels ? Quelquefois on expose sa vie pour se la conserver. Seigneur, rendez-nous dociles à votre vérité . . . vous êtes mon père, vous voulez me sauver ; vous êtes mon Dieu, vous pouvez me sauver ; j'ose même le dire, vous devez me sauver. . . . Je vous demande cette fidélité que vous demandez de moi. . . . Ce n'est que par vous que je puis être Saint sur la terre & bienheureux dans le Ciel.

SERMON pour le premier Dimanche de l'Avent.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt filium hominis venientem in nube cum potestate magna, & majestate. *Luc.* 12.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance, & une grande majesté.

DIVISION. A la vue du Fils de Dieu, non-seulement tout le néant des grandeurs humaines paroîtra tel qu'il est, mais Dieu seul en ce jour-là sera grand; grand pour les Saints qui verront en lui l'objet de leur éternelle félicité, grand pour les réprouvés qui tomberont devant cette majesté qu'ils ont si souvent offensée. . . . . Ils verront la difformité de leurs péchés d'un côté, & la justice de Dieu de l'autre. Ils n'ont pas voulu se connoître pour se corriger, Dieu les fera connoître à eux-mêmes pour les confondre, sujet du premier Point. Ils n'ont pas voulu user de la miséricorde de Dieu pendant cette vie, ils verront jusqu'où va sa justice en l'autre, sujet du second Point. *Ave Maria, &c.*

Première Partie. Une des principales circonstances du Ju-

gement universel, sera la honte des pécheurs causée par la connoissance que Dieu leur donnera d'eux-mêmes.... Le voile de la dissimulation sera levé... Le Dieu qui voit tout révélera tout. . . . Sagesse, lumière, vérité, trois attributs de l'Homme-Dieu qui annoncent de sa part la discussion des œuvres du pécheur la plus parfaite, & qui porteront la conviction dans tous les cœurs, &c. 1°. On diminue ordinairement ses péchés.... que d'excuses! que de justifications! Au tribunal de la Pénitence, que de déguisemens! &c. Les Grands sur-tout veulent y être ménagés, épargnés. . . . Il est juste qu'il y ait un jour où l'homme soit enfin présenté lui-même à lui-même, & où toutes les fausses règles que nous aurons appliquées à nos actions, soient redressées sur la règle infaillible & immuable de la loi divine ... & ce jour sera celui du Jugement, &c. 2°. On ignore ses péchés. Deux sortes d'ignorance, l'une presque nécessaire & inévitable... L'autre affectée & volontaire. . . . Qui réfléchit sur sa conduite & sur ses devoirs? *Delicta quis intelligit?* Quel usage fait-on de ses biens? quel emploi faisons-nous du temps?.... Que de médisances dans nos conversations? que de péchés propres de chaque état, dont on ne se soupçonne pas même coupable?.. Or, pour confondre tant de sortes de pécheurs & leur faire voir ce qu'ils ont ignoré, Dieu descendra lui-même, dit le Prophète: *Ecce vigil & Sanctus de cœlo descendit*... C'est alors qu'il montrera que rien d'injuste, ni de profane, n'aura pu être supportable à sa sainteté, & qu'il en fera convenir les pécheurs... 3°. On cache ses péchés; rien de plus triste pour nous que leur vue, rien de plus accablant; c'est pour fuir ce souvenir amer que nous vivons dans une agitation perpétuelle . . . affaires, sciences, jeux, désirs, amusemens, tout cela n'est que l'art de s'oublier soi-même.... L'homme veut tout savoir, & ne craint rien tant que de se connoître, &c. Quel supplice sera-ce donc pour le pécheur lorsqu'il se connoîtra, & qu'il ne verra dans le péché qui lui étoit odieux, lors même qu'il avoit des charmes pour lui, que le sujet de sa condamnation; sans que rien puisse alors colorer, excuser, réparer ses désordres? &c.

Seconde Partie. Les pécheurs n'ont pas voulu user de la miséricorde de Dieu pendant cette vie, ils verront jusqu'où va sa justice en l'autre. Craindre Dieu & appréhender ses jugemens, c'est le commencement de la sagesse... C'est profiter de la miséricorde qu'il exerce sur nous, en nous faisant voir des criminels qu'il accable de tout le poids de sa justice... Jesus-Christ manifesté à l'univers avec tous ses attributs divins, tel est le Juge formidable devant qui il faudra paroître. —— 1°. Juge incorruptible, impitoyable, &c. Il est l'équité par excellence. (Différence de nos jugemens avec les siens.) Il est la souveraineté, l'indépendance même... Il est

auſſi indiſtinctement le maître de tous, qu'il eſt abſolument le maître de tout, &c. Ses arrêts ſeront terribles, ſur-tout pour les riches & les grands du monde. . . Sa voix briſera les cèdres du Liban. . . Quel compte rigoureux à rendre de nos charges, de nos états, de nos talens & de nos vertus?

2°. Juge ſans miſéricorde. Un Dieu bon & miſéricordieux qui aime ſes créatures, mais un Dieu vengeur de l'injuſtice & du péché, tel la foi nous le repréſente. . . Cependant à voir la conduite qu'il tient en cette vie à l'égard des pécheurs, on diroit qu'il laiſſe agir ſur eux ſa ſeule miſéricorde. . . . S'il châtie, c'eſt pour les faire rentrer en eux-mêmes, mais la juſtice à ſon tour préſidera ſeule au châtiment du pécheur mort dans l'impénitence. . . Vous croyiez que Dieu étoit bon, vous ne vous trompiez pas, puiſqu'il vous a ſi long-temps ſupporté; mais deviez-vous être méchant parce qu'il étoit bon? Sa miſéricorde vous avoit invités à la pénitence, elle l'a fait en vain; c'eſt à la juſtice à la venger . . . que n'aura-t-elle pas à punir?

3°. Juge qui ne laiſſera plus de reſſource aux pécheurs jugés. . . Les voies de la pénitence ſeront alors fermées. . . Le temps de la rémiſſion ſera paſſé, celui de la vengeance ſera venu, &c.

D'où vient que ce jugement ſi redoutable fait ſi peu d'impreſſion ſur nous? Eſt-ce parce qu'il eſt encore éloigné ſelon vous? Hélas! il n'y a qu'un moment entre la mort & nous, & il n'y a rien entre la mort du pécheur & une éternité malheureuſe. . . Craignons d'être ſurpris . . . prévenons la colère de Dieu. . . C'eſt le moyen de jouir un jour de ſes récompenſes.



SERMON pour le ſecond Dimanche de l'Avent.

Sur le Scandale.

Beatus qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi, Matth. 11.

DIVISION. Trois ſortes de perſonnes ſe ſcandaliſent de Jeſus-Chriſt. 1°. Les uns s'offenſent de ſa foi & de ſa doctrine; 2°. les autres de ſes exemples; 3°. pluſieurs enfin de ſa mort & de ſa croix. Or ces hommes incrédules, timides & délicats, j'entreprends de vous les faire connoître aujourd'hui & de les combattre pour donner une juſte horreur d'un pareil ſcandale.

Première Partie. Le premier Point s'adresse aux incrédules... Les Juifs ont été les premiers à se scandaliser de Jesus-Christ... ils cherchoient le Messie dans le Messie même... Si j'avois à les instruire, je leur dirois de distinguer la vérité d'avec les figures, &c. Mais passons à ces impies libertins qui ne s'offensent pas moins de Jesus-Christ & de sa doctrine, (leur caractère) si j'avois à les convaincre, je leur dirois avec saint Augustin : Que dites-vous ? Pourquoi préférez-vous votre propre sens à l'autorité de Dieu même ? ... Comment confiez-vous au hasard, ce qui est d'une si grande conséquence pour vous ? Je m'arrête à une autre sorte d'esprits qui ne sont pas si corrompus, mais qui ne laissent pas d'être égarés. Je parle de ceux qui faisant profession de connoître Jesus-Christ, le renoncent pourtant par leurs œuvres. (Tableau de cette sorte d'infidélité.)

Seconde Partie. Le second Point regarde les Chrétiens timides qui craignent le qu'en dira-t-on, (détails des persécutions réservées à ceux qui suivent Jesus-Christ.) Mais combien est déraisonnable la foiblesse de ceux qui, par la crainte des jugemens du monde, n'osent accomplir les desseins qu'ils auroient de servir Dieu. ... Rien de si contraire à l'esprit du christianisme. Saint Paul déclare qu'il ne compte pour rien les opinions des gens du monde, *mihi enim pro minimo est ut à vobis judicer*... Ils jugent selon leurs affections, & leurs affections sont corrompues ; c'est la prévention & la coutume qui les dirige, & non les lumières de la foi.... S'ils improuvent votre conversion, louez-en le Seigneur, c'est une marque que votre vie est chrétienne...... Si vous aimez mieux mourir dans vos déréglemens que de faire parler le monde & de lui déplaire, vous ne faites usage ni de votre foi, ni de votre raison...... C'est souvent en méprisant son estime qu'on s'en fait estimer..... Une conversion ferme & constante, obtient tôt ou tard son suffrage....... La vertu se fait respecter de ses plus grands ennemis,.... & quand les contradictions devroient durer toute la vie, faudroit-il rougir pour cela de Jesus-Christ ? ..... Rien n'arrête un saint Paul..... Un Chrétien du temps de Néron qui laissoit tomber, comme malgré lui, quelques grains d'encens aux pieds d'une idole, étoit regardé dans l'Eglise avec horreur. Que mériteroient ceux qui n'osent faire profession publique de la patience & de l'humilité de Jesus-Christ ? ... Réfutons les vaines objections du siècle, fortifions-nous contre ses murmures.... Demandons au Seigneur de guérir notre aveuglement, &c.

Troisième Partie. Le troisième Point a pour objet de combattre ceux qui se scandalisent de la croix & des souffrances de Jesus-Christ. ... Rien n'a tant éloigné les Juifs de croire en lui que ses ignominies & ses souffrances. Mais, dit Ter-

tulsien, rien ne devroit plus les convaincre de sa divinité, que la patience & la douceur qu'il fit éclater alors..... Nous nous glorifions de sa croix, nous y reconnoissons les marques précieuses de sa charité, mais ne nous scandalisons-nous pas en nous-mêmes, par une vie molle & sensuelle, de cette croix dont nous nous glorifions? ...... On se croit heureux d'être dans les honneurs & dans les plaisirs. L'Ecriture sainte n'avoue point un semblable bonheur; c'est le comble du malheur que d'être malheureux & de s'obstiner à n'en rien croire; ——— les Justes sont tristes en apparence, mais ils ont dans le cœur une joie réelle & solide. (Comparaison de la paix & des consolations du Chrétien avec la fausse paix d'une ame mondaine & ses dégoûts mortels.) Changez, Seigneur, ces martyrs infortunés du monde, en victimes de pénitence...... Mêlez une goutte de votre calice à l'amertume de nos souffrances, afin de nous faire mériter cette joie éternelle dont vous enivrez vos élus, &c.

SERMON pour le troisième Dimanche de l'Avent.

Sur l'Ambition.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis Sacerdotes & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es? & confessus est, & non negavit, & confessus est quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des Prêtres & des Lévites vers Jean pour lui demander qui il étoit, il confessa, & ne le nia point. Je ne suis point le Christ. Joan. chap. 1.

DIVISION. Saint Jean n'a point la ridicule vanité de cacher ce qu'il est pour paroître ce qu'il n'est pas.... Son humilité est la condamnation de notre orgueil & de notre ambition.... ambition qui, par ce qu'elle est commune, paroît être moins criminelle.... mais je veux vous en montrer aujourd'hui la perversité, & vous faire voir dans la première Partie, combien elle est contraire aux maximes de l'Evangile; dans la seconde, combien elle est contraire aux ordres de la providence de Dieu.

Première Partie. L'ambition est un désir déréglé des honneurs & des dignités du monde, qui porte l'homme à devenir à lui-même son principe & sa fin.... Or rien de si opposé à l'esprit de Jesus-Christ que cette passion..... ce n'est pas que les

dignités temporelles soient incompatibles avec les vertus évangéliques.... Mais il n'est pas permis de s'y pousser par orgueil & par ambition, & l'on ne peut s'y maintenir sans reproche devant Dieu, que par l'abnégation chrétienne.... C'est ce que Jesus-Christ enseigne en proposant à ses Disciples la simplicité des enfans pour modèle, (caractère de cette simplicité).... Mais tombé dans l'abaissement par le péché, l'homme cherche toujours à rentrer dans cet empire qu'il a perdu. (Détail des prétentions d'un cœur ambitieux, des motifs qui le font agir, des moyens qu'il emploie). Quoi de plus contraire à l'Evangile ! .... On croit que l'ambition est la preuve d'une belle ame ; détrompons-nous ; elle est le principe de tout le mal qui se commet.... Nous nous dégradons en préférant à l'héritage céleste des biens ou des honneurs périssables....La lâcheté est la compagne inséparable de l'ambition, que dis-je ! elle est la source de tous les crimes, &c. Il n'y a pas jusqu'à la Religion dont elle ne se serve sacrilégement pour donner du crédit à l'imposture.... Jugez si elle peut se concilier avec les principes de l'Evangile ?

Je n'ai pas de grandes ambitions, direz-vous ; c'est-à-dire que la sphère de l'orgueil qui vous domine est plus étroite, mais la cupidité n'ira-t-elle pas croissant peu à peu ?.... Mais quand vous donneriez de justes bornes à vos désirs, les moyens que vous employerez seront-ils toujours légitimes ?....Vous serez capable de vous livrer aux plus honteux excès, mais vous dissimulerez la vérité, &c. Vous êtes d'autant plus coupable que l'intérêt qui vous fait agir est plus léger, &c.

Seconde Partie. Un des principaux désordres de l'ambition, c'est de mettre l'homme dans une agitation perpétuelle, & de lui faire mépriser ce qu'il a, pour chercher ce qu'il n'a pas, son état pour aspirer à un autre état plus élevé..,.. En quoi il péche contre la Providence suivant cette parole du Prophète : *Dilexit movere pedes suos .... & Domino non placuit.* Car il faut regarder tout ce qui nous arrive, ou comme nécessaire pour nous, ou comme utile pour l'ordre de l'univers.... Or nous renversons cet ordre en voulant sortir de l'état où le Ciel nous a mis, nous tâchons d'échapper à la Providence. Je sais qu'il peut y avoir une noble émulation de s'employer pour le bien du prochain, mais il est difficile qu'on n'aille pas au-delà des limites, que la justice & la loi de Dieu nous ont marquées, &c.

Il y a, selon S. Thomas, trois conditions pour être légitimement dans les charges & dans les emplois. — 1°. La vocation de Dieu, sur-tout dans les dignités Ecclésiastiques ; Dieu étant la fin & le principe de toutes choses, tout doit recevoir de lui la loi.... Lui seul connoissant nos cœurs, il est seul en état de nous assigner des places proportionnées à nos forces & à ses desseins....Faire son choix à part, c'est s'exposer à mille dé-

fordres. 2°. Le talent ; chacun doit agir selon la mesure de grâce qu'il a reçue & selon la destination de cette grâce...... (Détail du déréglement de nos mœurs à cet égard). 3°. L'utilité publique. *Unicuique datur manifestatio spiritus ad utilitatem.* Nous devons donc regarder ces dignités comme des fonctions laborieuses... Plus nous sommes élevés, plus nous sommes redevables aux autres..... Celui qui gouverne les autres se dépouille en partie de lui-même.... L'obéissance qu'on lui rend doit être le prix de sa charité, &c..... Autrement qu'il quitte ses dignités, elles cessent d'être faites pour lui, &c.

Le mal étant connu, apprenons à connoître les moyens de le guérir par de solides réflexions sur la vanité des choses humaines.... (Bel exemple tiré de l'Ecriture ? 2. *Reg. c.* 19). Prière à Dieu.

Second Sermon pour le troisième Dimanche de l'Avent.

Sur la connoissance de soi-même.

Tu quis es..... quid dicis de te ipso?

Qui êtes-vous donc ? Que dites-vous de vous-même ? Jean, chap. 1. ℣. 19. 22.

DIVISION. Mon dessein, en vous faisant aujourd'hui la même demande qu'on fit à S. Jean, est de vous ramener à vous-mêmes par la connoissance de ce que vous êtes, & de graver dans vos ames de profonds sentimens d'une humilité raisonnable & chrétienne...... Or pour vous aider à vous connoître, vous avez reçu de Dieu *la raison, la loi, la conscience ;* la raison, représente l'homme tel qu'il est ; la loi, le Chrétien tel qu'il doit être ; la conscience, tel qu'il est devenu par son péché...... Trois miroirs où l'on peut se regarder à toute heure, & quand vous vous y serez reconnus, je pourrai dire sans crainte à chacun de vous, qui êtes-vous, & que dites-vous de vous-mêmes ?

Première Partie. L'étude la plus utile, la plus noble au jugement des sages même du paganisme, est d'apprendre à se connoître soi-même...... Cette étude sert comme de motif universel pour tous les exercices de la piété chrétienne...... Cependant soit négligence, soit orgueil, personne n'a le courage de s'étudier soi-même...... On aime mieux s'appuyer sur la foi de son amour-propre, que de prendre la peine de s'examiner. On est si habile à connoître tous ceux

qui nous environnent..... Rien ne nous échappe........ Observons-nous, & jugeons-nous, comme nous observons & jugeons les autres....... La raison nous est donnée pour trois usages; 1°. pour connoître & chercher la vérité; 2°. pour connoître les vérités des mœurs; 3°. pour découvrir plus particulièrement les vérités qui nous sont propres. Retirez-vous donc au fond de votre cœur, & delà, jetez vos yeux sur ce que vous êtes, & éclairé des lumières de votre raison, je parle d'une raison assistée de la foi, vous vous trouverez tout autre que ce que vous aviez cru être, d'après les jugemens trompeurs des hommes, & le témoignage de vos sens altérés, de votre imagination corrompue, &c.

Seconde Partie. Quand je parle de la loi de Dieu, j'entends cette divine parole qui est ce que la divine miséricorde nous a laissé de plus sensible pour l'instruction de nos esprits, & la réformation de nos mœurs. — Or elle nous fait connoître à nous-même, 1°. en nous donnant la connoissance du péché, par les défenses & les réprimandes qu'elle fait....... 2°. En nous montrant nos devoirs. 3°. En nous faisant envisager les peines & les récompenses promises. — Il nous est ordonné de l'avoir sans cesse devant les yeux...... Mais ces vérités que renferme la parole de Dieu dans nos écritures, qui est-ce qui les lit & les médite? — Toute autre lecture nous passionne...... Envain les Chaires retentissent d'invectives contre le vice; le vice n'en triomphe pas moins...... C'est peut-être la faute des Prédicateurs; mais les auditeurs ne contribuent-ils pas à rendre les prédications inutiles. (Détail des mauvaises dispositions des uns & des autres).

C'est le propre de la loi de nous montrer nos défauts, mais pour ne les point voir, *on altère* cette loi, *on la divise*, *on en abuse*, *&c.* Loin de nous désormais ces illusions au sujet de la loi..... Prions Dieu qu'il la répande dans nos esprits comme lumière, afin qu'elle nous éclaire; qu'il l'imprime dans nos cœurs comme charité, afin qu'elle nous sanctifie, & qu'elle soit la source des grâces qui produiront la gloire.

Le troisième point manque.



SERMON pour le quatrième Dimanche de l'Avent.

Sur la Pénitence.

Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ ... jam enim ſecuris ad radicem arboris poſita eſt. *Luc, ch.* 3.

Faites donc des fruits dignes de pénitence, car déjà la cognée eſt au pied de l'arbre. Evangile ſelon Saint Luc, chap. 3.

DIVISION. Ce ſeroit ignorer tous les principes de la Religion, & toutes les règles de l'équité & de la juſtice, que de douter de la néceſſité indiſpenſable de la pénitence... Tout le monde même en convient, mais tout le monde en éloigne la pratique. — On ne croit pas pouvoir s'en défendre, mais on croit pouvoir la différer. — L'un dit je ſuis jeune, rien ne me preſſe. L'autre dit, je pèche, il eſt vrai, mais je me convertirai à la fin. Je m'arrête à ces deux prétextes, —& je prétends en faire voir toute la fauſſeté.

Première Partie. Je ſuis jeune & je ne ſuis pas preſſé d'être homme de bien, penſée déraiſonnable & réfutée par la morale des payens même ; mais tirons nos preuves des Ecritures... Le Sage ne donne point de conſeil plus précis que celui d'une prompte converſion. Il en donne trois raiſons ; la première eſt tirée de la grandeur des récompenſes divines... La ſeconde eſt tirée de l'infirmité de la vieilleſſe... La troiſième, c'eſt l'utilité que l'homme retire d'une prompte converſion. — Ces trois raiſons ſont fondées ſur l'obligation où nous ſommes de faire un bon uſage du temps. S. Paul met en cela toute la prudence & toute la juſtice chrétienne, *redimentes tempus.* — Ce temps nous eſt accordé par une bonté infinie de Dieu, pour pleurer nos péchés, pour en mériter une réconciliation parfaite, &c. Pourquoi partager ce temps entre Dieu & le monde ? —Une jeuneſſe payenne; une vieilleſſe chrétienne ! Encore ſi le partage étoit égal.... mais non... Et quand votre deſſein ſeroit tel, quel garant avez-vous de l'avenir ? — Vous formez des eſpérances ; ſi c'eſt au ſujet d'une longue vie, comment les menaces des Prophètes, & l'expérience ne vous détrompent-elles pas ? Si c'eſt au ſujet de votre converſion future, comment vos délais journaliers ne vous préſagent-ils pas ce qu'il doit vous arriver ?... Mais quand on ſeroit ſûr d'avoir autant de vie qu'on en ſouhaite, croyez-vous qu'à l'époque fixée pour votre converſion vous ne penſerez plus qu'à faire pénitence ? (Détail

de mœurs qui prouve le contraire). *Posuimus mendacium spem nostram.* Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se fait une protection de cette conversion imaginaire... On couvre ses vices présens du prétexte d'une résolution formée pour l'avenir, &c. (Réfutation de cette maxime, qu'il faut laisser passer la première fougue de la jeunesse.)

Seconde Partie. Mener une vie qui n'a pour fin que le repentir & le regret qu'on en doit avoir, quand Dieu & le salut n'y seroient pour rien, y a-t-il rien de si déraisonnable?.... Si vous croyez, dit S. Bernard, que Dieu ne vous pardonnera pas, quelle folie de l'offenser sans espérance de pardon? Si vous croyez que tout offensé qu'il est il vous pardonnera, quelle malice de prendre delà occasion de l'offenser? N'est-ce pas, au contraire, ce qui devroit nous obliger à l'aimer? (Inquiétudes de l'Eglise, au sujet des conversions différées à la mort.)

Il faut trois choses pour une véritable pénitence, les œuvres, le motif, la résolution; —— les œuvres qui la composent: or quels fruits de pénitence a fait un homme qui a vécu au gré de ses passions? Quels fruits de pénitence peut-il faire dans les derniers jours de sa vie? —— Il n'a plus de force d'esprit, &c. —— Il ne faut mal juger de qui que ce soit: —— la miséricorde du Seigneur est infinie, —— mais on a tort de se régler sur des exemples qui trompent souvent, ou de s'attendre à des miracles qui sont & qui doivent être rares. ——

C'est une maxime constante qu'on ne devient ni bon ni méchant tout d'un coup, &c.

Le motif qui sanctifie la pénitence doit être pur & sincère: —— la haine du péché, l'amour pour Dieu offensé par le péché, doit en être la base, —— & le pécheur mourant n'est guères mu que par la crainte de l'éternité. (Détail de ses frayeurs), tirez-le du danger où il est, il rallumera ses passions, &c.

La résolution qui affermit la pénitence: vaincre l'habitude, est la plus difficile de toutes les victoires, à cause de la puissance du démon, de l'éloignement de Dieu, de l'altération de nos facultés. Jugez par-là de la situation où se trouve alors le pécheur pénitent qui a différé sa conversion jusqu'aux derniers momens de sa vie. Quelques jours suffiront-ils pour éteindre une habitude invétérée? &c. —— Entrons donc dès aujourd'hui dans les voies de la pénitence, —— travaillons à combattre nos passions, accoutumons-nous à demander grâce de bonne heure, afin de l'obtenir au dernier jour.

SERMON pour le jour de Noël.

Ecce evangeliso vobis gaudium magnum, quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous annoncer une grande joie, c'est qu'il vous est né un Sauveur, qui est notre Seigneur Jesus-Christ. Luc. 2.

DIVISION. Je n'entreprends point de pénétrer dans un mystère que S. Paul appelle impénétrable —— je prétends vous faire voir que Jesus-Christ naissant pour être le Sauveur des hommes, en a exercé toutes les fonctions, en a rempli tous les devoirs : sujet du premier Point : & que les hommes destinés à être sauvés par Jesus-Christ, n'ont pour la plupart aucun soin de profiter de ce salut : sujet de la seconde partie.

Première Partie. Il n'y eut jamais entreprise plus glorieuse, ni plus digne du Fils du Dieu, si vous en regardez la fin & le principe, que celle de sauver des hommes coupables; —— mais si vous considérez les moyens dont il s'est servi, & les devoirs qu'il s'est imposés, rien ne paroît si peu proportionné à la dignité de sa personne. —— Voyez cependant avec quelle rigueur il a rempli ces devoirs. Car —— 1°. il s'anéantit en prenant la forme d'un homme & la ressemblance d'un pécheur. —— C'est un Dieu qui se fait homme, —— un Dieu enfant, qui pleure & qui tremble.... Il entre en ce monde comme un malheureux, qui vient payer la peine du premier péché... La divinité seule ne pouvoit l'expier, l'humanité seule ne le pouvoit aussi. Il falloit un Dieu incarné... mais cette incarnation dit l'anéantissement le plus profond, (différence qui se trouve entre la naissance de Jesus-Christ & la nôtre.) —— S'il est donc vrai que l'humiliation de Jesus-Christ est un moyen pour notre salut, notre orgueil en est un obstacle, il le faut vaincre. (Détail des mœurs.)

2°. Jesus-Christ s'impose le pénible devoir de tout souffrir pour le salut des pécheurs. Il n'étoit pas d'une nécessité absolue que Jesus-Christ souffrît pour les hommes: —— parlant absolument, il étoit libre à Dieu de choisir d'autres moyens; mais ayant déterminé la fin de l'Incarnation, il étoit nécessaire de suivre les moyens les plus convenables à cette fin. —— Celui des souffrances de l'Homme Dieu devenoit l'unique qu'il y eût à prendre.... Et que fait-il pour satisfaire à la justice de son Père ? —— Plus d'oblations,

plus de ces holocaustes, figures de Jesus-Christ. Il en prend la place..... Il s'offre à son Père... *Tunc dixi ecce venio.* —— Delà cette obligation rigoureuse pour nous de mener une vie austère. —— (Réfutation des prétextes que nous apportons pour nous en dispenser.)

3°. Jesus-Christ s'impose l'obligation de penser toute sa vie au salut des pécheurs. —— Il y eut des passions dans Jesus-Christ, mais des passions toujours sages & toujours réglées; par exemple, un désir continuel & permanent du salut des hommes. —— *Quomodo coarctor donec perficiam!* Luc 12. Désir qui l'a fait courir comme un géant dans la voie que son Père lui avoit marquée... Les soins de Jesus-Christ pour votre salut vous sont assez connus.... Mais vous appercevez-vous de vos négligences à cet égard? —— Il ne s'agit plus que de vous les faire connoître.

Seconde Partie. Il y a trois sortes de personnes qui ne profitent pas de la rédemption de Jesus-Christ. Les uns ne le connoissent pas, les autres ne le croient pas; il en est enfin qui ne le suivent pas. 1°. Il est un monde qui ne connoît pas Jesus-Christ, ce sont ces hommes pervers & déréglés —— qui ne connoissent que les honneurs & les plaisirs, ces esprits trompeurs & trompés qui croupissent dans l'habitude du vice... qui sont sourds aux vérités de l'esprit de Dieu.... que Dieu aveugle enfin... 2°. Il est un monde qui ne croit pas en Jesus-Christ, du moins d'une foi vive & agissante.... On soumet sa raison aux mystères; —— mais on ne soumet pas sa volonté à l'obéissance... (caractère d'une foi morte)... Disciples de Jesus-Christ, apprenons qu'il nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, & notre rédemption, &c. 3°. Il est un monde qui ne travaille point à suivre Jesus-Christ. C'est un article de foi qu'il ne peut y avoir ni christianisme, ni sainteté, ni espérance de salut que par l'imitation de Jesus-Christ. —— Il a voulu nous servir d'exemple. —— Cependant où trouve-t-on des Chrétiens qui portent le caractère de Jesus-Christ? —— Depuis la Crêche jusqu'à la Croix, il a senti & porté la peine de nos péchés, & nos péchés ne nous pesent point.... (Parallèle de la vie de J. C. & de la nôtre.) (Compliment au Roi.)



SERMON pour le jour des Rois.

Ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum. *Matth. chap.* II. ℣. 1. 2.

Les Mages vinrent aussitôt à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né Roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, & nous sommes venus l'adorer. En S. Matth. ch. II. ℣. 1. 2.

DIVISION. C'est aujourd'hui que la grâce de Notre Sauveur Jesus-Christ commence de paroître aux hommes, & que la miséricorde de Dieu se découvre enfin dans toute son étendue... Il réunit tout l'univers dans un seul peuple.... Je vois l'origine de notre foi ; & je découvre dans la conduite des Mages, l'exemple d'une foi vive & prompte, d'une foi hardie & généreuse, d'une foi entière & parfaite.

Première Partie. La foi des Mages est prompte : si ce Dieu Sauveur, si ce Roi enfant, est pressé du désir de sauver les hommes, il se trouve des hommes pressés de le chercher & de l'adorer..... Et quels hommes ! des Rois... des Sages... Cependant malgré les obstacles que leur opposent leur état & leur profession, ils descendent du Trône, ils abandonnent leurs Palais, &c. ——— Mais pourquoi faut-il qu'ils entreprennent ce voyage ? afin qu'il y ait de la proportion & de la ressemblance, entre les Adorateurs & le Dieu qu'ils vont adorer, & il ne leur faut que l'apparition d'une étoile.... Elle les éclaire, elle les conduit, elle les précède, elle les attend, mais ils la suivent avec une fidélité inviolable... Combien parmi nous de lumières inutiles, & d'étoiles qui luisent envain ? Quelle différence entre la promptitude des Mages, & notre lenteur à suivre les inspirations du Ciel ! Y eut-il jamais tant de Chrétiens, y eut-il jamais si peu de fidelles ! Craignons que le dépôt de la foi ne nous soit enlevé, &c.

Seconde Partie. La foi des Mages fut hardie & généreuse. Ils se mettent au-dessus de toutes considérations d'intérêt & de gloire humaine... Ils ne viennent point à Jesus-Christ par politique... Ils cherchent Jesus-Christ pour Jesus-Christ même. Ils se mettent au-dessus des soupçons & des jugemens du monde. Ne dut-on pas les regarder comme des imposteurs déguisés ! Pourquoi n'auroient-ils pas été traités de visionnaires, &c. On donne encore un tour ridicule aux œuvres

éclatantes de la piété... Mais souvenons-nous que rien n'est si foible, ni si honteux que de rougir de sa foi.—— Les Mages s'élèvent au-dessus de toute crainte. Ils entrent dans le Royaume, dans la Capitale, dans la Cour même d'Hérode. Ne connoissent-ils pas la flatterie des courtisans ? Ne savent-ils pas ce que l'honneur de la Royauté peut inspirer de jalousie à un usurpateur ? &c. Mais la foi est hardie ; n'ayant rien à gagner ni à perdre que Dieu, elle ne s'attache qu'à lui, elle n'appréhende rien de la part des hommes... La cupidité est lâche & timide. (Parallèle du courage des Mages & de la foiblesse d'Hérode).

Troisième Partie. La foi des Mages est entière & parfaite. Eclairés des premiers rayons de la vérité, ils ont été les premiers Prédicateurs de l'Evangile, les premiers Prophètes de la loi de grâce, les premiers Evangélistes de Jesus-Christ, les premiers témoins de sa naissance, les premiers confesseurs de son nom... Leur foi est éclairée ; dans les Mystères ils reconnoissent la divinité de Jesus-Christ. De-là l'encens qu'ils lui offrent, —— & la myrrhe qui convient à son incorruptibilité. Leur foi est libérale. De-là ces dons royaux qu'ils déposent à ses pieds. Leur foi est humble, ils ne lui parlent que par leurs actions. Leur foi est persévérante, ils s'en retournent par la voie que le Ciel leur indique ; ils font connoître & adorer Jesus-Christ par-tout où ils porteront leurs pas... Pour nous nous n'avons qu'une foi superficielle... presque sans action... & qui se rébute des moindres difficultés. —— N'imitons point l'exemple d'Hérode, suivons plutôt celui des Mages. —— Sacrifions à Dieu tout ce qui lui déplaît en nous. —— Allons nous humilier à la Crêche, afin de régner un jour dans le Ciel avec Jesus-Christ.



SERMON pour le premier Vendredi de Carême.

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, & orate pro persequentibus & calumniantibus vos.

Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persécutent & vous calomnient. En S. Matthieu, chap. 6.

DIVISION. Jesus-Christ parle ! il nous apprend non-seulement la charité, mais encore la perfection de la charité... Il veut que nous aimions nos ennemis... C'est son grand précepte, c'est son grand exemple ; ... c'est son grand ouvrage....

Ce

Ce qu'il ordonne par sa parole, il l'opère en nous par sa grâce, &c. Mais il y a trois sortes de discorde & trois sources de haine parmi les hommes; l'humeur, le ressentiment, l'intérêt. Il faut que la charité les détruise dans vos cœurs, c'est ce que je viens vous apprendre aujourd'hui, & ce qui va faire l'objet des trois parties de ce Discours.

Première Partie. Le précepte le plus recommandé, & le moins observé, c'est la charité, —— ce qui l'altère & l'aigrit en nous souvent c'est l'humeur, ou cette contrariété qui se trouve entre nos humeurs & celles des autres, (peinture de cette contrariété), (son utilité quand elle est bien dirigée). Ce n'est donc pas une raison pour s'exempter d'aimer son prochain, de dire il me déplaît, il m'incommode..... La patience d'un Chrétien, qui doit être à l'épreuve des plus grandes persécutions, céderoit-elle à de si frivoles tentations? Ayons pour tous une douceur chrétienne, non une modération & une complaisance de politique ou de foiblesse..... Faisons du bien à tous par le motif intérieur d'une sincère bienveillance.... On sépare Dieu d'avec le prochain... On sépare le prochain d'avec Dieu... Cependant point d'amour de Dieu sans l'amour du prochain. —— Je ne puis aimer que ceux qui m'aiment, dites-vous, (réfutation de cette erreur). Je ne hais pas les autres, ajoutez-vous; & moi je dis, que si vous ne les aimez pas, vous les haïssez. La charité doit être action & affection. [Caractère de la fausse charité]. Une règle de charité donnée par S. Pierre, c'est la circonspection, c'est la simplicité... Elle nous épargneroit bien des jalousies & des aigreurs, &c.

Seconde Partie. Ce qui détruit encore la charité, c'est le ressentiment. Voyons comment elle doit nous en faire triompher, par le pardon des injures. Aimer ses ennemis, c'est le grand commandement de Jesus-Christ. *Hoc est præceptum meum....* Pour établir une telle loi, il ne falloit pas moins qu'un tel Législateur... Ce commandement est nouveau quant à l'exemple qu'il a donné. .... quant au principe sur lequel il est établi... quant au motif, &c. Cette charité n'a pas peu servi à établir la foi & la religion de Jesus-Christ.... Elle a confondu les tyrans, &c. Mais le pardon des ennemis est favorable aux méchans direz-vous? Non: c'est surmonter la malice par la bonté, c'est la désarmer. Une punition exemplaire peut être utile, une charité exemplaire le sera toujours davantage.... Jesus-Christ nous oblige de pardonner jusqu'à septante fois sept fois. [Explication de ce précepte.] [Réfutation des excuses qu'on apporte pour autoriser ses ressentimens & ses vengeances], &c. . . . .

Troisième Partie. L'intérêt, troisième cause de l'affoiblissement de la charité; or, je dis que la charité doit nous faire tout sacrifier pour la conserver de préférence à tout... Jesus-Christ a dit qu'il falloit laisser la robe à celui qui nous enlève

le manteau... Cependant que fait-on ? Pour un droit incertain, on se trouble, on s'alarme, on fait retentir les tribunaux de ses plaintes... on se hait, on se venge, &c. Il est de la charité de ne pas tout permettre à l'injustice, je le veux, mais en récourant à la justice, s'il le faut, conservez la paix avec vos frères.... Et vous, riches, en usant de vos droits, vous qui vous nourrissez de la graisse de la terre, gardez-vous d'user de rigueur envers le pauvre & l'artisan.... [Exemple des deux Tobie, &c.] Formons-nous sur ces grands modèles... Si les premiers Chrétiens ne faisoient qu'un cœur & qu'une ame, c'est qu'ils ne faisoient de tous leurs biens qu'un seul héritage.... Si la charité de Jesus-Christ règne en nous, elle détruira tout ce qui aigrit l'humeur, tout ce qui fait naître le ressentiment, tout ce qui fomente l'esprit d'intérêt. Alors nous regarderons nos frères comme autant de membres de Jesus-Christ, comme les enfans de Dieu; reconnoissons, révérons en eux les traits sacrés de son image..! Il n'y a que les démons que nous devions traiter d'ennemis irréconciliables.... Les plus grand pécheurs peuvent devenir des Saints, il n'est permis de haïr en eux que le péché. Prions pour leur conversion, afin qu'après avoir été unis sur la terre par les liens de la charité, nous le soyons encore dans le Ciel par la gloire.

SERMON sur la correction Fraternelle.

Si autem peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter te & ipsum solum.

Si votre frère a péché contre vous, allez, & reprenez-le entre vous & lui seul. Matt. 18. 15.

DIVISION. Entre les obligations contenues dans le précepte général de l'amour du prochain, la correction fraternelle est sans doute une des plus importantes, & l'on peut dire qu'il en est peu de plus inconnue & de plus négligée. .. Or mon dessein dans ce discours est d'instruire les Chrétiens qui négligent d'accomplir la loi de la correction fraternelle, & ceux qui l'accomplissent imparfaitement, ou plutôt qui la violent en croyant l'accomplir .... en un mot, de vous faire voir que la correction fraternelle est un devoir indispensable dans l'ordre de la charité, & de vous marquer ensuite les conditions dont elle doit être accompagnée pour être utile.

Première Partie. Comme il y a un précepte qui nous oblige d'avoir pitié de nos frères & de les assister dans leurs besoins corporels, il y a de même un précepte qui nous oblige de

compâtir à leurs infirmités morales. Et parce que l'état du péché est le plus déplorable, c'est aussi le devoir le plus juste que de travailler à tirer le pécheur de cet état funeste.....

Jesus-Christ en a fait un des points principaux de sa discipline : *Si peccaverit in te frater tuus, corripe eum.* Ces paroles nous enseignent 1°. quelle doit être la matière de la correction ; le péché : *Si peccaverit*, non pas ce qui est contraire à notre humeur, mais ce qui est contraire à la loi de Dieu... Il est plus de zèles d'intérêt & d'amour-propre, que de zèles de justice & de religion... Dès que le prochain ne néglige rien de ce qu'il nous doit, nous laissons à Dieu le soin de changer en lui ce qui l'offense, &c. 2°. Quelles sont les personnes chargées de faire la correction... Nous sommes tous destinés à contribuer, selon notre pouvoir, à la destruction du corps du péché... Les uns ont reçu de Dieu un droit de puissance & d'autorité, pour sévir ouvertement contre les pécheurs.. mais nous avons tous un droit de miséricorde & de charité, qui nous autorise envers nos égaux à une sage remontrance. 3°. Quelle doit être la fin de la correction, *Lucratus es fratrem tuum.* C'est l'amendement de celui qu'on reprend. Pour y réussir, loin de nous ces critiques amères, ces censures indiscrètes, &c. On fait souvent plus de mal par une telle correction, qu'il n'en avoit été fait par la faute qu'on veut reprendre.

Le devoir de la correction fraternelle est fondé sur le zèle que nous devons avoir du salut d'autrui, (détail des peines qui sont réservées à ceux qui négligent le salut de leurs frères.) [Détail des récompenses que Dieu prépare à ceux qui en prennent soin.]

Notre négligence à cet égard vient 1°. *de notre timidité.* Nous craignons de troubler notre repos, nous craignons de passer pour les réformateurs du monde. On ne veut mécontenter personne ; quelle lâche complaisance ! 2°. *de notre indifférence.* L'injure qu'on fait à Dieu nous touche foiblement... Combien de blasphèmes entendons-nous avec autant d'insensibilité que si nous n'avions pris aucun parti dans la Religion. 3°. *De notre amour-propre.* Nous sommes nous-mêmes répréhensibles. Nous craignons qu'on use envers nous du droit de représailles... Chacun accorde facilement à autrui une indulgence dont il sent bien qu'il a besoin pour lui-même, &c. —— Mais voyons les conditions de la correction fraternelle.

Seconde Partie. L'Evangile contient non-seulement la souveraine vérité pour la foi, mais encore la souveraine prudence pour la conduite. Qu'ordonne-t-il donc au sujet de la correction fraternelle ?

Il nous adresse à nos frères, Chrétiens à Chrétiens ; le précepte ne s'étend pas sur les infidèlles, ils sont étrangers par rapport à nous à cet égard.

Il veut que notre frère ait péché notablement par ses paroles ou par ses actions, pour qu'on soit en droit de le reprendre ; c'est avoir l'esprit chagrin & bizarre que de s'élever contre des bagatelles par une vaine & scrupuleuse critique, & par-là de perdre le crédit dont on se seroit servi avec utilité pour corriger des fautes notables.

Il ne faut pas reprendre toujours : on rendroit la réprimande insupportable, inutile, infructueuse . . . il faut pardonner quelque chose au pécheur . . . trop de liberté le corrompt . . . trop de sévérité l'irrite.

Il ne suffit pas que votre frère ait fait une faute, il faut que cette faute vous soit connue... Gardons-nous de le corriger sur des soupçons incertains, des rapports infidelles . . . point de témérité dans les réprimandes ; & même dans le cas d'une faute certaine & connue de celui qui reprend, la correction doit être secrète, *inter te & ipsum solum.*

Allez trouver votre frère, *vade ;* c'est pour marquer qu'il ne doit y avoir ni emportement, ni précipitation dans votre zèle ; qu'il faut laisser un intervalle entre la faute & la correction —— qu'il faut que la modération de celui qui reprend, inspire de la docilité à celui qui est repris.

Corripe eum, reprenez-le par voie de représentation & de remontrance, & non par voie de reproche & d'insulte. —— Pasteur, courez après cette ame errante, chargez-la sur vos épaules, &c.

Toutes ces règles ont la charité pour baze, mais la prudence a mis des bornes à la charité. —— Abstenons-nous de reprendre les personnes qui reconnoissent leurs fautes, & celles qui ne sont pas en état de les reconnoître. —— Ce n'est pas qu'il faille aisément désespérer de la conversion des pécheurs. —— Il faut quelquefois hasarder de jeter une semence qui fructifiera peut-être avec le temps. . . . Quoi qu'il en arrive, vous vous serez acquitté de votre devoir. —— La prudence veut encore que la correction soit secrète. Pourquoi prendre d'autres témoins que votre frère & sa conscience ? [Exemple d'Abigaïl] —— La charité doit être industrieuse à adoucir le poids de l'autorité de celui qui reprend —— par cette raison qu'en donne saint Augustin ; savoir que la correction est un jugement médicinal pour l'amendement de celui qui est repris. —— Cherchez donc & trouvez ce sage tempérament de douceur & de zèle dans la loi de Dieu. . . Tenez à l'ordre & à la mesure de l'Evangile —— sur-tout loin de nous tout orgueil en reprenant nos frères. —— Si nous nous trouvons coupables des mêmes fautes qu'eux, rentrons d'abord en nous-mêmes. Si nous n'avons jamais été ce qu'ils sont, regardons le bien qu'ils font, & que peut-être nous ne faisons pas. Travaillons à être irréprochables devant Dieu qui jugera ceux que nous aurons jugé, & qui rendra à chacun selon ses œuvres dans l'éternité.

SERMON *sur la Samaritaine.*

Si scires donum Dei, *Joan.* 4.

Si vous connoissiez le don de Dieu, dans le ch. 4. de l'Evangile de S. Jean.

EXORDE. Attachée aux plaisirs des sens, la femme de Samarie ne connoît pas la douceur qu'il y a d'être à Dieu, de le servir & de l'aimer. . . Tel est le don de Dieu que je me propose de vous faire connoître, ... je veux dire, le bonheur d'une ame fidelle, la joie intérieure qui l'accompagne, les grâces continuelles qui la soutiennent. . . . . Quoique Dieu afflige ordinairement ceux qu'il aime, & qu'il livre à leurs propres cupidités ceux qu'il méprise, il fait néanmoins semer d'amertume les plaisirs des pécheurs, & répandre ses consolations dans l'ame des justes. . . . Ils craignent Dieu : ils travaillent pour Dieu : ils souffrent pour Dieu, ils ont une conscience pure, une espérance solide, une protection puissante. Pureté de conscience, qui fait leur repos & leur joie : solidité d'espérance, qui soutient leur courage : abondance de secours, qui couronne leur patience. Voilà tout le sujet de ce discours.

Première Partie. Pureté de conscience qui fait le repos & la joie des justes. . . Dieu a mis dans l'homme une inclination naturelle pour le bien, & une aversion pour le mal qui ne peut jamais y être entièrement détruite. De-là vient que nous ne saurions manquer à nos devoirs de justice & de piété, qu'il n'y ait au-dedans de nous un conseil qui nous y rappelle. . . . La voix de la vérité crie plus fort que le mensonge. (Peinture du trouble intérieur, des remords, &c. d'une ame qui s'abandonne au péché.) Mais cette conscience est au contraire une source de joie & de consolation pour les gens de bien. . . . L'assemblage de leurs vertus contribue à les rendre heureux, &c. Ce bonheur réside dans l'esprit & dans le cœur. . . Ne les avez-vous pas goûtés, M. F. Cette paix, ce contentement, ce repos de l'ame, après une confession exacte & sincère de vos péchés, au sortir du tribunal de la pénitence ? Justifiés par la voix du Prêtre, que pensiez-vous ? que sentiez-vous ? quelle étoit votre ferveur ? . . . Elle n'a pas duré faute d'être entretenue, mais si dans ces conversions passagères il y a tant d'onction, que sera-ce d'un entier changement de vie ? &c. Le juste, il est vrai, est persécuté, affligé en ce monde, vous le voyez souffrir, mais vous ne l'entendez pas murmurer. . . . . Et quand il auroit quelques

peines, ces peines sont-elles comparables au tourment d'une mauvaise conscience? [contraste des peines du juste avec celles du mondain.] Le témoignage d'une bonne conscience, voilà la source de la joie des gens de bien, *Gloria nostra testimonium conscientiæ nostræ.* Quel plaisir peut procurer la louange & les approbations des hommes? Mais un témoignage intérieur qui nous vient des bonnes œuvres que nous avons faites, quand ce n'est pas l'amour-propre qui le rend, produit une joie solide, parce qu'elle vient d'une religion pure & sincère; une joie certaine, parce que la conscience est incorruptible; une joie perpétuelle, parce que personne ne peut nous l'ôter. *Nemo tollet à vobis*: une joie pleine, parce qu'elle suffit pour faire la félicité du juste en ce monde. —— D'où vient qu'on a inventé tant de divertissemens dans le monde, & qu'on les recherche avec tant d'ardeur, c'est que hors de la voie de Dieu, on ne trouve plus dans son cœur de contentement solide & véritable. —— Le juste, au contraire, n'a qu'à rentrer en lui-même pour y trouver un repos assuré. [Portrait d'une ame fidelle qui jouit de la paix.]

Seconde Partie. Solidité d'espérance qui soutient le courage. Il y a deux sortes d'espérances, une espérance morte, qui ne donne aucune vigueur à l'ame, qui ne la fortifie point dans ses fonctions, qui ne l'anime point dans ses combats, qui ne la console pas dans ses peines, &c. C'est l'espérance des mauvais Chrétiens. . . . . Mais il y a une espérance vive, qui donne des consolations & des joies, du courage & de la force aux gens de bien, qui les fait tout entreprendre & tout souffrir pour mériter les biens éternels. . . Or, cette espérance produit trois sentimens, 1°. une joie de reconnoissance, le juste s'attache à servir le Dieu dont il reçoit les grâces, dont il espère la gloire; . . . . c'est un assez grand bonheur pour lui que d'espérer sans trouble, sans alarmes qu'il jouira pleinement de son Dieu après sa mort. . . . . Il ne peut considérer le bien qu'il attend sans louer celui qui le donne... (Description des saints désirs d'une ame vertueuse.) L'espérance des méchans est pleine d'ingratitude, ils oublient leur bienfaicteur . . . . , &c. 2°. une joie de ferveur qui nous fait vaincre toutes les difficultés qui se rencontrent au service de Dieu. —— Que le monde cesse d'affecter une certaine pitié des personnes vertueuses qui crucifient leur chair & qui résistent à leurs mauvaises inclinations. . . . Le monde a bien d'autres croix à porter? . . . On désireroit qu'il fit pour la sagesse ce qu'il fait pour son intérêt. —— Quoi qu'il en soit, l'espérance est la force d'une ame vertueuse, elle devient capable de tout: —— Elle trouve son plaisir, où d'autres trouveroient leur supplice. . . La douceur qu'il y a à vaincre; fait qu'on ne sent pas la peine d'avoir combattu, &c. 3°. Une joie de gain & de profit, qui est comme

la joie de nos travaux ; il y a des croix pour tout le monde, mais il n'y a que les gens de bien qui sachent en former ce poids éternel de gloire dont parle l'Apôtre : les autres souffrent sans retirer aucun fruit de leurs souffrances. *Vacua spes eorum & labores sine fructu.*

Troisième Partie. Abondance de secours qui couronne la patience. Tout contribue à soulager les gens de bien dans les tribulations de la vie.... Dieu se déclare leur protecteur, *adjutor in necessitatibus.* .. Il sera toujours avec eux dans leur affliction .... *cum ipso sum in tribulatione*, ce qui fait dire à saint Bernard : Seigneur, donnez-moi sans cesse des afflictions, afin que vous soyez toujours avec moi, &c. Comme c'est sa Providence qui les afflige, c'est aussi sa miséricorde qui les console.... Jesus-Christ règne en eux par sa grâce. .... L'Esprit Saint adoucit leur joug. ... Quelles ressources ne trouvent-ils pas dans l'habitude du bien, dans leur foi, dans leur humilité, dans leur obéissance ?

Concluons par deux réflexions importantes, savoir 1°. que le monde n'offre qu'un fantôme de bonheur, qu'il n'y a point de paix pour les impies. 2°. Que la tentation la plus dangereuse & la plus universelle n'est pas celle des plaisirs, mais celle de la crainte, puisque c'est elle qui nous empêche d'entrer dans les voies de la vertu, comme si la vertu étoit une source de tristesse, &c. Quittons ces fausses idées, rentrons en nous-mêmes. .... Essayons de goûter combien le Seigneur est doux; les consolations dont il couronnera nos travaux en cette vie, seront un prélude du bonheur dont il nous comblera dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON sur la Médisance.

Quis ex vobis arguet me de peccato ?

Qui de vous me reprendra d'aucun péché ? Saint Jean, ch. VIII. ℣. 46.

EXORDE. Quelque raison qu'eût le Sauveur du monde de défier ainsi la malignité de ses ennemis, il n'en fut pas moins exposé aux traits de la médisance, &c. Ce vice détestable convertit tout en poison, &c. C'est un serpent qui mord dans le silence, &c. il règne par-tout, &c. Ce péché est d'autant plus odieux, que commis par un seul, il rend souvent coupables tous ceux qui en sont les témoins : considérons-le donc & dans celui qui médit, & dans celui qui écoute le médisant, & concevons une juste horreur pour la

médisance répandue & pour la médisance reçue. Ce sera le sujet de ce discours.

Première Partie. Il n'y a point de péché qui soit si défendu & si décrié dans l'Ecriture sainte, qui est la règle des mœurs & la source de la vérité, que le péché de la médisance; saint Paul le met au même rang que l'idolâtrie, l'adultère, le larcin, &c. L'Esprit-Saint le compare à une épée. [Description des maux qu'il produit.] Le même Esprit de Dieu nous enseigne que le médisant est l'objet de la haine de Dieu, *Detractores Deo odibiles*... La médisance est un discours qui tend à diminuer ou à flétrir la réputation du prochain.... Il y en a de deux espèces, l'une directe, l'autre indirecte; la première se fait par voie d'accusation, la seconde se commet par voie de négation, lorsqu'on dissimule le mérite par un injuste silence, &c.

L'homme n'a rien de plus cher ni de plus précieux que sa réputation; la médisance lui fait perdre ce bien inestimable. Aussi l'Ecriture sainte déclare-t-elle que la détraction est une espèce de meurtre, & que le déshonneur est pire que la mort, *gravis suprà mortem*; il vaudroit mieux en effet finir sa vie avec honneur, que de la conserver avec infamie, &c. Flétri par la médisance, on meurt, pour ainsi dire, dans l'ordre de la vie civile, on devient comme inutile & sans fonction dans la société.... Jugez par-là de quelle conséquence & de quelle malignité est le péché de la médisance, & quelle doit être l'attention d'un Chrétien pour ne pas s'y accoutumer.... Non-seulement la médisance s'attaque à la réputation qui est le fruit de la vertu, mais elle va jusqu'à la vertu même. Le monde ne peut souffrir ceux qui veulent vivre selon l'esprit de Jesus-Christ. (Détail de ses persécutions.)

Un péché est d'autant plus à craindre enfin, qu'il est plus facile à commettre & plus difficile à réparer; or tel est celui de la médisance, &c.

Seconde Partie. On ne sauroit dire lequel des deux est le plus coupable, ou de celui qui médit, ou de celui qui écoute la médisance.... L'un répand le venin... l'autre le recueille.... Ce péché commence par la témérité de l'un, & se consomme par la crédulité de l'autre; ils se partagent, pour ainsi dire, les dépouilles de la réputation du prochain; quoiqu'il n'y en ait qu'un qui frappe, l'autre achève le sacrifice; & la victime, après avoir reçu le coup mortel de la langue de celui qui parle, va, pour ainsi dire, expirer toute sanglante dans le cœur de celui qui écoute...... Vous direz, puis-je empêcher le monde de parler? Je réponds, qu'il falloit éviter de se trouver avec les détracteurs, *cum detractoribus ne commiscearis*.... Comme celui qui commet le larcin & celui qui le recèle sont punis d'une même peine parmi les hommes, ainsi celui qui parle mal de ses frères, & celui qui l'écoute

favorablement, feront punis devant Dieu du même fupplice. Ce dernier femble encourager & réchauffer le ferpent qui pique, afin qu'il pique plus vivement; il donne du crédit à la médifance.... il rend l'imagination du médifant plus féconde, en forte qu'on peut dire qu'il péche alors plus griévement même que celui qui médit.

Quand même il n'y auroit ni approbation ni complaifance de notre part, pour être coupable, il fuffit qu'on foit indifférent, parce qu'il eft une loi de charité qui oblige tout Chrétien d'empêcher, quand il le peut, l'injure ou le dommage notable fait au prochain.... Vous irriterez, dites-vous, ces hommes puiffans en paroles? Craignez encore plus que votre frère ne fe plaigne de votre lâcheté, & ne vous demande compte de fon fang.... Fermez la bouche du pécheur qui s'ouvre pour médire, autrement vous foufcrivez à un jugement inique, au témoignage fouvent fufpect d'un efprit malin, préoccupé, &c. Ajoutez qu'il eft rare qu'après avoir écouté fi volontiers la médifance, on ne prenne pas plaifir à la répandre foi-même.

Par la médifance on multiplie les fcandales dans le royaume de Dieu, en produifant au grand jour les vices cachés de nos frères, &c. Or celui qui écoute la médifance concourt à ce défordre, il fait ligue offenfive avec le médifant.

Mais finiffons en vous faifant connoître, & les motifs qui nous portent ordinairement à médire, & les perfonnes qui font les plus fujettes à la médifance.

Les motifs, font l'efprit d'envie, la liberté de juger & de foupçonner, l'inclination au menfonge.

Les perfonnes qui s'abandonnent le plus à la médifance, font les curieux, les oififs, les hypocrites ou les faux dévots.

Cette langue qui nous a été donnée pour louer Dieu, pour édifier le prochain, &c. fera-t-elle employée contre les deffeins de la Providence à offenfer fon Créateur.... Faut-il rifquer fon falut pour un mot? ... où eft la charité, la juftice? Rentrez en vous-mêmes, & laiffant-là les défauts d'autrui, examinez les vôtres... Déployez utilement votre cenfure contre vos vanités, vos jaloufies, vos injuftices, &c. ... En un mot, déteftez la médifance comme un crime énorme. Craignez le mal qu'elle peut faire, réparez celui que vous avez fait par elle.... ufez envers vos frères de toute la mefure de charité que Dieu vous demande, fi vous voulez recevoir toute la mefure de gloire qu'il vous promet, & que je vous fouhaite.



SERMON sur la Résurrection.

Résurrection de Jesus-Christ, Modèle de la Résurrection spirituelle du Chrétien, qui doit être prompte, vraie & constante (a).

PREMIERE *Partie*. Je dis que la Résurrection de Jesus-Christ a été prompte & sans autre retardement que celui qui convenoit à l'ordre de sa Providence & à l'instruction de notre foi... Il étoit de sa sagesse de passer par l'humiliation du tombeau, mais il n'étoit pas de sa dignité d'y demeurer long-temps sans ressusciter.... Il en sort promptement... Il étoit même impossible qu'il y demeurât plus long-temps, comme dit saint Pierre : *Juxta quod impossibile erat teneri illum ab eo*... Il ressuscite le troisième jour. Ce temps étoit nécessaire pour affermir la créance de ce mystère ; s'il fût ressuscité plutôt, il auroit donné lieu de douter qu'il fût mort véritablement, & par conséquent qu'il fût véritablement homme. Mais aussi devoit-il à sa gloire & à sa majesté de ne pas demeurer plus long-temps dans les ombres de la mort, pour nous apprendre, dit saint Augustin, que nous devons sortir promptement du péché par une conversion sincère. Cependant on s'endort, on demeure enseveli dans le péché, on attend à se convertir à l'heure de la mort, où la pénitence est forcée & involontaire, &c.... ou si l'on projette un plan de conversion pour la Pâque, on laisse arriver la Pâque sans l'exécuter, &c. Combien voit-on d'esprits flottans & irrésolus, qui délibèrent toujours sur leur conversion, sans jamais conclure ; qui exhalent toute leur dévotion en désirs stériles & vains ? &c. Combien y en a-t-il qui se plaisent dans leur tombeau, & qui, sollicités par l'Église de ressusciter avec Jesus-Christ, répondent comme l'ombre de Samuël évoquée par la Pitonisse, *Quare inquietasti me ut suscitarer ?* &c. Combien y en a-t-il qui, prévenus de leur foiblesse, demandent comme les femmes de l'Evangile : *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti ?* Ils voudroient trouver un Confesseur indulgent, qui étourdît un peu leur conscience, au lieu de cherche un homme de Dieu qui fouillât dans tous les replis du cœur, qui portât la terreur des jugemens de Dieu dans leur ame, &c... Levons de nous-mêmes, aidés de la grâce, tous les obstacles qui nous arrêtent,

[a] On a prévenu par une Note, page 266, que l'Exorde de ce Discours ne s'est point trouvé parmi les Manuscrits de M. Fléchier.

cette pierre qui nous tient renfermés, je veux dire, ce procès, &c. ce jeu, &c. cet intérêt, &c.

Seconde Partie. Notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce doit être vraie comme l'a été celle du Sauveur. Qui dit résurrection, dit un changement effectif & réel d'un état de mort à un état de vie ... une destruction suivie d'une réformation véritable... Jesus-Christ n'étoit pas mort en apparence, ni en effigie, comme l'ont pensé quelques hérétiques .... il falloit même qu'il mourût pour satisfaire à la justice de Dieu, pour prouver la vérité de son incarnation, pour nous délivrer de la crainte de la mort, pour faire éclater sa puissance, pour nous apprendre enfin à mourir spirituellement au péché, &c. La vérité de sa résurrection n'est pas moins certaine. Les Prophètes l'avoient prédite, *de manu mortis liberabo eum*, les Anges l'ont annoncée, il en a confirmé lui-même la vérité pendant les quarante jours qui ont suivi sa résurrection, les Apôtres en sont les témoins, &c. Or, comme la Résurrection de Jesus-Christ est la forme & le modèle de notre résurrection spirituelle, entrons en jugement avec nous-mêmes, & voyons si nous sommes morts au péché & ressuscités à la grâce... Avons-nous immolé nos vices aux pieds du Prêtre, devant l'autel du Seigneur, avec le couteau de la pénitence, cet orgueil, cette avarice? &c. En un mot, le péché est-il mort, est-il détruit? &c. Combien de conversions feintes? Combien d'hypocrites font servir la religion à leur politique? &c. Combien s'imaginent qu'il suffit d'avoir pleuré leurs péchés?

Deux choses montrent la vérité de votre conversion & sa conformité avec la Résurrection de Jesus-Christ: *l'intégrité, la nouveauté.* Jesus-Christ est ressuscité tout entier. Etes-vous sorti tout entier du tombeau? &c. Une vie nouvelle enfin succède-t-elle à la vie que vous aviez mené jusqu'ici? &c. C'est ce changement effectif du cœur qui fait la résurrection véritable; c'est encore par-là qu'elle devient constante & durable.

Troisième Partie. La principale qualité de la résurrection de Jesus-Christ est la stabilité de son état glorieux, son immortalité. *Christus ... jam non moritur*, il est mort par sa volonté, il est ressuscité par sa vertu; 1°. il est mort libre, comme il est demeuré libre parmi les morts; & si l'Ecriture nous dit qu'il étoit nécessaire qu'il répandît son sang, c'étoit une nécessité conséquente à l'ordre de la Providence & à la fin qu'il s'étoit proposée de sauver l'homme, &c. 2°. Il est ressuscité par sa propre vertu, & comme possédant en propre l'Esprit de vie; il est donc sorti du tombeau pour n'y plus rentrer.... C'est donc à nous à ne plus mourir aussi par le péché.... Je vous vois réconciliés, ressuscités en esprit, mais combien durera cette pureté de conscience, cette résolution de bien vivre? La charité me fait tout es-

pérer de votre persévérance, mais l'expérience me fait tout craindre, &c. &c. &c. Dans ce saint temps, les plus mondains sont dévots par honneur & par bienséance, & comme les gens de bien, dans le temps même du carnaval, sont entraînés par les méchans à la débauche, les méchans aussi dans ce saint temps sont entraînés presque malgré eux à la dévotion.. Mais cette dévotion combien de temps durera-t-elle? (Comparaison du cours des eaux du Jourdain après le passage des enfans d'Israël, avec le retour ordinaire aux plaisirs de la part des enfans du siècle après la Pâque.)

Mais pourquoi troubler la joie de ce jour par des idées si tristes? Nous y sommes contraints, dit saint Bernard, par l'exemple du passé.... Fortifions donc nos cœurs contre les tentations; si nous sommes ressuscités avec Jesus-Christ, que notre conversation soit dans le Ciel, & non pas sur la terre; prions le Seigneur qu'il nous attire à lui par sa grâce, afin qu'il nous couronne un jour de sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON sur l'Envie.

Collegerunt Pontifices & Pharisæi concilium, & dicebant: Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?

Les Princes des Prêtres & les Pharisiens tinrent conseil ensemble, & dirent: Que faisons-nous? cet homme fait plusieurs miracles. Chap. XI. de l'Evangile de saint Jean. ℣. 47.

EXORDE. Que les hommes raisonnent mal quand ils sont prévenus de leurs passions!... Les miracles de Jesus-Christ ne font qu'irriter contre lui les esprits.... L'envie est une triste & inquiète passion, ennemie de toute vertu.... Nulle vertu qui soit à couvert de ses attaques, peu de vertus assez solides pour se sauver de ses tentations.... C'est de ce vice si contraire à toutes les lois du Christianisme que je veux vous entretenir, en vous montrant 1°. les raisons que nous avons de le haïr, 2°. les remèdes que nous avons ou les précautions que nous devons prendre pour l'éviter...

Première Partie. L'envie est une tristesse que nous concevons à la vue des biens ou des prospérités d'autrui, quand nous nous imaginons que c'est au préjudice de nos intérêts ou de notre gloire, qu'ils les obtiennent, ou qu'ils en jouissent.

Ce vice participe à la nature du démon, à sa malignité constante, à sa persévérance obstinée, lorsqu'il s'agit de traverser

l'entreprise de notre salut. Car l'envie persécute les gens de bien, elle est prête à tout faire pour détruire la réputation de celui qui est l'objet de sa haine, &c. Elle ne craint ni les jugemens de Dieu, ni les menaces des hommes, &c.

Rien de plus opposé que ce vice à la charité, qui est l'ame de la Religion & le principe de la vie chrétienne; *charitas non æmulatur.* Il répugne à l'esprit de Jesus-Christ qui s'est chargé de nos infirmités & nous a communiqué ses dons & ses grâces: l'envieux au contraire voudroit donner aux autres toutes ses foiblesses, & prendre pour lui tous leurs avantages, &c.

Ce qui marque encore davantage la malice de ce péché, c'est qu'il n'y a aucun motif d'utilité qui le soutienne dans ses démarches, aucun prétexte qui lui serve de voile.... Le voluptueux, l'avare, le vindicatif même trouvent quelque fruit d'iniquité qui les anime —— quelqu'apparence de bien personnel qui les excuse aux yeux des hommes. L'envieux a beau s'affliger de la prospérité d'autrui, elle ne le rend pas plus malheureux, il a beau la désirer pour lui, il n'en devient pas plus heureux lui-même.

Ce péché porte, pour ainsi dire, sa honte & sa confusion avec soi; il est humiliant par lui-même, [exemple d'Achab, d'Aman, d'Esaü.]

L'envie ne va jamais sans quelqu'espèce de trahison & de perfidie, [portrait de l'envie déguisée sous le manteau de l'amitié.]

L'envieux est son propre bourreau à lui-même.... Quelle peine pour lui de voir un mérite que la vertu soutient, percer l'obscurité qui l'environnoit.... de voir les uns avoir plus d'adresse, les autres plus d'occasions de se signaler! &c. Quelle misère de s'offenser de tout ce que la Providence Divine fait pour les autres, d'apprendre leurs prospérités comme de mauvaises nouvelles! &c... Quel désespoir enfin de reconnoître qu'on s'est tourmenté vainement, pour obscurcir la gloire d'un homme de bien dont la vertu n'en est devenue que plus pure & plus éclatante!

Le dernier caractère remarquable dans ce péché, c'est, qu'il est presque incorrigible.... civilité, complaisance, santé, maladie, prospérité, adversité, rien ne l'arrête, &c. Venons cependant aux remèdes, ou pour mieux dire, aux précautions qu'il faut prendre pour s'en garantir.

Seconde Partie. Quand je parle des précautions qu'on doit prendre contre l'envie, je ne veux pas ici parler des soins qu'on se donne pour se mettre à couvert des attaques des envieux.... Mais comment se garantir soi-même de ce vice? Voilà ce que je cherche. Le premier moyen c'est de se défaire des préventions d'estime générale qu'on a pour tous les biens & toute la gloire du monde, *non efficiamur in annis gloriæ cupidi*... Pensez que le monde n'a que quelques biens

fragiles à vous donner, mais que le Seigneur est riche envers tous ceux qui l'invoquent. ——— Autres moyens d'y réussir, c'est de suivre le véritable esprit de la charité fraternelle, dont l'effet est l'union & la communication des fidelles entre eux.... Alors leurs bonnes œuvres deviennent pour ainsi dire les nôtres.... Le Roi David, ressentoit le bonheur d'autrui comme le sien propre; il se sanctifioit en tous les Saints, il s'éclairoit en tous les sages, &c. Une troisième précaution à prendre contre l'envie, c'est de se tenir dans les bornes de sa condition.... Car l'envie fomente ces prétentions ambitieuses qui causent tant de désordres, parmi ceux-là sur-tout qu'une même profession devroit engager à une plus étroite & plus sincère amitié. Dernière précaution. Soyons moins curieux à observer ce qui se passe autour de nous.... On a honte de sa simplicité & de sa modestie, en considérant trop attentivement la magnificence du siècle... Ce spectacle irrite au moins les désirs....

Servons-nous de ces moyens utiles pour nous préserver où nous corriger de l'envie, cherchons dans nos propres maux les causes de nos afflictions, & non pas dans la prospérité de nos frères.... Avons-nous plus de douleur qu'il ne nous en faut pour pleurer nos péchés?... Et si notre cœur n'est pas satisfait de sa félicité présente, qu'il envie la félicité des Saints & la gloire des Bienheureux. *Ainsi soit-il.*



SERMON pour le jour de la Pentecôte.

Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum, qui ex Deo est.

Pour nous, ce n'est pas l'Esprit de ce monde que nous avons reçu, mais l'Esprit qui vient de Dieu. S. Paul, Epître première aux Corinthiens, ch. 2.

EXORDE. La divinité de Jesus-Christ se manifeste en ce jour par la mission du Saint-Esprit.... Cet Esprit divin purifie les cœurs des Apôtres, il éclaire leurs esprits, il fortifie leur volonté, &c. Il en fait des vases d'élection, pour porter le nom du Sauveur par toute la terre.... Ils sont préparés à convertir le monde en recevant un esprit contraire à celui du monde, je veux dire,

Un esprit de vérité pour détruire les mensonges du monde.
Un esprit de charité pour détruire l'insensibilité du monde.
Un esprit de zèle & de force pour détruire la tiédeur du monde.

Première Partie. Le Saint-Esprit est un esprit de vérité, &c. La principale qualité que le Fils de Dieu donne au Saint-Esprit, c'est qu'il est l'esprit de vérité, *spiritum veritatis, &c.* Il est Dieu... Il ne peut rien ignorer, il n'y a point de ténèbres en lui.... Il ne peut pas plus nous tromper que se tromper lui-même.... Tout ce qu'il est, tout ce qu'il enseigne, tout ce qu'il inspire, tout ce qu'il ordonne, est la sainte & immuable vérité... Ainsi sa principale fonction est d'enseigner la vérité & d'enseigner toute vérité, non par les voies ordinaires de l'étude, mais par des inspirations divines, &c. Or, cette vérité qu'il vient apprendre aux hommes, c'est la doctrine de Jesus-Christ; il la confirme par son témoignage, & la grave dans les cœurs, &c. Mais qu'enseigne le monde? [Détail des erreurs qui sont en crédit dans le monde.] Or le Saint-Esprit détruit toutes ces maximes par celles de l'Evangile, dont il fait connoître la vérité, &c. Jesus-Christ avoit quelquefois enveloppé ses instructions de figures & de paraboles, le Saint-Esprit se charge de donner à la vérité, l'évidence, l'intégrité, l'efficacité; il vient reprendre le monde selon l'Evangile, du péché qu'il dissimule par la flatterie; de la justice qu'il dérègle par l'hypocrisie, du jugement qu'il usurpe sur Dieu par ses fausses opinions. 1°. Le caractère du pécheur est de louer & d'approuver sans raison... La flatterie justifie ceux que Dieu condamne.... Elle étouffe les remords, elle jette une fausse paix dans la conscience, &c. [Détail des raffinemens de ce vice]. Or l'Esprit-Saint est descendu pour détruire cette séduction, en donnant des règles d'une prudente & véritable charité, &c. 2°. Il vient condamner cette vaine & fausse justice du monde, ce levain des Pharisiens, &c. Le Saint-Esprit demande un culte intérieur, qui ait pour principe & pour motif l'amour de Dieu. 3°. Le Saint-Esprit vient reprendre le monde de ses faux jugemens, de la témérité, de la malignité de ses soupçons, &c. en établissant cette loi de la charité, qui prend pour dévise cette parole de Saint Paul, *charitas non cogitat malum.*

Seconde Partie. L'Esprit-Saint est un esprit de charité. Jesus-Christ envoie l'Esprit-Saint pour allumer dans le sein de l'Eglise & dans le cœur de ses fidelles, ce feu sacré qu'il étoit venu apporter sur la terre.... Les Apôtres en furent embrasés.... Cet Esprit-Saint les console d'une manière digne de lui de la perte qu'ils avoient fait de Jesus-Christ.... Il les remplira d'une joie toute divine dans leurs peines, dans leurs travaux, dans leurs combats... Mais nous ce n'est pas du Saint-Esprit que nous attendons la paix & la joie, c'est des satisfactions humaines. Ce monde cependant devroit nous rebuter au lieu de nous plaire.... [Détail des désagrémens qu'offre le monde]. [Détail des consolations solides qui viennent de l'Esprit-Saint]. Telle fut la condition des Apôtres.... Voilà l'effet de la mission

de Jesus-Christ, la charité infinie du Père nous a envoyé son Fils, la charité infinie du Fils nous a envoyé à son tour le Saint-Esprit. Quelle doit-être votre reconnoissance? Mais suivons-nous ses mouvemens? Comment nous conduisons-nous envers le prochain? Envie, médisance, insensibilité, voilà ce que notre cœur lui réserve; voilà comment la charité dirige nos sentimens & nos actions, &c.

Troisième Partie. L'Esprit-Saint est un esprit de force & de zèle. A voir les circonstances de ce Mystère, qui diroit que cet Esprit envoyé par Jesus-Christ à ses Apôtres, fût un Esprit de consolation & d'amour? Cette pluie de feu, ce tourbillon de vent impétueux, n'engageroit-il pas à croire que cet Esprit descend pour venger les injures faites au Fils de Dieu, mais non! Et cet éclat si frappant n'est que pour imprimer dans nos cœurs la force & le zèle de la Religion, &c. L'Esprit de Dieu tombe sur Samson, une vigueur secrète se répand dans lui, & sa force tient du prodige.... L'Esprit-Saint descend avec tant de bruit pour nous marquer la force de son action, l'efficace de sa grâce, la majesté de sa présence, la facilité & la promptitude de ses opérations. Il s'agissoit, dit saint Chrysostome, de changer la face de la terre, & de substituer des mœurs pures, à des mœurs toutes corrompues; il s'agissoit de rendre témoignage de Jesus-Christ devant ses ennemis, &c. Et voilà ce que l'Esprit de Dieu demande de tous les Chrétiens, du courage, du zèle pour la Religion, &c. Il y a plus, il faut avoir de la ferveur pour la pratiquer.... Les Apôtres furent remplis du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'ils reçurent une grâce de perfection qui les consacra aux ministères évangéliques.... Aussi ne se répandent-ils aujourd'hui que pour aller prêcher & pratiquer l'Evangile de la manière la plus héroïque; des oracles sortent de leur bouche; ils vont au-devant des supplices, ils souffrent la mort pour leur maître, &c... Voilà ce que le Saint-Esprit produit en eux. Que fait-il en nous? Rien peut-être.... On s'occupe de toute autre chose que de la Religion. On résiste au Saint-Esprit, c'est ne l'avoir pas reçu que de ne pas agir par son mouvement. La première chose qui prouve évidemment qu'on n'a pas eu part aux fruits de ce Mystère, c'est le peu de ferveur, &c. La seconde, c'est le défaut de persévérance.

Esprit-Saint, renouvelez encore ces saintes violences qui arrachent l'homme à lui-même, pour en faire une nouvelle créature... Elevez vers le Ciel nos cœurs appésantis par la chair, renversez cette superbe Jéricho que nous avons fortifiée contre votre gloire & votre service, descendez sur le peuple Chrétien, rendez-le sensible à vos inspirations, docile à vos enseignemens, & fidelle à votre grâce. *Ainsi soit-il.*

SERMON *sur le bon Pasteur.*

Ego sum Pastor bonus. Bonus Pastor vitam suam dat pro ovibus suis..... Alias autem oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili, & illas oportet me adducere.

Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses Brebis. J'en ai d'autres qui ne sont pas de ce Troupeau, & celles-là il faut aussi que je les ramène. S. Jean, ch. 10.

EXORDE. Il n'y a que Jesus-Christ, à proprement parler, qui par le privilége de sa grandeur & de sa miséricorde, puisse & doive s'appeler le Pasteur, le bon Pasteur : je prétends donc en vous expliquant aujourd'hui cette parabole vous faire voir, 1°. ses qualités & sa conduite à l'égard des brebis qui sont de son troupeau. 2°. Sa conduite à l'égard des brebis étrangères, qu'il veut amener dans la bergerie.

Première Partie. La première qualité que Jesus-Christ attribue au bon Pasteur, c'est qu'il donne sa vie pour ses brebis, *vitam pono pro ovibus.* Or c'est ce qu'il a fait.... Quels Pasteurs en ont fait de même ? Ce ne sont point ces fanatiques, qui sacrifiant leur chair à l'idole de leur esprit orgueilleux, [leur portrait], ce sont ces Apôtres, ces glorieux Pontifes, qui moururent pour la défense de leurs brebis, &c. Remarquez néanmoins que si leur mort a été précieuse devant Dieu & devant les hommes, elle n'a eu aucune efficace que par celle de Jesus-Christ.... S'ils ont converti les ames, c'étoit par inspiration, & non par propitiation.... Ils ont eu le mérite de la constance, mais non pas l'efficace de la rédemption. Jesus-Christ a donc été le véritable Pasteur, seul capable d'opérer par sa mort la guérison & le salut de ses brebis.... C'est pour cela qu'il s'appelle lui-même le bon Pasteur, *Pastor bonus.* La seconde qualité du bon Pasteur, est qu'il connoît ses brebis, *cognosco oves meas...* Il les connoît dès l'éternité, par l'élection qu'il a fait d'elles : il les connoît dans le temps, pour les conduire au travers des périls de cette vie à leur éternelle félicité, &c. Le Seigneur voit ceux qui sont à lui. Il a fait de tous ses Elus comme une masse de bénédiction qui lui est toujours présente, &c. Il lit dans son esprit comme dans un livre invisible, les jugemens de miséricorde qu'il prépare à ceux qu'il veut associer à sa gloire.... Il voit les dispositions de nos ames...Nos désirs de conversion... Le monde nous connoît mal, mais J. C. nous connoît d'une connoissance intime. De cette connoissance vient

cette sollicitude pastorale, cette conduite de protection à l'égard de ses Elus, &c. Pour nous, qui sommes ses brebis, comment connoissons-nous le Pasteur? Est-ce d'une connoissance de soumission? Enfans rebelles, nous ne voulons point entendre la loi de Dieu, &c. Est-ce d'une connoissance d'imitation? Disciples indociles, nous ne suivons pas les exemples de notre Maître, nous ne pratiquons pas ses leçons..... Loin d'ici ce mercénaire qui n'est pas véritablement Pasteur qui abandonne ses brebis dès qu'il voit le loup dans la bergerie. (Portrait de ces Pasteurs mercénaires.)

Seconde Partie. Conduite du bon Pasteur à l'égard des brebis étrangères qu'il veut ramener dans la bergerie. —— Non-seulement Jesus-Christ est venu pour sauver les Juifs, mais encore pour sauver les Gentils. Il ne falloit faire qu'un peuple de ces deux peuples par l'unité d'une même foi & d'une charité commune. Il falloit que les deux Royaumes de Juda & d'Israël se réunissent sous un même sceptre, c'est-à-dire que le Juif & le Gentil n'eussent désormais qu'un même Chef & ne formassent qu'une même Eglise, &c. C'est ici que je découvre toutes les difficultés de mes fonctions, & que je sens tout le poids de mon ministère. [Apostrophe touchante aux Prétendus Réformés; réfutation des visions de leurs faux Prophètes.... Description de leur état malheureux.... Invitation pressante à rentrer dans le sein de l'Eglise.... Justification du rit Catholique.... Justification des moyens employés pour convertir les Protestans...] Ce n'est pas, mes frères, que je veuille un autre esprit pour moi que l'esprit de charité... Dieu m'est témoin que je vous porte tous dans mon cœur, que je compatis à vos peines, &c. Je prie le Seigneur qu'il rende la tranquillité à vos ames... Vous nous dites aujourd'hui pourquoi nous pressez-vous? Vous nous direz peut-être un jour, béni soit le moment auquel vous nous avez pressés. — Dieu veuille m'accorder cette grâce, & nous appeler tous à sa gloire. *Ainsi soit-il.*



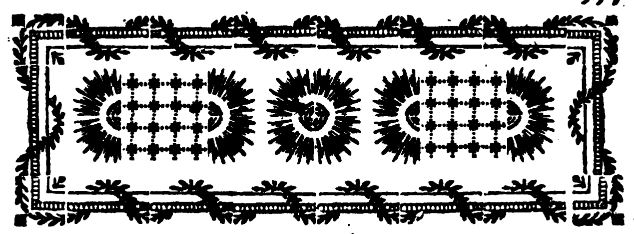


TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANALYSES.

Fin de la Table.

